Source gallica.bnf.fr / BibliothÃ¨que nationale de France

J. SCHMITT
RELIEUR

HENRI BAUCHE

LE LANGAGE POPULAIRE

GRAMMAIRE, SYNTAXE ET DICTIONNAIRE DU FRANÇAIS TEL QU'ON LE PARLE DANS LE PEUPLE DE PARIS, AVEC TOUS LES TERMES D'ARGOT USUEL

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

Ouvrage couronné par l'Académie française

PAYOT, PARIS

HENRI BAUCHE

LE LANGAGE POPULAIRE

GRAMMAIRE, SYNTAXE ET DICTIONNAIRE DU FRANÇAIS TEL QU'ON LE PARLE DANS LE PEUPLE AVEC TOUS LES TERMES D'ARGOT USUEL

NOUVELLE ÉDITION

Ouvrage couronné par l'Académie française

PAYOT, PARIS
106, BOULEVARD ST-GERMAIN

1946

Tous droits réservés.

8° X
21374

D L 5021 16-5-46 A

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R F

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.
Copyright 1920, *by Payot et Cie.*

TABLE DES MATIERES

PRÉFACE DE LA QUATRIÈME ÉDITION 7
PRÉFACE DE LA SECONDE ÉDITION 12
SIGNES D'ABRÉVIATION 19
INTRODUCTION 21

PREMIÈRE PARTIE

GRAMMAIRE ET SYNTAXE

Prononciation 33
Voyelles, 35. — Voyelles nasalisées, 14. — Consonnes, 42. — Prononciations particulières, 46. — Mots dont la prononciation varie suivant la phrase, 49. — Quelques prononciations populaires, 51. — Liaisons, 52. — Accent tonique, 54. — Accent parisien, 56.
Formation des mots 57
Mots tombés en désuétude 73
Choix et emploi des mots 74
Notes sur quelques mots populaires 76
Genres 77
Nombres 78
Quelques pluriels particuliers au Langage Populaire . . . 78
Article 79
Article indéfini, 79. — Article partitif, 79. — Déclinaison, cas 79
Substantif 81
Substantifs masculins, 81. — Substantifs féminins, 81. — Noms propres, 82. — Prénoms et diminutifs, 82. — Sobriquets, 84.
Adjectif 85
Adjectifs qualificatifs, 85. — Adjectif épithète, 85. — Attribut, 86. — Degrés de signification, 86. — Comparatif et superlatif, 86. — Comparatif d'égalité, 87. — Superlatif absolu, 87. — Adjectifs numéraux cardinaux, 88. — Adjectifs numéraux ordinaux, 89. — Adjectifs multiplicatifs, 89. — Adjectifs démonstratifs, 89. — Adjectifs possessifs, 90. — Adjectifs indéfinis, 90.
Pronom 91
Pronoms démonstratifs, 91. — Pronoms relatifs, 92. — Pronoms interrogatifs, 94. — Pronoms possessifs, 95. — Pronoms indéfinis, 96. — Pronoms personnels, 96. — Pronoms réfléchis, 100.

Verbe 101
Indicatif, 102. — Présent, 102. — Imparfait, 103. — Passé défini, 104. — Temps composés, 105. — Passé indéfini, 105. — Plus-que-parfait, 105. — Parfait antérieur, 106. — Futur, 106. — Futur antérieur, 107. — *Conditionnel*, 107. — Conditionnel antérieur, 108. — *Impératif*, 109. — *Subjonctif*, 109. — *Infinitif*, 109. — *Participe*, 110. — Participe présent, 110. — Participe passé, 110. — *Être*, 110. — *Avoir*, 112. — *Être* et *avoir*, verbes auxiliaires, 112. — Autres verbes auxiliaires, 113. — Conjugaisons, 113. — Formes particulières du Langage Populaire, 113. — Verbes passifs, 115. — Verbes neutres, 115. — Verbes pronominaux, 116. — Verbes composés, 116. — *Interrogation*, 116. — *Exclamation*, 117.
Adverbe. 118
Adverbes de lieu, 118. — Adverbes de temps, 119. — Adverbes de manière, 119. — Adverbes d'interrogation, 121. — Adverbes de négation, 121. — Double négation, 121. — Degrés de signification des adverbes, 121. — Comparatif et superlatif, 121.
Préposition 122
Conjonction 124
Interjection 125
Jurons 125
Mots grossiers 127
Mots nobles. 129
Explétifs 131
La phrase populaire. 131
Locutions diverses. Clichés 134
Langages spéciaux 141
Heure, Jour, Semaine, Mois, Année. 149
Orthographe 150
Formules de politesse. 151
Parenté 155
Transcription du langage populaire 156
Transformation de la langue 160

DEUXIÈME PARTIE

DICTIONNAIRE DU LANGAGE POPULAIRE PARISIEN. 163

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

PRÉFACE DE LA QUATRIEME ÉDITION

La seconde guerre mondiale n'a pas apporté de changements dans la langue française, ni en particulier dans le langage populaire parisien et elle n'y a presque rien ajouté. On constate d'abord que les Allemands n'auront pas laissé de traces linguistiques. Sans doute, on parlera longtemps encore de « Kommandantur » et de « Gestapo », de « Stalag » et d' « Oflag », mais ces mots ne sont pas entrés dans la langue ; ils n'expriment que des choses étrangères et transitoires, ils n'ont qu'un intérêt historique. Il n'y a eu aucune pénétration allemande dans la langue française, malgré quatre ans d'occupation, ce qui est assez surprenant : le nombre des mots germaniques entrés dans notre idiome au long de notre histoire est considérable, cela s'étant fait pacifiquement et au cours de guerres sur le sol national ou en territoire ennemi. Notons, en passant, que le terme « boche » a été assez peu employé à Paris, du mois de juin 1940 au mois d'août 1944. La raison en est le danger qu'il présentait : on risquait sa liberté et, peut-être, sa vie s'il était entendu par ceux à qui il s'appliquait. Les appellations « Fritz » et, plus rarement, « Fridolin » lui servirent de produits de remplacement (ersatz), car ils paraissaient moins choquer « ces messieurs », comme on les désigna souvent au début. On disait aussi quelquefois « chleu » dans les groupes de la Résistance.

D'autre part, la seconde grande guerre n'a pas non plus fait jaillir une floraison de langage militaire comparable à celle de la première, qui fut si riche et si variée et qui « s'intégra » (jargon politique, journalistique et collaborationniste de ces dernières années) dans la langue française. Il n'y a rien de tel cette fois-ci : les mobilisés, les combattants de 1939-1940, les prisonniers revenus de captivité, les maquisards, les insurgés de 1944 et les hommes de la nouvelle armée n'ont pas accru, en somme, le vocabulaire général. Il faut inscrire cependant la « riflette », terme à peu près inconnu autrefois, ainsi que le « casse-pipe » et le « baroud », qui existaient déjà mais étaient peu employés. Les véritables nouveautés militaires n'appartiennent pas au langage populaire, au parler des soldats, mais ce sont des expressions dues aux tristes chefs de 1940 : « colmater », de sinistre mémoire, ou au bas journalisme : « drôle de guerre », « le mur de l'Atlantique »...

La seule influence réelle que la deuxième guerre mondiale ait eue sur le langage populaire de Paris (et, par ricochet, dans la langue de la société polie) est due au fait du marché noir. La pègre, en effet, dès que cette occasion apparut de gagner de l'argent facilement et malhonnêtement, se jeta dessus. Les pires voyous firent des fortunes. De petits voleurs, de minces escrocs déjà plu-

sieurs fois condamnés, dirigèrent des entreprises importantes de ravitaillement clandestin, victuailles et articles de toutes sortes. Or, une partie de la population, qu'il est difficile d'évaluer numériquement, s'occupa aussi de marché noir sans pour cela appartenir à la catégorie en question : il y eut des gens de toutes les classes du peuple, de toutes les bourgeoisies, depuis la plus petite jusqu'à celle qui se qualifie elle-même d' « aristocratie ». Ces divers personnages se trouvèrent, en raison de leur activité spéciale, en contact plus ou moins fréquent avec des individus dont l'argot était la langue naturelle, la langue maternelle. Et c'est ainsi que beaucoup de termes et d'expressions essentiellement argotiques se répandirent dans la langue française et particulièrement dans le langage populaire, qui les adopta et les assimila. Ils figureront dans cette nouvelle édition.

Depuis la dernière réimpression de cet ouvrage, il y a une quinzaine d'années, le langage populaire n'a pas varié de façon appréciable. L'argot se modifie très vite ; il n'en est pas de même de la langue nationale d'un pays, qu'elle soit populaire ou qu'il s'agisse du parler des classes cultivées. Dans le vocabulaire, le médiocre enrichissement dont la cause a été marquée plus haut compense la perte par désuétude de quelques termes à la mode après l'autre guerre, perte que le temps a fait subir au langage populaire parisien. Ces mots, fragiles parce qu'ils étaient nés de circonstances exceptionnelles ou déjà, par vieillissement naturel, sur le déclin de leur vie, seront cependant conservés dans le dictionnaire à la fin du volume, car ils sont encore compris de la plus grande partie de la population ; mais leur état de désuétude ou de tendance à disparaître complètement sera noté par l'indication « dés. » (désuet).

L'instruction « obligatoire » en France n'est pas aussi obligatoire qu'on le prétend. Les sanctions contre les parents qui ne veillent pas à la fréquentation scolaire de leurs enfants sont toujours insuffisantes et même, bien souvent, illusoires. Il n'y a point de coercition réelle. Nous avons donc encore une quantité considérable de demi-illettrés, d'illettrés véritables et un certain nombre d'analphabètes totaux. Mais ce ne sont pas toujours ceux-là qui parlent « le plus mal ». (Du reste, le fait de bien ou mal parler est chose relative : j'en dirai plus loin quelques mots.) La langue française a été faite par des gens qui ne savaient pas lire. Les illettrés, complets ou partiels, parlent n'importe comment, ainsi que cela leur vient. Mais on ne peut dire qu'ils détériorent vraiment le français ; on pourrait même admettre qu'ils le font aujourd'hui, le français, un peu à la façon dont cela s'est produit jadis. Beaucoup parmi eux ont le sens de la langue, ce qui manque trop fréquemment à des hommes dont le métier est d'écrire ou de parler en public.

L'évolution continue. Ce serait bien intéressant pour les linguistes de l'avenir si, par suite de bouleversements, d'ailleurs peu probables, toute culture et toute instruction ayant brusquement

disparu, tous les livres ayant été détruits, comme l'ordonna pour la Chine l'empereur Sheu Hoang-ti (destruction qui fut complétée par le supplice de quatre cent soixante lettrés brûlés vifs), on pouvait alors comparer le français des temps futurs à celui de 1945, retrouvé par miracle. On serait en présence, sans aucun doute, d'un idiome parfaitement constitué, qui ne le céderait en rien aux grandes langues de l'antiquité et qui aurait sur plusieurs de nos langues actuelles l'avantage d'être purgé de tout le fatras dont l'imprimerie les encombre aujourd'hui. En vérité, la petite bourgeoisie et cette partie du peuple qui s'en approche gâtent le français bien plus que ne le fait le peuple proprement dit, ce qu'on appelle le prolétariat. Comme je l'ai indiqué au cours de cet ouvrage, les langages politique, administratif, commercial, sportif, celui de la plupart des speakers de cinéma et de quelques-uns de la radio et, par dessus tout, le langage journalistique ont une influence énorme sur le français parlé par cette sorte de gens. J'ai eu sous les yeux de bien nombreux articles abominablement écrits et parfaitement stupides. Or, les personnes demi-ignorantes qui lisent ces choses-là dans des journaux fort répandus, des journaux auxquels collaborent parfois des écrivains connus, ont bien naturellement tendance à croire que c'est là le style qu'on doit prendre pour modèle si l'on veut s'exprimer élégamment en français... On a abusé de la censure dans ce pays, on a interdit de publier des vérités nécessaires qui eussent empêché bien des catastrophes, mais il n'y a jamais eu de censure pour le galimatias, le charabia et l'imbécillité.

J'ai dit que bien ou mal parler le français est chose relative. En effet, je crois qu'on peut poser le principe suivant : tout Français dont la langue maternelle est le dialecte de l'Ile de France parle « bien » s'il parle comme on le fait dans son milieu ; il parle « mal » s'il s'exprime autrement que c'en est la coutume dans ce milieu. Par exemple, si dans un salon élégant quelqu'un venait à dire : *sa dame*, *vot'garçon*, *rapport à*, *je vous cause*... et ainsi de suite, chacun le tournerait en dérision. Si, cas opposé, une personne parlant naturellement le langage du « monde », s'exprime comme elle en a l'habitude lorsqu'il arrive qu'elle se trouve parmi de petits bourgeois ou dans certains rangs du peuple, elle paraît mal élevée ou prétentieuse à ceux à qui elle s'adresse. J'ai connu un marchand de confitures qui était à peu près un « gentleman » et, de ce fait, parlait d'une certaine façon. Il avait pour clientèle principale les pâtissiers. Il me confia que lorsqu'il les « visitait » professionnellement, il était tenu de dire : *vot'dame*, *vot'jeune fille*, *vot'maman* et de donner à son discours une tournure spéciale en rapport avec la classe de ses clients, faute de quoi il eût déplu et n'eût point fait d'affaires.

Cependant, dira-t-on, il y a l'école, il y a la grammaire, il existe des règles établies et acceptées. Elles sont établies, il est vrai, mais elles ne sont pas acceptées par la nation, par la langue elle-même, qui ne se soucient point d'elles. Une personne qui

parlerait d'une façon « parfaite », c'est-à-dire exacte, le français grammatical, académique, détonnerait dans n'importe quel milieu, aussi bien dans un salon qu'à la caserne, à l'ateïier, au « bistro ». Prenons d'abord les liaisons. Si, dans une assemblée élégante, quelqu'un s'avisait de prononcer « quatre heures z et demie », « cinq heures z et quart », au lieu de « quatre heure' et demie » et cinq heure' et quart », on serait surpris. Et, s'il récidivait, dans cette phrase-là ou dans d'autres, en faisant des liaisons de cette sorte, qui pourtant sont conformes à l'enseignement grammatical, on pourrait le prendre pour un cuistre de collège ou pour un personnage connaissant mal le français, ou encore, tout au moins, pour un individu qui fait des efforts afin de bien parler et donc qui ne s'exprime pas avec naturel et simplicité... Voyons ensuite l' « e » muet. Il est difficile de fixer des règles absolues pour son émission et sa suppression. On peut dire cependant d'une façon générale que, dans la conversation, dans le dialogue de théâtre (celui qui est vivant et donné par des acteurs dont la diction est bonne), les discours des orateurs qui parlent bien et simplement, l' « e » muet disparaît partout où il n'est pas rendu nécessaire par le nombre, la nature et l'arrangement des consonnes qui l'entourent. Mais il y a une quantité de cas particuliers. Ainsi, au début d'une phrase, l' « e » de « le » avant un mot commençant par une consonne est souvent prononcé, tandis qu'on le supprimerait dans le corps de la phrase. De même, lorsqu'on veut insister sur une suite de mots, en les détachant bien les uns des autres, épeler par syllabes, en quelque sorte, comme on épellerait par lettres. Quoi qu'il en soit, si on prononçait tous les « e » dits « muets », ce ne serait plus vraiment du français. Pourtant certaines personnes, voulant « bien » parler et croyant le faire, sans les prononcer tous, en prononcent un trop grand nombre. Ce n'est pas de bonne compagnie, ni populaire, c'est *mal* parler, où qu'on se trouve. (Il s'agit ici de la France de langue d'oïl, non des régions méridionales. J'ai entendu un prédicateur à Notre-Dame, qui n'avait aucun accent étranger ni provincial et qui marquait tous les « e », même dans les finales. Ainsi disait-il : « La Sainteù Viergeù ». L'effet en était surprenant et fâcheux. Avec l'accent du Midi, au contraire, ce n'eût pas été désagréable. « La Bonneù Mèreù », entendu à Marseille, ne choque point.)

Passons, comme troisième exemple, aux imparfaits du subjonctif. On n'emploie jamais dans la conversation de salon ceux qui sont lourds, en « asse », « assions », « assiez », « assent », rarement les autres en « isse », « usse », etc. C'est de mauvais ton, façons de pion, pédantisme de professeur. Il est même déconseillé d'user des formes courtes, comme « qu'il aimât », « qu'il vînt », « qu'il fût ». Dans le langage du peuple de Paris, ces formes ont entièrement disparu. Ainsi c'est *parler mal* que d'employer l'imparfait du subjonctif aussi bien parmi les gens observant dans leur conversation le « bon usage » que parmi ceux qui parlent le langage populaire.

Ce qui précède nous explique la persistance du langage populaire chez des gens qui sembleraient avoir dû l'abandonner, en raison de l'ascension sociale de leur famille. C'est leur vraie langue maternelle, ils en gardent la forme et l'esprit. Vouloir les en faire changer serait comme si on leur demandait, à eux Parisiens, d'accepter les vocables et l'accent du Midi ou de la Belgique. Ils apprendraient une langue étrangère toute différente plus facilement que ce qui leur paraît être une sorte de patois snob des hautes classes. En parlant comme on le leur à appris dans leur enfance, ils n'ont pas d'effort à faire, ils se sentent à l'aise. Tel personnage d'origine populaire, sachant qu'il n'est pas admis en d'autres classes de la société de mettre un coin de sa serviette dans son col, obligé donc de se priver de cette commodité quand il est prié à dîner dans un milieu où ce n'est point l'habitude, se trouvera tout heureux lorsque, au repas suivant, en famille ou avec des camarades, il pourra arranger sa serviette à son goût. Même cas psychologique pour l'homme habitué au parler populaire lorsque, sortant d'une réunion où il a dû faire attention à son langage pour ne pas détonner parmi les autres, il peut dire enfin sans crainte qu'on se moque de lui : *j'te cause*, *rapport à sa dame* et *dérangez-vous pas*. On entend souvent le père et la mère, braves gens sans culture, instruction ni éducation, parler le langage populaire le plus pur ou un langage fortement teinté de populaire, alors que leurs enfants, faisant leurs études au lycée, s'expriment tout autrement. Ces derniers, qui ont plus ou moins honte du parler de leurs parents, ne parviennent cependant point à réformer les habitudes de langage de ceux-ci. C'est que, pour les parents en question, parler correctement les gênerait autant que nous s'il nous fallait dire, sous prétexte que ce serait plus correct : « cinq heures z et quart », « jeù neù sais pas ceù queù c'est queù ceùla », en marquant bien les liaisons et toutes les voyelles, et « il eût fallu que nous les aimassions ». On m'a cité le cas étrange d'une femme qui, bien que gagnant sa vie en faisant de la figuration de cinéma, disait toujours « le film *causant* », au lieu de « parlant ». Ce mot « parlant » devait lui être odieux, blesser en elle un sentiment intime, il ne sortait pas, il lui eût écorché la bouche ; c'était impossible !

Dans cet ouvrage, j'emploie souvent les expressions « bonne société », « société polie », « classes supérieures » et, d'autre part, « petits bourgeois », « peuple » et « bas peuple ». Je suis obligé de le faire parce que c'est ainsi qu'on distingue en français les gens qui, dans leur parler, suivent le « bon usage » de ceux qui emploient le dialecte populaire. Mais cela ne signifie point, comme on le pense bien, que j'accorde une supériorité essentielle à ceux-là sur ceux-ci, si ce n'est que le hasard leur a fourni la chance de recevoir une instruction et une éducation de qualité particulière.

Paris, 1946.

PRÉFACE DE LA DEUXIÈME ÉDITION

« C'est rapport à vot' dame
que je vous cause ».

A la façon des prédicateurs en chaire qui mettent au début de leur sermon une citation de texte sacré, je place une phrase type en tête de la seconde édition du *Langage Populaire*.

J'ai pour cela mes raisons : je présente ainsi, en dix mots, une ligne de vrai français populaire, qu'on peut entendre chaque jour et partout dans le peuple de Paris et qui se distingue essentiellement du français académique ; je veux aussi marquer par là que je ne suis pas, comme d'aucuns m'en ont accusé, un fol adorateur du peuple et de son parler. Il serait étrange, en effet, de voir un écrivain français se pâmer d'aise devant cette manière à la fois vulgaire, prétentieuse et compliquée de dire « je vous parle de votre femme ». Je ne nourris donc point de tendresse particulière pour le français populaire parisien d'aujourd'hui. D'ailleurs, je n'ai pas à le faire, ni inversement : le linguiste n'est pas un apologiste, non plus qu'il ne doit être un arbitre du bon ton en matière de langage. Mais il a le droit de penser et de dire que tel mot, telle forme, telle prononciation et telle façon de construire une phrase ont plus de clarté, de sonorité, de force, de régularité dans une langue que dans une autre, en anglais qu'en allemand, par exemple, ou bien en français populaire qu'en français littéraire. Ainsi plusieurs termes populaires conviennent si bien à l'expression de certaines idées que les Français cultivés les emploient à tout instant. Et, lorsqu'ils veulent parler en style noble ou simplement écrire en français correct, il leur arrive d'être obligés de réfléchir quelque temps avant de trouver le mot français juste. Ils ne le trouvent pas toujours, il leur faut parfois tourner la difficulté par quelque périphrase ou renoncer à la précision qu'ils désiraient. Il m'arrive à moi-même d'avoir recours à mon propre dictionnaire quand je veux exprimer en français académique, par paroles ou par écrit, les idées données en langage populaire par *moche*, *barder*, *pépère*, *à la flan*, *bouziller*, *nature*, *s'envoyer*, *charrier*, *tuyau*, *à la coule*, *bistro*, *costaud*, etc., entre quelques centaines d'autres... La particule interrogative *ti* serait probablement déjà consacrée, si le mouvement de la langue n'était retardé par l'enseignement et l'imprimerie. Le français montre une tendance à perdre l'inversion interrogative ; il aurait pu la remplacer par *ti*, évolution naturelle de « il », « ils » « -t-il », mis interrogativement après les verbes à la troisième personne masculine du singulier ou du pluriel. Ce serait en quelque sorte

une simplification : *ti* aurait marqué l'interrogation, exactement comme le *li* russe et le *ne* latin, bien que ces particules aient d'autres origines. (Mais qu'on ne me fasse pas dire que, dans l'état actuel du français, je préfère *vous désirez-ti du vin ?* à « voulez-vous du vin ? ») Simplification également cette tendance populaire parisienne germanisante à rendre invariable l'adjectif attribut. Esprit de clarté cette habitude, de plus en plus marquée, de renforcer « son », « sa », « ses », « leur », « leurs », par *à lui*, *à elle*, *à eux*, *à elles* toutes les fois que sexe et qualité des possesseurs peuvent paraître douteux, car les langues romanes n'ont sien de tel que « her », « his », « its ». L'espagnol littéraire d'ailleurs, ne se prive pas d'ajouter, pour la clarté, à « su », « sus », les génitifs « de el », « de ella », « de usted », « de ustedes », etc.. Clarté encore et sonorité ce genre de phrase infinitive : *elle m'a lancé la ceinture de sauvetage pour moi le secourir ; il lui a donné ça pour elle s'amuser*, façon de parler qui est venue à Paris de l'est et du nord de la France, peut-être par influence anglaise et allemande. Qu'on veuille bien remarquer dans ce dernier exemple la parfaite clarté de l'expression de l'idée : c'est elle, la petite fille, qui doit s'amuser avec ce que l'homme lui a donné, ce n'est pas l'homme qui a fait le cadeau pour s'amuser, lui. En supprimant *elle*, qui « n'est pas français » ici, il pourrait y avoir confusion. Et, dans tous les cas, l'infinitif est plus sonore et plus facile à manier que le subjonctif. Pour finir, notons, à l'actif du français populaire, des faits de prononciation. « Il croit » et « ils croient » ont le même son en français. Le peuple distingue : au singulier il dit *il crwa* et au pluriel *il crway* (*croyent*). « Celle qu'il aime » et « celle qui l'aime » se prononcent, en français régulier, exactement de la même façon. A moins qu'un contexte spécial, qui ne se présente pas toujours, éclaire la situation, il est impossible de savoir si c'est la dame ou le monsieur qui aime. Le peuple de Paris prononce « celle qu'il aime » comme en français. Mais il donne *celle qui l'aime* avec un *l* double. Et l'on comprend la différence... En somme, il y a dans le langage du peuple de Paris bien des choses à retenir pour la richesse, la simplicité, la clarté et la précision de la langue parlée.

Par contre, le français populaire complique souvent la phrase, s'embrouille dans les pronoms, produit des formes interrogatives extrêmement lourdes, prend des mots les uns pour les autres, donne à des mots courants des significations que ni l'étymologie ni le bon sens ne justifient, abandonne sans aucune raison des termes utiles pour les remplacer par d'autres de pure fantaisie, se crée toute une catégorie des mots nobles et « distingués » qui sont assez ridicules, affectionne les termes pompeux, écorche le français que ses ancêtres ont fait, perd trop fréquemment le sens de sa langue, supprime ce qui demeure des liaisons — ce qui en reste encore étant pourtant absolument nécessaire, — fait des liaisons fausses, confond les temps, conjugue les verbes de travers, encombre son discours d'explétifs, de particules

inutiles, et mêle à son langage naturel les styles journalistique, administratif, commercial, qui sont de pur charabia. Tout cela n'est certes pas du progrès sur le français académique, mais bien une sorte de décadence. Cependant, si tous ces phénomènes se tassaient en liberté, sans la lettre imprimée, si on laissait aller, sans réaction littéraire, il n'y a pas de raison pour qu'il en naisse quelque chose de pis que ce qui s'est produit quand du latin s'est fait le français. Si l'on pouvait placer en une île déserte quelques couples illettrés parlant purement le français populaire et laisser leurs descendants pendant plusieurs générations à l'abri de toute influence extérieure et de tout texte écrit, la langue qui se constituerait serait une langue qui aurait sa valeur et sa beauté et ses règles exactement comme une autre.

La critique de la première édition du *Langage Populaire* a été, dans l'ensemble, fort élogieuse. Je remercie tous ceux qui, ayant lu attentivement cet ouvrage, en ont compris le sens et la portée, s'y sont intéressés, montrant ainsi, d'abord, qu'aucun des aspects de notre chère langue française ne leur est indifférent, ensuite, que mon travail n'a pas été vain. Il s'est trouvé des gens pour émettre quelques fausses notes dans ce concert de louanges. Or je ne puis leur savoir mauvais gré de nourrir des opinions contraires aux miennes, ni de discuter sur des points de détail : ai-je eu tort, par exemple, ou raison de ne pas faire entrer dans mon dictionnaire tel mot classé par mon contradicteur comme populaire et que je dis être de l'argot pur et ne pas être employé couramment par le peuple ? De même, pour la question de savoir si telle forme est plus ou moins fréquente dans le peuple, est réellement populaire et vraiment parisienne, les opinions sont libres. Je ne puis répondre que ceci : j'ai travaillé vingt ans à cet ouvrage, je n'ai pas noté un mot, une expression que je n'aie entendue un grand nombre de fois (hormis les cas où je fais suivre de la notation « rare ») ; ayant une fois entendu une expression populaire, je me suis arrangé de façon à la vérifier, en me la faisant dire et répéter par des gens du peuple, en réponse à une phrase de moi préparée exprès pour cela. On a le droit aussi de prétendre que *faisan* (escroc, escroc de jeux, aventurier, faiseur, etc.), est un mot populaire, contrairement à ce que j'affirme, moi, que c'est du langage technique de jeux et du « slang » de fêtards. Ce mot n'est connu dans le peuple que de ceux qui approchent professionnellement le monde des joueurs. Ce n'est pas à mon avis un mot populaire, je ne l'ai pas inscrit dans la première édition, il ne figure pas dans celle-ci et il ne fera partie du dictionnaire que le jour où il sera devenu courant dans le peuple. Je n'ai ajouté dans la liste du vocabulaire que quelques mots : ceux qui m'avaient paru alors trop rares ou pas assez populaires et qui me semblent aujourd'hui avoir acquis droit de cité dans le langage du peuple pour ce qu'ils y sont maintenant plus fréquemment employés. Pour la raison inverse j'ai fait quelques suppressions. En somme,

le dictionnaire n'a pas subi de grands changements. Libre à tels critiques d'en discuter la valeur et l'exactitude : s'ils veulent se donner la peine de refaire mon travail, je suis sûr qu'ils arriveront aux mêmes résultats que moi.

Tout cela est peu de chose. Mais j'ai été assez surpris de lire que j'étais un « démophile », un « démomane », un « pétroleur », un « naufrageur ». Et, pour avoir, après tant d'autres, rappelé que le langage populaire finit toujours par avoir raison de la langue des lettrés et renverse les barrières qu'on peut élever devant lui, j'ai été accusé d'employer un « style de 1er mai » !

Cela est bien étrange... On n'est plus habitué maintenant à cette aigreur dans les discussions savantes. Nous ne sommes plus aux temps où c'était péché mortel et sacrilège de proposer une théorie contraire aux idées du moment, en physique comme en médecine ou en exégèse. Mais il paraît qu'en linguistique certains en sont restés à ces façons périmées. Et puis, comme tout le monde parle — plus ou moins bien — sa langue, chacun se reconnaît le droit d'en parler : le public monte sur la scène. On entend tous les jours dans les salons les moins évolués — et chez les marchands de vin — des gens qui discutent de la façon, selon eux bonne ou mauvaise, de s'exprimer, de prononcer. Dans ces lieux on s'intéresse même à l'étymologie, au besoin sans connaître ce mot. Cette sorte de linguistique, c'est comme la politique, tout le monde en fait. C'est encore comme la politique, au lieu d'en discuter tranquillement, on s'injurie... D'ailleurs la politique est intervenue, dans celles des critiques qui ne furent pas courtoises : tels se sont imaginé que du moment que je consacrais un volume entier à un phénomène populaire et que je ne déclarais pas malsonnant et détestable tout ce que j'y avais observé, j'étais « un homme de gauche », même d'extrême-gauche, comme s'il y avait en linguistique une gauche et une droite. Alors, dans un esprit de réaction religieux et rituel, on a voulu m'excommunier, m'anathématiser...

Oui, il y a lutte entre la langue populaire et la langue correcte ; oui, la langue populaire finit toujours par l'emporter en certains points, mais il n'y a pas de barricades ni de coups de fusil. C'est dans l'esprit même du sujet parlant que se passe la bataille, toute psychologique. La marquise a dit devant moi *j'ai causé au curé*, parce que son régisseur emploie toujours devant elle l'expression *causer à* pour « causer avec » ou « parler à ». Mais le régisseur n'est pas venu à la tête d'une troupe de révoltés linguistiques dire : « Madame la marquise, nous vous tuons, si vous ne voulez pas *causer* comme nous ! » (Notons qu'en cas de révolution il serait préférable de dire *causer à quelqu'un*, *vot'dame* et *rapport à* pour ne pas se faire remarquer. Des aristocrates ont été guillotinés pour avoir parlé un langage qui les dénonçait.) Le peuple est plus nombreux que l' « élite ». A moins de se cacher dans une forteresse de solitude ou de vivre parmi ses pairs avec eux cloîtré, on est bien obligé dans le commerce, dans la rue, à l'armée,

avec ses domestiques, ses fournisseurs, d'entendre le langage du peuple. On finit par le prendre. Et voilà, tout bonnement, sans révolution et sans « 1er mai », comment le peuple finit toujours par imposer aux classes cultivées le langage populaire, du moins en partie.

Cela, c'est ce qui se passe aujourd'hui. C'est aussi ce qui s'est passé depuis plusieurs siècles et qui continuera. Mais ceux qui veulent traiter le français en langue morte, intangible et sacrée, n'ont-ils pas oublié qu'à leur point de vue le français n'aurait jamais dû exister ? Car le jour où les peuples de France se sont aperçus qu'ils ne parlaient plus latin, ils auraient dû alors renoncer à leurs langues vulgaires (les dialectes français) pour revenir au latin ; on n'aurait jamais dû écrire en français, on aurait laissé cette langue au peuple et à l'usage familier. Et le français n'aurait pas eu d'existence littéraire... Aujourd'hui il n'y a pas telle différence entre le français populaire et le français littéraire. Elle est relativement petite. Mais il semble qu'elle soit en voie de s'accentuer. Est-ce un bien, est-ce un mal ? J'ai dit à ce propos — on me l'a amèrement reproché — : « la plus belle langue du monde ne peut enfanter qu'une certaine quantité de littérature. Après vient la décadence. Un changement dans le langage doit être le signal d'un nouvel essor... » Il paraît que je ne devais pas dire cela. Mais... « Partout la littérature souffre du caractère artificiel de la langue. Les ressources que fournit une langue aux écrivains ne sont pas infinies. L'expérience montre que les écrivains les épuisent vite. Ce moment d'épuisement une fois arrivé, les écrivains en sont réduits à employer des formules qui ont déjà servi, des « clichés ». Ils cherchent à rajeunir les effets en recourant à des archaïsmes, à des provincialismes, à la langue populaire, à des mots fabriqués, à des tours forcés ; ces artifices de décadence s'usent à leur tour. La littérature grecque et la littérature latine ont pâti de cette situation dans l'antiquité, et elles ont vécu en décadence durant des siècles ; toutes les grandes littératures de l'Europe et de l'Amérique sont atteintes du même mal, auquel on ne voit aucun remède. » (A. Meillet, *Les Langues dans l'Europe Nouvelle.*) (1)

La question du langage a une grande importance au point de vue mondain, social. On aurait tort de s'en désintéresser : la distinction des classes sociales par le langage et non par la fortune et la situation est un fait d'importance et qui intéresse directement le linguiste. En effet, tel mot et telle tournure entreront, resteront dans la langue littéraire selon que«la balance entre la « bonne société » et le peuple aura penché d'un côté ou de l'autre. Ce qu'il peut y avoir de bonne qualité dans la langue du peuple n'est pas adopté aussi vite que cela devrait l'être par le français académique, à cause de l'opposition de la société polie. Les bonnes qua-

(1) Payot, Paris.

lités du français correct, d'autre part, diminuent au contact des mauvaises du langage populaire. Enfin la séparation des deux manières de parler dresse parfois l'une contre l'autre, non pas les deux classes dans leur entier, populaire et bourgeoise, mais les personnes .Il se produit à cause du langage des luttes intimes dans les ménages, les familles, les groupements où les classes sont mêlées. Il y a certainement des drames d'origine linguistique. Jamais une famille n'acceptera complètement comme sien l'individu qui s'exprimera en populaire si elle parle le français correct. Et réciproquement. Des incompatibilités, des désaffections, des impossibilités, des ruptures entre époux ont bien souvent pour cause la différence de langage. Un Français cultivé marié à une étrangère souffrira moins de l'accent et du mauvais français de sa femme que s'il a épousé une compatriote qui parle à la façon du peuple. Cela n'est pas particulier à la France, mais de tous pays. On m'a conté une curieuse anecdote. Un jeune ménage français va s'établir à Londres. Bonnes manières françaises et français correct. L'homme, dans le commerce, est amené à fréquenter des Anglais commerciaux de classe inférieure. Il apprend l'anglais avec eux, parle donc comme eux, laisse tomber ses « h », et dit (quel crime !) *pleased to meet you*, au lieu de « how do you do ? » qui est la formule mondaine de salutation à l'entrée. Le voilà classé, il ne sera jamais de certains clubs élégants, sa femme ne sera pas reçue dans la bonne société. Or la jeune femme souffre de cette situation. Et, comme le mari est obligé de demeurer à Londres pour son travail, à la première occasion elle l'abandonne et vient se fixer à Paris, où elle ne souffre pas du même inconvénient. Voilà un ménage détruit pour une question de langage. Au lycée les élèves appartenant à la grande bourgeoisie et ceux qui viennent du peuple et de la petite bourgeoisie ne parlent pas la même langue. Ces derniers s'expriment comme on le fait dans leur famille : ils parlent leur langue maternelle. Ils ont entendu depuis qu'ils sont nés leurs parents dire *j'te cause*, ils ont toutes les peines du monde à se plier à la nouvelle langue qu'on leur apprend. Les fils de familles bourgeoises se moquent d'eux et cela n'améliore pas les relations entre les divers étages de la société. Et pourtant le langage n'est que convention. C'est un ensemble de signes. Qu'on dise *je vous cause* ou « je vous parle », cela ne devrait pas avoir d'importance, du moment qu'on se comprend. Mais on ne se comprend pas toujours...

En terminant cet avant-propos de la seconde édition, je sens que je dois revenir encore une fois sur les accusations portées contre moi de vouloir « naufrager » la langue française, et la « pétroler ». Car il me semble qu'on a suspecté mon patriotisme. Cela n'est déjà plus, dira-t-on, de la linguistique. Tout de même... Je veux en effet parler de la vie, de la durée, de l'expansion du français. *En vérité, il importe peu que le français populaire l'emporte plus ou moins vite sur le français correct. Il importe peu que le résultat de cette victoire ou de la fusion des deux langues*

soit un idiome supérieur en clarté, en richesse ou en facilité. Ce qui importe, d'abord, c'est que la France soit un pays où l'on parle français, le français d'en haut ou celui d'en bas, mais le français, celui de l'Ile-de-France, celui de la capitale, et non des langues étrangères ou intérieures et des patois locaux. Le régionalisme linguistique est mortel pour une nation. Le félibrige, l'exaltation de la « Muttersprache », les efforts pour ressusciter ou développer les langues et dialectes provinciaux sont des crimes, conscients ou non, de lèse-patrie. Ce n'est pas cela qu'il faut parler en France, ce n'est pas cela que les Français doivent exporter à l'étranger. Ce qui importe, enfin, pour que notre langue vive et se répande, ce n'est point qu'elle soit fixée classiquement à telle ou telle époque de son histoire, mais c'est que des Français, en grand nombre, parlent, en France et ailleurs, le français d'aujourd'hui, langue vivante.

Paris, 1928.

SIGNES D'ABRÉVIATION

a. . . . actif.
abr. . . abréviation.
adj. . . adjectif.
adv. . . adverbe.
angl. . . anglais.
arg. . . . argot.
art. . . . article.
c.-à-d. . c'est-à-dire.
col. . . . colonial.
conj. . . conjonction.
déf. . . défavorable.
dés. . . désuet.
dim. . . diminutif.
enf. . . . enfantin.
ex. . . . exemple.
excl. . . exclamation.
expr. . . expression.
f. . . . féminin.
fam. . . familier, langage familier.
fém. . . féminin.
fr. . . . français, français correct, français classique, académique ; française.
id. . . . idem.
ind. . . indicatif.
int. . . . interjection.
inv. . . . invariable.
lang. . . langage.
LP . . . langage populaire, français populaire.
m. . . . masculin.
mar. . . maritime.
masc. . . masculin.
mér. . . méridional.
mil. . . militaire.
mme . . même.
n. . . . neutre.
nbl. . . . noble.
obs. . . obscène.
part. . . participe.
pass. . . passé.
pays. . . paysan.
péj. . . péjoratif.
pl. . . . pluriel.
plur. . . pluriel.
prép. . . préposition.
prés. . . présent.
pron. . . pronom.
qq. . . . quelque.
qqch. . . quelque chose.
qqf. . . quelquefois.
qqn. . . quelqu'un, quelqu'une.
s. . . . substantif.
sf. . . . substantif féminin.
sing. . . singulier.
sm. . . . substantif masculin.
smf. . . substantif masculin et féminin.
ss-ent. . sous-entendu.
subj. . . subjonctif.
subst. . substantif.
svt. . . . souvent.
syn. . . synonyme.
tjrs . . . toujours.
v. . . . verbe.
va. . . . verbe actif.
va. et n. . verbe actif et neutre.
vn. . . . verbe neutre.
vpr. . . verbe pronominal.

Dans la grammaire, les mots et expressions du fr. sont généralement encadrés de guillemets (« cheval ») et les mots et expressions du LP. sont en italique (*bourrin*).

INTRODUCTION

Dans tout pays civilisé il existe, indépendamment des argots divers, des patois locaux et de dialectes provinciaux, deux façons principales et distinctes de parler — parfois aussi d'écrire — l'idiome national.

La première, suivant le pays, la race, la nature de la langue, l'écriture, les mœurs, la civilisation..., doit être nommée *langue écrite* ou *correcte*, ou *classique*, ou *littéraire*, ou *officielle*, ou *académique* ; tandis que la seconde sera qualifiée, selon les cas, de *langue parlée*, ou *populaire*, ou *vulgaire*.

Ces deux sortes de langage, coexistant sous le même nom générique national (chinois, latin, français..., etc.), peuvent être plus ou moins profondément dissemblables. En chinois, par exemple, la langue écrite et la langue parlée diffèrent considérablement l'une de l'autre, non seulement dans la nature des mots, leur son, leur signification, par la grammaire et par la syntaxe, mais souvent aussi dans l'écriture elle-même, car la « langue parlée » s'écrit aussi bien que la « langue écrite » et possède des caractères qui lui sont propres. Chez d'autres peuples la divergence est beaucoup moins grande entre le haut et le bas langage ; elle existe, cependant, très marquée. Il en est ainsi, en arabe, pour la langue littéraire et la langue vulgaire. Il en est de même dans la plupart des idiomes asiatiques, quelle que soit la classe linguistique (sémitique, mongole, indo-européenne, etc.) à laquelle ils appartiennent. Pour ne considérer que l'Europe, l'idiome qui donna naissance aux langues romanes était fort différent de celui qu'écrivaient les auteurs latins. Or le latin vulgaire n'a pas été une déformation du latin classique, mais il vivait de sa vie propre à côté de la langue officielle. Aujourd'hui, l'anglais populaire, sans s'écarter essentiellement de l'anglais correct, présente de nombreuses particularités telles que prononciations spéciales, chutes de lettres, lettres ajoutées, grammaire simplifiée, tendance à régulariser les verbes forts, double négation, syntaxe modifiée, etc., sans parler de nombreux mots spécialement populaires. Le même phénomène se présente pour les autres langues européennes, plus ou moins marqué suivant les cas.

En résumé, dans chaque pays, le peuple parle un langage qui diffère non seulement du langage littéraire écrit, mais plus ou moins de celui qui est parlé habituellement dans les classes supérieures, parmi les gens de la société cultivée.

La France, en particulier, possède, en plus de ses patois, dialectes, argots, langues intérieures, idiomes étrangers débordant sur le territoire national, une langue générale, officielle, littéraire, dite *correcte* et employée par les classes supérieures et un parler *populaire*, également général, employé par le peuple. C'est ce langage populaire, très différent du français littéraire, qui est l'objet de cet ouvrage. On n'étudiera ici que le langage populaire parisien, qui est aujourd'hui en réalité et — à quelques nuances près — en généralité le langage populaire de tous les Français, de ceux, du moins, qui parlent naturellement le français et non quelque patois de langue d'oïl, de langue d'oc, ou germanique, ou telle langue intérieure comme le basque ou le breton. En effet, il y a des « fautes » de grammaire, de syntaxe et de vocabulaire qui s'entendent partout. Dans la France entière de langue d'oïl on comprend et on emploie des mots comme : *barder*, *costaud*, *décesser*, *dégueulasse*, *marrant*, *moche* ; les significations populaires de mots tels que : *cogner*, *fouetter*, *remuer* et *taper* (puer) ; *bien* ou *mal balancé*, *vache*, *salé*, *dessalé*, *marron*, *molard*, *gniaf*, sont comprises partout dans le peuple. Il en est de même pour des expressions comme : *bourrer le crâne*, *courir sur le ciboulot* (ou *l'haricot*), *ne pas s'en faire; en mettre, les mettre, le mettre; la connaître; avoir les foies*. De même encore pour les tours de phrase : *T'es ti là ? Quoi c'est i qu'tu veux ? C'est pluss pire comme un enfant. Je leur ziy ait dit la chose que j'ai besoin.* Et pour les prononciations : *entre quat'z yeux*, *un p'tit noiseau*, *Ugène*, *passque*, *des canons hespécials*, *je décachte*, *j'ajète*, *chuis d'Paris*, *borgeois*, *cintième* ; et enfin pour presque tout ce que contient ce livre : grammaire, syntaxe et vocabulaire. Car le peuple de province, dès qu'il s'est débarrassé de ses particularismes de langage, prononciation, accent et tournures, prend naturellement le français populaire de Paris — *langue commune* des basses classes —, tandis que le provincial instruit s'efforce de prendre le parisien des classes supérieures.

Il ne sera pas question d'étymologie dans cette étude. Mais il est bon de marquer ici que le français populaire coule des mêmes sources que le français littéraire ou classique, sources naturelles, c'est-à-dire françaises et directement latines, ou encore anciennement provinciales et étrangères (normande, provençale, germanique, italienne, etc.) ; provinciales et étrangères nouvelles (provinciales : *bourrin*, *costaud*, *marlou;* étran-

gères : *frichti, glasse, mouquère*) ; et enfin artificielles, comme *linvé, louchébem*, etc. Actuellement, Paris paraît être la grande usine de fabrication de la langue nouvelle (1). On entend cependant à Paris des prononciations populaires qui semblent méridionales. Ainsi *mécredi, congession*. Mais c'est ici simplement la loi du moindre effort qui agit. Et aussi, peut-être, le grand nombre de méridionaux vivant à Paris.

Il ne faut pas confondre le *langage populaire* avec *l'argot*.

Le langage populaire est l'idiome parlé couramment et naturellement dans le peuple, idiome que l'homme du peuple tient de ses père et mère et qu'il entend chaque jour sur les lèvres de ses semblables.

Au contraire, l'argot est en principe une langue artificielle, faite afin de pouvoir se comprendre entre soi sans être compris des non-initiés. Les dictionnaires d'argot, de la « langue verte », etc., donnent la liste des mots soi-disant employés par les malfaiteurs de Paris.

D'autre part, dans certains métiers, dans certaines corporations, dans certains milieux, des mots et des expressions se sont formés, que n'emploient pas les personnes usant du langage habituel. Ici, il ne s'agit point de parler entre affiliés sans être compris du public. C'est le métier lui-même qui produit ces nouveautés, par le retour incessant, dans un cadre donné, des mêmes phénomènes, phénomènes qui n'existent que dans ce cadre. De même, l'exiguïté relative de certains milieux fait que tel mot, importé du dehors, ou créé avec ou sans utilité, ou déformé, ou bien encore détourné de son sens usuel par l'un des individus qui constituent telle ou telle catégorie, y acquiert facilement droit de cité et s'y maintient plus ou moins solidement, suivant sa chance et sa valeur. Cela, c'est encore de l'argot.

Les différentes espèces d'argot sont nombreuses. Chaque famille, pour peu qu'elle soit unie et vive sur elle-même sans beaucoup fréquenter au dehors, a ses mots d'argot particulier. On peut entendre dans son intimité des mots et des expressions,

(1) Le Parisien est prompt à adopter les mots nouveaux qui, pour une raison ou pour une autre, lui plaisent, qui le frappent par leur sonorité, leur mystère (incompréhensibilité), ou même leur ridicule. Il raille les parlers provinciaux ou étrangers, mais leur fait volontiers des emprunts. Ainsi le langage populaire parisien s'est annexé des mots tels que *bestiau, glasse, mouquère*, sans pour cela abandonner les synonymes du mot *bestiau* (« bête, bétail, bestiaux, animal »), non plus que « verre », « femme » et tous les nombreux synonymes populaires de ce dernier mot.

des phrases entières même, qui ne sont compréhensibles que pour les membres de cette famille et ses amis les plus proches. Les élèves des lycées ont un argot : *piocher*, *chiader*, *potasser* (« travailler », « étudier ») ; *pion*, *prof*, *colle* sont des mots de cet argot. L'armée, avant la guerre de 1914-1918, possédait un argot très étendu. (On peut considérer aujourd'hui qu'il s'est fondu dans le langage général de la nation.) L'argot de la marine s'est beaucoup moins répandu. Le théâtre a son argot, compliqué et incompréhensible pour les profanes. Les ouvriers possèdent, dans chaque corps de métier, un argot spécial. Celui des typographes est assez connu : *sarrazin*, *sorte*, etc. Celui des bouchers est célèbre : *louchébem*, *linvé*, etc. Les gens d'église ont aussi des mots et des expressions qui leur appartiennent en propre. On peut entendre des prêtres dire par plaisanterie : *côté de l'épître* et *côté de l'évangile*, pour exprimer la droite et la gauche, comme d'autres professionnels ont accoutumé de dire *tribord* et *babord*, *cour* et *jardin*. Et ainsi de suite pour chaque profession, chaque emploi, chaque catégorie d'individus. Enfin, et cela s'applique à la plupart desdites catégories, les termes techniques substitués par comparaison à des mots représentant une idée comparable aux outils, aux mécanismes, au mobilier, à tous les détails de la profession, peuvent être aussi considérés comme de l'argot. Ce serait donc une erreur absolue de confondre le langage populaire avec l'argot, comme on le fait dans certains dictionnaires (1).

Mais il faut reconnaître que l'argot des malfaiteurs, l'argot des prisons, entre pour une part importante dans la formation du langage populaire. La cause en est évidente ; le crime naît plus souvent du besoin et de la misère des classes inférieures que parmi les gens qui ne manquent de rien.

Dans le langage populaire on rencontre ainsi un grand nombre de termes de l'argot des malfaiteurs. Le DICTIONNAIRE DU LANGAGE POPULAIRE PARISIEN contiendra donc tous les termes d'argot USUEL, à l'exclusion de ceux qui ne sont pas usuels. Ainsi on y verra le mot *gonzesse* que toute la France comprend, le mot *rombière* aussi, qui est compris presque partout ; par contre, on n'y trouvera pas le mot *largue* que je n'ai jamais entendu que dans la bouche de boulevardiers

(1) *Bacillaire* (tuberculeux), *spécifique* (syphilitique), *éthylique* (alcoolique) sont de l'argot médical plutôt que des termes techniques de médecine. Ces mots sont, en effet, souvent employés par les professionnels qui veulent éviter d'être compris par les profanes.

qui ne connaissent rien du peuple et qui prétendent par snobisme au parler des *apaches* (1).

Les dictionnaires d'argot sont innombrables. Dans l'un d'eux, pris au hasard, je prends, au hasard encore, quelques mots, parmi des milliers d'autres semblables : *abbaye ruffante, accareuse, aniterge, babanquer, bacreuse, batouze, bigeois, carbeluche galicé, chamareuse, débâcler son chouan, doussin, dimasine, enquiller, estuc, faire Godard, fine pégrenne, flac d'al, giverner, gouspin, haloter, hane, hurlubier, insolpé, lessiner, lorgne, louave, mandolet, marpeau, nap, nivet, omnibus de coni, faire patatrot, péchon, rub de rif, scarabombe, simonner, tiretaine, tollard, trépeligourd, urle, valade, vermois, zerver*... Que ces mots

(1) « Les Anglais entendent par *slang* les mots et expressions non littéraires qu'ils emploient dans la conversation très familière et qui souvent 'ont empruntés au parler vulgaire » (J. Manchon, *Le Slang, lexique de sanglais familier et vulgaire*, Payot, Paris). Il y a quelque chose d'à peu près lemblable en France. On pourrait appeler *slang* français le curieux langage de ces personnes appartenant le plus souvent aux classes riches, qui n'aiment point s'exprimer comme tout le monde, employer le langage courant du dictionnaire et qui mêlent ,dans leur discours, des expressions d'argot, parfois désuètes ou qui viennent d'un fantaisiste argot écrit sans réalité véritable ; du langage populaire, des termes techniques de l'argot des sports à la mode, de l'argot de jeux, d'art, de courses, de théâtre, de prostitution, des mots rudes ou grossiers, des mots de toutes sortes qu'ils ont inventés eux-mêmes et d'autres qu'ils ont entendus ici et là et qu'ils ont trouvés à leur goût. Ce langage fleurit dans les bars élégants, à Montmartre, dans certains milieux « snobs » du « monde » et chez beaucoup de fêtards. Il y a, de même, dans les classes inférieures, des gens qui ont pris l'habitude de parler de façon compliquée, par comparaison, métaphore, avec des mots et des expressions qui ne sont point ce qui viendrait naturellement aux lèvres des parlants de leur métier, de leur état, de leur rang social. Ceux-là, on a quelque peine à les comprendre, car leur esprit populaire ou demi-populaire n'éclaire pas l'expression de leur pensée et le vague de cette pensée, joint à leur manière contournée de s'exprimer, rend quelquefois leur texte presque inintelligible.

Il serait difficile d'établir des vocabulaires de ces divers « slangs ». C'est très personnel et, sinon individuel, du moins affaire de milieux étroits, de petits groupes. Tout cela n'a pas une très grande importance linguistique, mais on aurait tort de croire que ce soit sans nulle influence sur la langue : comme partout et toujours, un mot heureux — ou qui paraît tel — acquiert facilement droit de cité dans la langue, générale ou populaire.

L'argot de jeux, en particulier, assez riche, employé dans les salles de jeux, n'appartient pas au langage populaire. De cet argot sont les expressions : *brûleur*, joueur risquant le tout pour le tout ; *flambeur*, celui qui joue à tort et à travers ; *grec, philosophe, combinard, bédouin, faiseur, faisan* ; *navet, pigeon ; demi-sel ; voyeur, chandelle, flanelle ; faire la salade*, mélanger les cartes à jouer ; *faire Charlemagne, faire Charlot ; allumeur, jockey*, joueur payé par le casino pour faire prendre la partie ; *chambreur*, celui qui attire des joueurs naïfs dans une partie clandestine pour les mettre en relation avec des *combinards*.

aient eu, ou non, une signification autrefois, personne ne les comprend aujourd'hui. D'autres recueils mêlent dans une confusion inextricable les langages populaires parisien et provinciaux, les argots modernes et anciens et le langage familier.

Dans le dictionnaire qui termine ce volume on ne trouvera, au contraire, que les mots qui s'emploient aujourd'hui réellement et véritablement dans le langage du peuple de Paris. Leur sens actuel y est noté avec autant de précision que possible, et y est marquée également la tendance de certains de ces mots à tomber en désuétude.

Les frontières entre l'argot — les divers argots — et le langage populaire sont parfois difficiles à déterminer.

Assez vagues aussi sont les limites entre le langage populaire et le langage familier, d'une part, et, d'autre part, entre le langage populaire proprement dit et le langage des gens vulgaires, des petites gens, de ceux qui, sans être précisément du peuple, manquent d'instruction ou d'éducation : de ceux que les « bourgeois » qualifient de « communs ». Le *langage familier* est le langage courant de la conversation. Il diffère du langage *écrit* et *littéraire* par un grand nombre de mots, d'expressions, de tours de phrases et par la prononciation. Mais, si ce fond du langage familier est la base commune du langage parlé de toutes les classes sociales, d'une classe à l'autre se produisent des variations considérables.

Des mots comme : *jemenfoutisme*, *dégueulando*, *daim*, *mannezingue*, appartiennent au langage familier des hautes classes. Le peuple ne les emploiera guère. Des mots comme : *moche*, *tourte*, *godasse*, *pinard*, des tours de phrases et des prononciations comme : *j'en veux pas*, *j'en sais rien*, *voyons voir*, *kékséksa?* (qu'est-ce que c'est que ça ?) sont employés dans la conversation par les Parisiens cultivés, mais toujours, sinon avec ironie et par plaisanterie, du moins avec conscience de « mal » parler. Pour le peuple, au contraire, c'est là le vrai français.

Il n'est pas possible de noter toutes ces nuances dans la grammaire ou le dictionnaire. Dans le dictionnaire, on marquera seulement : (fam.), c'est-à-dire « familier » pour tous les termes qui, n'appartenant point au français classique, sont peu employés par le peuple. Cette notation (fam.) indique donc qu'il vaut mieux ne pas se servir de ce mot dans une assemblée de gens du peuple, si on tient à passer pour un des leurs, si on veut éviter de se faire considérer comme un intrus.

D'autre part, il existe plusieurs catégories de personnes, qui, parmi d'autres signes, sont considérées, en raison de leur

langage, comme vulgaires ou « communes » par les gens des classes supérieures. Ces catégories d'individus possèdent un langage qui peut être regardé comme se trouvant à mi-chemin du français populaire et du français dit correct. Leur façon de parler est particulière en ce sens qu'elles se font remarquer non pas tant par leurs fautes de français proprement dites que par un ensemble de tournures, de prononciations (d'idées aussi), qui n'appartiennent pas au langage habituel des gens de la société cultivée.

Voici quelques exemples de mots, de tournures de phrases et de prononciations relevant de ces catégories : *une supposition, rapport à, pour t'en finir, enfin finalement, du pareil au même, tant que faire, vous me faites rire, Messieurs-dames, si j'étais que toi, pensez-vous ! votre dame, sa demoiselle, son garçon, la mémère, etc.* Prononciation : *alorss, peign-noir, j'ajète, exa* (« exact »), *cassi* (« cassis »), *ananass* (« ananas»), *syphili* (« syphilis »), etc. Quelques façons particulières de s'exprimer : *une belle femme* (*beau* étant pris dans le sens de « grand et fort ») ; *décéder, immeuble, conséquent* (ces mots étant employés comme plus nobles et plus distingués que « mourir », « maison », « important »).

Les personnes qui s'expriment ainsi croyant bien parler n'emploient qu'exceptionnellement, en principe, des mots tels que : *dal, dégueuler, en écraser, marrant, marre, rombière,* etc.. Elles les considèrent comme vulgaires (1).

(1) Certains mots comme : *ripaton, riflard, arpion*, etc., ne sont plus, d'une façon générale, employés que par cette classe de gens. Ces termes ont des origines diverses : ancien argot, ancien langage populaire, ancien langage familier. Ils n'appartiennent aujourd'hui ni au langage familier, ni au langage populaire proprement dits. Cependant, il faut les connaître. Je les ai donc cités, mais, bien que cela ne corresponde pas à la réalité, je les fais suivre de la notation (fam.) ; cette notation signifiant expressément, par convention, que le mot, s'il doit être compris, ne doit pas être employé, sous peine pour celui qui le prononce d'être considéré comme un étranger dans le milieu populaire qu'il étudie.

Cette même classe de gens affectionne certains mots qu'elle considère comme nobles, élégants ou distingués : *immeuble, décéder, conséquent, camériste ;* d'autres, du style journalistique : « quadragénaire », « octogénaire », etc. (je ne pense pas qu'elle emploie « nonagénaire ») ; *solutionnement, résurrectionner, révolutionner,* etc.. Elle aime les mots difficiles comme « cryptogame » qu'elle prononce *cryptogramme* et « cryptogramme » qui, par raison de symétrie, devient *cryptogame ;* pour elle le mot « bureaucrate » n'est pas ironique, ni défavorable, mais marque une dignité. Les mots « second » et « deuxième » sont également français. Mais le vulgaire dira toujours *deuxième*, en particulier quand il s'agit d'un étage ou d'une classe de wagons de chemin de fer ; le vulgaire ne dira jamais « second », mot presque inconnu ; la bonne société emploie au contraire aussi souvent « second » que « deuxième »

Mais, par contre, le peuple emploie tous les termes dont se servent les personnes dites vulgaires, à l'exception de ceux spécifiés dans le premier paragraphe de la note. Il n'y a donc pas lieu d'établir ici une démarcation nette entre ce langage vulgaire et le langage populaire, puisqu'on peut, en somme, considérer le premier comme faisant partie du second.

Le langage des gens du bas peuple est souvent hérissé de termes grossiers et obscènes qui leur semblent indispensables pour relever l'agrément du discours et en augmenter la force. Il en a toujours été ainsi. Voltaire a écrit, dans l'article « Langues» du *Dictionnaire Philosophique* : « On trouve le mot de *cul* partout, et très mal à propos : une rue sans issue ne ressemble en rien à un *cul-de-sac;* un honnête homme aurait pu appeler ces sortes de rues des impasses ; la populace les a nommés *culs*, et les reines ont été obligées de les nommer ainsi. » Aujourd'hui, par exemple, *mon cochon* et *mon salaud* sont des termes d'amitié. Les locutions telles que *comme un cochon*, *comme un salaud*, *comme une vache*, etc., etc., abondent dans le parler populaire. On entend fréquemment dire *cuir* ou *couenne* pour « peau », *lard* pour « graisse », *vêler* ou *pondre* pour « accoucher », etc., avec l'intention évidente de comparer l'homme à la bête. Le mot « bouche » n'est presque jamais employé par certaines personnes (1) qui préfèrent *gueule* (ce mot est même arrivé à prendre se sens de « tête »). D'autres émaillent inutilement les conversations les plus ordinaires des exclamations *merde !* et *nom de Dieu !* qui tiennent pour ainsi dire la place des signes de ponctuation.

On est donc contraint, si on ne veut pas faire œuvre tronquée, de donner la liste des termes et expressions grossiers et obscènes

et dit toujours « second » pour les étages des maisons et les classes dans les trains.

Dans un autre ordre d'idées, il n'est ni réellement populaire, ni précisément vulgaire de dire *il fait frio* pour « il fait froid ». Mais il est rare qu'un homme du monde s'exprime ainsi. L'homme fortuné (qui n'est pas un nouveau riche) souffrant du froid dans sa voiture découverte ne dira guère cela ; le « calicot », sur sa bicyclette par un frais dimanche de printemps, le dira au contraire, pensant parler avec élégance... Toutes nuances, d'ailleurs, qui peuvent s'inverser d'un jour à l'autre.

A noter également que le vulgaire dit *officier de l'Académie* pour « officier d'académie » ; *il a l'appendicite* pour « il a une appendicite » ; *La Lecture pour Tous* pour « Les Lectures pour Tous » ; *Le Parisien* pour « Le Petit Parisien », etc.. Ces gens ont une manière à eux de parler, à laquelle ils tiennent et que la lecture du texte imprimé ne corrige point, non plus que les observations qu'on leur pourrait faire.

(1) Sauf dans les expressions *ta bouche ! ta bouche, bébé !*

avec leur signification. Cependant, certaines expressions, trop pornographiques, seront seulement annotées de l'abréviation (obs.), c'est-à-dire « obscène », sans qu'on donne leur sens. L'étranger qui voudra le connaître n'aura qu'à dresser une liste de ces expressions. Il trouvera facilement quelqu'un pour lui en donner les significations exactes.

Le bas peuple aime donc la grossièreté et l'obscénité. Mais on ne doit pas oublier que ce fut longtemps le goût des hautes classes. Et nombre d'expressions que nous employons chaque jour ont une origine peu élégante : « reculer », « s'en foutre », par exemple.

Quoi qu'il en soit, sans tenir rigueur au peuple de sa prédilection pour la grossièreté (qui est, après tout, affaire de convention) et l'obscénité, on peut désirer qu'il abandonne en partie cette coutume qui est au moins inutile, qui alourdit le discours, et qui, aussi, diminue par l'abus la force de divers termes brutaux, lesquels ne laissent pas de produire un certain effet, quand ils viennent à leur heure et à leur place.

La grammaire et le dictionnaire contiennent un grand nombre d'exemples. Mais, contrairement à l'usage, au lieu de prendre comme exemples des textes d'auteurs connus, textes généralement longs, et, bien souvent, mauvais au point de vue de l'exactitude du parler populaire, j'ai simplement reproduit des phrases que j'ai entendues dans la rue, dans l'armée, dans les ateliers, les usines et les boutiques, chez les marchands de vin, dans les compartiments de troisième classe, dans les quartiers populaires de Paris (1) et, aussi, des phrases que j'ai collectionnées dans des lettres écrites par des gens du peuple (2).

Le langage est chose vivante. Sa vie est de même nature que celle des espèces animales et des collectivités humaines.

(1) De même, durant l'occupation allemande, dans les queues aux portes des boutiques d'alimentation.

(2) Des phrases de cette sorte :

A l'époque qu'on est, i devrait faire plus bon, y a pas à tortiller. (Entendu dans la rue, à Paris, par une froide matinée de mai.)

Des fois, la guerre, ya du bon : au lieu qu'c'est nos hommes qui boit, c'est nous qui s'soûle, à ç't'heure. (Entendu à Levallois dans une boutique de marchand de vins, dit par une femme du peuple, en 1917.)

Pourquoi qu'cest i qu'vous voudreriez m'payer l'apéritif ? J'ai autant d'l'argent dans ma poche comme vous pouvez en avoir. (Conversation entre nouveaux riches, à la terrasse du Café de la Paix à Paris.)

C'est pas malheureux qu'note peau, il est imperméabe, passque les capotes, il l'est pas. (Dit, sous la pluie, par un soldat du recrutement de Paris.)

Et, ainsi que le font les espèces (1), le langage évolue d'une évolution continue, traversée à certaines époques de mutations plus ou moins profondes, parfois assez brusques.

Il semble qu'en ce moment la langue française soit en voie de changer considérablement. Le langage populaire, d'abord, se modifie de lui-même ; puis il pénètre peu à peu le langage des hautes classes sociales auquel il se mêle pour former la langue nouvelle. Le langage populaire passe de l'office au salon, des ateliers de l'usine au bureau du chef d'industrie, de la vendeuse du grand magasin à la cliente riche ; le service militaire obligatoire pour tous fut peut-être son meilleur agent de diffusion.

On aurait tort de s'affliger de ce phénomène, comme, aussi, de s'en réjouir. C'est un fait. On ne revit pas l'histoire à rebours. On ne lutte point contre certaines forces de la nature. Mais, s'il est impossible d'arrêter dans sa course le flot tumultueux d'un fleuve puissant, un travail bien compris peut l'endiguer, le régulariser, en faire un cours d'eau navigable, une route aisée qui deviendra pour les riverains une source féconde de richesses.

Donc, loin de rejeter *a priori* et dans son ensemble le langage populaire, on devra, au contraire, en tirer tout ce qui peut enrichir, préciser, développer et renforcer la langue. La lutte contre l'inondation doit être limitée à la résistance aux dangers réels, tels que destruction des monuments splendides et toujours utiles de notre passé, détérioration de nos demeures claires et spacieuses, de nos jardins élégants, apports de boues et de détritus qui submergeaient ou saliraient notre campagne fleurie. Mais nous serions mal venus à combattre la fertilité que de nouvelles eaux fécondantes apportent sans cesse à notre sol ancien.

Ainsi, l'artiste de lettres doit combattre, dans le mesure du possible les termes populaires qui, moins beaux, moins simples, moins précis et moins sonores que nos vieux mots français, font double emploi avec eux et menacent de les détrôner. Il doit surveiller la tendance à l'affaiblissement, à l'affadissement de la prononciation (2). C'est surtout à certaines compli-

(1) Il n'est plus de mode de parler de la « vie des mots ». Mais la vie d'une langue peut réellement être comparée à la vie d'une espèce zoologique. Il y a naissance lente de l'espèce, qui est la transformation d'une autre espèce, les modifications dues au milieu, aux besoins mêmes des individus qui la composent, aux croisements, etc.. Et certaines espèces meurent entièrement, d'autres disparaissent après avoir donné naissance à de nouvelles espèces.

(2) Cet affaiblissement est un phénomène général (qui alterne, toutefois, pour certains cas et pour certaines langues, avec le phénomène opposé, dans des mutations de consonnes). Le français classique lui-même n'est rrivé à maturité qu'après une succession d'affaiblissements continus et régu-

cations de la grammaire et de la syntaxe qu'il faudra s'opposer. Par exemple, l'interrogation « qui est venu ? » devient en français populaire : *qui qu'est venu ? qui qu' c'est qui est venu ? qui c'est-il qui est venu ? qui c'est-i qui est venu ?* etc.. (Et même la forme courante *qui est-ce qui est venu ?* est déjà peu harmonieuse. Cependant on est obligé de l'employer dans le dialogue de théâtre, parce que c'est ainsi qu'on parle habituellement dans la conversation.) La déchéance, la prise en mauvaise part de certains mots comme : *garce, marâtre, baiser* (verbe actif et neutre), *fille, femme*, etc., est un phénomène regrettable qui ne cesse d'appauvrir notre langue. On regrettera aussi la disparition générale des liaisons, si utiles pour marquer le nombre et si euphoniques. Il est vrai que le français populaire crée de nombreuses liaisons nouvelles : *peu z à peu, je lui ziy ai dit, j'ai z eu quatt z enfants*. Ces « velours » sont bien plus fréquents que les « cuirs » (adjonction d'un *t*), les « cuirs » ne devant, je pense, être considérés que comme des erreurs du moment, des sortes de lapsus.

La langue française est appelée à se transformer. Beaucoup de mots populaires seront adoptés par l'usage et deviendront classiques. D'une façon générale, la grammaire se simplifiera. Ici et là, peut-être, elle se compliquera, mais ces complications finiront toujours par se résoudre, après un temps plus ou moins long, en simplification. L'accent tonique pourra se déplacer ; les verbes, peut-être, perdront certains de leurs modes et de leurs temps et en gagneront de nouveaux, le son des voyelles et des consonnes se modifiera, des lettres et des syllabes tomberont ; d'autres, en moins grand nombre, viendront s'ajouter dans la langue nouvelle aux mots de la langue ancienne. Bref, après quelques siècles et malgré l'imprimerie qui agit comme fixatif, le français de l'avenir sera selon toute probabilité fort différent du français d'aujourd'hui. Et rien ne prouve que cette modification ne doive pas être heureuse. Peut-être le français populaire actuel donnera-t-il naissance à une langue encore plus belle (« mater pulchra, filia pulchrior », comme on a dit à propos du latin et du français) ; le langage futur sera peut-être liers depuis le latin populaire dont il représente, en somme, l'état actuel. D'autre part, il n'est pas bien certain que des mots comme « obscur » perdent de leur beauté avec une de leurs consonnes. *Oscur* ne sonne pas plus désagréablement à l'oreille que l'italien « oscuro » :

Mi ritrovai per una selva oscura...

Par contre, il vaudrait mieux ne pas laisser s'acclimater dans la langue des prononciations comme : *azaziner, laize, Vénuz, biz* (« assassiner, « laisse », « Vénus », « bis »), *sujession* (« suggestion »), *mécredi* («mercredi»), etc..

plus fertile et plus sonore que celui que nous parlons. De plus, une langue nouvelle doit donner naissance à une littérature nouvelle. Et il n'y a aucune raison pour que la littérature nouvelle ne soit pas supérieure ou au moins égale à la littérature du passé. D'ailleurs cette transformation est nécessaire. La plus belle langue du monde ne peut enfanter qu'une certaine quantité de littérature. Après, vient la décadence. Un changement dans le langage doit être le signal d'un nouvel essor, aux conséquences imprévues. En poésie notamment, on verra peut-être des merveilles, car l'admirable esprit poétique français acquerra alors une forme meilleure sur une base plus raisonnée et plus vraiment nationale, un cadre à la fois plus souple et plus fort, une ossature plus solide, avec plus de variété. La métrique de demain sera certainement meilleure que celle qui sévit aujourd'hui et qui ne correspond pas à l'état actuel de la langue.

Donc, quel que soit le chemin que suivra notre langue pour parvenir à l'étape prochaine, le devoir de tous les Français cultivés, écrivains ou autres, n'est pas de dresser une barrière inutile qui serait toujours renversée, mais de se ranger des deux côtés de la route que suit la foule puissante dans sa marche en avant, pour la détourner des mauvais sentiers, des marais et des précipices, et aussi, quand ce sera possible, pour la diriger vers les sommets de l'art et de la beauté.

Quoi qu'il en soit, que les lettrés puissent ou non conduire la langue française vers de hautes destinées ; que le peuple la mène lui-même par les chemins du progrès vers la clarté, la beauté, la richesse à la fois, ou bien qu'il la précipite aux abîmes de la confusion et de la décomposition ; en somme, en fin, en fait, le français, le vrai français, agréable ou non à l'ouïe, commode ou non pour l'expression de la pensée, est par essence celui que parle le peuple. Le peuple de France a créé le français ; il l'a fait, il a enfanté en ce qu'il a de véritablement français ; il l'a mené jusqu'à nos jours au point où nous l'entendons aujourd'hui ; et les écrivains et les savants, malgré une très grande influence dans la fabrication des mots nouveaux, n'ont fait que marcher à sa suite. En réalité, le vrai français, c'est le français populaire. Et le français littéraire ne serait plus aujourd'hui, à ce point de vue, qu'une langue artificielle, une langue de mandarins — une sorte d'argot...

PREMIÈRE PARTIE

GRAMMAIRE ET SYNTAXE

PRONONCIATION

La grammaire, la syntaxe et le dictionnaire du langage populaire sont établis ici comme s'il s'agissait d'une langue étrangère, avec cette réserve, toutefois : les étudiants sont supposés posséder déjà une connaissance complète du français tel que l'enseignent les grammaires françaises. Mais il n'existe pas de grammaire française donnant la prononciation exacte et réelle du français tel qu'il est généralement parlé à Paris, par toutes les classes sociales, dans la conversation courante. Il est donc nécessaire d'étudier ici dans le détail la prononciation actuelle du français. Car, avant de s'essayer à parler le français populaire en se servant de ses mots particuliers et de sa grammaire, il faut posséder à fond sa prononciation réelle qui est, avec quelques différences importantes, le prononciation générale. Cette matière pourrait faire l'objet d'un ouvrage dont le titre serait : LE FRANCAIS, LANGUE ÉCRITE ET LANGUE PARLÉE. En effet ,si le français existait tel qu'il existe aujourd'hui, sans que l'écriture fût connue, et si on voulait le fixer actuellement par l'écriture, il diffèrerait considérablement du français écrit tel que l'imprimerie nous le donne. Ainsi, dans le français parlé (par toutes les classes de la société), on dit *un chfal, di chfau, vingt-quat' chevau* (pour « un cheval, dix chevaux, vingt-quatre chevaux ») ; *elle se décolte* (pour « elle se décollette ») ; *ch'sai pas, j'chai pas, j'h'ai pas, ch'chai pas*, etc. (pour « je ne sais pas ») ; et ainsi de suite.

On devra donc étudier d'abord tout spécialement la prononciation de la langue parlée, et plus particulièrement la prononciation du langage populaire (LP.), qui diffère, dans certains cas, de celle du langage correct (fr.) et de celle du langage familier (fam.).

Prononciation figurée.

La prononciation est figurée dans cet ouvrage le plus simplement et le plus nettement possible, sans employer de signes auxquels tout le monde n'est pas habitué. Je me sers, en prin-

cipe, des lettres du français pour exprimer les sons du français. Et je ne fais appel que rarement aux alphabets des langues étrangères (1).

Dans cette prononciation figurée :

à, ô, ù, représentent les sons ouverts et généralement brefs de « a », « o », « u », comme dans « chatte », « botte », « butte ». Pour différencier la prononciation (fr. et LP.) de « moi » et de « mois », on écrirait donc *mouà* pour « moi » et *mouâ* pour « mois ».

eù représente le son ouvert, tantôt bref, tantôt long, de « eu » (le premier « eu » de « heureux »).

eu (sans accent) représente le son fermé de « eu » (le second « eu » de « heureux », l' « ö » allemand de « Löwe »).

La prononciation figurée de « gueule » sera donc *gueùle ;* de « gueuler », *gueùler* ou *gueuler* (les deux prononciations existent) ; de *dégueulasse* (fam.) : *dégueulàsse,* et de *dégueulasse* (LP.) ; *dégueùlâsse.*

Cette notation *eù* (qu'il faut alors prononcer en voyelle brève) marque aussi que l' « e » de tel mot ou de telle expression doit se prononcer. Ex. : *digue-digue* : *digueùdigue. Je ferais bien une courte prière* : *uneù courteù prière.*

i remplace *y* dans les formes populaires interrogatives et exclamatives : *c'est i toi ? c'est i beau !* (Le trait d'union n'est pas utile).

y est réservé au son « mouillé ». C'est une consonne. Ex. : *miyon* (*mi-yon* « million »), *escayer* (*es-ca-yé,* « escalier »).

c devient *ç* dans la prononciation figurée, lorsqu'il en prend le son par déformation du mot. Ex. : *çte* (« ce », « cet », « cette »).

h est ajouté pour marquer que la liaison ne doit pas se faire. Ex. : *des canons hespécials.*

k est employé dans certains cas pour simplifier l'orthographe phonétique. Ex. : *qu'est qu'c'est qu'ça ?* devient *kékséksa ?*

s devient *ss* dans la prononciation figurée lorsqu'il s'agit de marquer qu'un « s » qui ne se prononce pas en fr. se prononce en LP. Ex. : (fr.) « ananas » (anana) donne en LP. *ananass.*

(1) Cet ouvrage est écrit non seulement pour les savants et les étudiants mais aussi, au point de vue pratique, pour le public : touristes, étrangers, provinciaux, qui n'entendent pas le parler populaire de la capitale. De même, il peut servir aux écrivains, auteurs dramatiques et romanciers qui mettent en scène dans leurs œuvres les gens du peuple, et à tous ceux, enfin, qui par profession ou par goût désirent connaître exactement le français populaire tel qu'il est parlé réellement à Paris. J'ai donc, autant que possible, évité d'employer certains signes et termes de linguistique et de grammaire, qui ne feraient, à mon avis, qu'en compliquer inutilement la lecture.

z remplace l' « s » dans la liaison. Ex. : *iz*, *alz* (« ils, elles »), *peu z à peu*.

u, ou (*u*), représente l' « *u* » consonne comme dans « lui », « muet ».

ou, ou (*ou*), représente l' « ou » consonne comme dans « ouate », « oui » (« w » anglais).

La consonne est doublée dans certains cas pour marquer qu'elle se prononce. Ex. : *quatt'* (« quatre »).

L'apostrophe marque, lorsqu'il est nécessaire de le marquer, la suppression d'une ou de plusieurs lettres. Ex. : *j'sais pas*, *un verre d'vin*, *entre quatt'z yeux*.

D'une façon générale, la prononciation populaire étant donnée une fois pour toutes, la prononciation figurée n'est pas marquée dans les exemples. Ainsi la phrase : *elle est bien trop vieux pour se marier*, sera écrite comme elle l'est ici. Si on voulait noter la prononciation figurée, il faudrait écrire : *elle est ben trop vieux pou's'marier*. Mais l'étudiant peut établir de lui-même cette prononciation d'après les règles. D'autre part, on serait embarrassé s'il fallait préciser la prononciation exacte de cette phrase. En effet, certaines personnes disent : *elle est ben trop vieux pou's'marier*, d'autres : *pour s'marier ;* la plupart prononcent *elle é ben trop vieux ;* certaines, très nombreuses, disent *al é ben trop vieux*. Enfin, pour bien noter l'orthographe phonétique, il faudrait écrire *bin*, ou mieux *bain*. Il est donc plus simple, en général, d'écrire les exemples suivant les règles habituelles du français. Et on se reportera aux règles de prononciation.

VOYELLES

a

a, en français, se prononce de trois façons principales.

1° — ouvert et bref. Ex. : datte, patte, la (article).

2° — fermé et long. Ex. : câble, mâle, las.

3° — moyen, c'est-à-dire fermé et bref, ou fermé et de longueur moyenne. Ex. : chat, là.

Mais, en LP., *a* peut être à la fois ouvert et long dans les pénultièmes, dans le langage de certaines personnes qui le prononcent fortement et en traînant (accent voyou) : *embal-ler*, *fader*, *aplatir*, *sapin*, etc.

En général, le LP. et le fr. parisiens se tiennent à égale distance des exagérations de certaines provinces qui, comme au Midi (et aussi en Flandre), disent *patte* et *pâté* pour « pâte »

et « pâté » et de certaines autres qui mettent des accents circonflexes où il n'en faut point.

Mais le LP. marque une forte tendance à transformer en *è* ou *ê* ses *a* ouverts, surtout quand ils sont suivis de certaines consonnes, *r* principalement. C'est ainsi qu'on dit *errière*, *Montpernasse*, pour « arrière », « Montparnasse ». Cette tendance est générale pour les *a* ouverts. Si, dans les deux exemples précédents *a* ouvert est devenu franchement *è*, dans la plupart des mots *a* ouvert et *a* moyen donnent un son qui tient le milieu entre *a* et *è*. Les oreilles parisiennes l'entendent par habitude *a*, mais un étranger entendra, et d'autant plus nettement que la personne qui parle est située plus bas sur l'échelle sociale : *la Glécière*, *hèbit*, *la Mèrie*, pour « la Glacière », « habit », « la Marie » (dans les mots disyllabiques et polysyllabiques).

oi

En fr. se prononce (*ou*)*à*, (*ou*)*a* et (*ou*)*â*, suivant les cas. Ainsi : « moi » = *m*(*ou*)*à*, « mois » = *m*(*ou*)*â* ; « moire » donne (*mou*)*ar* ; « loi » se prononce *l*(*ou*)*à*, *l*(*ou*)*a* et *l*(*ou*)*â* selon les individus. « Ois », d'une façon générale, se prononce plutôt (*ou*)*â* et « oi » (*ou*)*à*.

En LP., tendance très forte à devenir (*ou*)*è* et (*ou*)*ê*. Actuellement le son de « oi » dans le mot « *quoi* » (et il en est ainsi dans presque tous les mots contenant « oi ») est intermédiaire entre *k*(*ou*)*à*, et *k*(*ou*)*ê*. Plus la classe sociale est basse, plus le son « a » dans « oi » se rapproche de *ê*.

oie

oie par rapport à *oi* comme *ée* par rapport *é*. (Voir plus loin.)

Remarque : « oie » dans le corps d'un mot se prononce habituellement (*ou*)*ày* ou (*ou*)*ây*. « Aboiement » se prononce *abouàyman*. « Ils croient » donne en LP. *il crouay*, ce qui distingue « ils croient » de « il croit », prononcé en LP. comme en fr.

e, *eù*, *eu*

e (*e* muet ; *e* comme dans : « premier »)

e se prononce de même en LP. et en fr. Mais en LP. il s'élide un peu plus fréquemment qu'en français : dans l'article *le*, dans les pronoms *je*, *te*, *me*, etc. (voir PRONOM) et dans le corps des mots. Il serait donc généralement moins marqué en LP.

Cependant dans certains cas, il est prononcé avec plus de force en LP. qu'en fr. :

1° Dans certaines expressions toutes faites, clichés. Ex. :

j'f'rais bien une courte prière... (Remarquer l'élision de l'*e* dans *je* et dans *ferais*, tandis que l'*e* de *une* demeure accentué et que l'*e* de *courte* est très marqué, au moins autant que l'*ou* de *courte*, le *pri* et le *èr* de *prière*.)

2° Lorsqu'on lit à haute voix un document manuscrit ou imprimé. Alors se prononcent des *e* qui seraient muets dans le langage ordinaire parlé. Ils se prononcent plus fortement qu'en fr. et plus souvent, et d'autant plus que la personne qui lit le fait avec plus de difficulté et qu'elle est moins instruite. Pour la même raison, lorsqu'on cite un texte écrit ou parlé, lorsqu'on emploie des mots nobles entendus dans la bouche de personnes instruites, on marquera les *e*.

3° Dans l'accent voyou. Là, l'*e*, comme toute autre voyelle, sera accentué et traîné fortement s'il se trouve, dans le mot ou dans la phrase, à la place qui appelle cet accent. Ex. : *vendredi* (accent tonique sur *dre*). *C'est comme j' te dis* (accent tonique de phrase sur *te*) (1).

eù (ouvert) ne s'écrit pas avec un accent grave, mais « eu » sans accent. L'accent grave est ici pour le distinguer de « eu » fermé.

Se prononce comme en français, c'est-à-dire à peu près comme « *e* » dans « le », « te », « de », mais un peu plus long.

Dans « heureux », en fr. et en LP., le premier « eu » est un « eu » ouvert, le second un « eu » fermé.

eu (fermé) se prononce en LP. comme en fr. (comme le second « eu » de « heureux »). Mais il y a en LP. tendance à ouvrir les *eu* fermés. Ainsi on disait autrefois *dégueuler*, on dit plutôt maintenant *dégueùler*.

En fr. et LP., *e*, après « oi », « é », « ai », « aî », « i », « ou », « u »,

(1) La pratique pourra seule enseigner quand on doit prononcer et marquer les *e*. Les règles ne sont pas générales. Et ce sont seulement des règles de fréquence. Tout varie suivant le degré d'instruction et d'éducation de l'individu, suivant sa classe sociale, ses fréquentations, son métier, etc.. De plus, comme ces phénomènes sont fondés à la fois sur les lois de la phonétique naturelle et sur les effets artificiels de la langue imprimée, sur la tendance reconnue de toute langue à faciliter sa prononciation, à s'amollir, et, en même temps, sur l'affectation, le snobisme particulier qui consiste soit à prononcer de certaine façon les mots que l'on croit nobles, soit à déformer d'autres mots, il est bien difficile dans l'état actuel du langage populaire d'en donner des lois formelles et générales, les causes étant trop diverses et souvent opposées qui contribuent aujourd'hui à en faire ce qu'il est.

(Le mot *vendredi*, dans l'accent voyou, a donc la deuxième syllabe très marquée. Il faut remarquer qu'il n'en serait pas de même pour « samedi ». Ni le fr., ni le LP.. ne prononceront l'« e » dans la syllabe « me » de « samedi ». Et, même en vers, il n'est pas possible de le marquer sans faire sourire, car prononcer cet « e » serait méridional.)

tantôt allonge la voyelle précédente, tantôt ne se prononce pas. Il se prononce dans le chant, où il se traîne désagréablemçnt.

é (*é fermé*)

En LP. comme en fr. Son existant dans toutes les langues du Nord. (Marqué suivant les cas par l' « a » long anglais, le « ee » flamand, le « eh » et le « ä » allemands, etc.)

ée

ée comme *é* fermé, long. Un peu comme deux « é » fondus en un seul, le second moins accentué que le premier. « Armée » se prononcera « armé(é) », « allée » : « alé(é) » (LP. et fr.). En LP., l'*ée* des participes passés féminins se confond avec l'*é* masculin. Dans : « la fleur que je t'ai donnée », on prononcera *donné*. En effet, on écrirait aussi *donné*. Une femme parlant d'elle-même et disant « je suis allée » marquera peut-être un peu l'*e* atone par un léger allongement de l' « é », mais la nuance est subtile. Il semble bien que « ée » ne soit sensible que dans les substantifs, comme « armée ». Il semble aussi que « éc » attire fortement l'accent tonique sur la dernière syllabe. On dira : « il a doté l'arMÉE d'un nouveau fusil », et : « je suis ARMé d'un nouveau fusil ». (Toutes ces nuances existent dans le langage populaire, tantôt plus faibles, tantôt plus fortes que dans le français parisien correct. Rien n'est absolument fixe.)

e (avec le son de « è » : « belle ») ; *è*, *ê*

Se prononcent comme en fr.

La différence entre *è* et *ê* existe en fr. et en LP. Mais elle est flottante. S'il y a deux sons bien distincts pour ces deux lettres, on n'en tient pas toujours compte. Il faut surtout éviter de prononcer trop bref. Ainsi, bien qu'on doive dire « sètt » et « bête » (« sept » et « bête »), il vaudra mieux dire *sête* que *bette*. *Sête* passera inaperçu ; *bette* ne serait pas compris ou ferait rire.

e, avec le son de « è », se change parfois en *a*. Ainsi le pronom « elle », « elles » devient *al*, *a*, *alz*, *az*.

Dans certains mots, *e* en fr. correct prend le son de « è » et, en LP. et fr. fam. parisien, le son de *é*. Ex. : « les », « des », « tes », etc. ; fr. : « lè », « dè », « tè » ; LP. et fr. fam. parisien : *lé*, *dé*, *té*.

ai, *ais*, *ei*, *eai*, *eais*

En fr. *ai* se prononce tantôt « é », tantôt « è ». Ex. : aimer (èmé), aise (èz), aiguille (èg(u)iy ou ég(u)iy), j'aurai (joré),

il sait (sé), etc. Mais le son « è » est plus fréquent que le son « é ».

En fr. « ai » marquant le futur (« j'aimerai ») se prononce « é » ; « ais » marquant le conditionnel se prononce « è ». Le LP. confond ces sons et ces orthographes comme il confond les sens du futur et du conditionnel pour la première personne du singulier (1). Aujourd'hui — dans ce cas — *ai* et *ais* ont un même son intermédiaire entre *è* et *é*.

En dehors de ce cas particulier, le LP. et le fr. de Paris coïncident : fr. et LP.) un geai (jè) ; j'ai (jé) ; mauvais (movè ou movê) ; j'aimais (jèmè ou jèmê) ; un cheval bai (bè).

ei, toujours ouvert.

eai, *eais*, comme *ai*, *eais*.

aie, *aîe*, par rapport à *ai*, *aî* comme ée par rapport à *é*. (Allongement ou sans modification. Voir *e* et *ée*.)

i, *î*

En fr. et en LP. il n'y a pas de différence très marquée entre « i » bref et « i » long, « i » ouvert et « i » fermé. En principe « gîte », « cîme » se prononcent autrement que « site », lentille », signer » ; mais la différence est peu sensible. De même que pour « è » et « ê », dans le doute il vaut mieux prononcer long que bref. Mais, en somme, l' « i » français actuel est moyen. Malgré les nuances ci-dessus indiquées, il reste dans une zone médiane qui ne s'étend jamais jusqu'aux « ee » anglais (green, steel) ni jusqu'aux « i » brefs de la même langue (pin, fit).

L' « i » n'est pas une lettre très forte en français. Sur les finales en « ir » (verbes) il est plus marqué. Mais on dira aussi bien MOURIR que MOURIR. Dans l'accent voyou *i* peut devenir fortement accentué lorsqu'il est pénultième du mot ou de la phrase. (Il en est, d'ailleurs, de même pour toutes les voyelles.)

ie, par rapport à *i* comme *ée* par rapport à *é*. (Voir *e* et *ée*.)

y

Se prononce comme *i*, ou *iy*. C'est une des irrégularités de l'orthographe française. Ex. : il y a (il i ya) ; lion (lyon) ; Lyon (lyon) ; crier (criyer) ; j'y vais (jivê).

ô, *o*, *ô*, *au*, *eau*

ò (l'accent grave n'existant pas dans l'écriture est mis ici pour marquer le son ouvert) est très ouvert dans certains mots

(1) Chose étrange, le LP. confond, en parlant et en écrivant, « je pourrai », et « je pourrais », mais il ne confond nullement « tu pourras » et « tu pourrais », le son étant différent.

comme : « hotte ». Il n'est pas aussi bref que dans les mots anglais « hot », « pot ».

o dans « homme » est moins ouvert et moins bref.

ô ou *au* est très fermé. (Ce son n'existe pas dans la France du Midi.) (1) Ex. : *taule*, « pôle », « chevaux », « chaud ». Il est assez long, en général, mais est loin d'atteindre la longueur de l'anglais « hole », de l'allemand « Sohn ».

A Paris, il y a un grand nombre de façons de prononcer la voyelle *o*. C'est une difficulté pour l'étranger, car les nuances, bien que fixes, ne reposent sur aucune règle. Ainsi l'*o* de *alors* semble un peu plus bref et plus ouvert que celui de *or*. L'usage indiquera ces nuances.

Dans quelques mots *au* est ouvert et bref. Ex. : « mauvais » (prononcer « movè »). De même « rôti » se dit « roti » (à peu près le même son que dans *homme*).

eau, comme *au*.

ou

ou, en fr., est bref, un peu sourd, ouvert, et se rapproche beaucoup plus par le son de « o » que de « u ». C'est donc à côté de « o » et comme dépendant de « o » qu'il faut le placer phonétiquement dans la liste des voyelles. Le son de « ou » est intermédiaire entre le son anglais « oo » (longueur et degré d'ouverture à égale distance de « foot » et « boon ») et le son français de « o » dans « homme ».

Les divers sons de « ou » peuvent être notés ainsi : bref, « douce » ; moyen, « doux » ; long, « douze ». Ces nuances ne sont pas très sznsibles.

Actuellement, en LP., *ou* marque une forte tendance à revenir à l'*o*. Exemple : *ovréier* (« ouvrier »), *jornal* (« journal »), *borgeois* (« bourgeois ») (2).

oue par rapport à *ou* comme *ée* par rapport à *é*. (Voir *e* et *ée*)

ù, u, û

ù (accent ayant un autre sens dans l'écriture, mais mis ici pour marquer le son ouvert). Bref et court dans « butte », moyen dans « poilu », « mur », « sur », long et fermé dans « mûr », « sûr ». Ces différences ne sont pas très grandes. « u » est en français

(1) Par contre, dans le Midi, certains *o* ouverts se prononcent un peu plus fermés que dans le Nord.

(2) De même, peut-être, *toto* (« pou ») : origine probable : *toutou*, petit chien, petite bête qui court.

un son assez voisin de « i », et, comme « i », moyen et peu différencié. Parfois, en LP., tendance à devenir *eù*, ainsi dans *un* (devant une voyelle) et *une* (surtout parmi les basses classes) : *eùn homme, eùn femme* (non nasalisé).

ue par rapport à *u* comme *ée* par rapport à *é*. (Voir *e* et *ée*.)

VOYELLES NASALISÉES

an, en, in, ain, ein, on, un

En LP. comme en fr., sauf quelques rares exceptions particulières.

Exception générale : *un* (nasal) se prononce toujours *in* en LP. Ainsi « lundi » se prononce *lindi* (1).

DIPHTONGUES

On appelle diphtongues la réunion de deux sons de voyelles entendues distinctement, mais en une seule émission de voix. Il n'y a pas de diphtongue en français de Paris. Les mots comme « lien », « lieu », ne sont pas des diphtongues. Car, ici, « i » est une consonne, (son : *y*). Le mot diphtongue ne devrait être employé que pour des sons comme l' « au » allemand, l' « ou » anglais (« Haus », « house »), comme l' « ow » anglais dans « now » (« nàô »), « how » (« hâou ») ; pour de nombreux sons chinois, etc. Mais ni en fr., ni en LP., ce mot n'a de signification (2).

(1) Pour prononcer les voyelles nasalisées.

Emettre un son nasal quelconque, c'est-à-dire faire vibrer les parois intérieures des narines, produire le bruit du chant à bouche fermée (bourdonnement) et EN MÊME TEMPS, émettre :

nn *a* (à, a, â ; ce qui donne les divers sons *an, en.*

un *e* (eù) ; ce qui donne *un* (son n'existant pas en LP.).

un *è* (ou *ê*) ; ce qui donne les différents sons *in, ein, ain* (transcription pour la prononciation : *in*).

un *o* (*ô, ô*) : ce qui donne les divers sons de *on.*

Des grammaires et des traités de phonétique enseignent qu'il n'y a pas de différence dans les prononciations de *ain* et de *in*. C'est inexact. Ni en fr. de Paris, ni en LP., *pin* et *pain* ne se prononcent de façon exactement semblable. Il n'y a qu'à faire dire à un Parisien « une forêt de pins » et « un morceau de pain ». « Pain » est plus sourd et plus profond que « pin ». Et les lèvres s'ouvrent plus pour dire « pain » que pour dire « pin ».

On entend quelques Parisiens dire *une* pour « un » devant une voyelle : *une homme* C'est une habitude prise dans les maisons religieuses d'éducation. (*Cf.* Proust, *Le Temps retrouvé* : *Je ne suis pas une ange*. Dit par un prêtre sortant d'un mauvais lieu.)

(2) *ao* dans *extraordinaire, aé* dans *aéroplane* peuvent cependant être considérés comme des diphtongues lorsque prononcés par certains individus. C'est une particularité individuelle.

CONSONNES

b, comme en fr. Devant *s* ou toute autre consonne sourde devient *p*, comme en fr. Mais en LP. il y a une tendance à garder le *b* et à adoucir la consonne qui le suit. Ainsi « abcès » se prononce « apcès » en fr. et *abzès* en LP.

c, comme en fr. Une tendance à s'adoucir en *g* dans certains mots. Ex. : *reine-glaude* (reine-claude).

d, *f*, *g*, comme en fr.

h. L' « h » muet ne se prononce pas en fr. Le LP. ne fait presque jamais de différence entre l'*h* aspiré et l'*h* muet ; ainsi il dit : *l'hasard, les z haricots, les z hors-d'œuvre, c'est t'honteux*

Remarque. — Inversement, le LP. place quelquefois des *h* aspirés où il n'en faut point. Ex. : *quelque chose de hample* (« d'ample ») ; *cé haffreux* (« c'est affreux ») ; *un hhuissier* (prononciation fr. « un nuissier »). Et « huissier » devient souvent *vhuissier* en LP.

j, comme en fr. Se transforme souvent en *ch*, ou en une sorte. d'aspiration tenant du « ch » et de l' « s », devant ïes consonnes dures. Ex. : *Ch'sais pas. Ch't'en fous.*

k, comme en fr.

l se change parfois en *n*. Ainsi « caleçon » devient *caneçon ;* « paletot » devient *panetot. Inn a fait des bien belles choses* (pour « il a fait », etc.). *Caler* et *caner* ont le même sens (« avoir peur », « ne pas pouvoir continuer »).

m, comme en fr.

n, comme en fr. (Voir *l*.)

p, comme en fr., tendance à se transformer en *b* devant une consonne douce.

r. L'*r* parisien, en fr. comme en LP., possède un son spécial qu'il est utile d'étudier ici pour les provinciaux et les étrangers qui ont souvent beaucoup de difficulté à le prononcer correctement.

On appelle consonne sonore, par opposition à consonne sourde, une consonne qu'on prononce en même temps qu'on émet une vibration sonore avec la gorge. Chaque consonne sourde a sa correspondante sonore. Ainsi « p », « s », « ch », « t », « f », « k », consonnes sourdes ont pour correspondantes sonores « b », « z », « j », « d », « v », « gu ». En anglais, « th » dur est la

consonne sourde et « th » doux est la consonne sonore. Le « χ » grec doux est la consonne sourde qui correspond au « γ » grec doux, consonne sonore. Et ainsi de suite.

On obtient donc la consonne sonore en émettant EN MEME TEMPS QUE LA CONSONNE SOURDE CORRESPONDANTE une vibration sonore de la gorge. Ainsi, dire EN MEME TEMPS « s » et « ôôô » donne « z ». « P », de même, donne « b », « ch » donne « j ». (En pratique, entre la consonne sourde et la consonne sonore, il y a des différences dans la position de la langue et des lèvres. Mais elles sont petites. Ainsi, pour le « th » doux anglais, on ne place pas la langue de la même façon que pour le « th » dur, mais, si on le faisait en émettant en même temps une sonorité de la gorge, on aurait tout de même le « th » doux.)

Or, l'*r* parisien, consonne sonore, n'a pas de correspondante sourde en français de Paris. On est donc obligé de chercher la correspondance en province et à l'étranger.

L' « r » marseillais, le « ch » dur allemand (« hoch », « Nacht »), la « jota » espagnole (« rojo », « reloj »), le « χ » dur grec (devant un « α », un « ο », un « ω ») donnent le son de cette consonne sourde correspondante.

Qu'on prenne donc, par exemple, le « ch » dur allemand ; qu'en même temps on émette une sonorité vibrée, on a en principe l'*r* parisien, consonne assez difficile à prononcer (1). L'apostrophe qu'on emploie dans certaines transcriptions du chinois figure à peu près l'*r* parisien dur. Plus difficile encore à prononcer est l'*r* parisien adouci. Il consiste dans une suppression des roulements durs de l'*r* parisien normal et dans leur réduction en un seul et rapide rapprochement des parois inférieure et supérieure de la gorge. C'est presque un hiatus, mais un hiatus plus dur que l'hiatus simple. On peut comparer à cette lettre le « γ » dur grec devant « α », « ο » ou « ω » (dans « αγαπω », « j'aime », par exemple). Parfois il est si doux qu'on l'entend à peine. A l'audition alors (mais seulement à l'audition, non dans l'émission), il se rapproche un peu de l'*r* anglais, comme douceur. Il est souvent excessivement faible entre deux voyelles. Dans *Henri*, *Marie*, *Paris*, il s'entend à peine. Et on ne l'entend guère dans certains infinitifs. Dans « avoir », « vouloir », etc., est-ce bien un *r* qu'on prononce, et non pas une sorte d'*h* ou une prolongation du son *a* ? Dans les verbes en « ir » l'*r* est un peu plus marqué. On ne dit point en LP. « être », « reconnaître », « vivre »... mais *êt'*, *reconnaît*, *viv'*, etc... Il y a longtemps que le son *r* a disparu de l'infinitif

(1) C'est ce qu'on appelle le « grasseyement ».

de la première conjugaison : « Aimer » se prononce « èmé ». On n'entend plus l' « r » que dans les vers : « aimer à boire » : « èmé-ra-b(ou)*ar* ».

s a une tendance marquée à se transformer en *z*. Entre deux voyelles « ss » devient *s* ou *z*. Ex. : *la rue d'Azas* (« d'Assas »), *laize* (« laisse »). De même à la fin des mots : *biz* (« bis »), *Vénuz* (« Vénus »). Souvent aussi après un *n* devant une consonne douce. Ainsi « transgression » se prononce *tranzgrézion* et « transmettre » *tranzmettre*. (Par contre le peuple de Paris prononce l'*Intransigeant*, tandis que les classes plus élevées disent l' « Intranzigeant ».) (1)

t, comme en fr. Dans certaines terminaisons devient *s*. Ex. : *congession* (« congestion »).

(*u*) consonne et (*ou*) consonne correspondent, le premier au « w » flamand, le second au « w » anglais.

v, se prononce toujours assez faiblement à Paris, en fr. comme en LP. Il s'adoucit en un vague (*ou*) consonne ou en un vague (*u*) consonne entre deux voyelles. Souvent il disparaît entièrement. Ex. : *ca(u)alier*, *ca-alier* (« cavalier ») ; *a-oir* (« avoir ») ; *oroir* (« au revoir »). Souvent au commencement des mots il disparaît également ou s'adoucit beaucoup : « viens » se prononce neuf fois sur dix (*u*)*yens* ou *yens*(*yin*).

w se prononce en fr. tantôt « v », tantôt « (ou) ». Ainsi, en fr., on dit un « vagon » et un « tram(ou)ay ». Le LP., tout en suivant généralement le fr., marque parfois une tendance à mêler les deux sons. « Tramway », en LP., se prononce *tramway* (tramm-vè) ou *tramv*(*ou*)*ay* (*tramm-v-*(*ou*)*è*).

x, se prononce presque toujours *s* devant une consonne dure. Ex. : *escursion*, *estraordinaire*, pour « excursion », « extraordinaire ». Doux, il se prononce comme en fr., c'est-à-dire « gz ». Ex. : (en fr. et en LP.) *egzamen* (« examen »). Mais en LP. il devient alors parfois *z* : *ézamen*.

y (consonne), comme en fr.

z, comme en fr.

ch, comme en fr. Tendance à s'adoucir entre deux voyelles. Ex. : *j'ajète* (« j'achète »).

(1) Un certain nombre de Parisiens prononcent mal l'« s ». On entend une sorte de « th » anglais comme dans « thick », mais plus doux. J'ai remarqué que cela était assez fréquent au théâtre même chez des artistes de valeur. Personne ne semble s'en apercevoir. Ce ne serait donc pas un défaut de prononciation, mais un phénomène courant : il y aurait à Paris deux façons de prononcer l' « s », admises toutes deux et dont on ne ferait point la différence.

gn, en **LP**., se prononce *gny*, l'*y* tant plus ou moins marqué. Ex. : *grognyer* (« grogner »). Plus la classe sociale de celui qui parle est élevée, plus la prononciation de « gn » se rapproche du son « ng » anglais et allemand (« ring », « Ring »). Plus elle est basse, plus la prononciation se rapproche de « gn » italien et de « n » espagnol (« signore », « señor ») ; soient *gny*, *ny*. (Il est à remarquer que pour *gn* la prononciation parisienne a changé. A Paris, autrefois, comme dans la plupart des provinces du nord de la France, « gn » était à peu près l' « ng » germanique. On peut le constater chez les personnes âgées qui ont gardé la prononciation de leur enfance et chez celles, plus jeunes, qui parlent encore comme parlaient leurs parents. Mais aujourd'hui *gny* tend à devenir général. C'est peut-être plus facile à prononcer. Ou bien *gny* serait dû à l'influence de la prononciation des méridionaux, nombreux à Paris.) (1)

Consonnes doubles. — Les consonnes doubles se prononcent comme des consonnes simples en fr. et en **LP**.. C'est la règle générale. Ainsi : « addition », « affolant », « aller », « appeler », « arranger », « attendre », « coller », « commissaire », « difforme », « raisonnement », « vanner », etc., se prononçant en fr. et en **LP**. : « adicyon », « afolan », « alé », « aplé », « arangé », « atandr », « colé », « comicèr », « diform », « rèzo-n-man », « vané »...

Mais un grand nombre de Parisiens, surtout ceux qui ne placent pas l'accent tonique à la fin du mot, font sonner certaines consonnes doubles. Cela se produit notamment lorsqu'ils placent l'accent tonique juste avant cette consonne double. Ex. : : AD-D*ition* (dans un restaurant on entend plus souvent crier : *l'*AD-D*ition !* que (« l'adiTION ! ») ; AF-F*olant* (c'est AF-F*olant !*) ; AT-Tention ! Mais on n'entend jamais *co*L-L*er*, *co*L-L*ant*, *co*M-M*issaire*, *va*N-N*er*, etc. (2).

Affaiblissement des consonnes. — Actuellement, on remarque assez souvent dans le peuple de Paris une tendance

(1) On peut lire dans tel dictionnaire franco-anglais, les lignes suivantes : « *ng*. C'est le son le plus difficile de l'anglais ; il ressemble un peu à *gn* français dans *signe*, mais la base de la langue reste bloquée, ce qui accentue le son nasal ». Or ce son *ng* anglais et allemand est prononcé naturellement par un grand nombre de Français ; pour les autres ils n'ont qu'à supprimer l'*y* qui mouille leur émission.

(2) D'ailleurs, comme on sait, il n'y a pas, à proprement parler, de consonnes doubles, mais des consonnes commencées, arrêtées un temps, puis achevées. A noter qu'au cours de la seconde guerre mondiale, sous l'occupation allemande, certains speakers de radio, avaient pris l'habitude, on ne sait pourquoi, de prononcer « britannique » avec un long arrêt entre le commencement et l'achèvement de l'émission de l'*n*. Cela n'est pas français, ni parisien.

à affaiblir les consonnes, — toutes, plus ou moins —. Voici des exemples de phrases, entendues à Paris :

— « Alors, n'est-ce pas, tu lui dis : donne-moi la lettre, c'est moi qui la porterai (*c'est moi que je la porte*) au patron ».

— *Aor, pa, tu i (d)i : (d)o-moi (l)a (l)èt, h'é moi (k)eù j (l)a po(r)te au (p)a(t)(r)on.*

— « Je n'ai pas envie de retourner à Paris en ce moment (*à cette heure*) ».

— *H'é pa an-î r(t)ou(r)né à (B)a(r)î à z deù(r).*

(Les consonnes entre parenthèses sont affaiblies.)

Certains ensembles d'une forme verbale et d'un autre mot se prononcent rapidement de façon à ne plus former qu'un mot. Ainsi *domoi* (« donne-moi ») ; *jèmieu* (« j'aime mieux »), *chépa* (« je ne sais pas »), etc.

« S'il vous plaît », contracté en *sivouplê, sioupiè, syouplè* signifie à la fois « s'il vous plaît » et « s'il te plaît ». (Cette dernière locution n'est guère employée en LP. : *Prends ça, si vouplaît.*)

PRONONCIATIONS PARTICULIÈRES

b

Le *b* disparaît avant un *s* suivi d'une autre consonne dans les mots comme « obscur », « obstiner » (*oscur, ostiner*), « nonobstant » (*nonostant*) ; moins souvent dans « obstacle », presque jamais dans « abstenir », « abstention ». Les mots comme « abstrait » n'appartiennent pas au LP. ; il n'y a donc pas lieu d'en tenir compte.

e

S'ajoute au commencement des mots commençant en fr. par *sp, st,* etc. Ex. : *espécial, estatue, estatut, estrophe,* etc.

S'ajoute partout où il facilite la prononciation. Ex. : *Félisque Faure* (« Félix Faure ») ; *Le Filme d'Art* (« le Film d'Art ») ; *poure rien* (« pour rien ») ; *vous voudreriez* (« vous voudriez ») ; *un infecte cigare* (« un cigare infect »), etc.

gn

Dans « peignoir » se prononce *gn-n : peign-noir.* (Comme un peigne qui est noir.)

l

Tombe presque toujours dans les finales *able, euble, oble, amble, omble*, etc. ; moins souvent dans *ible*. On dira : *aimabe, vignobe, meube, combe, ensembe*, pour « aimable », « vignoble »: « *meuble* », « comble », « ensemble ». (On dit moins souvent *exposibe, sensibe*, pour « explosible », « sensible », *double* pour « double »).

Il en est souvent de même pour la plupart des finales où *l* est placé avant un *e* muet terminal et après une consonne. Ainsi *camoufe, mufe, angue, trèfe, ongue*. « Gifle », *mornifle*, etc., demeurent sans altération. Ces règles ne sont pas générales ; la tendance est générale cependant à supprimer l'*l* terminal précédé d'une consonne.

l tombe aussi dans les mots comme « employé » qui se prononce *empoyé*.

Se change en *n* dans certains mots. Ex. : *panetot, caneçon;* (« paletot », « caleçon »).

li

Devient *y* entre deux voyelles. Ex. : *miyon* (« million »), *miyard* (« milliard »), *miyeu* (« milieu »), *souyer* (« soulier »), etc. Mais on dit plutôt *les escaliers que les escayers* (« l'escalier »).

Remarque. — Il y a aujourd'hui en LP. une certaine confusion entre les sons *ill* (comme dans « paille »), *ll* (*l* double comme dans « aller »), *ly, li, y* et *i* consonnes. Ainsi on entend dire en LP. « ailleurs » comme en fr. (« ayeùr ») et *allieurs* (*alyeur*) ; « citoycn « comme en fr. (« citouàyin ») et *citoilien* (*citouàlyin*). « Artilleric » se prononce en LP. *artilrie* et *artiyrie* ; « artilleur », *artilieur* et *artiyeur*. (*l* « mouillé » a disparu du fr. On l'entend encore, bien rarement, dans l'Ile-de-France, à la fin des mots comme « avril ».

n

Remplace *l* dans certains mots.
Devient *gn* avant *ier*. Ex. : *pagnier, douagnier*.

qu

Se change souvent en *t*. Ex. : *cintième* (« cinquième ») ; *kioste* (« kiosque »).

r

Disparaît souvent à la fin des mots après une consonne. Ainsi « pauvre », « livre », « battre », « défendre », « tordre », « Montmartre », etc., se prononcent : *pauve, live, batte, défende,*

torde, Montmarte. Il s'ajoute quelquefois, inversement, mais à peine indiqué, à la fin des mots entre *b* ou *p* et l'*e* muet final, surtout lorsque le *b* ou *p* est précédé d'un *o* (et, plus rarement, d'un *a*) et lorsqu'il y a déjà dans le mot un *r* voisin de la terminaison. L'ouïe exercée entendra *robre, héliotropre, trappre,* dans « robe », « héliotrope », « trappe », en LP.

Se change en *l* dans le mot « corridor » : *colidor.*

s

s final.

Ne se prononce pas en LP. dans certains mots. *Cassi* (« cassis »), *syphili* (« syphilis »). Se prononce au contraire dans « ananas » : LP. *ananass*, fr. « anana ». Se prononce quelquefois dans « gens » : les *genss*. On dit souvent *alorss* pour « alors » (alor) quand ce mot est seul. On peut ranger dans cette catégorie les mots comme « ceux », bien que terminés par un « x ». Ex. : *les ceuss qui est venu. C'est pour ceuss qui a du pèze.* On dit aussi : *à la deuss, à la troiss.* On dit en LP. *les mœurss* (et maintenant souvent aussi en fr.).

Devient *z* dans « bis », « Vénus », « obus », etc. : *biz, Vénuz,* etc.

On ajoute un *s* dans certaines terminaisons en « ite ». Ex. : *antisémiste* (« antisémite »).

t

Disparaît dans les finales suivantes :

acte : *intaque, compaque* (« intact, e » ; « compact, e »). « Exact » se prononce en LP. *exa,* au masculin, et *exaque* ou *exacte* au féminin.

ecte : *architèque, insèque* (« architecte », « insecte »).

este, estre (qqf.). Ainsi on dit : *indigesse, orkesse* (« orchestre »). Mais on dit comme en fr. « peste » et « reste ». L'usage seul peut indiquer les cas où *t* doit se prononcer dans les terminaisons *este.*

exte : *prétesque* ; *tesque* ou *tèxe* (« texte »).

ict : *strique* (« strict, e »).

iste : *artisse, dentisse* et tous les mots en *iste* (règle générale).

uste : *busse, Augusse* (règle générale).

ustre : (dans quelques mots) : *illusse* (« illustre »).

Tombe dans certaines finales en *tion* : *sujession* (« suggestion »), *congession* (« congestion »).

x

Devient *s* avant un *p*, un *t*, etc. Ex. : *esprès, espatrier, esplosion.*

Se change souvent en *sq* dans les finales. *Fétisque* (« Félix ») ; *une risque* (« une rixe »).

MOTS DONT LA PRONONCIATION VARIE SUIVANT LA PHRASE

Dans certains mots contenant un *e* avec le son de *eù*, la prononciation varie suivant la forme du mot précédent.

« Cheval » se prononce tantôt comme il s'écrit : *cheval*, tantôt : *chfal*, *chual* et même (plus rarement) *choual*. De même, au pluriel, on dit tantôt *chevaux* et tantôt *chfaux*, *chuaux* et (plus rarement) *chouaux*.

Les deux prononciations les plus usitées sont *cheval et chfal*, *chevaux et chfaux*. Elles sont employées dans des cas nettement définis. (Les mêmes en LP. et en fr., sauf prononciation des noms de nombre).

un cheval.	*un chfal.*
deux chevaux	*deu chfau.*
trois chevaux	*troi chfau.*
quatre chevaux.	*quatt chevau.*
cinq chevaux.	*cin chfau* ou *cinqq chevau.*
six chevaux	*si chfau* ou *siss chevau.*
sept chevaux.	*sè chfau* ou *sètt chevau.*
huit chevaux.	*hui chfau* ou *huitt chevau.*
neuf chevaux	*neù chfau* ou *neùff chevau.*
dix chevaux.	*di chfau.*
onze, douze, treize chevaux .	*onz, douz, trèz chevau.*
dix-sept chevaux.	*dissè chfau* ou *dissètt chevau.*
dix-huit chevaux.	*dizui chfau* ou *dizuitt chevau.*
dix-neuf chevaux.	*dizneù chfau* ou *dizneuff chevau.*
vingt chevaux.	*vin chfau.*
vingt-et-un chevaux	*vint é un chfau.*
trente chevaux.	*trentt chevau.*
cent chevaux.	*cen chfau.*
mille chevaux	*mill chevau.*

Le maintien de l'*e* et la prononciation du *v* dépendent donc, comme on le voit, du nombre et de la place des consonnes dans le mot qui précède *cheval* ou *chevaux*. Il en est de même pour « cheveu », « cheville », etc. (Il n'en est pas de même pour « chevreuil », « chevron », où l'*e* se prononce toujours, *chfreuil* et *chfron* étant trop durs.) Il en est de même encore pour « chemin », « cheminée », « chemise », « chenille », etc., avec cette différence

que la variation de prononciation est marquée seulement par le maintien ou la suppression de l'*e* après le *ch*.

Exemples : *un chfeu, deu chfeu, quatt cheveu*, etc. ; *une cheville, deu chfille*, etc. ; *un chevreuil, quatt chevreuil*, etc. ; *un chevron quatt chevron*, etc. ; *une cheminée, deu chminée* ; *une chenille, deu chnille*, etc.

Dans le même ordre d'idées, « jeton » se prononce *chton* ou *jeton*, suivant la forme du mot précédent. (On dit, d'autre part, sans règle bien précise, *j'jette* ou *je jette, j'ai chté, pour jeter, pour chter*, etc.).

En général, tous les mots qui commencent par une consonne suivie d'un *e* avec le son de *eù* suivent cette règle, qui est : perte de l'*e* à la prononciation lorsque le mot précédent finit par une consonne prononcée ou par un *e* muet non prononcé et qui suit par une consonne prononcée.

Ainsi se comportent : *demain, demande, demi, demoiselle, depuis, devenir*, etc. ; *fenêtre, fenouil*, etc. ; *genêt, genièvre, genou*, etc. ; *leçon, lever, levier, levure*, etc. ; *mener, menuisier, merisier, mesure*, etc. ; *petit*, etc. ; tous les mots commençant par *re* comme *reconnaissance, reculer, remonter, revue*, etc. ; les mots commençant par *se* sauf ceux commençant par *se* qui suivent une règle spéciale ; les mots comme *tenir, tenailler tenue*, etc. ; *venette, venin, venir*, etc.

Les mots comme *bedaine, bedeau, besoin*, gardent presque, toujours l'*e*. *Menotte, peton* gardent l'*e*. De même : *pesant, pesage, peser*, etc. Les mots comme *cerise* se prononcent toujours sans *e* : *sriz*. De même pour *seringue, seriner*, etc. *Geler* se prononce presque toujours *jlé*. Les mots en *pel* perdent ou gardent l'*e*, sans règle fixe. On dit *peler* et *pler*. *Debout* est variable. On dit *il est debout* ou *d'bout. Debout là-d'dans !* De même pour *dedans*, on dit *le d'dans* et *l'dedans*. *Dessus, dessous, devant* varient également ; *par dessus* et *par d'ssus*.

Exemples : *Etre d'la r'vue. Une bell'revue. Quarant'sriz. Elle chante comme une s'ringue. Ne pas en foute une secousse. Gare la s'cousse ! Mont' tes pauv' menottes. On lui a mis les menottes*. (*Les m'nottes*, rare.) *Tes p'tits petons* (ou *ies petits petons*).

Tout cela peut varier suivant la phrase, l'intention et aussi la personne même qui parle, laquelle parlera plus ou moins vite, plus ou moins durement, selon ses habitudes, sa fantaisie, le milieu où elle vit.

Les mots de cette sorte commençant par deux consonnes gardent l'*e* (*Bretagne, crevette*, etc.).

QUELQUES PRONONCIATIONS POPULAIRES

Dans un grand nombre de mots la prononciation populaire est différente de la prononciation classique. Certains de ces mots peuvent être considérés comme des mots autres que les mots fr., bien qu'ayant la même origine. Certains suivent les lois de la phonétique et le chemin naturel qui les conduit vers la forme future qui deviendra classique. Il y en a qui sont déformés par analogie avec d'autres mots, d'autres significations ou par l'assimilation et la dissimilation. D'autres encore représentent la prononciation ancienne qui a été déformée. Pour d'autres enfin, on ne peut établir de règle. Ils doivent être considérés comme des exceptions fortuites, des enfants du hasard, des sortes de monstres.

La liste qui suit présente quelques mots appartenant à ces diverses catégories.

Prononciation en fr.	Prononciation en LP.
abbaye	*abeille*
acclimatation	*acclimantation*
agréable	*agriable, agriabe, agriyable, agriyabe*
allocation	*location*
ample	*hample*. Ex. : *quelque chose de hample*
ananas	*ananass*
armistice	*amnistie*
armoire	*ormoire*
biceps	*bicèpe*
braguette	*brayette*
brouette	*berouette*
casserole	*castrole*
cassis	*cassi*
chercher	*sercher*
chirurgien	*sirurgien, sérurgien*
crocodile	*cocodrille, corcodile*
cul-de-jatte	*culejatte* (*kulljatt*)
dom(p)teur	*dompteur* (en prononçant le *p*)
duchesse	*dussèche*
éducation	*inducation*
enfant	*éfant*
et cetera	*ek cétéra*
explosible	*explosif*. Ex. : *une ɔalle explosif*
explosif	*explosible*. Ex. : *un explosible* (*explosibe*)
franquette	*flanquette*
gruyère	*gruère*
hippopotame	*popotame*

Prononciation en fr.	Prononciation en LP.
huissier	*vhuissier*
ingrédient	*ingrédyin*
instant	*estant*
instruction	*estrucion*
lentille	*nentille*
maman	*moman* (et qqf. *ma-man*)
ouate	*vouate*
percepteur	*précepteur*
pipi	(qqf.) *peùpi*
potiron	*poturon*
précepteur	*percepteur*
somnambule	*sornambule*

LIAISONS

Les liaisons se font de moins en moins en fr. En LP., hormis certains cas déterminés, elles ont presque complètement disparu.

Exemples :

(Texte écrit) « Les Anglais sont arrivés ici ». (fr.) : « Lè z anglè son t arivé z ici ». (fr. courant) : *Lé z anglè son t arivé ici.* (LP.) : *Lé z anglé son arivé ici.*

(Texte écrit) « Ces femmes ont apporté cent francs aux évacués ». (fr. courant) : *cé fàm on t aporté san fran au z évacué* (LP.) : *Cé fàm on aporté*, etc.

« Ils ont été ». (LP.) : *Iz on été* (ou *i son été*) (1).

« Des yeux énormes ». LP. : *Dé z yeu énorm.*

Certains mots commençant par une voyelle sont prononcés en LP. comme s'ils commençaient par un *h* aspiré, mais seulement dans des cas particuliers que seul l'usage peut indiquer. « C'est affreux » : *cé afreu.* Mais on dit *un n affreux.* De même on entend souvent dire : *Cé impossible, dé fàm impossible* (« des femmes impossibles »).

Les liaisons en LP sont donc, comme on le voit par ces exemples, encore plus rares qu'en fr. courant. Il y a des suppressions de liaisons qui sont essentiellement populaires et qui marquent comme appartenant au bas peuple toute personne parlant de cette façon. Ainsi, *son arrivé* (ou *on arrivé*) pour « sont arrivés » (2).

(1) On entend souvent : *il on été.*

(2) Les liaisons avec R, G, etc., ne se font plus dans le langage courant. On dit en fr. *aimé à boire* pour « aimer à boire » (« émér à boire »). L'R ne fait plus liaison qu'en vers. De même pour le G : On ne dit plus « un san k impur » que dans la *Marseillaise.* De même encore, en termes religieux, « respect humain » ne se prononce « réspè kumain » que dans les milieux catholiques. Hors de là on dirait *réspè humain.*

LIAISONS QUI SE FONT EN LP. LIAISON AVEC S (Z)

I. — Après les monosyllabes (articles, pronoms) indiquant le pluriel. Ainsi, *les*, *des*, *mes*, *tes*, *ses*, *ils*, *eux*, etc. Ex. : « les hommes », *lé z om;* « ils ont voulu », *il z on voulu;* « mes amis », *mé z ami; eux autres, eu z ôt.*

II. — Après les adjectifs placés avant le substantif. Ex. : « de bons officiers, les beaux hommes, les mauvais amis » ; *dé bon z oficié, lé bô z om, lé movê z ami.* Cette persistance de la liaison est due à la nécessité de marquer le pluriel. Il est possible qu'elle cesse un jour, le pluriel étant marqué déjà d'autre façon : *des* (*dé*) pour « de » dans « de bons officiers », « *les* » (*lé*), art. pl., etc. Les adjectifs ayant au féminin une forme distincte de celle du masc. entraînent rarement la liaison : « les belles amies, les petites amies » ; *lé bèl amie, lé ptit amie.* Par contre, on dit *lé movéz z anée* (« les mauvaises années ») avec deux *z*.

III. — Après certains mots appartenant à toutes les catégories, la liaison tantôt se fait, tantôt ne se fait pas. Ainsi, le LP. donne également : *je sui z été, je sui été.* On dit : *je sui abruti,* mais presque jamais « je suis z abruti » (*ch'sui,* dans tous les cas). *Il est parti san avoir* ou *san z avoir rien fait.* L'usage seul enseigne ces cas particuliers.

LIAISON AVEC T

Très rare en LP., car elle est inutile, ne marquant pas le pluriel. On l'entend qqf. après des monosyllabes. « Tout est perdu », *tou t é foutu* ; « vingt-et-un » (fr. et LP.).

REMARQUE. — Le peuple CHANTE : « Le jour de gloire est t'arrivé », mais il DIRAIT : *le jour de gloire é arrivé.*

LIAISON AVEC N

Se fait toujours avec les pronoms. « On a dit », « mon homme », « son amie » ; *on n a di, mon n om, son n amie,* comme en fr.

LIAISON FAUSSE

I. — EUPHONIE. Le LP. place souvent des *z* et des *t* de liaison où il n'en faut point. Ex. : *peu z à peu ; il va t et vient ; il faudra t aller.* Cela par euphonie, pour éviter l'hiatus, qui cependant ne choque pas l'ouïe populaire dans la suppression coutumière des liaisons.

II. — Supression de l'aspiration. — *Les z aricots ; des z ors-d'œuvre ; c'est t onteux.*

III. — Erreur. On entend souvent des liaisons fausses, comme *ch' sui t éreinté* (« je suis éreinté ») ; *c'était si tellement* (*t*) *z amusant* (« si amusant »). Ce sont des erreurs dues à l'ignorance de l'orthographe, à la nature de la langue qui craint l'hiatus et à l'imitation erronée du parler élégant.

IV. — Pluriel. Les noms de nombres, indiquant le pluriel, entraînent souvent en LP. la liaison avec *z*. *Vin z om* (« vingt hommes ») ; *quat z officiers*, *cen* (*t*) *z œufs* (*san z euf*). Remarquer le double *z* dans *douz z invités*.

ACCENT TONIQUE

En principe, l'accent tonique était placé en fr. sur la syllabe correspondant à celle qui portait l'accent tonique dans le latin populaire dont le français est issu. Il se trouverait ainsi porter sur la dernière syllabe du mot, lorsque ce mot ne finit pas par un « e » muet, et sur l'avant-dernière syllabe du mot lorsque ce mot finit par un « e » muet. Par analogie, les mots que le fr. a tirés de soi-même et les mots ayant une origine non latine suivent la même règle.

Tel est donc le principe. Or, si l'accent tonique a bien été tel autrefois dans toute la France et l'est encore dans les régions méridionales, il n'en est plus de même à Paris. D'une façon générale, les syllabes du mot se prononcent assez également, la différence de force de l'une à l'autre n'étant due qu'à leur plus ou moins grande sonorité. Les *e* disparaissent presque toujours quand ils ont le son de *eù*. Les *i*, assez sourds en fr., ne sont pas très marqués. De même pour l'*ou*, l'*u* bref, etc. Actuellement, dans la région de Paris, en fr. comme en LP., il y a une tendance, très faible dans certains mots, très marquée en d'autres, à donner un accent particulier à l'avant-dernière syllabe du mot, quand le mot ne finit pas par un *e* muet, et, tantôt sur la pénultième, tantôt sur l'antépénultième quand le mot finit par un *e* muet.

Cet accent est d'abord un accent de force. L'étranger, le méridional disent « Paris » en appuyant sur « ris ». Le Parisien, s'il distingue une syllabe de l'autre, appuierait plutôt sur « Pa » *PAris*.

Cet accent tonique n'est pas encore bien fixé, en admettant qu'il se fixe jamais. Dans certains mots, il est assez fortement marqué. C'est ainsi qu'on entend *admission*, *adminis-*

TRA*tion*, *ca*RES*ser*, *clair*VOY*ant*, *em*PES*ter*, *in*TEN*tion*, etc., plutôt que *admis*SION, *admistra*TION, *caress*ER, etc. Dans d'autres mots, la pénultième étant plus ou moins atone, l'accent est assez nettement sur la dernière : *offi*CIER, *chemi*NEAU, *somme*LIER, *amou*REUX. Mais il arrive aussi qu'on entende, avec l'accent sur la première syllabe du mot : OF*ficier*, SOM*melier*, etc. Des mots comme *sais*IS*sement* semblent porter assez généralement l'accent sur l'antépénultième. Lorsque le mot finit par un *e* muet, l'accent est habituellement à la fin. *Maison*NETte, *pens*Ée, *sais*Ie, *sauve*TAGe. Mais on peut entendre des gens dire MAI*sonnette*, *mais*ON*nette*, PEN*sée*, SAI*sie* ,SAU*vetage*.

L'accent tonique à Paris est aussi un accent musical. La note est toujours un peu plus haute sur la syllabe accentuée. L'effet en est chantant et harmonieux.

Certaines personnes, principalement dans les classes les plus basses, traînent sur la syllabe où elles placent l'accent tonique ; dans ce cas, c'est seulement un accent de force et de quantité (longueur) et il n'a rien de musical.

Actuellement, si l'accent tonique se modifie (en fr. comme en LP.), c'est par une tendance, plus ou moins marquée, à reculer vers le commencement du mot. Ainsi cette phrase, dite par un ouvrier instruit et parlant admirablement le français : Les AUTORITÉS d'OCCUPATION nous RÉQUISITIONNENT.

Enfin, il faut noter qu'en français il y a un accent tonique de phrase pour chaque phrase courte ou membre de phrase, qui est le même que celui des mots. Ainsi, on dira : *je vais à* PA*ris* et *j'ai acheté Pa*RIS-*Soir*.

Dans les mots étrangers l'accent tonique est toujours à la fin, du moins quand ces mots sont d'importation récente, non francisés, ou bien quand il s'agit de noms propres, ou encore dans les mots latins ou de tournure latine. Le peuple dit *les water* (*ouatère*) pour « les water-closets ». Il accentue beaucoup plus le *ter* de *water* qu'il le ferait pour *tère*, *taire*, dans des mots comme « patère », « militaire ». Un « Pater » se prononce un *pa*TER, tandis que dans « patère », les deux syllabes sont à peu près égales. Dans *Ma*RIA, *Ol*GA, *Emi*LIO, *Andréa*, Hitler (*Hit*LER), Badoglio (*Badog'li*YO), c'est surtout la dernière syllabe qu'on entend. On dit de même : *gross*O *mo*DO, *sum*MUM (*su-mmom*) (1).

(1) La prononciation *Gotâss* pour « gotha » (*un gotâss*, *des gotâss*), fréquente dans le peuple de Paris en l'année 1918 peut être attribuée à cette mise habituelle de l'accent tonique sur la dernière syllabe des mots étrangers.

ACCENT PARISIEN

L'accent proprement dit, qui n'est pas l'accent tonique, mais qu'on peut appeler l' « accent national », est cette qualité particulière du langage, qui fait qu'on distingue presque toujours un étranger d'un indigène, même si cet étranger connaît très bien la langue du pays ; à moins cependant qu'il ait vécu fort longtemps dans ce pays et qu'il ait des facultés particulières d'imitation phonétique.

L'accent parisien n'est pas très difficile à acquérir lorsqu'on connaît bien les règles générales de prononciation, et qu'on a bien étudié, par l'ouïe, dans le pays même, l'accent tonique et la tonalité musicale des mots.

Comme il a été dit plus haut, la lettre la plus difficile à prononcer est l'*r*. Un Anglais, un Bourguignon, un Italien y réussissent difficilement. L'Espagnol, le Russe, l'Allemand, qui possèdent chacun dans sa langue la correspondante sourde de l'*r*, y parviennent plus vite (1). Le *v* doit être aussi étudié particulièrement. Parmi les voyelles, l'*a* doit être examiné en détail. Sa tendance à se transformer en *è* ne doit être prise en considération que lorsqu'on possédera parfaitement l'accent général de Paris (fr. comme LP.). Il faudra d'abord avoir soin de bien le prononcer OUVERT lorsqu'il doit l'être. Ainsi dire « fâmeux » au lieu de *fàmeux* (fr. et LP.) montre immédiatement que celui qui parle est étranger à Paris. L'Anglais ne devra pas prononcer l'*ou* avec trop de netteté. Nous n'avons ici rien de tel que le son « oo » dans « soon », « boon ».

Enfin, n'oubliant pas que l'accent tonique du mot est assez flottant, l'étudiant devra s'astreindre à travailler l'accent tonique de phrase, accent de force et accent de hauteur. La phrase française est une phrase musicale, où les notes hautes et basses alternent d'une façon rationnelle, mais irrégulière, que seul l'usage peut enseigner à dire correctement, car la tonalité, la mélodie, la modulation de la phrase dépendent de facteurs nombreux : longueur des mots, sonorité de leurs syllabes, place qu'ils occupent dans la phrase, interréaction des mots les uns sur les autres, intention du discours, etc.

Une fois que l'accent parisien général aura été obtenu, l'obser-

(1) S'ils veulent s'en donner la peine. La plupart, en effet, gardent leur *r* national. Dans certaines régions de l'Allemagne, on prononce l' « r » comme à Paris.

vation des règles de pronouciation et la fréquentation de quelques milieux populaires donneront vite à l'étudiant l'usage de l'accent *populaire* parisien (1).

FORMATION DES MOTS

Les mots se sont formés et se forment en LP. de la même manière qu'ils se sont formés et se forment en fr. Les origines, les causes et les facteurs sont de même nature ; les mêmes phénomènes phonétiques apparaissent dans la formation des mots des deux branches principales de la langue française actuelle.

Dérivation, adjonction de préfixes et de suffixes, de terminaisons diminutives, augmentatives et péjoratives ; *gueule, dégueuler, dégueulasse, dégueulbi; tôle, entôler, entôleur, euse; godillots, godasses ;* « téton » *tétasse ; moche, amocher, s'amochir ;* « bourgeois », *bourgeoiserie.*

Composition : *manchaballe, moule-à-gaufres, badaf, tirau-cul, basducul.*

Principe du moindre effort, affaiblissement : *mécredi* (« mercredi ») ; *congession* (« congestion ») ; *exa* (« exact ») ; *laize* (« laisse»); *artisse* (« artiste »).

Interversion : *aéroplane, hynoptisme, dussèche.*

Permutation de certaines consonnes : *caneçon, panetot, cintième.*

Abréviation : *perme, couverte, pote, Montparno, cipal.*

Renforcement : « entrer », *rentrer* ; « payer », *repayer;* « cesser », *décesser.*

Confusion par analogie : « armistice », *amnistie ;* « précepteur », *percepteur ;* « allocation », *location ;* « laudanum », *eau d'anum ;* « carbonate de soude », *carbonate.*

(1) Parmi les gens du peuple qui prétendent à l'élégance — au « chic » — il est de mode, actuellement, de parler très vite du bout des lèvres, en assumant un air important et sévère. Lorsque les enfants prennent ce ton, ils deviennent assez comiques ; les adultes sont franchement déplaisants. Certaines femmes du peuple ont, dans leur parler, une tonalité d'une nuance particulière lorsqu'elles veulent se montrer distinguées, aimables, *gentilles.* Elles émettent alors une petite voix, à fleur de bouche ; à les entendre on dirait que le son part de la partie du palais qui est située immédiatement derrière les dents. Le timbre est alors mirlitonesque, légèrement grinçant, un peu comme un bêlement sans tremblement. C'est cette sorte de femme qui dit *vi* (et non pas *voui*) pour « oui ». Cette élocution est désagréable à l'ouïe.

Comparaison imagée : *fouetter, taper, cogner, remuer* (« puer ») ; *en écraser* (« dormir ») ; *toto* (« pou »).

Dissimilation : *colidor* (« corridor ») ; *kioste* (« kiosque ») ; *éfant* (« enfant »).

Assimilation : *robre* (« robe ») (1).

Déformation : *cocodrille, sornambule.*

Déformation volontaire argotique : *linvé, louchébem, louf* (2).

Retour à l'ancienne prononciation, à l'ancien mot : *berbis, berouette, sercher* (ans. « cercher », actuellement « chercher »).

Emprunt aux dialectes et idiomes provinciaux et étrangers et aux argots de toutes sortes ; *bourrin, glasse, morlingue.*

Influence de l'imprimerie : *domppteur, dompeùteur, dompeùter* (« dompteur », « dompter ») ; *les mœurss* pour « les mœurs », anciennement prononcé « meùr » au pl. et *meurz* avec la liaison. (En LP. signification spéciale : « les agents des mœurs ». On dit aussi *un mœurs*, prononcez : *un meùrss.*)

Noms propres devenus noms communs : *godillot, eustache* (3).

Enfin un grand nombre de mots, correspondant à des idées ou à des nuances d'idée que le français ne peut exprimer avec un seul terme, ont des origines diverses et souvent inconnues : *moche, barder*, etc.

(1) Cette classification ne peut être absolue. Il est difficile de dire si *acclimantation* est une dissimilation (« mata » — *matan*) ou une assimilation (*man* — « tion »). *Sercher* est la dissimilation moderne d'une assimilation ancienne. *Cocodrille* pourrait être considéré comme une assimilation : *coco* pour « croco » ; une dissimilation : *co* pour « cro » à cause du « dri » suivant, si on admet la forme intermédiaire *crocordille*, ou encore un phénomène d'affaiblissement, de moindre effort. Et ainsi de suite.

(2) Argot des bouchers : la consonne initiale est mise à la fin et remplacée par un *l* ; on ajoute une terminaison qcq. Ainsi « vingt », prononcé « vin », donne : *l in vé, linvé* (pièce de vingt sous ; « boucher » : *l ouché bem, louchébem.*

Dans le lexique je n'ai noté que sept mots de cette sorte, ceux qui sont plus ou moins couramment employés par le peuple. *Linvé, laranqueté, louchébem* sont assez rares. Quant à *louf, louflingue* ou *louvetingue, louphoque* ou *loufoque, louphoquerie* ou *loufoquerie*, je n'ai pas écrit après eux « arg. des bouchers », car bien que telle en soit l'origine, ces mots sont aujourd'hui d'usage absolument courant.

(3) Mots relativement populaires. *Godillot* en dehors de l'armée, où d'ailleurs le terme n'est plus guère employé, s'est dit beaucoup dans le peuple pour « chaussure ». On dit plutôt aujourd'hui *godasse*, même en parlant de fins souliers de femme. *Eustache*, mot d'argot. « couteau », est démodé. Sont du français courant, régulier, bien des mots de même sorte : « vespasienne », « guillotine », « quinquet », « poubelle », « rambuteau » (urinoir, aujourd'hui dés.), etc., etc. Pendant quelques années, dans les milieux anticléricaux, à la suite d'une triste affaire de mœurs, on disait *flamidien*, pour « frère de la Doctrine Chrétienne ».

Dérivation par préfixe. — En LP. comme en fr. Cependant le LP. montre parfois une certaine répugnance à employer le préfixe « in » dans le sens négatif. Il dit *malcommode* pour « incommode » ; *malpoli* pour « impoli » ; *pas-croyable* pour « incroyable ». De même pour « in » prépositionnel : *enflammation* pour « inflammation ».

Les préfixes *dé* et *ré*, ajoutés inutilement, comme dans *décesser*, *rentrer* (pour « entrer ») sont mis là pour renforcer le mot, l'idée, l'expression. (Voir RENFORCEMENT.)

Dérivation par suffixe. Péjoratifs et diminutifs. — La dérivation par suffixe est une des richesses des langues néo-latines, en particulier du français. Tandis que l'anglais et l'allemand donnent « apple-tree » et « Apfelbaum » (pomme-arbre), le français donne « pommier ». Le nombre des suffixes de dérivation est très grand en fr. ; ces suffixes se retrouvent en LP. Mais le LP. affectionne particulièrement certains suffixes, comme *ard*, *asse*, *ot*, en rejette d'autres et, de plus, en possède qui lui sont propres, comme : *bi*, *boche*, *ingue*, *mar*, *muche*, *oche*, *ouille*, *ouse*, *ouze*, etc. Ils sont presque toujours péjoratifs. Souvent, dans ce cas, péjoratif et diminutif ne font qu'un, l'idée diminutive intervenant ici pour marquer la diminution de valeur, de qualité — la basse qualité.

Exemples :

dégueulbi, de *dégueulasse*. (Même sens, parfois plus faible, parfois plus fort, suivant le cas et celui qui parle. Souvent, un peu comique).

épicemar, de « épicier ». (Terme de mépris pour les épiciers. Quelquefois employé sans mépris : c'est alors, peut on dire, le langage familier du LP., terme comique, bon enfant, sans idée particulière.)

officemar, de « officier ». (Terme de mépris pour les officiers. Ici, toujours péjoratif.)

rigolboche (1), de *rigolo* (même sens, plutôt renforcé).

alboche, d'où *boche*, de « allemand » (expression de mépris).

partouse, de « partie » ; *perlouse*, de « perle » ; *galtouse*, de « galette ».

Ménilmuche, de « Ménilmontant ».

Les péjoratifs les plus employés en LP. existent en fr. Ce sont *ard* et *asse*. Ex. : *galonnard*, *grognasse*.

La terminaison *eux* est souvent péjorative en LP. Ex. :

(1) Désuet.

râleux, pour *râleur* (même sens, encore plus défavorable), *royaleux*, *journaleux* (« royaliste », « journaliste »).

Le diminutif fr. « illon » devient en LP. *illot* : *un négrillot* (« négrillon »).

Le diminutif fr. « ot » est très employé en LP. : *chérot*, *connot*, etc.

Une terminaison quelconque, remplaçant la terminaison naturelle, ainsi *Préfectance*, « Préfecture » (de Police), devient péjorative. Souvent, aussi, n'est qu'une façon comique de s'exprimer.

D'une façon générale, les terminaisons diminutives ont tendance à se confondre dans l'expression d'un mépris assez bienveillant, ou tout au moins indulgent et avec une nuance de comique (1).

Composition. — La langue française est relativement pauvre en mots composés, pauvreté compensée par la richesse de la dérivation. Pour le LP., il en est de même. On remarquera que les mots composés du LP, sont souvent apocopés, c'est-à-dire affectés d'abréviation. Ex. : *mêlécasse*, *badaf*.

Principe du moindre effort, affaiblissement. — C'est là un des phénomènes naturels de l'évolution des langues (qui parfois alterne avec le phénomène inverse). En particulier, le LP. a tendance à supprimer et à adoucir certaines consonnes, surtout dans les terminaisons. LP. : *aimabe*, *artisse*, *exa*, etc. Dans le corps des mots : *congession*, *mécredi*, *tranzvormer*, etc.

Interversion des consonnes. — Le phénomène de l'interversion en LP. se rattache peut-être au moindre effort. *Hynoptisme*, *Maltide* sont probablement plus faciles à prononcer que « hypnotisme », « Mathilde ». On trouve des exemples de cela dans toutes les langues indo-européennes.

Mutations des consonnes. — Certaines consonnes ont une tendance à se changer en d'autres consonnes. Comme aujourd'hui, dans une partie de l'Allemagne, « b » et « d » se transforment en « p » et « t » ; comme, autrefois, en fr., « r »

(1) On dit parfois en LP. *voyable* avec une signification particulière : *ces gens-là ne sont pas voyables*, ce sont des gens qu'on ne peut pas voir, fréquenter. Plus rarement j'ai entendu, *lisable*, pour « lisible ». Le livre qui n'est pas *lisable* est trop ennuyeux pour être lu : s'il n'est pas « lisible », c'est qu'il est mal imprimé ou que le caractère est trop petit.

fut changé en « s » de « chaire » à « chaise », l'*l* en LP. devient souvent un *n*. Ex. : *panetot*, *nentille*, *inadi* (« il a dit »). De même le son *k* (*c* dur, *qu*) devient souvent *t* : *cintième*, *kioste*.

Abréviation. — L'abréviation est en LP. une source importante de formation de mots nouveaux. L'abréviation porta d'abord sur un grand nombre de mots techniques, mots savants à tournure latine ou grecque que la science et l'industrie ont introduits dans la langue, et qui sont le plus souvent assez longs. Pour gagner du temps, on a écourté ces mots. Par analogie, un grand nombre de mots bien français ont été abrégés. La même cause d'ailleurs est également intervenue ici à la base de ce phénomène : gagner du temps, surtout s'il s'agit d'un de ces mots qui reviennent à tout instant dans le métier, l'emploi, l'état. Ainsi le mot *perme* pour « permission ». Beaucoup de ces abréviations sont passées dans le langage correct fr. Un grand nombre aussi ont été créés directement en fr. : « métro », « auto », etc.

On remarquera que le LP. termine souvent ses abréviations sur la lettre *o*, et, aussi, ajoute un *o* pour terminer l'abréviation, même s'il n'y a pas d'*o* dans le mot : (*avaro*, *Montparno*, *mécano*), cela par analogie avec les mots techniques très nombreux dont les abréviations se terminent par un « o » (« métro », « auto », « photo », « typo », etc.) (1)

Certaines abréviations sont terminées par une désinence particulière au LP., suffixe souvent péjoratif (« épicier », *épicemar*). On peut considérer ces sortes d'abréviations comme des dérivations, genre *godillots*, *godasses*.

Les abréviations se forment habituellement en supprimant ou modifiant la dernière ou les dernières syllabes du mot. Plus rares sont celles qui suppriment le commencement du mot (*cipal*, « garde municipal »). Plus rares encore celles qui font disparaître une ou plusieurs syllabes dans le corps du mot : « bataillon d'Afrique » devient *badaf*, et « bataillon » *bâton* (arg. militaire).

(1) Ces abréviations populaires — nationales — sont excellentes. Sans elles la langue serait encombrée de mots longs d'une lieue, forgés par toutes sortes de gens, commerçants, « techniciens », fonctionnaires, journalistes. (Comparer l'anglais courant *pram*, petite voiture pour enfants malades, à la place de « perambulator », terme parfaitement ridicule). Mais malgré l'utilité de ces abréviations populaires on pourrait souhaiter autre chose : des mots véritablement français et, de plus, ayant en eux-mêmes une signification. *Tube*, en anglais, pour ce qui correspond à notre *métro*, n'est pas mauvais. C'est dans cette direction-là qu'il faudrait chercher, pour les mots nouveaux exprimant des choses ou des idées nouvelles.

Liste de quelques abréviations appartenant à ces diverses catégories :

I

Arbi	*Arbico, Arbicot* (Arabe)
barbe (adj.)	*barbant* (venu lui-même de « barbe »)
colon	colonel
couverte	couverture
dégueule (adj.)	*dégueulasse*
perme	permission
poisse	*poisson* (souteneur)

II

auto	automobile
Métro	Chemin de fer Métropolitain
photo	photographe
typo	ouvrier typographe
vélo	vélocipède

III

apéro	apéritif
convalo	convalescence
mécano	ouvrier mécanicien
métallo	ouvrier métallurgiste
Montparno	Montparnasse
pharmaco	pharmacien

IV

artiflot	artilleur
cuistance	cuisine
épicemar	épicier
godasse	*godillot*
Ménilmuche	Ménilmontant

V

Bicot	*Arbicot* (Arabe)
Boche	*Alboche* (Allemand)
cipal	garde municipal

VI

badaf	bataillon d'Afrique
bâton	bataillon

L'abréviation est dans l'esprit populaire. Ainsi, pour les journaux :

L'Huma	L'Humanité
L'Intran	L'Intransigeant
Le Parisien	Le Petit Parisien

Pour les rues, noms de lieux :

Le Faubourg Antoine	le Faubourg Saint-Antoine
les Fortifs	les Fortifications
La Maub	la place Maubert
La Nouvelle	la Nouvelle Calédonie
le Sébasto	le boulevard Sébastopol

Pour les pièces de théâtre qui sont sur l'affiche, dans lesquelles on a joué, qui vont être jouées, etc. (arg. de théâtre) :

La Dame	la Dame aux Camélias
Le Château	le Château de la Mort Lente
Le Tour du Monde	le Tour du Monde en quatre-vingts jours

Renforcement. — Le LP. renforce inutilement un certain nombre de mots, principalement des verbes. Pour cela le LP. accole à ces mots le préfixe *r* ou *re*. Ainsi *remonter* signifie non seulement comme en fr. « remonter » mais aussi « monter ». Le mot « entrer » a disparu du LP. pour être remplacé par *rentrer*. Lorsque le LP. veut marquer que le sens est exactement celui du fr. « rentrer », il ajoute un complément, tel que : *chez nous*, *à la maison*, etc. ; ou bien il emploie un autre mot comme *retourner*, *s'en retourner*, *revenir*, etc. Il dit même qqf. *rerentrer*.

Appartiennent à cette catégorie de mots inutilement renforcés par *r*, *re* : *rajouter*, *rerajouter* ; *raugmentation*, *raugmenter* ; *repasser* ; *repayer* ; *repayement* (« paiement ») ; *se revenger*, etc.(1).

Le verbe fr. « ravoir » qui ne possède guère en fr. que l'infinitif, se conjugue en LP. : *je rai*, *tu ras*, *je ravais*, etc.

décesser (« cesser »), *devenir de* (« venir de ») sont aussi des renforcements populaires.

On doit considérer aussi comme une sorte de renforcement le mot double tel que : *tourner-virer*, *un vilain-laid*, *sale-dégoûtant*, *trempé-mouillé*, *un pauv'-malheureux*, etc.

Le LP. aime à employer pour une seule idée deux synonymes. Ex. : *il est bête et idiot* ; *salaud et vache* ; *un marron tassé et pommé* ; *une vieille roupie dégueulasse et moche*, etc. Ces pléonasmes sont très fréquents dans le LP. (2).

(1) Remarquer que le LP. dit *froidir* et le fr. « refroidir ».

(2) La tendance au pléonasme est naturelle dans le langage et, en particulier en français, car nous avons perdu le sens des radicaux ; nous éprouvons donc parfois le besoin de renforcer le terme qui, étymologiquement, suffirait. D'autre part, dans bien des cas, a-t-on raison de proscrire des expressions comme *je sors dehors* ? *Sortir*, ici, c'est s'en aller d'où l'on est. Et *dehors* c'est dans la rue, sur la route, au loin. Tel qui parle le LP. ne dira pas, s'il habite une maison avec jardin : *je sors dehors*, en quittant la salle-à-manger pour le jardin clos d'un mur ou d'une palissade. Mais il le dira s'il va en

Le lévier pour « l'évier » est également un renforcement, d'un autre genre (1).

De là, pour « là » déjà précédé de « de », est un renforcement. Ex. : *je viens de de là* (prononcer *de d'là*).

De même : *je viens de de par là* (*j'viens de d'par là*) ; *je deviens de de là* (*je d'viens de d'là*) ; *j'en deviens de de là* (*j'en d'viens de d'là*) ; etc. Il se formera peut-être ainsi un mot nouveau : *dedlà. Je dviens dedlà.*

Déformation, confusion par analogie, comparaison imagée, dissimilation, assimilation, influence de l'imprimerie, retour à l'ancienne prononciation, noms propres devenus communs. — Ce sont des phénomènes linguistiques naturels à toutes les langues indo-européennes. On les rencontre en LP. comme ailleurs. Ils ont une grande importance dans l'évolution de la langue.

On peut considérer trois sortes de déformations principales (de forme ou de signification) : 1° la déformation naturelle et

ville. S'il descend de son appartement dans la cour demander le cordon à la concierge pour ses invités qui s'en vont, il ne dira pas non plus *je sors dehors*.

Rentrer dedans est moins excusable. Mais lorsque cela signifie « attaquer », « frapper », « pénétrer dans la chair de l'adversaire », cela fait image.

Monter en haut, descendre en bas ne sont peut-être pas toujours de vrais pléonasmes. Certainement, dans bien des circonstances, il vaudrait mieux dire seulement « monter », « descendre ». Mais dans l'esprit de celui qui dit : « *Nous montons en haut* », *en haut* peut signifier le balcon, le sommet, la terrasse, l'étage supérieur. De même *en bas* peut représenter la salle du rez-de-chaussée quand on est au second, ou tout simplement l'étage inférieur ou l'on a coutume de se tenir ; en d'autres cas la plaine, la vallée, la rue, le « bas » d'un terrain. Alors il n'y aurait pas là véritablement pléonasme, mais soit impropriété du terme et imprécision, soit au contraire précision voulue. « Nous descendons ? » — « Où ? » — « En bas. » (Et non pas à mi-chemin). Ne pourrait-on voir aussi dans *dehors*, *dedans*, *en haut*, *en bas*, quelque chose dans le genre des particules séparables allemandes « aus », « hinaus », « ein », « hinein », « auf », « hinauf », « ab », « hinab », les verbes *sortir*, *entrer* ou *rentrer*, *monter*, *descendre* n'étant pas, au gré de celui qui parle, assez significatifs ?

Quoi qu'il en soit, le LP. aime le pléonasme. J'ai entendu des milliers de phrases du genre de celles-ci : *Un quadragénaire de quarante ans. Je vais le voir tous les jours quotidiennement à son domicile respectif* (« particulier »). *J'ai une entorse à la cheville du pied.*

(1) On devrait dire « l'endemain » et non « le lendemain ». « Loriot », « lierre » se disaient autrefois « oriol », « ierre ». Le LP. continue la tradition. On dit *le lévier* pour « l'évier » et *au jour d'aujourd'hui* pour « aujourd'hui ». On doit espérer que le LP. s'en tiendra là et que nos descendants n'entendront pas dire *au jour d'aujour d'aujourd'hui !*

A noter aussi : *il pleut à averse.*

générale ; 2° la déformation volontaire et argotique ; 3° la déformation fortuite et personnelle.

La déformation naturelle et générale obéit aux lois diverses de l'évolution du langage et particulièrement aux lois du fr. Les mots longs, difficiles à prononcer, où le radical ne frappe pas naturellement l'ouïe, et les mots savants se déforment naturellement par l'erreur, le manque de mémoire, l'incompréhension, l'ignorance de leur composition et de leur origine. La loi du moindre effort agit ici fondamentalement.

La déformation volontaire et argotique est, par définition, la déformation opérée afin de rendre incompréhensible aux profanes le sens des mots. Certains termes, qui ont du succès, passent dans le LP. courant et, de là, quelquefois dans le fr.

La déformation fortuite et personnelle est due à la difficulté particulière que certaines personnes éprouvent à saisir par l'ouïe la forme d'un mot et à le reproduire ensuite par la parole. Cette déformation est intéressante en ce que, d'un individu déterminé, elle passe à un autre, à plusieurs autres, et s'introduit ensuite dans le langage général, avec d'autant plus de facilité qu'elle se confond parfois avec l'analogie.

Si le LP. était laissé à lui-même et si ni l'enseignement ni l'imprimerie n'intervenaient pour redresser ces erreurs, il est certain que beaucoup d'entre elles passeraient dans la langue, comme cela s'est produit en français et dans les autres langues : « ...aujourd'hui la masse des sujets parlants établit un rapport entre « *un mur décrépi* » et « un homme *décrépit* », bien qu'historiquement ces deux mots n'aient rien à faire l'un avec l'autre ; on parle souvent de la façade *décrépite* d'une maison. » (Ferdinand de Saussure, *Cours de Linguistique géné·ale*). *Charcuter* signifie aujourd'hui, en LP. et en lang. fam., « opérer mal », « opérer brutalement, sans soins », en parlant d'un chirurgien et aussi « faire une opération chirurgicale », sans idée péjorative particulière. Ainsi « *il m'a charcutée pour rien* » ne veut pas dire nécessairement que l'opération a été mal faite, mais qu'elle a été inutile. On se demande où est la « chair cuite » là-dedans. Le charcutier, chaircutier, chaircuitier, est un marchand de viande cuite. Le soldat qui dit « *on nous mène à la boucherie* » ne pense point que le boucher, à l'origine, avait pour mission de tuer les boucs, et rien que les boucs. Mais tout cela évoque l'idée de chair tuée, ou coupée, de sang répandu. On arrive ainsi à employer le mot *boucherie* dans le cas d'une bataille où l'on tue des hommes en grande quantité et le mot *charcuter* quand il s'agit de couper de la chair humaine, qui n'est point cuite évidemment.

Des mots qui passent d'une langue à une autre et qu'on ne comprend pas sont parfois naturalisés de façon à leur donner une apparence de signification. Par exemple « Sauerkraut » devenu *choucroute*. De même des mots de la langue nationale que le peuple ne comprend pas — ne *sent* pas — sont transformés par lui en d'autres qui pour lui correspondent à une image (1).

(1) De combien de peuples peut-on dire qu'ils ont conservé, avec tous les changements dus au temps, à l'évolution naturelle du langage, à l'influence des idiomes voisins, leur langue personnelle ? Peut-être d'aucun. Ce que nous savons de l'époque historique, ce que nous devinons des temps préhistoriques montre que des peuples de races extrêmement diverses réunis sous une même domination, étrangère ou plus ou moins nationale, parlent un langage commun, qui ne correspond pas aux nombreuses langues que parlaient avant l'unification les hommes qui composent, à un moment donné, la nation. Des peuples entiers ont changé de langue, pour prendre celle du vainqueur — ou du vaincu. Une langue de civilisation éteint habituellement la langue ou les langues des pays où elle existe à côté de celles-ci. Cependant, sans remonter aux temps inconnus de l'origine des peuples, on peut appeler « peuples parlant leur propre langue » ceux qui, depuis qu'ils sont entrés dans l'histoire, ont conservé sans altérations trop grandes l'idiome qu'ils avaient alors. Cela quelle que soit leur race, ou plutôt, quelles que soient les races qui les ont formés. Je les nomme ainsi par définition, oubliant volontairement toutes les espèces humaines par dessus lesquelles ils se sont établis et celles qui à l'aube de l'humanité ont fait par mélanges les races soi-disant pures. Et je les oppose aux peuples qui de toute évidence parlent une langue étrangère à leur sol. A ces derniers appartient le peuple français. Des Ligures, des Ibères, des Celtes et d'autres, fort différents entre eux à tous points de vue et surtout linguistiquement, ayant été conquis par les Gaulois, ont adopté ensuite la langue de Rome. Puis l'incessante invasion germanique, par grands nombres ou par infiltration, est venue par là-dessus, de façon assez compacte au Nord, clairsemée dans le Sud. Les Romains, eux, qui ont donné leur langue au pays, ne sont venus chez nous qu'en très petite quantité et n'ont pu changer les caractères ethniques de populations plus ou moins anciennes sur notre terre.

Les Français, donc, parlent une langue étrangère.

On pourrait croire, à première vue, que c'est là la raison pour laquelle tant de Français semblent avoir perdu le sens de leur langue. En réalité, il n'en est rien. Les langues sont des ensembles de signes. Un signe en vaut un autre, du moment qu'il est compris. Si d'un commun accord un peuple remplace le mot « schön » ou « beau » par des sons quelconques tels que *aki*, *ota*, *ozo*, il n'y a rien de changé pour la compréhension de l'idée. Et il en serait de même, si tous les mots d'une langue étaient ainsi transformés. *Métro* signifie aujourd'hui, malgré quelques tronçons à l'air libre, « chemin de fer souterrain ». Pendant la guerre de 1914-1918, on a pu entendre souvent l'expression *un zeppelin français*. Et, une fois l'idiome constitué, il suit des règles de développement dont les unes sont générales, d'autres plus ou moins locales et particulières. Si le Français a perdu le sens de sa langue, la cause en est autre ; c'est que la langue française a été abîmée par une fabrication de mots tirés, maladroitement pour beaucoup d'entre eux, du latin, au lieu de laisser le parler national créer lui-même à mesure de ses besoins les mots qui lui manquaient. Ainsi, les adjectifs correspondant à « ouest », « nord », « est », « sud », « frère », « père », « oncle », « cuisine », « œil » sont « occiden-

Notons aussi l'usage des mots « difficiles » ou savants déformés ou pris à contresens.

J'ai déjà parlé de cela plus haut. Voici d'autres exemples, mots isolés et phrases entières ; mais ce qui suit est exceptionnel.

Je suis comme le lièvre, je meurs où je m'attache. Un mercantile (« mercanti »). *Elle se coiffe aux cent francs d'Edouard. Estampiller* (*estamper*, dans le sens de « tromper », « duper »). *Ma fille est devenue annamite* (« anémique ») ; *alors il faut qu'elle prenne des fortifications. Il a eu l'arcade souricière fendue, on lui a fait un point de soudure. Depuis qu'elle se fait soigner, par ce docteur, le mal n'a fait qu'empirer, c'est un empirique* (1). *J'ai des douleurs intercostales dans le ventre. Un lumbago dans*

tal », « septentrional », « oriental », « méridional », « fraternel », « paternel » « avunculaire », « culinaire », « oculaire ». De nos jours des mots tels que « horticulture », « aviculture », « apiculture », se sont répandus. Il serait, meilleur, certes, de dire « jardinage » ou « jardinerie », « abeillerie ». Il y a même des « héliciculteurs », gens qui élèvent les escargots... On peut dire qu'aujourd'hui le Français qui ignore le latin n'a pas le sens d'une certaine partie de sa langue. (C'est pour cela sans doute que dans les classes cultivées on entend plus souvent les femmes que les hommes commettre des erreurs de langage. Mais les femmes de la bonne société, bien que n'ayant pas pour la plupart, étudié le latin, ont un meilleur français que celles de la petite bourgeoisie, car elles parlent plus ou moins à l'imitation des hommes de leur classe, qui ont fait leurs humanités). Autrefois, quand la France était moins peuplée, quand une société cultivée donnait le ton pour le langage, l'inconvénient de cette situation linguistique existait déjà, mais n'était pas si grand. Aujourd'hui tout le monde donne le ton, les ignorants le font plus que les autres par leur masse et leur influence, et l'on est bien forcé de parler comme eux, si l'on veut être compris. Le résultat est que les confusions sont de plus en plus fréquentes ; on les note tous les jours, tandis qu'il fut un temps où, exceptionnelles, elles étaient une curiosité, un amusement. Cela va très loin : il ne s'agit pas seulement de mots savants prononcés ou compris de travers ; mais des mots très nettement français sont employés en dépit du bon sens. On ne s'entend plus. Soit le mot « aigri ». Je l'ai noté d'abord une fois, employé de façon bien curieuse. Un petit fonctionnaire de police faisait devant moi le procès de notre société actuelle. Je lui dis qu'à mon avis cela n'allait pas trop mal pour le moment. Il me répondit : *Vous êtes un aigri*. Cas isolé... Je me suis arrangé pour faire proférer ce mot par des gens de basses classes. J'ai rencontré souvent la signification normale, mais aussi trouvé des gens qui le disaient comme l'inspecteur en question, à l'inverse de ce qu'il signifie. Le mot « racé » n'est peut-être pas très académique, mais il exprime bien ce qu'il veut dire. Or, je l'ai souvent noté, donné avec la signification de « poli », « bien élevé », toute idée de race, de bonne race, d'allure élégante due à cette qualité de race, étant absente de la pensée du parlant.

(1) Bien excusable ! On ne peut demander à tout le monde de connaître les mots « empiricus ». « ἐμπειρικός ». « ἐμπειρία ». D'ailleurs, les termes techniques de médecine devraient être réservés aux médecins. Et dans le bon langage, populaire ou non, il vaudrait mieux se contenter de mots français, vraiment français.

l'oreille. L'esposition des canines (canine). *Un épanchement de synovie dans le cerveau. Une perte au profit du cœur* (« hypertrophie »). *De la ouate hydropique* (« de l'ouate, du coton hydrophile »). *Comme il faisait chaud sous la vitre, j'ai fait mettre un grand vélodrome* (« velum »). *Vous faites bien de faire cette société, ça va mettre de l'animosité* (« animation ») *dans le quartier.* (Dit par le patron d'un bar élégant du quartier de l'Etoile.) *C'est un vrai véhicule.* (Dit par un patron d'hôtel à Fontainebleau en voyant entrer dans son garage une très grosse voiture.) *Une lettre anonyme non signée.* (Ici, à mon avis, il ne s'agit pas d'un pléonasme, mais de l'ignorance de la signification du mot « anonyme ».) (1) *Forniquer* (pour *bricoler*, manigancer). *De l'huile d'Henri V* (« de ricin »). *Un gros Sarah Bernhardt* (« Saint-Bernard »). — « Vous connaissez les mœurs de... (tel insecte) décrites par Fabre » ? — *Oui, j'ai lu ça dans son étymologie. Il est connu comme le houblon* (loup blanc). *Se réveiller en cerceau. Un tapis mielleux* (« moelleux »). *L'os du moine* « l'os à moelle ». — « Moi, je n'aime pas le vin ». — *Alors, ça, c'est de la kleptomanie !* — « Ce costume, c'est de la confection » ? — *Non, je l'ai acheté tout neuf. Ces nouveaux autobus prennent bien les virements.* — « La terre a tremblé en Normandie ». — *Ah ! ah ! ça devient présomptueux ! Pousser des cris de porc frais* (« orfraie »). *Le baromètre à hémorroides* (« anéroïde »). *L'impôt cellulaire* (« cédulaire »). *Une renaissance* (« reconnaissance ») *du Mont-de-Piété. Je me suis adressée aux compétitions* (« compétences », pour « autorités »). *Ce marin-là, il navigue en cabotinage* (« cabotage »). *Dans ces administrations, ils vous renvoyent de Canif à Pilote et de Pilote à Canif* (« Caïphe », « Pilate ») *et on a le derrière comme le devant* (« on est Gros-Jean comme devant ») (2).

Il n'est pas surprenant que les gens complètement illettrés s'expriment de cette façon : les mots qu'ils ne comprennent pas ou comprennent mal, ils ne les ont pas lus, ils n'ont pu voir leur forme, les épeler. Mais il est étrange d'entendre ainsi parler des personnes ayant quelque instruction, étant en rapports quotidiens avec des gens qui parlent bien le français (3).

(1) Dans une certaine classe de la police, *lettre anonyme non signée*, signifie une lettre sans aucune signature ; *lettre anonyme*, une lettre dont la signature n'est pas lisible et qui ne donne pas l'adresse de l'expéditeur. (Ministère de l'Armement, Service de Sécurité, 1940.)

(2) Mais il ne faut pas croire que ces déformations ne se rencontrent que dans le peuple. La phrase qui suit a été dite par une femme de la bonne bourgeoisie de Paris : *Le médecin m'a dit que je devenais sourde, parce que j'avais de la cire humaine* (« du cérumen ») *dans les oreilles.*

(3) De celles-là qui sachant lire et lisant et n'étant point sourdes disent *tarticolis* pour « torticolis », *débrailler* pour « débrayer », *une vie dévergon-*

Ces personnes-là peuvent voir tous les jours dans leur journal — qu'elles lisent souvent en entier, y compris feuilletons et annonces — la plupart des mots et expressions qu'elles déforment. Et lorsqu'on leur fait remarquer leurs fautes, même si elles acceptent de bon gré la rectification, elles retombent dans leur erreur dès que l'occasion se trouve et souvent immédiatement. De plus, elles répètent sans se lasser la même faute. Tandis que le mot en cause, prononcé correctement et avec sa réelle signification, paraîtra deux ou trois fois dans le discours de l'homme qui s'exprime bien, ce mot, déformé ou employé à contre sens, reviendra dix à quinze fois dans le texte de celui qui parle mal, comme s'il était heureux de ce qu'il dit, comme si c'était quelque chose de rare, de beau, de distingué, une trouvaille. Ainsi, qu'on fasse développer verbalement le même sujet par un individu cultivé et par un autre, ignorant ou simplement sans éducation, que le sujet comporte la nécessité d'exprimer plusieurs fois l'idée de « parler à quelqu'un », tandis que l'individu cultivé dira un certain nombre de fois « je lui parle », je lui ai parlé », « il m'a parlé », le nombre des *je lui cause, je lui ai causé, il m'a causé* sera, dans le discours du second, multiplié au moins par trois. Un jour, voulant acheter un couteau dans une échoppe tenue par une femme du peuple, je l'ai entendue dire au moins dix fois *un couteau à vérole*, tandis que, le même jour, dans une boutique dirigée par une personne de classe plus élevée, le mot correct ne fut prononcé qu'une fois.

Il y a là-dedans un facteur psychologique. Une femme, de bonne bourgeoisie et de bonne culture, s'exprimant très correctement en français, voulant m'indiquer la route à prendre, me dit cinq fois — j'ai compté — : « *Vous passez sous le passage à niveau... Vous prendrez la route sous le passage à niveau...* » Et ainsi de suite. Sa pensée était : « sous la ligne du chemin de fer ». Mais, ayant l'habitude de conduire et se souvenant de l'agacement où la mettent les passages à niveau, qu'ils soient fermés ou qu'il faille ralentir ou onduler sur les rails, l'association d'idées se fait, les représentations d'une voie quelconque de chemin de fer et des rails du passage se confondent et se mêlent. Une fois la confusion et la fusion opérées et l'expression fautive émise, quelque chose — peut-être bien le sentiment même de l'erreur — frappe l'ouïe de la personne qui parle et la fait s'accrocher à cet ensemble de sons, qu'elle dit et répète malgré

dée pour « une vie pauvre, misérable ». Et combien de fois ai-je entendu dire *mystique* pour « mystérieux », *fantasque* pour « fantastique », par des gens que leur métier (théâtre) eût dû mieux avertir !

elle... Ce phénomène a certainement une valeur linguistique. La somme de toutes ces erreurs, pour peu qu'elles ne restent pas isolées, a quelque influence à la longue sur la langue et en particulier sur la langue populaire.

Langage enfantin. — On peut considérer plusieurs catégories de langage enfantin.

1° Les premiers mots des petits enfants. De nombreuses études ont été faites sur ce sujet, qui n'intéresse pas spécialement le LP.

2° Le langage qu'emploient les parents en parlant aux enfants. (On en use dans le LP. plus que dans le fr. des classes élevées. Et il n'est pas sans influence sur le langage du peuple où il en demeure une partie dans les termes d'amitié, le langage des amoureux.) Ce langage n'est pas, en réalité, créé par l'enfant, mais par les parents qui s'imaginent être mieux compris du petit en doublant les syllabes, en déformant les mots, cela à la façon de certaines personnes qui s'imaginent se mieux faire comprendre des étrangers en parlant « petit nègre ». J'ai ainsi entendu une jeune Française dire à une Anglaise : « *Moi — beaucoup — aimer — parler — anglais.* » Je pense que l'étrangère n'aurait pas eu plus de peine à comprendre : « J'aime bien parler anglais ».

Voici quelques exemples de redoublement dans cette sorte de langage enfantin : *les piedpieds, la têtête à la fifille, des noenoeils, la gros bébête*, etc. On entend aussi, dans cette sorte de parler, des liaisons bizarres : un *ptit noiseau, un beau ptit nange, le petit nenfant* (de « un n/enfant », etc.) (1).

3° Le parler des enfants qui peuvent déjà s'exprimer couramment dans la langue maternelle (que ce soit le fr. ou le LP.), mais qui ne le parlent pas encore correctement — j'entends par là qu'ils font des « fautes », fautes de fr. ou fautes de LP. Il s'agit habituellement de confusions de formes, d'analogies diverses, d'allitérations naturelles. Ainsi *je voirai* pour

(1) On remarquera que, dans ce langage, il y a fréquemment changement de personne pronominale, la première et la seconde étant alors remplacées par la troisième. Exemples :

Embrassez sa memère, « embrasse ta mère » ; *embrassez sa petite femme*, « embrasse ta petite femme » ; *disez bojou à son père* « dis, dites bonjour à ton, votre père ».

On parle de la même façon aux petits chiens : *donnez sa papatte à la dame* « donne-moi la patte ».

Il faut noter aussi des formes enfantines et amicales telles que : *Pas bouge ;* (« Ne bouge pas »). *Pas touche ;* (« Ne touche pas »), *Fais sissite*, (« Assieds-toi »).

« je verrai » sur le modèle de « je boirai ». « Boir(e) et « voir » sont pour tel analphabète qui les entend à l'infinitif deux verbes semblables, leurs futurs doivent l'être aussi. D'autres enfants disent *je buvrai* au modèle de « je buvais ». Il est naturel que de « cueillir » l'enfant forme le futur *cueillirai* au lieu de « cueillerai ». Notons aussi *je boivais*, *vous disez*, etc. Ces formes sont employées par beaucoup d'enfants de parents instruits tant qu'on n'a pas pris le soin de les en corriger.

Ceci est très important pour la formation du LP., comme ce le fut autrefois pour la formation du français d'aujourd'hui, comme cela doit l'être pour le français de l'avenir, malgré les grammairiens et l'instruction « obligatoire ». Nombre de formes employées par les enfants restent dans leur langage d'adultes, surtout dans les verbes. Pour les adjectifs, il semble que la tendance actuelle à rendre invariable l'attribut apparaît dès l'enfance qui mêle la notion de l'adjectif et de l'adverbe. « Bien » et « beau » sont des idées voisines. *Elle est très beau* ressemble à « elle est très bien ». Pour les substantifs, il y a souvent, très naturellement, confusion de genre. Puisqu'on dit « une opération » on doit dire *une opéra*. « L'argent », qui commence par *la*, est du même genre que « la » femme. « L'appel » : *la pel*, comme « la pelle ». L'enfant entend dire « un n hôtel ». Et souvent à Paris « un » lié à une voyelle qui suit se prononce de façon vague : on peut entendre aussi bien *u* que « un » et *eu*. De plus, l'accent tonique de phrase n'est pas sur cet « un » atone. L'enfant entend donc *une hôtel*. Donc *hôtel* est féminin. De même, on dit plus fréquemment en fr. « bo n air » que « bon n air ». On entend *bonne air*. Donc *air* est féminin.

D'ailleurs l'évolution des langues est affectée évidemment par les changements que chaque génération apporte au parler de la précédente. Et ces changements commencent dès l'enfance.

4° Il y a des mots spécialement enfantins, historiquement français, onomatopées ou autres, inventés par les enfants ou par les parents (1), qui sont passés dans la langue. Tels *bobo*, *nanan*, *caca*, *pipi*, *néné*, *lolo*, *dodo*, etc., etc. On les emploie beaucoup dans le peuple. *Ca, c'est du nanan*, « c'est bon », « c'est agréable, beau, facile »... *Je vais faire mon pipi*, dit par un adulte, est populaire, c'est une façon non grossière de s'exprimer. Ceci appartient à la langue du bas peuple : *Si tu bouges, je vais te faire du bobo.*

(1) Une phrase humoristique, inventée de toutes pièces, mais typique, marque bien le genre des textes, parlés ou écrits, qu'on offre aux petits enfants : *Les nénés de la nounou de Lili ont du lolo.*

Termes d'amitié. — Les mots d'amitié, d'amour, le langage des amants sont, en partie, comme je l'ai marqué plus haut, empruntés au langage enfantin. C'est donc avec l'étude de ce langage que je dois noter, parmi les plus fréquemment employés, ceux qui suivent : *mon ange, mon ange adoré ; ma belle cocotte* (*bèleùcocotte*) ; *ma belle-jolie* (*bèleù-jolie*) ; *mon bichon ; mon bijou ; mon chou, ma choute, mon chouchou, ma chouchoutte ; mon coco, ma cocotte ; ma crotte ; mon Jésus* (est prononcé *Jâsus*), *mon lapin, mon p'tit lapin ; mon loup, ma loute, mon loulou ; ma louloute ; mon mimi, mon beau mimi ; mon rat ; mon toto; ma totote.*

Formation des différentes parties du discours. — Les règles générales et particulières de formation s'appliquent à toutes les parties du discours. Il est bon cependant de faire quelques remarques au sujet des adjectifs, des verbes et des adverbes. En LP., bien plus encore qu'en fr., l'adjectif est souvent un simple substantif employé comme adjectif et invariable. Ex. : *tourte, manche, marteau.* Ici, il n'y a pas d'adj. fr. correspondant. Mais le LP. prend parfois pour adj. des subst. fr. qui ont un adj. correspondant. Ainsi le LP. dit : *je suis enthousiasme, je suis asthme, je suis tuberculose,* pour « je suis enthousiaste », « asthmatique », « tuberculeux » (1). D'autres adj., qui sont en même temps des participes passés, ont perdu l'accent final, accent tonique et accent d'écriture. Ex. : *je suis gonfle, je suis enfle* (« gonflé », « enflé »).

Verbes. — Comme en fr., presque tous les verbes nouveaux sont de la première conjugaison. Ainsi : *amocher.* Très rares sont ceux de la seconde : *s'amochir.* Il ne se fait plus de verbes de la troisième. La quatrième perd souvent son « r » à l'infinitif. *Foute, rompe, connaîte, dissoude, restreinde,* (« foutre », « rompre », « connaître », « dissoudre », « restreindre »). Qqf., elle rentre dans la première: *fouter* (rare), *romper* (assez rare). Le verbe *fiche* est le verbe « ficher », dont l'infinitif est particulier.

Adverbes. — Un certain nombre d'adverbes du LP. sont des adjectifs que le fr. n'a pas adverbialisés. Ainsi *pareil* (adv. : « pareillement », « également », « de même »). En général, le LP. forme ses adverbes comme le fr. Les mots comme *tourtement* (« mal, stupidement, beaucoup, très ») s'entendent qqf. en LP., mais ne figurent pas au dictionnaire : presque tous les adjectifs du LP. pouvant supporter le *ment* ou *ement* l'utilisent adverbialement.

(1) En revanche, on dit souvent en LP. : *je suis patriotique.*

MOTS TOMBES EN DÉSUÉTUDE

En LP. (comme aussi en fr.), il arrive que des mots, après avoir vécu plus ou moins longtemps, d'une vie plus ou moins brillante, utile, forte, saine, tombent malades et meurent. Il y a, en fr., des mots aujourd'hui fort usuels — courants — que le LP. est en voie de délaisser, d'autres qu'il n'emploie presque jamais plus. Mettant de côté certains termes difficiles qui ne sont pas faits pour le LP., une bonne part des termes abstraits, d'autres encore qui ne sont pas absolument utiles pour l'expression d'idées simples et moyennes, il y a beaucoup de mots très simples, fréquents et utiles, qui ne figurent plus guère dans le vocabulaire de LP. Ainsi « parler » ne se dit presque plus. On le remplace en LP. par *causer*. « Je parle à qqn. » se traduit du fr. en LP. par *je cause à qqn*. Le verbe *parler* demeure cependant dans certaines locutions telles que : *tu parles ! vous parlez ! c'est moi que je vous parle !* (bien que cette dernière phrase s'entende de moins en moins et soit remplacée par *c'est moi que je vous cause*).

« Second » a presque complètement disparu. « Femme » avec la signification d' « épouse » est de plus en plus remplacé par *dame ;* « fille » (filia, daughter) par *demoiselle, petite jeune fille, fillette, gamine*. Ainsi le fr. a-t-il perdu jadis les mots « garce », « pucelle » devenus l'un injurieux, et l'autre inconvenant (1).

(1) Ici on assiste à un phénomène particulier du français — et déplorable. La prise en mauvaise part des mots charmants « fille », « baiser », « pucelle » marque un fâcheux état d'esprit linguistique. Dans ces conditions, la langue la plus riche s'appauvrirait. « Garce », « garse », féminin de « gars », nous manque beaucoup. Nous n'avons pas un vocabulaire nombreux et nuancé pour exprimer l'idée de fille, comme en Angleterre : girl, maid, maiden, young lady, lass, wench... Mais qu'on n'aille pas de là conclure que les Français ont eu, lors de ces ostracismes linguistiques, si mauvaise opinion des femmes qu'ils furent obligés de rejeter les termes qui les désignaient. C'est au contraire excès d'« honnêteté ». Il y avait tant de respect pour la vierge qu'on a voulu à tout prix éviter de la confondre dans le langage avec la « garse », la fille qui se conduisait mal. D'autre part, des termes comme « putain » sont devenus grossiers, on dit « prostituée » ou « grue » dans la société polie. Tout cela a quelque raison d'être. Mais, dans le même ordre d'idées, nous assistons à un phénomène parfaitement ridicule : des termes sont abandonnés, non parce qu'ils pourraient évoquer une pensée de bassesse, de vilenie, de péché, mais pour ce qu'ils marquent une infériorité de situation. Le populaire *votre dame* pour « votre femme » exprime sans doute la volonté d'affirmer que toutes les femmes, celles du peuple entre autres, sont des dames, de grandes dames, des « ladies ». Et c'est peut-être l'esprit de vanité qu'il faut voir dans le fait que le mot « commis » est devenu *employé*, puis *fonctionnaire*, dans les services de l'Etat. De même « employé »

Beaucoup de mots fr., autrefois courants dans le LP., en ont disparu aujourd'hui, remplacés par d'autres mots populaires, les mots disparus paraissant au peuple trop nobles ou trop bas, trop compliqués, pas assez précis, ou ayant un trop grand nombre de significations diverses ; ou bien encore s'approchant trop par le son d'autres mots de sens différent et enfin, simplement, ayant vieilli. Ainsi « paroles », « discours » (dans le sens de « parole ») ne se disent guère en LP. On dit à leur place *boniment, boniments, bobards.* (Ceci plutôt péjoratif. Quand on n'emploie pas ces mots, on les remplacera par *choses* ou simplement des pronoms : *ce que*, etc.) « Froisser » (« blesser qqn. dans ses sentiments ») se dit toujours en LP. *vexer*, « froisser » et « blesser » ne s'employant en LP. qu'au sens physique. Mais ces pertes sont souvent compensées par de nouvelles créations populaires.

CHOIX ET EMPLOI DES MOTS

Dans le vocabulaire général de la langue française et en particulier dans le vocabulaire populaire, le peuple ne choisit pas les mots seulement d'après leur signification, leur utilité et pour la clarté de l'expression, mais en raison de l'euphonie, telle qu'il l'entend, et aussi pour plusieurs autres causes : facilité de la prononciation, force de l'expression, image évoquée par le mot, image constituée directement par le mot, créée par le mot, sonorité du mot dans son ensemble ou dans l'une de ses parties. Certains mots trop courts ou trop sourds sont délaissés par le peuple qui leur préfère d'autres mots plus sonores, ou plus longs ou plus forts. Ainsi « rire » n'est plus guère employé que dans la locution *vous me faites rire* (« ce que vous dites est stupide ») et est généralement remplacé par *rigoler*, *se marrer*, etc. « Lit » devient *pieu*, *plumard*, *plume*, *pajot*, *panier*, etc. « Lire » dans le langage familier est souvent remplacé par *bouquiner*.

Le peuple répugne à employer certains mots, certaines tournures de phrases, certaines prononciations qui appartiennent au français correct. Cette répugnance peut être instinctive, personnelle ou naturelle ; elle est souvent née de l'idée que telle ou telle façon de s'exprimer ne convient point au rang social qu'on occupe, et ferait courir à la personne qui parle le risque d'être raillée ou reniée par les camarades.

D'autres causes d'un ordre différent interviennent égale-

dans les administrations privées, devient *collaborateur*, « commis-voyageur » *voyageur de commerce* (et aujourd'hui *voyageur* tout court). A moins qu'il s'agisse ici de « mots nobles. » (Voir MOTS NOBLES.)

ment dans cette répugnance : l'affectation et la timidité, qui empiètent l'une l'autre sur leur domaine respectif ; l'effort vers une certaine élégance, que ce soit celle des *bourgeois*, ou celle des voyous ; le snobisme et la mode populaire du moment, c'est-à-dire la vogue passagère des mots et des locutions.

Il faut citer, dans cet ordre d'idées, l'exemple suivant. Une vieille femme de ménage, d'origine parisienne, mais travaillant dans une maison où toute la domesticité était paysanne, employait le mot *siau* pour « seau ». Or *siau* n'est guère parisien. On lui demande pourquoi elle s'exprime ainsi. Réponse : *j'sais ben qu'i faut dire* « seau », *mais j'ose pas dire comme ça, passque les gens d'ici, i croyeraient que j'suis fière.*

Au contraire, voici un ouvrier parisien qui, dans l'atelier, parle naturellement et assez correctement le français, mais qui, appelé au bureau du patron, change sa façon de s'exprimer et dit, par exemple, *cintième*, alors qu'à sa machine il dit « cinquième ». Il pense sans doute que *cintième* est plus distingué.

A ce propos, il faut noter qu'il existe en LP. des mots distingués. Ainsi, *conséquent, décéder, immeuble* sont les mots pour « important », « mourir », « maison ». On apprend aux enfants à s'exprimer ainsi *dans le monde. Centimes* est plus distingué que « sou ». On peut remarquer à cette occasion que la receveuse de tramway qui, avec élégance et distinction, dit *soixante-quinze centimes*, croit parler beaucoup mieux que la receveuse qui dit simplement « quinze sous». (Anciens prix d'avant-guerre.)

Parmi les adjectifs admiratifs, laudatifs, le mot « beau » est peu employé dans le peuple. Il est remplacé par *joli, mignon, grandiose. Notre-Dame de Paris* (l'église), *c'est bien joli. Fort comme la Mort* (le roman de Maupassant), *c'est mignon. Grandiose* ne s'emploie pas dans le sens français, mais signifie plutôt « très beau » (quand il s'agit, par exemple, d'un appartement agréablement meublé, vaste, aéré, etc.). Signifie aussi « grand », « important ». Tel magasin de nouveautés est *plus grandiose* que tel autre.

Enfin, dans le choix des mots, on remarquera que le peuple souvent préfère, et avec raison, les mots qu'il comprend, dont il comprend la formation ; par exemple : *malcommode, pas croyable, mal poli* seront préférés à « incommode », « incroyable », « impoli » ; l' « in » privatif ayant la même forme que « in » (en, dedans : « inclus », « incarcération », etc.), ce qui prête à confusion. D'autre part, le peuple aime aussi à employer de nombreux mots qu'il ne comprend pas, mais qu'il trouve nobles, grands, beaux.

NOTES SUR QUELQUES MOTS POPULAIRES

Poilu.

En LP. « homme » se dit *homme*, *gars*, *poilu*, *type*, qqf., dans certains milieux, *mec*. Ces mots ne doivent être pris ni en bonne ni en mauvaise part. Leur sens exact est « homme ». Mais, de même que « homme » en fr. peut être employé avec force pour marquer les qualités viriles — noblement viriles — d'un individu (« celui-là, c'est un homme ! »), de même, en LP., *gars* et *poilu* signifient, dans certains cas, « homme fort, solide, robuste ». On disait, avant la première guerre mondiale : *c'est un poilu !* comme on aurait dit : *c'est un costaud..., il n'a pas froid aux yeux..., il a du poil aux bras..., il a du poil...* (le poil étant le signe de la virilité). Dans l'armée trois mots existaient pour « soldat » : *bonhomme* (pl. *des bonhommes*), *gars* et *poilu*. *Poilu* était certainement le moins usuel de ces trois termes. Un journaliste inconnu ayant entendu le mot par hasard, le « lança » au commencement de cette guerre. Il fit fortune à l'arrière chez les civils bourgeois. Puis, après un certain temps, il *remonta* au front et devint classique. C'est fâcheux, car le mot manque de grâce. Mais il n'y a plus rien à dire maintenant, sur ce sujet : le mot *poilu* est entré dans l'histoire et dans la gloire.

Boche.

Boche est une terminaison populaire s'ajoutant au radical de certains mots. Elle n'est pas particulièrement péjorative. Ex. : *Rigolboche*, de *rigolo*, *rigol* (*o*)*boche* ; *Italboche*, *de Italien*, *Ital*(*ien*)*boche* ; *Alboche*, de *Allemand*, *Al*(*lemand*)*boche*. D'où *Al* étant tombé, *Boche*. Des flots d'encre ont coulé à ce sujet : quelques lignes suffisaient. Mais il est évident qu'après les deux guerres, surtout la seconde, il ne peut qu'être pris en mauvaise part.

Bourgeoiserie, *mairerie*, etc.

« Bourgeois » se prononce souvent, en LP., *borgeois*. Il est plus rare d'entendre l' « ou » se transformer en *o* dans le mot « bourgeoisie ». Mais le peuple prononce presque toujours *bourgeoiserie* (*bourjouàzrîe*). Si on dicte ce mot à un homme du peuple, en prononçant nettement « bourgeoisIE », cet homme du peuple qui l'a entendu des milliers de fois ainsi correctement prononcé, par des politiciens, par exemple, dans les réunions publiques ; qui l'a lu, sans doute, bien souvent, l'écrira neuf fois sur dix *bourgeois*ERIE. Par contre, il écrira « mairie » correctement et prononcera *mairerie* (*maireùrie* ou *mairr'rie*). De même

pour *pharmacerie*. Ces mots sont ainsi prononcés et écrits par analogie avec les mots comme *gendarmerie*, *serrurerie*, etc.

Soûlographe, soûlographie.

Ce sont des mots détestables, non parce qu'ils sont « hybrides », mais parce que laids en eux-mêmes et dénués de sens. *Soûlot* et *soûlerie* demeurent infiniment préférables. *Soûlographe* et *soûlographie* ne sont pas des mots d'origine populaire, mais ont dû germer dans la cervelle de quelque bohême frotté de grec, mais non lettré. Le peuple n'aurait pas forgé cette laideur.

GENRES

Il y a en LP. comme en fr. deux genres, le masculin et le féminin.

Certains substantifs, masculins en fr., sont féminins en LP., et inversement. (Voir SUBSTANTIF).

REMARQUES. — Il ne reste, en LP. comme en fr., que peu de vestiges du neutre. Cependant semble être du neutre le genre du pronom *il* dans les phrases comme celles-ci : *ma femme, il m'a dit* (« ma femme m'a dit »). Cette façon de parler est considérée généralement comme particulière aux Auvergnats. Mais on l'entend qqf. à Paris, dans le peuple.

On éprouve parfois le besoin, en français parlé, de marquer une sorte de neutre, gêné qu'on est par l'obligation de donner un genre, c'est-à-dire souvent en pensée un sexe, à des choses inanimées, surtout pour le sujet du verbe : « il », « elle ». On se heurte aussi à cette difficulté en français littéraire écrit. Là, au lieu d'employer le pronom, on répète le mot — le nom de la chose ou bien on prend quelque autre tour. En parlant, un peu plus fréquemment en fr. fam. et encore plus en LP., on emploie *ça*. C'est une sorte de renaissance du neutre. *Ça* sert aussi en LP. pour les collectifs : *les femmes, ça veut toujours plus qu'on leur en donne.*

NOMBRES

Le pluriel a disparu du fr. parlé dans la plupart des substantifs et adjectifs. Le LP. en accélère la disparition dans certains cas. Ainsi, les substantifs terminés en « al », dont le pluriel est « aux » en fr., demeurent souvent invariables au pl. en LP. Ex. : *les chevals, les amirals, les mals* (1). De même pour les adjectifs en « al ».

Par contre, le LP. donne parfois un pluriel au commencement du mot. *Entre quatt'z yeux, beaucoup d'z yeux dans le bouillon. Cent z hommes. J'ai chez moi une dizaine de zouvrières.* Si la langue évoluait naturellement, sans écriture et sans enseignement officiel, on verrait peut-être l' « s » final non prononcé du pluriel être remplacé par un « z » au commencement du mot lorsque la première lettre est une voyelle ou un « h » muet et par une syllabe composée d'un « z » et de quelque voyelle lorsque la première lettre est une consonne. Dès aujourd'hui, si l'on enseignait phonétiquement le français, on devrait dire (en considérant que les noms de nombre entraînent le « z ») : *homme* (*om*), au pluriel *zhommes* (*zom*) ; *femme* (*fàm*), au pluriel *femmes* (*fàm*), invariable.

QUELQUES PLURIELS PARTICULIERS AU LP.

(fr.)	(LP.)
un coq (kok)	*un coq (kok, ko)*
des coqs (kô)	*des coqs (kok)*
un bœuf (beùf)	*un bœuf (beùf, beu)*
des bœufs (beu)	*des bœufs (beùf)*
un œil (eùy)	*un œil (eùy)*
des yeux (yeu)	*des œils (eùy)* *des nœils (neùy)* *des yeux (yeu, zyeu)*
un œuf (eùf)	*un œuf (eùf)*
des œufs (cu)	*des œufs (eùf)*
un bonhomme	*un bonhomme*
des bonshommes	*des bonshommes*

(1) ***Des bails, des ails.*** Mais j'ai entendu : *des éventaux. Et les combats navaux* doivent exister encore.

ARTICLE

D'une façon générale, comme en fr.

L'*e* de *le* s'élide un peu plus souvent en LP. qu'en fr.

L'article féminin singulier *la*, comme en fr.

« Les » se prononce *lé* quand il n'y a pas de liaison à faire, *léz* avec la liaison. La prononciation correcte fr. est « lè » et « lèz », mais il est fréquent d'entendre les gens cultivés dire *lé* et *léz*. Ex. : « les hommes », « les femmes ». Prononcez *lé z om, lé fàm* (en LP. et souvent en fr.).

La liaison de « les » avec un mot commençant par voyelle ou h muet se fait toujours en fr. Car c'est le véritable et presque seul signe du pluriel à l'audition, les autres liaisons ayant disparu. De même en LP.

« Du », « au », « aux », en LP. comme en fr. Parfois « aux » devient *à les*. Ex. : *donne-le voir à les types qui sont là.*

ARTICLE INDÉFINI

« Un », « une ». « Un » se prononce toujours *in* en LP. (Pour « une », voir PRONONCIATION.) Parfois *un* est suivi de *de*. Ex. : *Y a un d'boucher dans la rue du Temple qui...* (pour : « il y a un boucher... qui... »). *J'ai une de casserole qu'elle est trouée.*

ARTICLE PARTITIF

Au pluriel, *des* demeure devant l'adjectif qualificatif placé avant le substantif. Ex. : *Des petits enfants, des belles femmes* (fr. : « de petits enfants », « de belles femmes »). De même pour *du* : *du bon vin, du beau gâchis.*

DÉCLINAISON, CAS

C'est avec l'étude de l'article que doit se faire en français celle de la déclinaison. Les déclinaisons ont presque complètement disparu de certaines langues modernes européennes, par exemple en anglais, où le seul cas qui subsiste dans la déclinaison du substantif, est le génitif (« 's »). En fr., les prépositions ayant remplacé les flexions des déclinaisons, on peut considérer que les contractions « du » (de le), « au » (à le), « des », « aux », sont des formes de déclinaison. Remarquer aussi que le signe du pluriel pour les substantifs n'existe plus guère en fr. parlé que

grâce à l'article (et aussi, à certains mots indiquant le pluriel : les noms de nombre, « plusieurs », « beaucoup de », etc., et enfin à certaines liaisons). On pourrait donc dire que la déclinaison à flexion est remplacée par des préfixes : « le », « la », « les » ; « du », « de la », « des », etc. Les pronoms ont gardé une partie de l'ancienne déclinaison (« je », « m' » « me » « moi » ; « il », « lui », « eux », etc.). Mais on trouve encore en fr. et en LP. de nombreuses traces de l'ancien esprit des déclinaisons dans certaines constructions. D'autre part, les mêmes prépositions n'étant pas toujours employées en fr. et en LP. pour le même usage, il est utile d'examiner les cas de la déclinaison en fr. et en LP., bien que les flexions en aient disparu.

Génitif. — Certaines constructions peuvent être considérées comme un souvenir du génitif. Dans l'ancien français, des expressions comme « l'Hôtel-Dieu », « la Mort-Notre-Seigneur », « l'Epée Roland » signifiaient « l'Hôtel de Dieu », « la Mort de Notre-Seigneur », « l'Epée de Roland ». Cette construction s'est conservée dans un grand nombre de noms de lieu, de noms de famille, de noms de fêtes religieuses, de noms de rues, etc. Actuellement, le langage commercial, qui est plus répandu en LP. qu'en fr., donne des génitifs de ce genre : *Une fine maison* (« une fine champagne de la maison »). Les constructions telles que : *Je connais une de femme qui..., j'étais seule de femme..., ça fait deux de bonnets que je perds*, etc., peuvent être considérées comme marquant un génitif.

Datif. — Le datif remplace, en LP., le génitif de possession du fr. ; c.-à-d. *à* remplace « de ». Ex. : *La femme à Ugène ; la mère à Jules ; c'est le livre à Pierre.*

Accusatif. — En LP., l'accusatif et le datif s'emploient parfois, après certains verbes, à l'inverse du fr. Ex. : *tu l'apprends à mal faire* (« tu lui apprends ») ; *je lui ai empêché de partir* (« je l'ai empêché ») ; *on lui a aidé à se débiner* (« on l'a aidé »).

Ablatif. — L'ablatif, cas latin correspondant à plusieurs autres cas d'autres langues, par exemple à l'instrumental et au prépositionnel russes, correspond en fr. aux idées : où ? comment ? par qui ? par quoi ? d'où ? etc. En LP. il se tourne parfois par l'apposition simple. Ainsi les expressions *cousu main, brodé main* (« à la main ») ; *voyez caisse !* (« voyez à la caisse »), etc.

On peut considérer comme une sorte d'ablatif particulier au LP. les formes populaires marquant l'idée de mouvement : j'en *de*viens ; l'endroit d'où je *de*viens ; je viens de *d'*là ; je *de*viens de *d'là.*

Remarque. — Les expressions telles que *un tissu laine, une étoffe soie et coton*, qui appartiennent au langage commercial,

signifient un « tissu fait avec de la laine », « une étoffe faite avec de la soie et du coton » ; ou bien « un tissu de laine », « un tissu *en* laine », etc. Ce sont plutôt des expressions correspondant à l'ablatif qu'au génitif. Le LP. pour toutes les matières d'origine (principalement les métaux) préfère *en* à « de ». Ex. : un tissu *en* laine, un bijou *en* or, une table *en* bois.

SUBSTANTIF

SUBSTANTIFS MASCULINS

Sont masculins en LP. les subst. qui sont masc. en fr., plus un certain nombre de subst. qui le sont devenus pour des raisons diverses. Ainsi *le dynamo* (fr. « la dynamo ») doit son changement de genre à sa terminaison masculine. *Le couleur* (fr. « la couleur ») doit son changement de genre à l'habitude qu'ont les professionnels du textile, du tissu, du vêtement, etc., de dire *le noir et le couleur.* (Mais on ne dit pas *un beau couleur* ; avec l'adj. couleur reprend le féminin.)

« Ordonnance », subst. fém. en fr. correct (le soldat qui sert de domestique à un officier), est masculin avec cette signification, non seulement en LP. mais aussi en fr. courant. On n'imagine pas un capitaine disant « mon ordonnance est très gentille ».

SUBSTANTIFS FÉMININS

Sont féminins en LP. les subst. qui sont fém. en fr. De plus, sont fém. en LP. un certain nombre de subst., masc. en fr., qui commencent par une voyelle ou un *h* muet et finissent par une consonne prononcée ou une terminaison féminine ; sauf, bien entendu, ceux qui représentent un être masculin. (On dira « un instituteur », un « Arabe », « un opérateur », comme en fr.) (1).

(1) Si l'imprimerie et l'instruction « obligatoire » n'existaient pas, on verrait peut-être prochainement le genre des substantifs se régulariser, non d'après leur origine, latine ou autre, mais d'après leur forme. Tous les mots finissant par un *e* muet et commençant par une voyelle ; tous les mots finissant par une consonne prononcée et commençant par une voyelle deviendraient féminins. Plus tard, suivraient les mots commençant par une consonne et se terminant soit par une consonne prononcée, soit par une consonne suivie d'un *e* muet. Les autres seraient masculins. Il y aurait naturellement quelques exceptions. Ainsi des mots comme *argent*, aujourd'hui féminin, en LP. demeureraient féminins, des mots comme *poison* redevien-

Ce n'est pas une règle absolue. L'usage seul peut enseigner quels sont les mots de cette sorte auxquels il vaut mieux donner le genre féminin. Ainsi *étage, œil*, ne sont jamais féminins.

Air, alcool, amour, appel, éther, éventail, exercice, héritage, hippodrome, hôtel, obstacle, obus, omnibus, orage, ouvrage, ulcère, usage, ustensile, etc., sont féminins en LP. Ex. : *L'air est bonne. L'appel est faite. Une petite hôtel.*

Certains mots commençant par une voyelle et terminés par une voyelle sonore, ou une voyelle nasalisée, comme *opéra, argent* (ex. : *il m'a fait perdre ma pauvre argent*), sont aussi féminins en LP. Remarquer que, inversement, « auto » est fém. en fr. et généralement masc. en LP. *Légume* est toujours féminin, en LP. ; *poison*, qqf. (1).

NOMS PROPRES

Les noms propres suivent les règles générales du fr.

Souvent, en LP., l'article précède le prénom. Ex. : *la Marie, la Louise, le Louis.*

Un certain nombre de prénoms se prononcent autrement en LP. qu'en fr. Ex. : *Ugène* (« Eugène »), *Maltide* (« Mathilde »).

Les diminutifs sont en général les mêmes qu'en fr. Mais ils sont plus fréquents en LP. qu'en fr. et s'appliquent en LP. aux adultes, ce qui est rare en fr., où ils sont plutôt réservés aux enfants. Il y a des diminutifs populaires que le fr. n'emploie jamais. Ex. : *Julot, Nénesse* (« Ernest »), *P'tit-Louis.*

PRÉNOMS ET DIMINUTIFS

Cette liste contient les prénoms les plus répandus et leur prononciation populaire, lorsqu'elle diffère du fr. Elle contient également ceux des diminutifs qu'on emploie plus spécialement en LP., ou qui, en fr., ne s'appliquent d'habitude qu'aux enfants, tandis que le LP. les emploie également pour les adultes. Cette liste ne comprend pas les diminutifs comme : *Jeannette, Louisette*, qui sont devenus de vrais prénoms, faits

draient féminins ; *main* ne deviendrait point masculin ; les mots représentant des êtres masculins tels : « aviateur », « enseigne », « capitaine », « maître », demeureraient masculins.

(1) Le genre, dans la vie d'une langue, est sujet à changement. L'allure des mots, l'aspect masculin ou féminin de sa terminaison et bien d'autres causes déterminent, dans certains cas, le genre, quoiqu'il n'y ait aucune raison réelle pour cela. Plusieurs des mots qui précèdent, aujourd'hui masculins en français et féminins en LP. ont été autrefois féminins en français.

au modèle des Henriette, Georgette, Charlotte, tirés des prénoms masculins, non plus que les diminutifs comme Jeannine, Josette, Yvonnette, Lucette, etc., qui n'ont rien de populaire. Les noms : Lili, Lulu, Loulou, Mimi, etc., sont aussi employés en fr. qu'en LP. Enfin, le LP. possède un certain nombre de diminutifs comme : *Tata*, *Zizi*, *Coco*, qui s'appliquent à des noms avec lesquels ils n'ont aucun rapport, ni comme son, ni comme écriture.

Noms propres en fr.	Prononciation en LP.	Diminutifs
—	—	—
Adèle	id.	*Dèdèle*
Adolphe	id.	*Dodolphe*
Albert	id.	*Bébert*
Albertine	id.	*Titine*
Alice	*Alisque*	*Lili*
Alphonse	id.	*Phonphonse*
Amélie	*Emélie*	*Mélie, Lili*
André	id.	*Dédé*
Andrée	id.	*Dédé, Dédée, Dédette*
Anna	id.	*Nana*
Antoine	id.	*Toine, Tony*
Antoinette	id.	*Toinette, Nénette*
Auguste	*Augusse*	*Gugusse*
Baptiste	*Batisse*	
Charles	id.	*Charlot*
Clotilde	*Clotile*	
Daniel	*Dagniel*	
Edmond	id.	*Monmond*
Emilie	id. et *Emélie*	*Mélie, Lili*
Ernest	*Ernesse*	*Nénesse*
Ernestine	id.	*Titine*
Eugène	*Ugène*	*Gégène*
Eugénie	*Ugénie*	*Nini*
Euphémie	*Uphémie*	*Phémie, Mimi*
Félix	*Félisque*	
Georges	id.	*Jô, Geô*
Germaine	id.	*Maimaine*
Gustave	id.	*Tatave*
Hélène	id.	*Lélène*
Henri	id.	*Riri*
Isidore	id.	*Zidore*
Joseph	id.	*Jô*
Jules	id.	*Julot*
Léontine	id.	*Titine*
Louis	id.	*P'tit Louis*
Madeleine	*Magueleine* (*Maglène*)	(« Madelon » est fr. plutôt que LP.)

Noms propres en fr.	Prononciation en LP.	Diminutifs
Marguerite	*Margritt*	*Margot* (fr. et LP.)
Mathilde	*Maltide*	
Pierre	id.	Pierrot (fr. et LP.), *P'tit Pierre*
Raphael	id.	*Rapha*
Robert	id.	*Robichon, Bobichon*
Théodore-phile	id.	*Théo*
Victor	id.	*Totor*

REMARQUE. — L'homme du peuple, lorsqu'on lui demande ses nom et prénom, donne presque toujours le nom avant le prénom (LP. *petit nom*). Ex. : *Durand Louis*, *Moreau Jules*. Cette coutume est née de la paperasserie officielle, militaire ou autre, où le patronyme est cité le premier. Les femmes ne suivent pas, d'habitude, cette règle.

SOBRIQUETS

Les sobriquets, ou surnoms, sont fréquents en LP. Il arrive qu'ils s'attachent officiellement au patronyme. Parfois même ils le supplantent. C'est ainsi qu'on les trouve fréquemment dans les comptes rendus des tribunaux et jusque dans les actes d'état civil. On peut classer les sobriquets en sept classes principales.

I. — Prénoms, déformés ou non. Ex. : *Durand*, dit *Marcel ; Dupont*, dit *Théo ; Dubois*, dit *P'tit Louis ; Duval*, dit *Julot*, etc.

II. — Noms d'origine : *Fourier*, dit *Le Bourguignon* ou *Bourguignon ; Toussaint*, dit *Le Nantais* ou *Nantais ; Castanet*, dit *Limousin ; Marie La Bretonne*, etc.

III. — Noms marquant une particularité physique ou morale, une habitude, un genre, une manie, un vice : *Le Rouge*, *La Rouquine*, *Le Boiteux*, *Jambe-de-Laine*, *Patte-Folle*, *Fil-de-Fer*, *Bec-de-Gaz*, *Mes-Fesses*, *Le Bicot* (s'appliquent à un homme qui ressemble à un Arabe), *Jus-de-Chique*, *Le Bosco*, *La Boscotte*, *Barbe-à-Poux*, *Grand-Père*, *N'a-qu'un-Œil*, *L'Assassin*, *Ma-Tante*, *Ma-Jolie*, *Marie Gros-Cul*, *La Comtesse*, *Belle-Gueule*, *Casque-d'Or*, *La Vache*, *La Bleue* (buveur d'absinthe), *Ma Pipe*, *Quatt'crans* (sous-officier ayant coutume de menacer ses subordonnés de leur *foutre quatre crans*), *Tout-Laid*, *Tout-Moche*, *Coco-Bel-Œil*, *Bébé-Rose*, *l'Asticot*, *l'Aztèque*, etc. (1).

(1) *Cf.* le célèbre roman de M. Francis Carco, *Jésus-la-Caille*. On y trouve, entre autres, les sobriquets suivants (apaches et prostituées) : *l'Araignée*,

IV. — Noms venus des métiers ou états, des opinions politiques, des aventures passées : *Chie-dans-l'eau* (ancien marin), *Le Joyeux* ou *Joyeux* (ancien soldat des bataillons d'Afrique), *Le Président, La Sociale, Monsieur l'Abbé, l'Anarcho* (prononcer : *anarko*), etc.

V. — Noms pris dans les romans et pièces de théâtre ; noms de personnages célèbres, de personnages historiques, d'acteurs et de chanteurs connus, de politiciens en vue, de souverains et chefs d'Etats : *d'Artagnan, Badingue, Cyrano, Deibler, Fantômas, Judex, Lagardère, Mayol, Rocambole, Zigomar*, etc.

VI. — Surnoms particuliers à la classe des malfaiteurs. Ces surnoms appartiennent tous à l'une ou à l'autre des catégories énoncées ci-dessus. Les surnoms populaires de ces catégories sont également employés par les apaches, mais les suivants ne le sont guère que par eux : *Le Costaud, la Terreur, le Costaud du Montparno, La Terreur de la Glacière, Ver-de-Vase, Œuf de Pou*, etc.

VII. — Changements de patronymes, sans raison appréciable : *Durand*, dit *Martin ; Bontemps*, dit *Marois ; Lehaut*, dit *Picot*, etc.

ADJECTIF

ADJECTIFS QUALIFICATIFS

ADJECTIF ÉPITHÈTE

Généralement, en LP. comme en fr. Cependant un certain nombre d'adjectifs se terminant par « c » ou « f » sont invariables en LP., qu'ils soient épithètes ou attributs. Ex. : *elle est maladif, une femme maladif, une balle explosif* (« explosible »), *ma veste est sec, une boisson sec*. Et même qqf. : *une femme veuf*, tandis qu'on dit « une veuve » (1).

Certains adjectifs de formation récente sont invariables.

l'Arpette, Bambou, la Bataille, la Beigne, Charlot des Halles, Criquet, Dédé-la-Gosse, Fesse-de-Rat, la Flemme, Gueule d'Amour, Marie-la-Thune, Pépé-la-Vache, Mes Pognes, Pompon-la-Fille, la Puce, la Rembourrée, Vingt-Deux.

(1) On entend, par contre, des hommes dire : *je suis veuve*. *Veuf, veuve* a souvent le sens en LP. (et plus encore en fr. fam.) de « seul, e » « provisoirement seul, e ». On dit en fr. fam. *je suis veuf, veuve*, lorsque l'autre conjoint est absent pour quelque temps.

Ainsi : *chic*, *bath*, etc. (Ils prennent même rarement le pluriel. On dit plutôt *des chic individus* que *des chics individus*. De même *des femmes chic*.)

Les adjectifs qui ne sont que des substantifs adjectivés demeurent invariables. Ex. : *Elle est marteau. Une femme marteau. Ils sont marteau.* Dans la même catégorie, il faut ranger les adjectifs comme : *croûte*, *gourde*, *tante*, *tourte*, *vache*, etc., qui ne prennent pas le pluriel.

Quelques adjectifs ont en LP. un fém. autre que celui du fr. « Bleu » fait qqf. en LP. *bleuse* au fém. ; « bizarre », *bizarde*, etc.

« Tiède », que le LP. semble prendre pour un fém., donne qqf. en LP. *tied* (prononcez : *tyè*) au masc.

ATTRIBUT

L'attribut marque une tendance très nette à devenir invariable. Il est encore bien rare d'entendre dire : *cette maison est bien beau.* Mais on entend souvent : *elle est furieux ; elle est très franc ; elle est gros comme tout ; elle est trop gros ; elle est tout petit.* Il semble que cette tendance de l'attribut vers l'invariabilité soit plus marquée lorsque cet attribut est précédé ou suivi d'adverbes ou de locutions adverbiales comme *très*, *trop*, *comme tout*, *un peu*, etc.

On entend qqf. : *elle est français ; elle est italien ;* alors que les mêmes gens disent : *c'est une Française ; c'est une Italienne* (1).

DEGRÉS DE SIGNIFICATION

COMPARATIF ET SUPERLATIF

Généralement, en LP. comme en fr. Cependant il y a quelques exceptions.

« Meilleur », « le meilleur » deviennent souvent *plus bon*, *le plus bon. A l'époque qu'on est il devrait faire plus bon.* Dans certaines locutions « meilleur » ne s'emploie pas. On ne dit

(1) Rien n'est encore bien fixé sur l'accord de l'adj., épithète ou attribut, avec le subst. Voici quelques phrases qu'on peut entendre dans Paris, Comme on le voit, l'accord se fait ou ne se fait pas.

Ma femme est jaloux. Cette maladie-là, elle est trompeur. L'air est bonne. Elle est bien trop bon pour lui. Elle est trop bonne. Elle est gras comme un cochon. Ma femme est folle, elle est devenu fou l'année dernière. Ma robe est tout neuf. Ma robe est toute neuf. Ma robe est toute neuve. Ma robe est tout neuve. Ma robe est neuve. J'ai une robe neuve. J'ai une robe neuf. Ma fillette est craintif. Cette femme-là, elle n'est pas franc. Ah ! la voleuse, ce qu'elle est menteur ! Elle est bien trop vieux pour se marier, etc.

jamais, en LP., « de meilleure heure », mais *de plus bonne heure.* « Meilleur marché » est assez fréquent, mais *plus bon marché* est la règle.

Souvcnt le LP. emploie *meilleur* avec *plus* et *le plus*. Ex. : *c'est lui le plus meilleur de tous les autres ; c'est bien plus meilleur.* (Dans ce cas l'*s* de *plus* se prononce.)

« Pire » est presque toujours remplacé par *plus mauvais*. Le mot *pire* ne s'emploie presque jamais dans ce sens. Mais il a pris un sens nouveau qui est à peu près celui de « mauvais », « très mauvais ». Ex. : *il est aussi pire comme l'autre* (« il est aussi mauvais que l'autre »).

Pire, de même que *meilleur* est souvent précédé de *plus* et de *le plus*. Ex. : *c'est bien plus pire* (« c'est bien pis ») ; *c'est le plus pire de tous.*

Le mot « pis » a complètement disparu du LP. Il est remplacé, suivant les cas et suivant la personne qui parle, par *pire, plus mauvais, plus pire.*

« Moindre » ne s'emploie pas en LP.

COMPARATIF D'ÉGALITÉ

Le comparatif d'égalité, exprimé en français par « aussi... que... », « si... que », « autant... que », devient en LP. *aussi, autant, si, si tellement... comme.* Ex. : *il est aussi grand comme lui ; il est aussi beau comme lui : il n'est pas si beau comme lui ; il n'est pas autant beau comme lui ; il n'est pas si pire comme l'autre,* etc. (1).

SUPERLATIF ABSOLU

Le superlatif absolu est le même en LP. et en fr. Les adverbes « très », « fort », « bien », « extrêmement », etc., peuvent être remplacés par des adverbes populaires : *rien, rudement, bougrement,* etc. Ex. : *c'est rien beau* (« c'est très beau », « c'est vraiment très beau ») ; *elle est bougrement bath* (« elle est extrêmement belle »).

(1) Au sujet de l'expression de l'idée d'égalité, il faut remarquer que le mot *pareil* n'est pas suivi comme en fr. de la préposition « à ». Mais on dit : *pareil que* et *pareil comme.* Ex. : *Il est pareil que lui. On m'a fait une robe pareille comme la sienne.*

« Semblable » ne s'emploie pas en LP.

ADJECTIFS NUMÉRAUX CARDINAUX

Un, une, deux, trois, comme en fr. (Voir PRONONCIATION.) La liaison de *deux* et *trois* avec une voyelle suivante se fait toujours.

A partir de *quatre,* on ajoute souvent un *z* qui marque le pluriel. Ex. : *quatt'z officiers, quatre z officiers.*

Cinq. Se prononce *cin* st *cinq.* On prononce souvent le q avant une consonne. Ex. : *cin chfaux, cinq chevaux, cinq hommes, cin z hommes, cinqq z hommes.*

Six : *si, siz* et *siss.* Ex. : *si chiens, siss chiens, siz hommes* et qqf. *siss z hommes.*

Sept : *sè, sètt.* Prend qqf. le z plural. Ex. : *sè chfaux, sètt chevaux, sètt hommes, sètt z hommes.*

Huit : *hui, huitt. Hui chiens, huitt hommes, huitt chiens, huitt z hommes, hui z hommes.*

Neuf : *neù, neùf, neùv. Neù chiens, neùff chiens, neùv hommes neùff z hommes, neùff enfants, neùff z enfants.* (Remarquer que le fr., comme le LP., dit « neuv ans » et « neuff enfants », à cause de l' « f » de « enfants ». Mais le LP. donne, comme le fr. : *neuff avril, neuff aout, neuff octobre.*) (1).

Dix : *di, diz, diss. Diss* est rare devant une consonne.

Douze, et aussi, mais moins fréquemment, *onze, treize, quatorze, quinze, seize,* se prononcent avec deux *z* devant une voyelle. Ex. : *douz'z officiers.*

Dix-sept, dix-huit, dix-neuf. (Voir *sept, huit, neuf.*)

Vingt : *vin, vintt,* comme en fr. Devant une voyelle, on met parfois le *z.* Ex. : *Vin z hommes.*

Trente, quarante, etc., comme en fr. Qqf. avec le *z. Quarantt'z hommes.* On dit qqf. *crante* pour « quarante ».

Cent prend toujours le *z* devant une voyelle. Ex. : *cen z hommes.* (Exception : « cent ans », en LP. comme en fr.)

Mille avec le *z* est plus rare.

REMARQUES. — « Un » se prononce toujours *in.* « Une », *une* et *eùnn.* « Deux » et « trois » qqf. *deuss* et *troiss* (*à la deuss, à la troiss*). « Quatre », toujours *quatt'*, sauf dans des cas fort rares. (*J'lai vu porter en terre par quatre z officiers.* Chanson de *Mal-*

(1) Avec les mois commençant par une consonne, le fr. fait sonner la consonne finale des nombres cinq, six, sept, huit, neuf, dix : « le cinqq janvier », « le siss février », « le sett mars », « le huitt mai », « le diss septembre », tandis que le LP. donne souvent *le cin janvier, le si février, le sè mars, le hui mai, le di septembre.* LP. et fr. marquent également l'*f* de « neuf » dans ces conditions.

brough.) On dit toujours : *sètt ans, huitt ans, vintt ans, centt ans.* Mais on dit : *hui z années, cen z années,* etc. L'usage seul peut enseigner ces nuances.

En fr., comme en LP., ne pas oublier que le « t » de « vingt » se prononce fortement dans « vingt-deux », « vingt-trois », etc. : « vintt-deux », « vintt-trois ».

Quatre-vingts, en principe comme en fr. Mais on entend souvent dire en LP. : *quatre vintt hommes.*

Million se prononce : *miyon* et *milliard* : *miyard.*

Après le nom de nombre, on met parfois la conjonction *de.* Ex. : *j'ai deux de poulets.* On peut considérer cette forme comme une sorte de génitif. (Voir DÉCLINAISON, CAS. Comparer le russe, où le substantif se met au génitif sing. après 2, 3 et 4 et à partir de 5, au génitif pluriel.)

ADJECTIFS NUMÉRAUX ORDINAUX

Comme en fr., sauf quelques exceptions. Qqf. on dit *le unième* pour « le premier ». (Dans ce cas bien prononcer l'*e* de *le,* sans élision.)

Le mot « second » a disparu du LP. On dit toujours *deuxième.*

« Cinquième » se prononce *cintième.*

Certaines personnes disent *vingt-unième, trente-unième,* etc., au lieu de « vingt-et-unième », « trente-et-unième », etc.

ADJECTIFS MULTIPLICATIFS

Comme en fr. Mais les seuls mots connus en LP. sont : *simple, double, triple.* A partir de quatre, on emploie des tournures comme *quatre fois plus,* etc. « Quadruple », « quintuple » sont inconnus.

« Quantième » se tourne par *combien. Nous sommes le combien ?*

Combientième est un mot du LP. (Se dit aussi en lang. fam.) Pour le traduire en fr., il faut plusieurs mots. Ex. : *Ça fait la combientième tourte qui vient nous barber aujourd'hui ?* « Avec celui-là, cela fait en tout combien d'imbéciles qui sont venus nous ennuyer aujourd'hui ? ».

ADJECTIFS DEMONSTRATIFS

« Ce ». LP. : *ce, ç', çte.* (*seù, s, steù*). Ex. : *ç'chien, çte chien ; ce chfal, ç'cheval, çte chfal.*

« Cet ». LP. : *çt* (*st*). Ex. : *çt homme, çt arbre.*

« Cette ». LP. : *cette, çte, çt* (*steù, st*). Ex. : *çte femme, çt'ormoire.*

« Ces ». LP. : prononciation *cé* et *céz.*

« Ce... ci », « cet... ci », « cette... ci », « ces... ci », « ce... là », « cet... là », « cette... là », « ces... là », comme plus haut pour « ce », « cet », « cette », « ces ».

« Ci » se change souvent en *ici*. Ex. : « Cette maison-ci », *cette maison-ici*.

On dira plus en LP. qu'en fr. : *Cette maison là-bas, là-bas* étant à « là », ce que *ici* est à « ci ».

ADJECTIFS POSSESSIFS

Mon, ma, mes ; ton, ta, tes ; son, sa, ses ; comme en fr. « Notre », « votre », se prononcent *not'*, *vot'*.

Leur, comme en fr.

On ajoute souvent aux adj. possessifs (en LP. plus souvent qu'en fr.) *à moi, à toi*, etc., et surtout *à lui, à elle, à eux, à elles ;* soit pour renforcer l'idée de possession : *leur pays à eux ;* soit pour distinguer le genre du possesseur. Dans ce dernier cas, on est obligé parfois en fr. de dire « son chapeau à elle », « son vêtement à lui », « son » servant dans notre langue au possesseur féminin comme au possesseur masculin.

Remarque. — En fr. on ne marque pas deux fois dans la même phrase l'idée possessive par l'emploi simultané du pronom personnel et de l'adjectif possessif. Ainsi, on dit : « tu lui as fait mal à l'épaule », « tu me tires les cheveux », « il lui a marché sur les pieds », etc. En LP., on dit : *tu lui a fait mal à son épaule, tu me tires mes cheveux, il lui a marché sur ses pieds*, etc. De même, on entend parfois en LP. *mes miens*. Mais cette forme est généralement voulue, affectée, enfantine. *Tes tiens* est fort rare. ***Ses siens***, etc., non employé.

ADJECTIFS INDÉFINIS

Comme en fr., pour la plupart. « Aucun » et « nul » s'emploient rarement en LP. On les traduit par *pas un, pas une, pas un de, pas une de, pas de, nib de*, etc. Ex. : « Aucun homme ne peut supporter cela », *pas un homme peut supporter ça*. « Je n'ai vu aucun soldat dans la rue », *j'ai pas vu un de soldat dans la rue.*

« Maint » a complètement disparu du LP.

« Chaque » s'emploie rarement. Habituellement remplacé par *tous les*, etc.

Tout suit en LP. des règles particulières. Le fém. « toute » est peu employé. Ex. : « toute la semaine », *tout la semaine* (*tou la semaine*).

Au pluriel *tout* ne se met pas au fém. lorsqu'il précède l'article *les* : *tous les semaines, tous les femmes.*

Remarque. — En fr., après « tout le monde » on met le verbe au sing. En LP. on le met au pl. Ex. : *tout le monde s'en vont, tout le monde disent, tout le monde reviennent...* (au lieu de, en fr. : « tout le monde s'en va », etc.). En somme, *tout-le-monde* forme une sorte de pronom comparable à « tous » (pronom). C'est le mot *monde* qui entraîne le pluriel. Car on dit aussi *beaucoup de monde s'en vont.* On dit qqf. le *monde viennent. Le monde* serait donc un pronom pluriel.

Beaucoup de, comme en fr. Souvent remplacé par des mots populaires : *une chiée de, une tinée de,* ou des mots familiers : *un tas de, des tas de, une floppée de, des masses de,* etc.

« Quelque » se prononce *kék.*

« Quiconque » est fort rare. On ne l'emploie guère que dans l'expression *pas un de quiconque* (« aucun », style noble LP.).

« Tel » est rare en LP.

« Autre » se prononce *autt'.*

Remarque. — Les adj. indéfinis négatifs tels que *aucun, nul* (rare) entraînent deux négations : *je n'ai pas vu aucun homme.*

PRONOM

PRONOMS DÉMONSTRATIFS

« Celui ». LP. : *çlui, çui.* Ex. : *C'est çlui* (ou *çui*) *d'l'aut' fois qu'est là.*

« Celle », « celles », en LP. comm en fr. Mais parfois précédé de l'article. Ex. : *C'est la celle au père Armand.* On dit aussi, mais moins souvent, *les celles.*

« Ceux ». Se prononce le plus souvent *ceuss. Ceuss qu'en veulent pas, qu'i l'disent !* Souvent précédé de *les. Les ceuss de d'par ici, c'est pas comme les ceuss de d'par là-bas.*

« Celui-ci », « celle-ci », « ceux-ci », « celles-ci ». LP. : *çui-ci, çui-ici, celle-ci, celle-ici, la celle-ici, ceux-ici* (*seu-ici*, sans liaison), *celles-ici* (sans liaison).

« Celui-là ». LP. : *çui-là, çlui-là, çui-là-bas, çlui-là-bas ; çui-là-ici, çlui-là-ici, çti-là...* Ex. : *C'est çui-là-ici qu'il m'a donné ça. C'est çti-là qu'tu dis ?*

« Celle-là ». **LP.** : *celle-là, celle-là-bas, celle-là-ici, la celle-là-bas*, etc.

« Ceux-là ». **LP.** : *ceux-là, ceux-là-bas, ceux-là-ici, les ceuss-là-bas*, etc.

« Celles-là ». **LP.** : *celles-là, celles-là-bas, celles-là-ici ; les celles-là-bas.*

Ceci ne s'emploie en **LP.** que dans les *boniments* des camelots et vendeurs. (Style distingué.)

Cela s'emploie en **LP.** dans le style affecté ou noble, dans des cas où le fr. dirait simplement « ça ».

Ça remplace parfois « il » neutre. Ex. : « il pleut », *ça pleut.*

PRONOMS RELATIFS

« Celui qui », « celle qui », « ceux qui », « celles qui », « celui-ci qui », « celle-là qui... », etc. En **LP.**, d'après les règles ci-dessus, avec quelques doublements, à l'occasion. Ex. : *Çui qui m'a dit ça, l'a menti. Çui-là qu'est pas là, l'en aura pas. La celle qui s'en va, une aut' y vient à sa place.*

« Celui que... », etc., mêmes règles.

« Celui à qui... », « celui dont... », etc. **LP.** : *çui* (etc., *que*, etc. ; avec souvent un second pronom ajouté. Ex. : « Celui à qui j'ai donné mon argent » ; *çui que j'y ai donné mon argent ; çui que je lui ai donné mon argent.* « Celui dont j'ai entendu dire du mal » ; *çui que j'en ai entendu dire du mal, celui que j'ai entendu en dire du mal, celui que j'en ai entendu en dire du mal, celui que c'est que j'en ai entendu dire du mal*, etc. (Voir *qui, que, dont.*) Quand le **LP.** emploie « celui à qui » il ajoute un *que* : *çui à qui que j'ai donné l'argent.*

Qui entraîne en **LP.**, au singulier la 3e personne pour le verbe. Tandis qu'en fr. on dit : « c'est moi qui suis », « c'est toi qui es », « moi qui ai », etc., on dit en **LP.** *c'est moi qui est, c'est toi qui est, moi qui a* (1). Cette règle est générale pour le singulier. Elle l'est moins pour le pluriel. Ainsi le fr. « c'est nous qui sommes » se traduit en **LP.** par *c'est nous qui sont, c'est nous qui est, c'est nous qu'on est*, mais bien plus souvent par *c'est nous que nous sommes.* On entend assez rarement *c'est vous qui sont*, rarement *c'est vous qui est* et on dit plutôt : « c'est vous qui êtes » comme en fr. et *c'est vous que vous êtes.*

Mais il y a tant de façons différentes en **LP.** d'exprimer la relation correspondant au fr. « qui » qu'il vaut mieux citer

(1) Aussi : *c'est moi que je suis, c'est toi que tu es, c'est lui qu'il est*, etc. **Mais** *c'est moi qui est* est la forme courante.

des exemples qu'énoncer des règles. De même, la syntaxe particulière au LP. de la phrase relative sera mieux marquée par des exemples :

« C'est moi qui ai ».	*C'est moi qui a, c'est moi qu'a, c'est moi que j'ai.*
« C'est moi qui pars ».	*C'est moi qui part, c'est moi que je pars.*
« C'est toi qui lui as écrit ».	*C'est toi qui lui a écrit, c'est toi qui lui ziy a écrit, c'est toi que tu lui ziy a écrit.*
« Le vase qui est sur le piano ».	*Le vase qu'il est sur le piano, le vase que c'est qu'il est sur le piano*, etc.
« C'est nous qui venons ».	*C'est nous qui vient, c'est nous qui viennent, c'est nous qu'on vient, c'est nous que nous venons.*
« C'est nous qui sommes les prolétaires ».	*C'est nous qui est, qui sont, qu'on est, que nous sommes les prolétaires.*
« C'est vous qui venez ».	*C'est vous qui vient, c'est vous qui viennent, c'est vous que vous venez.*
« C'est eux qui sont les riches ».	*C'est eux qui est les riches, c'est eux qu'ils sont les riches, c'est eux qu'il est les riches ; c'est eux que c'est qu'il est, qu'ils sont les riches*, etc.
« La personne à qui j'ai donné votre lettre ».	*La personne à qui que j'ai donné votre lettre, la personne que je lui ai donné votre lettre*, etc.
« L'homme de qui je vous ai parlé ».	*L'homme que, de qui que, de qui c'est que, de qui que c'est que je vous ai causé ; l'homme de qui que je vous en ai causé*, etc.
« Les hommes qui ont trahi la France ».	*Les hommes qu'a vendu la France.*
« Parfois la guerre a du bon : au lieu que ce soient nos maris qui boivent, c'est nous qui nous enivrons maintenant ».	*Des fois, la guerre, ya du bon : au lieu qu'c'est nos hommes qui boit, c'est nous qui s'soûle, à st heure !*

« *Que* », comme en fr. Mais l' « e » s'élide plus souvent en LP., qu'en fr., notamment devant une consonne. « La chose que je lui ai donnée » : *la chose qu' j'uiy ai donnée.*

Que s'emploie à toute occasion en LP., et hors de propos, comme on vient de le voir ci-dessus.

« Lequel », « laquelle », etc., ne s'emploient guère en LP. comme relatifs.

« Dont », est souvent remplacé par *que*, en LP. Ex. : *la chose*

que j'ai besoin ; la femme que son mari est mort hier ; la chose que je vous cause.

Dont existe en LP., dans la locution *dont auquel* (style noble). **Ex. :** ***J'ai dressé procès-verbal à cet homme dont auquel j'ai l'honneur de vous causer. Cette personne dont auquel la supérieure m'a dit d'aller la voir.***

« En ». S'emploie régulièrement en LP. comme en fr. Mais le LP. l'emploie souvent, assez inutilement, pour renforcer la phrase. Ce mot se combine alors avec *de, des*. Ex. : ***J'en ai deux de chapeaux,*** « j'ai deux chapeaux ».

PRONOMS INTERROGATIFS

« **Qui... ?** » (sujet d'un verbe) interrogatif se traduit en **LP. par :**

qui qui ?	(*kiki*)
qui que ?	(*kik*)
qui est-ce qui ?	(fr. et LP.) (*ki-ès-ki*)
qui c'est qui ?	(*ki-cé-ki*)
qui que c'est qui ?	(*kik-cé-ki*)
qui c'est-i qui ?	(*ki-cé-ti-ki*)
qui c'est-il qui ?	(*ki-cé-til-ki*)
qui que c'est-il qui ?	(*kik-cé-t-il-ki*)
qui s qui ?	(*kis-ki*)
qu'est-ce qui ?	(fr. fam. et LP.) (*kès-ki*)
etc .	

(***C'est*** se prononce de deux façons dans ces expressions : ***cè*** et ***cé***. On entend également *kik-cé-ti* et *kik-cè-ti*.)

EXEMPLES :

« **Qui a fait ça ?** » ***Qui qui a fait ça ? Qui qu'a fait ça ? Qui c'est qui a fait ça,*** etc.

« **Qui est venu ?** » ***Qui que c'est qui est venu ? Qui c'est-il qui est venu ? Qui qui est venu ? Qui s qu'est venu ?*** etc.

« **Qui sont ces gens là ?** » ***Qui qu'c'est, ces gens là ? Qui c'est i qu'ces gens là ?*** etc.

« **Que... ?** » interrogatif se traduit en LP. par :

EXEMPLES :

qu'est ce que c'est que ?	(fr. et LP.) (*kéç-keù-cék*)
qu'est que c'est que ?	(*kék cék*)
quoi que ?	(*kouàk*)
quoi c'est i que ?	(*kouà-cé-tik*)
quoi c'est-il que ?	(*kouà-cé-til-k* ou *keù*)
quoi que c'est que ?	(*kouàk-cék*)
uoi que c'est i que ?	(*kouà-cé-tik*)

quoi que c'est-il que ?	(*kouàk-cé-til-k* ou *keù*)
quoi c'est que ?	(*kouà-cék*)
quoi c'est ?	(*kouà-cé*)
quoi ?	(*kouà*)

REMARQUES. — I. Même remarque que plus haut pour la prononciation de *c'est*.

II. Le « qu'est-ce que » fr. peut se traduire par *qu'* dans certaines expressions. Ex. : « qu'est-ce que ça fait ? » *qu'ça fait ?*

EXEMPLES ;

« Que voulez-vous ? » *Qu'est que c'est vous voulez? Quoi c'est-il que vous voulez ? Quoi que vous voulez ? Quoi vous voulez ?* etc.

« Que lui a-t-elle dit ? » *Quoi c'est-il qu'elle lui a dit ? Quoi c'est qu'elle lui a dit ?* etc.

« Que ferons-nous ? » *Quoi c'est nous ferons ? Quoi c'est qu'on fera ? Quoi c'est-il que nous on veut faire ?* etc.

« Quel ? », « quelle ? », « quels ? », « quelles ? » se traduisent en LP. par : *quel... que, quel c'est-i que, quel c'est-il que, quel que c'est que,* etc.

Ex. : « Quel livre voulez-vous ? » *Quel livre que vous voulez ? Quel livre c'est-il que vous voulez,* etc.

REMARQUE. — « Quel », « quelle », « quels », « quelles » (exclamatifs) ; se prononcent *qué* (*ké*), devant une consonne. *Qué bon Dieu d'abruti !*

« Lequel ? », « laquelle ? », etc. Mêmes règles que pour « quel », « quelle », etc. Ex. : « Lequel voulez-vous ? » *Lequel que vous voulez ? Lequel c'est-i que vous voulez ? Lequel que c'est que vous voulez ?*

« *Quoi* » comme en fr., mais plus fréquent en LP.

REMARQUE. — Dans les basses classes du peuple, *quoi* se prononce entre *kouà* et *kouè*.

PRONOMS POSSESSIFS

« Le mien », « le tien », « le sien », « la sienne », etc., en LP. comme en fr. On entend qqf. dire *la mien, la tien, la sien* au lieu de « la mienne », « la tienne », « la sienne ».

« Le nôtre », « le vôtre », prononcer : *le nôt', le vôt'*.

« Le leur », « la leur », « les leurs ». On ne prononce jamais en LP. « le leur » (leù leùr), mais *l'leur*.

« La leur » et « les leurs » sont rares en LP. On dit plutôt *à eux, à elles*. Comme pour *mon, ton, son,* etc., on ajoute fré-

quemment en LP. les pronoms au datif, précédés de *à* : *le sien à elle, la sienne à elle, la sien à elle*, etc. : *Oui, c'est bien l'leur à eux, c'est pas à nous.*

PRONOMS INDÉFINIS

« On ». En LP. comme en fr. Mais on dit plus souvent *l'on* en LP. qu'en fr. quand on veut paraître distingué.

On remplace souvent le pronom personnel « nous ». (Voir PRONOMS PERSONNELS.)

« Chacun ». Rare en LP. Se traduit par *tous, tous les gens, tout le monde.*

« Quelqu'un ». Prononcez *kékin.*

Personne (négatif), s'emploie soit sans négation, soit avec double négation. *Personne veut ça* et *personne ne veut pas ça* sont plus fréquents en LP. que « personne ne veut ça ».

« Nul ». Rare en LP. (entraîne souvent la double négation).

« Aucun ». Rare en LP. On dit plutôt dans le même sens *personne. Aucun* en LP. suit les mêmes règles que *personne.*

« L'un l'autre » ne s'emploie pas en LP. Ex. : « ils se sont volés l'un l'autre » ; *y a un qu'a volé l'autre, et l'autre pareil ;* ou : *i s'sont volés tous les deux.*

Mais on dit très bien en LP. comme en fr. : « ils sont tombés l'un sur l'autre » (*l'un su l'aut', l'un dssu l'aut'*).

« Tout ». *Tous* (au pl.) est souvent suivi du verbe au sing. *Tous viendra.* Souvent, on y joint le pronom personnel : *tous ils veulent venir ; tous i vient ; tous i viendront, viendra* (« tous viendront »).

Avoir *tout du ballot, tout du maquereau*, etc., signifient *être ballot* (« stupide »), « avoir des façons de souteneur », etc. *Tout* est là pour renforcer la phrase et n'a pas de signification bien précise. Ainsi, *il a tout du maquereau*, se traduit en langage familier par *il est un peu maquereau.*

PRONOMS PERSONNELS

« Je »

L'*e* de *je* disparaît souvent en LP. devant une consonne, comme d'ailleurs en fr., mais plus fréquemment qu'en fr. Ainsi, le LP. dit presque toujours *j'viens*, pour « je viens », tandis qu'en fr. on dit également « j'viens » et « je viens », selon les cas, les tournures de la phrase. L'*e* de *je* se comporte à peu près comms celui de *le* (article), sans qu'on puisse donner d'autres règleə

générales qu'une suppression très fréquente. Ex. : « *J'l'ai vu. J'suis d'Pantruche. Viens ici, que j'te dis* (1).

Le *j* devant une consonne sourde devient *ch'*. *Ch'te dis. Ch'sais pas.* Mais lorsqu'il prend son point d'appui sur une voyelle précédente, il demeure sonore. *Viens donc, que j'te dis.* Car ici le *j* se lie à *l'e* de *que* et non au *t* de *te.* Prononciation figurée : *keùj teù dî.*

Dans la transcription littéraire du LP. en fr., on écrit souvent *ej* pour *je.* En effet, on peut entendre parfois *ej viens* (*eùj*), *ej tiens*, etc. Mais, en réalité, la forme *ej* résulte de la chute de l'*e* de *je*, de la liaison de *j'* avec un *e* précédent, naturel ou ajouté. Ex. : « c'est ce que je te dis », *cé skeùj teù dî ;* « quand je suis venu », *kanteùj sui venu, kanttkeùj suis vnu.*

« Moi »

En LP., comme en fr. (Voir PRONONCIATION.) Mais on dit plus souvent *moi je* en LP. qu'en fr. Ex. : « J'aime le vin », *moi j'aime le vin.* « Je n'aime pas le riz », *moi j'aime pas le riz.* « Alors je prends le verre et je lui dis : je ne trinquerai avec toi que si tu es du pays ». *Alors, moi j'prends l'verre et j'ui dis : moi j'trinque avec toi qu'si t'es du pays.*

REMARQUE. — *Moi* explétif. En fr. fam. *moi* est placé sans utilité ni signification après certains verbes dans certaines phrases : « regarde ça » et *regarde-moi ça* (fr. fam.) ont à peu près le même sens. Il en est de même en LP. Ex. : *Regarde-moi voir çt'idiot-là. Prends-moi çte brique et fous-lui zi sur la gueule.*

« Me », « m' »

Comme en fr. *M'* un peu plus fréquent en LP. qu'en fr. devant une consonne. Mais, après « je », il arrive que « me » demeure entier, alors c'est l' « e » de « je » qui s'élide. Le LP. dit souvent *l'me barre* quand le fr. dit « je m'sauve ».

« Nous »

Souvent suivi de *autres* (*nous autres, nous aut'*) ; de *on* (*nous, on*), de *autres* et *on* à la fois (*nous autres, on*).

Ex. : *Nous autres femmes,* « nous les femmes ». *Nous on aime pas ça !* « nous n'aimons pas ça ». *Nous aut' on s'en fout !* « nous nous en foutons ».

(1) En vérité, il serait difficile d'établir des règles différenciant nettement ici le fr. du LP. *J'l'ai vu, ch'suis d'Paris* appartiennent à la langue de la société polie. Dans un cas particulier, ce serait plutôt le LP. qui garderait l'« e » de « je » : *jeu ll'ai vu.*

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R F

Remarque. — En fr., on dit par politesse « lui et moi », « elles et nous », etc. En LP., la première personne se place en premier : *Moi et vous, moi et elle* (souvent *moi z et lui*, etc.), *nous et eux*, etc.

« Tu »

L'*u* de *tu* s'élide fréquemment devant une voyelle, ce qui ne se produit pas en fr.

Ex. : *T'as vu ça, toi ? T'en veux pas ? Reste où qu't'es.*

Le tutoiement est plus fréquent en LP. qu'en fr. L'homme du peuple tutoie souvent d'autres hommes du peuple qu'il ne connaît pas, même en dehors de la camaraderie de métier.

« Te », « t' », « toi »

Comme en fr. (1). Ne suit pas la même règle que « me » ponr l'élision. LP. et fr. : *j'te dis* (*ch'tedis*) et non « je t'dis ». *J'te rends ton argent, j'te montrerai*, etc.

Explétif : *J't'en fous. Tu vas voir ç'que j'te vais lui passer. J'te lui ai dit la chose, qu'il en était bleu !*

« Vous »

Comme en fr. Parfois suivi de *autres*. Ex. : *Vous autres vous n'savez pas ç'que c'est que çte chose-là.* (S'emploie comme explétif de la même façon que *moi* et *te*, mais moins fréquemment.)

« Il »

Se prononce de différentes façons : *il, i, l', inn, n'*. Ex. : *Il en voudra pas. I vient. L'a pas vu ça, lui ! Inn est toujours à charrier.*

Dans l'expression *qu'il dit*, employée quand on cite les paroles de qqn., on prononce tantôt *il*, tantôt *i*. « Il y a », « il y avait », etc., prononciation en LP. : *i ya, ya ; i yavait, yavait.*

« Elle »

Se prononce de différentes façons : *elle, alle, è, a.*

« Ils »

Se prononce de différentes façons : *il, ilz, i, iz, l', inn, n'*. Ex. : *Il ont pas voulu. Ilz en veulent pas. I sont v'nus. Iz ont dit comme ça qu'i viendront. L'en doivent roter, à c't'heure !*

(1) On entend parfois en LP. des phrases comme celles-ci :
Tu me gratteras le dos et moi toi (pour « moi à toi »). *Il m'aide et moi lui.*
On pourrait y voir une tendance au cas régime.

« Elles »

Se prononce de différentes façons : *élz, él, é, è, éz, èz, a, az* (1).

« Lui »

LP. : *lui, i, y, iy, ui, uiz, uiziy, luiz, luiziy.* Ex. : *J'lui dirai. J'i ai dit. J'yai dit. J'iy ai dit. J'ui en ai donné. Il uiy en avait promis des belles. Elle luiz a mis un marron. Vous uiziy avez causé. Nous luiz avons fauché ses frusques,* etc.

« Le », « la », « les »

« Le », « la », en LP. comme en fr. (2). Mais, lorsque *le* ou *la,* pronom personnel complément direct, se trouve avant le verke et que ce verbe commence par une voyelle, on entend *ll* (double *l* très marqué) au lieu du fr. « l' ».

Ex. : *je ll'ai vu,* (*jeù ll'* et *j'll'*) ; *nous ll'avons entendu, celui qui ll'a paumé ; tu ll'as.*

« Celle qui l'aime » se dit en LP. *celle qui ll'aime,* tandis que « celle qu'il aime » se prononce en LP. comme en fr. Cette distinction est fort commode et le fr. aurait intérêt à l'adopter pour la plus grande clarté du discours.

Remarques. — On entend souvent des phrases comme *je ll'ai faite venir,* ce qui distingue le complément féminin d'un complément masculin. « Celui qui l'a fait venir » signifie en fr. « celui qui a fait venir lui ». Le LP. dira *celui qui ll'a fait venir* (ce qui différencie à l'ouïe cette phrase de la phrase « celui qu'il a fait venir » : « celui que lui a fait venir »). « Celui qui l'a fait venir » signifie aussi en fr. « celui qui a fait venir elle ». Le LP. dira alors *celui qui ll'a faite venir.*

En fr. « le », « la », « les » se plaçent avant les pronoms personnels « moi », « toi », « lui », « nous », « vous », « leur », dans les phrases comme : « donne-le moi ». En LP. on dit au contraire *donne-moi le, donne-moi la, ôte-lui la, prends-moi les, rends-lui le,* etc.

En fr. et en LP. on dit « il me le donne », « il te le donne », etc., etc. Mais « elle le lui donne » sera traduit en LP. par *elle lui zi donne* ; « il le lui a donné » par *il lui ziy a donné* ; « il le leur donnera » par *il leur zi donnera.*

(1) On ajoute souvent en LP. les pronoms *il, elle, ils, elles,* au sujet substantif. Ex. : *le pavé il est glissant ; ma femme elle est venue ; les soldats ils sont malheureux ; les vieilles femmes elles sont toujours à causer.* On dit aussi : *ma femme il est venu ; les soldats il est malheureux ; les vieilles femmes ils sont* (ou *il est*) *toujours à causer.*

(2) LP. *j'le veux,* fr. « *je l'veux* ».

En général, *lui* entraîne en LP. *y*, *zi*, ou *ziy* à la place de « le », « la », « les ». C'est ainsi que les formes *rends-lui zi*, *ôte-lui zi*, etc., sont plus fréquentes en LP. que les formes : *rends-lui le*, *ôte-lui la*. On ne dit pas *rends-leur le*, mais *rends-leur zi*. Toujours *y*, *zi* ou *ziy* après *leur* dans ce cas.

A noter la locution comique *refais-le-me-le* « refais-le moi » « fais-le moi encore une fois ». Mais on entend souvent des phrases comme : *Donne-le-moi-le*.

« Leur »

Leur, leurz, leurzi, leurziy, i, iy, zi, ziy : Ex. : *Je leur cause, tu leurs a dit, nous leurz i donnons, vous leurziy avez dit, donne zi leur argent ; j'i dis, j'i y ai dit, j'iziy ai dit à tous de s'en aller.*

« Eux »

Souvent suivi de *autres* (*eux autres, euz aut'*). Se prononce qqf. *euss*.

Remarque. — Les figurations habituelles de ces prononciations quand on met en scène des gens du peuple sont : *j'y ai dit, j'lui y ai donné, vous leur-z-y avez causé*.

« Y »

Même sens en LP. qu'en fr., dans les cas où le fr. l'emploie. En LP., remplace certains pronoms « lui », « eux », « leur », etc. (Voir plus haut.)

Remarque. — Certains pronoms s'emploient fréquemmçnt dans les locutions populaires de façon elliptique. *En être* (« faire partie d'un ensemble », des pédérastes, par exemple) ; *s'en foutre* (« se foutre de tout ») ; *s'en faire, ne pas s'en faire* (« se faire, ne pas se faire de souci, de bile, etc.). De même, pour les pronoms *le, la, les*. *Le mettre à qqn.* (sens figuré : « avoir le dessus », « obliger qqn. à faire qqch. malgré lui ») ; *on la perd* (« on perd la tête ») ; *les mettre* (*les voiles, les bouts de bois*), « se sauver », « s'éclipser » ; *l'avoir* (« la vérole », « son pucelage ») ; *la perdre* (« la tête ») ; *l'avoir perdu* (« son pucelage »). Etc.

PRONOMS RÉFLÉCHIS

En général en LP. comme en fr.

Remarque. — Avec certains verbes, le pronom réfléchi de la première ou seconde personne du pluriel est souvent remplacé par celui de la troisième. C'est ainsi qu'on entend dire : *nous s'en foutons, nous s'en allons, vous s'en foutez, vous s'en allez, nous*

s'arrêtons, nous se reconduisons, vous se feriez mal, nous devons se laisser exploiter, etc. (1).

Au sing., le pronom réfléchi s'accorde généralement. Sont rares les formes telles que : *je s'arrête, je s'en fous, tu se feras bousiller*. Mais elles existent. Il se peut que cette manière d'employer les verbes pronominaux se généralise et se transforme en règle. Alors les verbes pronominaux ne seront plus que des verbes commençant par *s* ou *se* : *sarrêter, sadonner, senfoutre*, etc. Et ils se conjugueraient ainsi : *je sarrête, tu senfous, nous sadonnons*, etc. (2).

VERBE

Dans le français parlé, le verbe perd une partie de ses flexions. Ainsi, au présent de l'indicatif du verbe « aimer », les première, seconde, troisième personnes du singulier et la troisième personne du pluriel ont exactement le même son : *èm*. L' « s » de « tu aimes » ne se prononce plus que dans les vers, devant une voyelle. L' « ent » de « ils aiment » est rarement marqué dans le langage de la conversation habituelle. La phrase « ils aiment à chanter » devrait se prononcer « ilz èm t a chanté », mais se prononce presque toujours : *ilz* (ou *iz*) *èm à chanté*.

Quand le verbe commence par une consonne, il est souvent impossible de reconnaître à l'audition la troisième personne du singulier de la troisième du pluriel. « Il tombe » et « ils tombent » se prononcent de même : *il tomb*.

A l'imparfait, on a de même dans « j'aimais », « tu aimais », « il aimait », « ils aimaient » la prononciation identique *èmè*. *Il tombè* : « il tombait » et « ils tombaient ».

En somme, dans bien des cas, la flexion ayant disparu du langage parlé, le pronom seul indique, à l'ouïe, la personne. Il

(1) Ces formes, depuis longtemps fréquentes dans le nord de la France, semblent le devenir à Paris.

Ne pas confondre avec la chute d'une ou de plusieurs lettres ou syllabes dans la prononciation rapide : « n'nz en allons », « v'vz arrêtez » peuvent être entendus dits par des personnes qui parlent le français le plus pur. C'est la même chose que « n'n'en voulons pas », « h'partez ? », etc..

(2) Le verbe « s'agir », ai-je lu dans une critique de la première édition de mon étude, serait « le plus caractéristique en cette affaire et le plus usuel ». Et je l'aurais oublié. On dirait donc dans la langue populaire de Paris : *il a sagi de*, sur le modèle de « il a fini ». Pour ma part, je ne l'ai jamais entendu que dans la bouche des enfants. Cela appartient au langage enfantin. Le peuple dit : *il s'a agi*.

est possible qu'un jour, dans le français parlé, si on le laisse évoluer librement et s'écarter du français traditionnel écrit, la flexion terminale soit plus ou moins complètement remplacée par un préfixe ou une préflexion qui ne serait que le pronom, plus ou moins élidé et faisant corps avec le verbe. Déjà aujourd'hui même, par exemple, voici comment se conjugueraient, si nous avions l'écriture phonétique, le présent de l'indicatif du verbe être, le présent de l'indicatif et le présent du subjonctif du verbe aimer.

« je suis », *chui*, ou *ch'sui*.
« tu es », *tè*, ou *té*.
« il est », *lè*, ou *lé*, *ilé*, *iné*, *inè*, *né*, *nè*.
« nous sommes » (« on est »), *on-né*, ou *nou-on-è* (*é*) ; ***nouçon***, *nouçom*.
« vous êtes », *vzèt*, *vouzèt*.
« ils sont », *içon*, ou *ilson*.

« j'aime », *jèm*.
« tu aimes », *tèm*.
« il aime », *lèm*, ou *ilèm*, etc.
« nous aimons », *on-nèm*, etc.
« vous aimez », *vzèmé*.
« ils aiment », *izèm*.

« que j'aime », *kjèm*.
« que tu aimes », *ktèm*.
« qu'il aime », *kilèm*.
« que nous aimions », *kon-nèm*, *knouzèmion*.
« que vous aimiez », *kvzèmié*, *kvouzèmié*.
« qu'ils aiment », *kizèm*.

Remarque. — Dans la langue populaire, on entend plus souvent *on est*, *on aime* que « nous sommes », « nous aimons ». Le remplacement de « nous » par *on* ne se produit que pour le pronom qui précède le verbe, le pronom sujet. Ex. : *On est pas des bœufs*, « nous ne sommes pas des bœufs ». *C'est i pour nous aut' qu'vous disez ça ?* « Est-ce pour nous que vous dites ça ? »

INDICATIF

Présent. — Le LP. ne se différencie pas particulièrement du fr. au présent de l'indicatif des verbes. On remarquera que la liaison ne se fait presque jamais en LP. non plus qu'en fr. courant entre le verbe et un mot suivant commençant par une voyelle. On dit *t'èm* ou *tu èm*, *ilz* ou *iz ème à chanter*, au lieu de « tu èm z à » « ilz èm t à chanter ». De même *nouz èmon à*, *vouz èmé à chanter*. Le peuple écrit indifféremment *je fini*, *je finis*,

je finit, tu fini, etc., pour la même raison de suppression de liaisons. Prononciation : *fini.* De même : *je reçoi, reçois, reçoit, tu reçoi,* etc. De même : *je prend, prent, prends, prens ; tu prend,* etc.

Quelques verbes irréguliers du fr. présentent en LP. au présent de l'indicatif des formes particulières. Ainsi, qqf. on entend dire *je bouille, tu bouilles.* Ce sont des formes rares, les présents indicatifs étant semblables généralement en LP. et fr.

REMARQUES. — Les personnes qui disent *je bouille, l'eau bouille,* à l'indicatif, disent généralement au subjonctif *que je bous, que l'eau bout,* etc.

Dans les présents indicatifs des verbes tels que « voir », « croire », c'est-à-dire où la 3e personne du singulier finit en « oit », le LP. marque une prononciation spéciale pour les troisièmes personnes du pluriel :

« il voit » *il vouà*
« ils voient » *ils vouày*
« il croit » *il crouà*
« ils croient » *il crouày* (prononciation figurée habituelle : *ils voyent, ils croyent*).

Les verbes en « ayer » ont en fr. au présent de l'indicatif des finales en « aie » ou « aye », « aies », ou « ayes », « aie » ou « aye », « ayons », « ayez », « aient » ou « ayent ». « Je paie » ou « je paye » ; « ils essaient » ou « ils essayent ». On prononce en fr. « je pè » ou « je pèy », etc., à volonté, mais plus souvent « je pè ». En LP., toujours *je pèy.*

Verbes en « oyer ». En fr. on écrit « je noie », « ils nettoient » et on prononce « je nouà », il nètouà ». En LP., on prononce *je nouày, il nètouày.*

Verbes en « eter ». La règle fr. n'est pas toujours suivie en LP. Ainsi on dit : *je décollte, tu décachtes, elle cachte, ils furtent* (« décollette », « décollète », « décachettes », « cachette », « furettent »).

Imparfait. — L'imparfait des verbes rares (peu employés par le peuple) et difficiles présente souvent en LP. des formes particulières dues à l'analogie ou simplement à l'erreur. Ainsi, *j'acquiérais, j'assaillissais, je défaillissais, je faillissais, je vêtissais,* etc. (Surtout dans la 2e conjugaison.)

Le peuple différencie mal « nous croyions » de « nous croyons » ; « nous voyions » de « nous voyons », etc. (De même pour « croyiez », « voyiez », etc., etc.). Mais il tourne, quand il veut être précis, par *on croyait, vous aviez cru,* etc.

Passé défini. — Le passé défini a disparu du LP. Il s'exprime aujourd'hui par le passé indéfini : « je donnai » devient *j'ai donné ;* « je vins » *je suis venu* ou *j'ai venu.*

Cette transformation du passé défini en passé indéfini n'est pas spéciale à la classe populaire. Il en est de même en fr. Les Parisiens et les Français du Nord emploient rarement dans la conversation le passé défini. C'est seulement dans le Midi qu'on entend le passé défini employé de la façon courante.

Une des raisons de la disparition à peu près générale du passé défini dans le fr. actuel de la conversation est la similitude de certaines personnes du présent et du passé défini dans certains verbes ; ainsi, entre bien d'autres, dans les verbes « s'enfuir » et « dire ».

Présent	Passé
I	
JE M'ENFUIS	JE M'ENFUIS
TU T'ENFUIS	TU T'ENFUIS
IL S'ENFUIT	IL S'ENFUIT
nous nous enfuyons	nous nous enfuîmes
vous vous enfuyez	vous vous enfuîtes
ils s'enfuient	ils s'enfuirent
II	
JE DIS	JE DIS
TU DIS	TU DIS
IL DIT	IL DIT
nous disons	nous dîmes
VOUS DITES (LP. *disez*)	VOUS DÎTES
ils disent	ils dirent

Et cela prête à la confusion.

On trouve encore en LP. le passé défini dans le récit, la relation plus ou moins officielle d'un fait, d'un événement, d'une aventure, d'une anecdote. Les phrases où figure le passé défini sont presque toujours la reproduction, exacte ou non, de phrases récemment lues ou entendues. Ex. : *A la première attaque nous fûmes décimés, à la deuxième attaque nous fûmes anéantis* (phrase dite par un soldat parisien, ouvrier dans le civil, qui, certainement, n'avait jamais employé le mot « fûmes » avant de l'avoir entendu de son adjudant, qui, lui-même, sans doute, le tenait du capitaine).

Lorsque, par exception, le peuple de Paris emploie le passé défini, il ne le manie pas avec sûreté. Les formes qui suivent sont rares, pour ce que le passé défini est rare lui-même, mais elles semblent être les formes populaires régulières actuelles :

il s'enfuya (« il s'enfuit », au passé), *ils s'enfuyèrent ; il envahissa, ils envahissèrent.*

(J'ai même entendu quelquefois *il finissa* et, une fois, *il disa.*)

Temps composé. — Les temps composés sont formés à l'aide de l'un des auxiliaires « être » et « avoir ». Mais, alors qu'en fr. on dit « j'ai été », en LP. on dit plus souvent *je suis été* (avec ou sans la liaison : *je sui été, je sui z été*).

Par contre, les verbes neutres ou pronominaux dans lesquels le fr. emploie l'auxiliaire « être » prennent souvent en LP. l'auxiliaire *avoir.*

Ex. : « je suis venu », « je suis monté », « je me suis fait mal », « je suis tombé », « je suis sorti ». LP. : *j'ai venu, j'ai monté, je m'ai fait mal, j'ai tombé, j'ai sorti.* De même : *je m'ai acheté un costume.*

Cette règle, assez générale, n'est pas absolue, la langue populaire n'étant pas fixée. Les exceptions sont nombreuses et variables. Il serait impossible d'établir des sous-règles ou des listes d'exceptions. En cette matière, comme toujours, l'usage indiquera la meilleure façon de parler, qui varie d'un lieu à l'autre, d'une heure à l'autre, d'une personne à l'autre, suivant l'euphonie, le hasard et la fantaisie. Ainsi on dit toujours *je m'ai fait mal*, mais on dit plus rarement : *vous vous avez fait mal.* On dira plutôt, comme en fr. : « vous vous êtes fait mal ». Dans l'interrogation, on reviendrait à l'auxiliaire *avoir* : *vous vous avez ti fait mal ?* semble plus fréquent que *vous vous êtes ti fait mal ?* On dit toujours *j'm'ai foutu la gueule en bas.* On dit plus souvent : *nous nous avons foutu la gueule en bas*, que *nous nous sommes foutu la gueule en bas.*

Remarque. — *Foutre le camp, fiche le camp*, prennent toujours en LP. l'auxiliaire *être.* Alors que le fr. familier dit : « il a foutu le camp », « ils ont foutu le camp », le LP. dit : *il est foutu le camp, ils sont foutu le camp.*

Passé indéfini, plus-que-parfait. — Le passé indéfini a pris la place du passé défini en LP. et en fr. fam. Il est possible que le plus-que-parfait remplace un jour l'imparfait. Dès maintenant, il commence à se substituer à l'imparfait, d'abord lorsqu'on hésite sur la forme à donner à l'imparfait et aussi quelquefois sans qu'on puisse trouver d'autre raison que la tendance analytique de la langue à remplacer une forme verbale constituée d'un seul mot à flexion indiquant le mode, le temps, la personne, par une autre forme comprenant deux mots,

dont l'un, le participe, est invariable (à l'ouïe, tout au moins).

(C'est là aussi une cause de la substitution du passé indéfini au passé défini.)

Parfait antérieur. — Le parfait antérieur : « j'eus aimé », « tu eus aimé », « il eut aimé », etc., n'est pas connu en LP.

Futur. — Le futur traverse une crise en LP. Mais les Français cultivés eux-mêmes, exception faite des écrivains, grammairiens, orateurs de métier, sont parfois gênés pour former un futur. Ainsi, bien des gens, même instruits, hésiteront un instant avant de prononcer « j'injurierai », « je suppléerai », « je crierai », « les demandes afflueront », « il expropriera », etc.

Les verbes de la première conjugaison en « ayer », donnent phonétiquement en fr. au futur « èyré » et « èré ». Ex. : « je payerai » ou « je paierai » (fr. « pèyré » ou « pêré », LP. toujours *pèyré*). « J'effrayerai » ou « j'effraierai » (fr. « éfrêré », LP. *éfrêyré*).

Les verbes en « oyer » donnent phonétiquement en fr. au futur « ouàré ». « Je noierai » (« je nouàré »). En LP., on prononce toujours *ouàyré*. Ex. : « je noierai », « il aboiera », « nous nettoierons » ; LP. : *je nouàyré* (transcription habituelle *noyerai*), *il aboudyra, nous nétouàyron.*

Dans les verbes réguliers de la 1re conjugaison, où la terminaison « er » est précédée d'une seule consonne, l' « e » qui précède l' « r » dans le futur ne se prononce ni en LP, ni en fr. ; ce qui tend à confondre pour le futur les différentes conjugaisons. On dit ainsi : « j'èmré » (« aimerai »), « tu gagnra » (« gagneras »), « il mouyra » (« mouillera »), « nous rprochron » (« reprocherons »), « vous najré (« nagerez »), « ils simulron » (« simuleront »)

Exception : « trouver » fait *trouvérai, trouvéras*, etc., au futur en LP.

Dans les verbes de la première conjugaison où la terminaison « er » est précédée de deux consonnes différentes et dures à prononcer, l' « e » du futur demeure : « je sifleùré » (« sifflerai ») ; « tu coffreras », « il encadrera », « vous tremblerez » (« cofreùra », « encadreùra », trambleùré »).

Exception. — Lorsque l' « r » est la première des deux consonnes, l' « e » disparaît généralement : « je charjré » (« chargerai »), « tu charmra » (« charmeras »), « il purjra » (« purgera »), « nous réformron » (« réformerons »).

Pour la deuxième conjugaison, le LP. a tendance à marquer deux « r » au futur. Ex. : *je finirrai* (« je finirai ») *bien par le retrouver.*

Le futur constitué selon la formation romane, adjonction

du présent du verbe avoir à l'infinitif : j'aimer-ai, je finir-ai, je recev(oi)r-ai, je rompr(e)-ai, semble reculer en LP. devant le futur de forme germanique, c'est-à-dire formé avec un auxiliaire : « je veux partir », « je vais partir » sont plus fréquents en LP. que « je partirai ».

Aller et *vouloir* se confondent (dans cette sorte de futur) toutes les fois que le son des formes correspondantes des deux verbes est voisin (1) : *le train veut partir* pour « le train va partir », *Le train veut partir à 8 heures 47*. Remarquer que le fr. dirait. dans ce cas, plutôt « le train part à 8 heures 47 » que « partira ».

Futur antérieur. — Comme en fr. Plus fréquent, semble-t-il ; aurait tendance à s'employer en place du futur simple.

Pour certains verbes, emploi inverse de celui du fr. des auxiliaires être et avoir. Ex. : « je serai tombé », *j'aurai tombé ;* « j'aurai été », *je serai été*.

CONDITIONNEL

Le LP. confond souvent le futur et le conditionnel. « Je voudrai » et « je voudrais » se prononcent de même façon en LP., *ai* et *ais* ayant le même son, un son intermédiaire entre *é* et *è*.

La signification de ces deux mots, qui est la même en LP., est mal déterminée ; elle marque évidemment l'idée d'avenir, de possibilité, de volonté ou de désir, mais l'idée de condition semble absente. Il s'agirait donc d'un futur et non d'un conditionnel, futur qui, en LP., se prononce, s'entend, se comprend, s'écrit indifféremment *ai* ou *ais*.

Ainsi : *j'aimerai* et *j'aimerais*,
je finirai et *je finirais*,
je viendrai et *je viendrais*,

ont même son, même sens un peu douteux, et orthographe indifférente. Ce qui fait qu'entre Parisiens cultivés et Pari-

(1) *Je veux, je vais ; tu veux, tu vas ; il veut, il va ; on veut, on va* (pour « nous voulons, allons ») ; *ils veulent, ils vont. Les ouvriers veulent partir* peut ainsi signifier « vont partir » et non pas « ont décidé de partir », « ont la volonté, le désir de partir », pour une raison d'heure ou cause de grève.

Il est assez rare qu'on entende *nous voulons partir* pour « nous partirons », mais ce n'est pas exceptionnel. Et « nous partirons », pour rester sur cet exemple, ne se dit guère en LP. Mais, quand le peuple de Paris n'use pas des auxiliaires *aller*, *vouloir*, il dit de préférence *on part*, *nous partons*, pour le futur, comme en fr., d'ailleurs.

siens parlant le LP. on ne se comprend pas quand ces formes interviennent dans le langage.

Pour les autres personnes du futur et du conditionnel :

tu aimeras	tu aimerais
il aimera	il aimerait
nous aimerons	nous aimerions
etc.,	

la différence entre le futur et le conditionnel, étant trop marquée, il n'y a point de confusion dans le son. Mais ces formes du conditionnel sont rarement employées. En somme, le sens du conditionnel (mode) semble en voie d'atrophie.

Lorsque le peuple emploie le conditionnel, il le fait avec beaucoup de fantaisie. Ex. : *nous aimrions*, *vous finireriez*, *nous receverions*, *vous romperiez*, *vous voudreriez*, etc., sont courants. Le LP., préférant en général éviter ces formes, emploie des tours de phrase particuliers. Ex. : (fr.) « Nous voudrions bien entrer » (LP). *On peut i entrer ? Si c'était possible, si c'est un effet de vot'bonté qu'on peuve entrer*, etc.

Il est à remarquer que le conditionnel, qui tend à disparaître en LP. en tant que conditionnel, y est employé souvent à la place de l'imparfait de l'indicatif. Ex. : *Si qu'on irait voir ça ?* « si on allait voir ça ? ». *Si qu'on viendrait nous dire*, « si on venait nous dire ».

Il se peut que la principale cause de la déchéance du conditionnel soit la difficulté que certaines personnes éprouvent à le former. Doit-on dire *vous trouvriez* (*trouvriyé*) ou « trouveriez » ? « Trouveriez », évidemment ! (LP. *trouvériez*). Mais nombre de gens instruits forment en parlant des barbarismes tels que *nous aidrions*, *nous romperions*, *nous receverions*, *vous trouvriez*, *nous tromprions*, etc. Il semble que certaines personnes aient tendance à rapporter tous les conditionnels à la première conjugaison, certaines autres à la quatrième.

Conditionnel antérieur. — (Voir TEMPS COMPOSÉS et CONDITIONNEL.) Exemples d'emploi :

Si qu'on serait été là-haut, qu'est que c'est qu'on aurait pris !

Si qu'on s'aurait laissé tomber sur leur bazar, ils seraient été chocolat.

On s'aurait jamais décidé à faire ça !

IMPÉRATIF

Comme en fr. d'une façon générale. Certains impératifs ne sont pas connus en LP. (Ainsi « aie », « sache », « veuille », « sachez », « veuillez », etc.). *Tiens* sert souvent pour le pluriel, comme pour le singulier. Ex. : *Tiens ça, vous !* Mais on dit aussi « tenez » comme en fr.

Formes populaires avec la négation : *dérangez-vous pas ; lève-toi pas.*

SUBJONCTIF

Le subjonctif tend à disparaître du LP.

Le subjonctif présent s'emploie comme en fr., mais moins fréquemment. Ex. : (fr.) « Je veux qu'il vienne » ; (LP.) *je veux qu'il vienne* et *je veux qu'il vient. C'est embêtant que je peux pas le voir* (« ne puisse »).

Pour les subjonctifs spéciaux au LP., voir la liste des formes particulières au LP. et les verbes *être* et *avoir*.

(Subjonctif remplacé par l'infinitif, voir INFINITIF.)

L'imparfait du subjonctif a complètement disparu du LP. Il est, suivant les cas, remplacé par le présent du subjonctif, l'imparfait de l'indicatif, le conditionnel et l'infinitif.

L'imparfait du subjonctif est en voie de disparition en fr. On n'emploie jamais dans la conversation les formes en « asse », « assions », « usse », etc. Il ne subsiste guère que dans la troisième personne du singulier : « qu'il fût », « qu'il eût », « qu'il aimât », « qu'il reçût », etc., et, rarement, dans les formes courtes de la troisième personne du pluriel « qu'ils fussent », « qu'ils vinssent », etc. On ne dit plus « qu'ils aimassent », « qu'ils reçussent », etc. D'une façon générale, on emploie actuellement en fr. le présent du subjonctif au lieu de l'imparfait.

En LP. les temps composés du subjonctif suivent les règles populaires des temps composés, d'une part et, d'autre part, celles spéciales au subjonctif populaire.

INFINITIF

(Pour la forme grammaticale de l'infinitif populaire, voir PRONONCIATION, FORMATION DES MOTS, CONJUGAISON.)

Depuis quelques années, le LP. marque une tendance très forte à remplacer le subjonctif par l'infinitif toutes les fois qu'il est possible de le faire. Cette tournure est d'ailleurs abso-

lument française. Ex. : « il lui a donné ce jouet pour qu'elle s'amuse » ou bien « il lui a donné ce jouet pour s'amuser ». (Cette forme crée une confusion, d'ailleurs. On ne sait si c'est le donateur qui s'amuse en donnant le jouet.) En LP., le pronom ne disparaît pas. On dira dans ce cas : *Il lui a donné ce jouet pour elle s'amuser. Il m'a écrit pour moi venir* (« il m'a écrit de venir »).

Quelques exemples :

— Donne le journal. — Pourquoi faire ? — *Pour moi le lire.*

Il m'a toujours battue et c'était dur pour moi l'aimer.

Alors, on m'a lancé la ceinture de sauvetage pour moi le secourir.

On pourrait appeler cette façon d'employer l'infinitif PROPOSITION INFINITIVE. La proposition infinitive, de plus en plus fréquente à Paris, vient des régions du Nord de la France, où elle est courante. Elle est gracieuse, élégante, commode, forte et plus précise que la phrase fr. correspondante, infinitive sans pronoms. En effet, dans « pour le lire » il peut être question de tel ou tel, comme devant lire le journal, tandis qu'avec *pour moi le lire*, on sait qu'il s'agit de *moi* et non d'une autre personne.

PARTICIPE

Participe présent. — Comme en fr. Plus nombreux encore qu'en fr. sont les participes présents devenus adjectifs en LP.

Certains participes présents du LP. diffèrent, pour le même verbe, de ceux du fr. (Voir FORMES PARTICULIÈRES DU LP.)

Participe passé. — (Voir FORMES PARTICULIÈRES DU LP.)

Dans le LP. parlé et dans l'écriture du LP. le participe passé ne s'accorde que rarement avec le substantif avec qui il doit s'accorder en fr. Ex. : *la femme que j'ai aimé ; la lettre que j'ai écrit ; je les ai mis* (*les voiles* aussi bien que *les bâtons*.)

ÊTRE

INDICATIF

PRÉSENT. — « Je suis » se prononce *ch'sui, ch'hhui, chui.* Jamais le pronom « je » n'est prononcé entièrement en faisant entendre l' « e ». La liaison se fait rarement. Ex. : « je suis suis étonné », *ch'sui étonné* (rarement *ch'sui z étonné*) (1).

(1) « J'y suis » se dit souvent *j'y cst.*

« Tu es » se prononce presque toujours *tè* ou *té* (*t'es*). La liaison se fait peu : « tu es idiot », *té idiot*. Quand elle se fait, c'est par un *t*, l'écriture pensée étant *tu est* et non « tu es ». Ex. : *Té* (ou *tè*) *t ici ?* « Tu es ici ? »

« Est » se prononce *è* et *é*, *é* étant plus fréquent. Liaison rare. Ex. : *Il é amoureux, elle é amoureuse* (ou *amoureux*). On dit qqf. *il, elle é* (ou *è*) *t amoureux, euse*.

« Nous sommes ». La forme *on est* est plus fréquente. (Règles générales du pronom *nous* et du verbe.) Parfois, on dit *nous sons*. (Avec un *s* final, car la liaison, quand elle se fait, est *z*.) Ex. : « Nous sommes innocents » ; phonétiquement : *nou son z inoçan*. Cela est particulier au verbe *être*. Car on n'entend pas *nous ons* (« avons »), ni rien de tel que *nous aiment, nous finissent*, etc.

« Vous êtes ». Liaison rare. *Vous ête ici*.

« Sont ». Liaison, tantôt « t », tantôt *z*. Ex. : « Ils sont innocents » ; *i son t inoçan, i son z inoçan*. La forme la plus générale est *i son inoçan*, sans liaison.

AUTRES TEMPS, AUTRES MODES

Pour les autres temps de l'indicatif et les temps des autres modes, comme en fr., avec les différences habituelles et générales des pronoms et des liaisons. Ex. : « J'étais amoureux », *j'été amoureu, j'été z amoureu, j'été t amoureu*. « Tu étais amoureux », *t'été t amoureu, t'été amoureu*.

« Avoir été », *avoir été*, comme en fr., mais aussi *avoir z été*. « Ayant été », *ayan été, ayan z été*.

Etc., etc.

Le passé indéfini (indicatif) et le subjonctif ont en LP. des formes spéciales.

PASSÉ INDÉFINI

Je suis été	(*ch'suiz été, ch'sui été*)
Tu *as été*	(*t'a été, t'a z été*)
Il, elle a été	(*il, elle a été, a z été*)
Nous sommes été	(*nous som z été, nous son z été*)
Vous avez été	(*vous z avé été, v'z avez été*)
Ils ont été	(*iz ont été, il on été*)
et	
Ils sont été	(*i son été, i son t été, i son z été*)

SUBJONCTIF

« Que je sois », « que tu sois », « qu'il soit », « qu'ils soient » se prononcent uniformément *souày*. (Prononciation figurée habituelle *soye*.)

« Que j'aie été » donne *que je souày été* (*soye été*) ou *que j'aye été* (*j'èy été*).

AVOIR

Règles générales des verbes, pronoms et liaisons.

Ainsi : *t'a* (« tu as ») ; *j'ai z eu* (« j'ai eu ») ; *t'a eu* (« tu as eu ») ; *javè eu* (« j'avais eu ») ; *avoir z eu* (« avoir eu ») ; etc. En LP., on dit aussi régulièrement *j'ai eu*, *avoir eu*, etc. Mais on ne dit jamais : « tu as eu » (« a z u », avec la liaison), ni « j'avais eu » (j'avè z u, avec la liaison), etc.

SUBJONCTIF

« Que j'aie », « que tu aies », « qu'il ait », « qu'ils aient » ; prononciation uniforme *èy* (« eille » dans « abeille » ; prononciation figurée habituelle *aye*).

PARTICIPE PASSÉ

Le participe passé « eu » se prononce parfois dans le bas peuple *évu* et, dans ce cas, se confond fréquemment avec *vu*. Ex. : « J'ai eu beaucoup de malheurs » ; *j'ai z évu ben de la misère, j'ai vu ben de la misère.* « Ils ont eu un enfant », *iz ont évu in éfant.*

ÊTRE ET *AVOIR*, VERBES AUXILIAIRES

Le verbe avoir remplace souvent comme auxiliaire le verbe être dans les verbes neutres ou pronominaux. Ex. : « je suis monté au second », *j'ai monté au deuxième ;* « je suis sorti dans l'après-midi », *j'ai sorti le tantôt ;* « il est rentré ce matin », *il a rentré ce matin ;* « je me suis fait mal », *je m'ai fait mal.*

REMARQUE. — Le fr. fam. dit *avoir foutu le camp*, le LP. *être foutu le camp* : *il est foutu le camp.*

AUTRES VERBES AUXILIAIRES

On peut considérer en fr. et en LP. les verbes « aller », « venir », « vouloir », « voir » comme des sortes d'auxiliaires. On a marqué plus haut que le LP. confond les verbes *aller* et *vouloir*, lorsqu'il y a similitude approchée de son entre certaines personnes de certains temps de ces deux verbes. Ex. : *le train veut partir*, « le train va partir » ; *je veux aller au marché*, « je vais aller au marché. »

CONJUGAISONS

On peut, en LP. comme en fr., diviser les verbes en quatre conjugaisons, des modèles : AIMER (1re), FINIR (2e), RECEVOIR (3e), ROMPRE (4e). Les nouveaux verbes formés par le LP. appartiennent pour la presque totalité à la première conjugaison. (Il en est de même en fr.) Ex. : *amocher*. Très rares sont ceux appartenant à la seconde. Ex. : *s'amochir*.

La quatrième conjugaison perd presque toujours l' « r » à l'infinitif, lorsqu'il est précédé d'une consonne. Ainsi, on dit en LP. *lire*, *rire*, *cuire*, comme en fr., mais *prende*, *rompe*, *torde*, etc. (pour « prendre », « rompre », « tordre »). Certains verbes de la quatrième conjugaison ont une tendance à passer à la première. Ainsi « rompre » devient *romper*. (Il est cependant rare encore d'entendre dire *je rompe*, *tu rompes*, etc. Mais on entend dire : *j'ai rompé*.)

Le verbe *fiche* appartient malgré ses formes de l'infinitif et de l'un de ses participes (*fichu*), à la première conjugaison : *je fiche*, *tu fiches*, etc.

FORMES PARTICULIÈRES DU LP.

Les verbes du LP. se conjuguent et sont réguliers ou irréguliers comme ceux du fr., qu'ils appartiennent en commun au fr. et au LP. ou seulement au LP. Mais il y a des formes spécialement populaires. Or, la liste des formes populaires des verbes français, formes habituelles, simplement fréquentes, plus ou moins rares, ou enfin accidentelles et purement personnelles, serait interminable. On n'en peut donc donner que quelques-unes des plus fréquentes et des plus caractéristiques. A les étudier, on se rendra compte des directions générales de ces altérations qui tendent plus ou moins à donner aux formes

irrégulières des apparences régulières et aussi à ramener toutes les conjugaisons à la première (modèle « aimer »).

ACHETER. Ind. prés. : *j'ajète, tu ajètes, il ajète, ils ajètent.*

ACQUÉRIR. L' « i » ne disparaît qu'à l'infinitif. Il demeure généralement dans toute la conjugaison. *Nous acquiérons, j'acquiérais, j'acquierrai* ou *j'acquièrerai, acquiérant,* etc.

ALLER. Les formes « je vais », « tu vas », « il va », « ils vont » remplacées par *je veux, tu veux, il veut, ils veulent,* dans les cas marqués plus haut (voir FUTUR). Subj. : *que j'alle, que tu alles, qu'il alle, qu'ils allent.*

ASSEOIR. Ind. prés. : j'assois, tu assois, il assoit (jamais « j'assieds », etc.) ou *j'assis, tu assis, il assit* : *nous assoyons, vous assoyez, ils assoyent* (*assouày*). Imparfait : *j'assoyais.* Futur : *j'assoyerai* (*assouàyrai*). Impératif (de « s'asseoir ») ; *assis-toi, assoyez-vous, assistez-vous* (fam.). Infinitif : (qqf.) *assir.* Subj. : *que j'assoye,* etc.

AVOIR. Subj. : *que j'aye, que tu ayes, qu'il aye, qu'ils ayent* (*èy* ou *eille* comme dans « abeille »). Part. pass. : *évu, vu.*

BOIRE. Imparfait : (qqf.) *je boivais.* Futur : (qqf.) *je boivrai.*

BOUILLIR. Ind. prés. : *je bouille, tu bouilles, il bouille.* Futur : *je bouillerai* (*bouy'rai*). Subj. : *que je bous, que tu bous, qu'il bout.* Part. pass. : *bouillu.*

CACHETER. Ind. prés. : *je cachte, tu cachtes,* etc.

CONFIRE. Futur : *je confiserai.*

CONNAÎTRE. Futur : (qqf.) *je connaisserai.*

COUDRE. Futur : *je couserai* (*couzré*).

COURIR. Imparfait : *nous courrions, vous courriez,* Futur : *je courirai.*

COUVRIR. Futur : *je couvrerai.*

CROIRE. Ind. prés. : *ils croyent* (*crouày*), ce qui différencie le pl. du sing. « il croit », prononcé *crouà*). Subj. : *Que je croye* (crouày), etc.

CUEILLIR. Futur : *je cueillirai.*

CUIRE. Futur : (qqf.) *je cuiserai.*

DÉCOLLETER. Ind. prés. : *je décolte.*

DIRE. Ind. prés. : *vous disez.*

ECLORE. Futur : *il éclosera.* Infinitif : (qqf.) *écloser.* Part. pass. : (qqf.) *éclosé.*

ENVOYER. Ind. prés. : *j'envoye* (*anvouày*), etc. Futur : *j'envoierai* (*envouàré*) et *j'envoyerai* (*anvouay'ré*).

FAIRE. Ind. prés. : *vous faisez.*
FALLOIR. Subj. : *qu'il falle* (*fal*).
FUIR. Passé défini : (qqf.) *je fuyai.* Subj. : *que je fuye.*
JOINDRE. Futur : (qqf.) *je joignerai.*
MOURIR. Futur : (qqf.) *je mourirai.* Part. pass. : (qqf.) *mouru* (1).
MOUVOIR prend la forme de la première conjugaison. *Mouver, je mouve, tu mouves,* etc.
NETTOYER. Ind. prés. : *je nettoye,* etc. (*nétouày*). Futur : *je nettoyerai* (*nétouàyré*). Subj. : *que je nettoye,* etc.
PARAÎTRE. Futur : (qqf.) *je paraisserai.*
POUVOIR. Subj. : *que je peuve.* Part. pass. : (qqf.) *pouvu* (2).
SAVOIR. Subj. : *que je save.* Part. prés. : *savant.*
SENTIR. Part. pass. : *sentu.*
TROUVER. Futur : *je trouvérai.*
VALOIR. Subj. : *que je vale.*
VÊTIR. Imparfait : *je vêtissais.*
VOIR. Ind. prés. : *ils voyent* (*vouày,* ce qui différencie le pl. du sing. « il voit » prononcé *vouà*). Futur ; *je voirai.* Subj. : *que je voye,* etc.
VOULOIR. Subj. : *que je veule.*

VERBES PASSIFS

Comme en fr. d'une façon générale. (Ne pas oublier que l'auxiliaire être se prononce plus souvent *ête.*)

Le LP. ajoute souvent des *z* de liaison. Ex. : *être z aimé, j'ai z été aimé ;* qqf. *j'ai z été z aimé.* « J'ai été », comme on l'a vu dans l'étude du verbe « être », se dit souvent en LP. *je suis été.* On dira donc : *je suis été aimé, je suis été z aimé.*

VERBES NEUTRES

Dans les temps composés des verbes neutres, comme pour les verbes pronominaux, *avoir* est généralement mis à la place de « être ». Ex. : *j'ai sorti, j'ai tombé* (« je suis sorti », « je suis

(1) *Il est mort,* et *il a mouru* ont des significations différentes. « Il est mort » n'est pas précis : il s'agit de quelqu'un qui n'est plus en vie, depuis un temps indéterminé. « Non, ce n'est plus lui qui a la boutique, il est mort. » Mais : *il a mouru le* 31 *de décembre.* Cela seulement dans le plus bas peuple, complètement inculte).

(2) Fort rare. Mais je l'ai entendu au moins une dizaine de fois dans le bas peuple.

tombé »). Par contre, on dit qqf. en LP. *je suis couru jusqu'à la maison* et toujours *je suis foutu-le-camp*, au lieu de (fr. fam.) *j'ai foutu le camp*.

VERBES PRONOMINAUX

Le verbe pronominal prend en général, en LP., l'auxiliaire *avoir* au lieu de l'auxiliaire « être ».

Ex. : *je m'ai trompé ; tu t'as laissé tromper ; je m'ai dit que... ; je m'ai rendu ; nous s'avons fait exploiter ; on s'a bombé de perme.*

Souvent le pronom réfléchi de la 3e personne remplace celui de la 1re. Ex. : *je s'ai trompé ; tu s'en vas ; je se fous de tout ça ; nous s'en allons.*

VERBES COMPOSÉS

Certains verbes qu'on emploie presque toujours accompagnés du même mot peuvent être considérés comme des verbes composés. Il y a d'abord les verbes comme *tâcher-moyen* (« tâcher »). *Tâchez-moyen de dégoter un balai, ou je vous fous dedans.*

De même, *fiche-le-camp*, *foute-le-camp*, *s'en-aller*, *s'en-fiche s'en-foute*, *s'en-faire*, *faire-suer*, *faire-chier*, *tourner-virer*, etc. Ex. : *je s'en vais ; nous nous avons en-allés ; il a été tellement fait-chier par l'adjudant qu'il a déserté ; on a tourné-viré une heure de temps avant de savoir où qu'on allait.*

D'autre part, les verbes déjà étymologiquement composés et ayant un sens également composé doublent par renforcement cette composition en LP., et cela d'une façon habituelle. Ainsi *trop-abuser*, *trop-exagérer*, *plus-préférer* (*que*), etc. (Voir plus haut pour *sortir dehors*, *descendre en bas*, etc.)

INTERROGATION

La construction particulière à la phrase interrogative, c'est-à-dire l'inversion ou rejet du sujet après le verbe, est de moins en moins employée en LP. Comme on l'a vu (PRONOMS INTERROGATIFS), l'adjonction de la particule *ti* (ou *i* lorsque le mot précédent finit par un « t ») marque l'interrogation (1). Ex. :

(1) Cette particule interrogative deviendra peut-être un jour la marque régulière de l'interrogation en fr. On pourra alors la comparer au « li » russe et au « ne » latin, bien que les origines de ces particules soient autres (alternative simple et alternative négative). *Ti* est parfois remplacé par *til i* et par *il*.

Vous avez ti vu ? I z ont i été là-bas ? Vous leurzy avez ti écrit de venir ?

L'adjonction de *ti* après le verbe suffit donc, sans inversion, pour marquer l'interrogation.

Mais en LP. et aussi en fr. l'inversion disparaît souvent dans l'interrogation sans qu'il y ait adjonction de *ti*, *i*, *til* ou *il*. Ainsi « avez-vous donné le pourboire à la bonne ? » devient : *vous avez donné le pourboire à la bonne ?* (LP. et fr.) Ce qui distingue alors la phrase interrogative de la phrase ordinaire est simplement le ton, une élévation de la voix sur la dernière syllabe ou sur les dernières syllabes qui suffit à marquer l'interrogation.

Les conjonctions « pourquoi », « quand », « comment », etc., entraînent en fr. l'inversion dans la phrase interrogative.

Ex. : (fr.) « Pourquoi dis-tu ça ? » « Quand est-il arrivé ? » En LP., on dit souvent : *Pourquoi tu dis ça ?* ou *Pourquoi que tu dis ça ? Quand qu'il est arrivé ? Comment il est ?* ou *Comment qu'il est ?*

Les formes interrogatives du LP. sont nombreuses. (Voir PRONOMS INTERROGATIFS.) Ainsi : *Où c'est-il qu'il est ? Où que c'est i qu'il est ? Où que c'est qu'il est ?* Etc., etc.

EXCLAMATION

La phrase exclamative, comme la phrase interrogative, s'exprime en fr. par l'inversion. Ex. : « Est-ce beau ! » « En avons-nous vu des blessés, cette année ! »

Le LP. emploie, comme pour l'interrogation, la particule *ti*. Ex. : *C'est ti beau ! Nous en avons ti vu des blessés cette année !*

La tournure fr. « que c'est beau ! » est rare en LP. et en langage familier. Mais on dira plutôt : *ce que c'est beau !*

Le LP. et le langage familier possèdent quelques tournures et expressions particulières pour l'exclamation. La plus fréquente est : *ce que ça peut* et *ça peut i* (LP.). Ex. : « Est-ce laid ! » *Ce que ça peut être moche ! Ca peut ti être moche !*

ADVERBE

ADVERBES DE LIEU

« Où »

L'adverbe « où » ne s'emploie presque jamais seul en LP. Il est habituellement accompagné de *que, est-ce que,* etc. Ce n'est pas une question de syntaxe, mais plutôt de vocabulaire, le fr. « où » se traduisant en LP. par plusieurs mots ou expressions : *où que, où est-ce que, où c'est que, où c'est i que, où que c'est que, où que c'est i que, ousque,* etc.

Ex. : *Où c'est-i que vous allez ? La maison où qu'il reste. La rue où c'est que je l'ai rencontré,* etc.

« Où » se traduit souvent en LP. par *que.*

Ex. : *L'endroit que je l'ai rencontré. La rue qu'il y a tant de bistros. La boucherie c'est un commerce qu'on y gagne du fric.*

Le LP. ajoute souvent *où* après « là » et « ici ». Ex. : *C'est là où qu'il doit venir ; c'est ici où qu'il se trouve ; c'est là ici où qu'il est.*

« Ici »

Remplace « ci » dans les adjectifs démonstratifs. Ex. : *cet homme-ici ; cette femme-ici ; ce soldat-ici ; c'est celui-ici qui me l'a dit,* etc. (« pour cet homme-ci », etc.).

« Ici » et « là »

Ici, en LP., se confond souvent avec *là,* et parfois s'y accolle. Ex. : *C'est là ici où qu'il est. C'est celui-là ici qui me l'a dit. Viens là ici !*

Ici-dedans (*icid'dan*)

Expression du Nord de la France qui s'emploie de plus en plus fréquemment à Paris. Elle signifie : « ici, à l'intérieur de l'enceinte où nous nous trouvons en ce moment ».

« Là »

Plus fréquent que « ici » en LP. En fr., si on veut s'exprimer avec précision, on dit « ici », quand il s'agit d'un lieu proche ; « là », d'un lieu éloigné, ou plus éloigné relativement que le lieu pour lequel le mot « ici » convient. En LP., *là* indique aussi bien le lieu proche.

« De là » avec mouvement (venant de) entraîne souvent un second *de*. Ex. : *Je viens de d'là.*

ADVERBES DE TEMPS

« Quand » est souvent suivi de *que*. Ex. : « Quand partez-vous ? » *Quand que vous partez ?*

« Aujourd'hui » se dit *au jour d'aujourd'hui* dans le style noble.

« Alors », isolé, se prononce souvent *alorss*.

« Enfin » est souvent accompagné de *finalement* et de *pour t'en finir, pour vous en finir*. Ex. *Enfin, finalement, pour t'en finir, voilà ce qui y a eu.*

Finalement (dans le sens de « enfin ») est très fréquent en LP.

Tantôt signifie « cet après-midi ».

« Puis » est rare, en LP. On dit *et puis* et *et puis alors* (prononcer *pi*).

Des fois : « quelquefois », « parfois », « ça d'pend ».

ADVERBES DE MANIÈRE ET DE QUANTITÉ

Les adverbes de manière se forment d'un adjectif féminin auquel on joint la terminaison « ment ». Les adverbes particuliers au LP. se forment comme ceux du fr. Ainsi : *mochement, bougrement*, etc.

On emploie souvent comme adverbes de manière en LP. l'adjectif simple, sans la terminaison « ment ». Ainsi *pareil* est pris adverbialement en LP. Ex. : *Il a fait ça pareil que lui* (ou *pareil comme lui*).

De même *moche* (au lieu de *mochement*) ; *il fait ça moche*, « il fait ça mal ».

Comment

Comment (dans le sens de « combien », « que », « comme ») est très employé en LP. Ex. : *Comment ce qu'il est tourte ce frère-là* (« comme il est bête, cet homme-là ! »).

Tout

Tout s'emploie beaucoup en LP. dans le sens de « très ». *Il est tout moche, c'est tout moche*, « il est très laid », « c'est très mauvais ». Mais, employé de la même façon, il signifie aussi, comme en fr. « entièrement ». *C'est tout moche*, « tout est mau-

vais là-dedans », « c'est entièrement mauvais ». *Tu vas tout salir le lit*, « tu vas entièrement, complètement, salir le lit ».

Signifie aussi « partout ». *Une robe pour tout aller* (« pour aller partout »).

« Si »

Le LP., afin, sans doute, d'éviter la confusion entre les différents sens de « si » (adverbe, affirmation, conjonction), et peut-être aussi à cause de sa brièveté atone, remplace généralement ce mot (plus souvent que le fr.) par *tellement*. Une forme particulière au LP. est l'ensemble *si tellement. C'est si tellement beau !*

« Assez »

Assez, en LP, se place souvent à la fin de la phrase, à la fin de l'idée. Ex : *tu n'as pas d'argent assez ; il n'est pas riche assez.*

« Beaucoup »

Beaucoup, en LP, traduit parfois le « bien » du fr. *C'est beaucoup meilleur* est moins fr. que « c'est bien meilleur » et plus LP. On dit en LP. : *c'est beaucoup moche, il est beaucoup paresseux.*

Tournures populaires : *il y a beaucoup des gens qui...* (fr. « beaucoup de »).

« Trop »

« Trop » se dit souvent en LP. *de trop*. Ex. : *tu fumes de trop.* Mais devant un adjectif, *trop* sans *de* : *Elle est trop tourte.* Qqf., après l'adjectif, le *de* revient : *Tout de même, elle est tourte de trop* (prononciation, fr. et LP. : *trô*.)

« Mal »

« Mal », dans certains cas, quand il s'agit de l'état d'une personne malade, par exemple, se traduit par *doucement. Elle va tout doucement* signifie « elle ne va pas bien du tout ». *Elle va bien doucement*, semble avoir un sens encore péjoratif : « elle va très mal ». Ces expressions sont surtout employées par des femmes. On les entend dans le peuple, dans la petite bourgeoisie et aussi chez des bourgeoises des classes plus élevées.

ADVERBES D'INTERROGATION

Les adverbes d'interrogation « pourquoi », « combien », « comment », « quand », etc., donnent naissance à la phrase interrogative particulière du LP. où intervient généralement la conjonction *que*. (Voir PRONOMS INTERROGATIFS et INTERROGATION.)

Ex. : *Pourquoi qu'elle n'est pas venue ? Comment que tu dis ? Pourquoi c'est i qu'il n'est pas là ! Combien qu'il en a acheté ? Combien c'est-il que vous êtes, là-dedans ?*

ADVERBES DE NÉGATION

« Ne pas »

On supprime presque toujours « ne » en LP. et souvent en fr. fam. Ex. : *J'ai pas su. J'ai pas mangé. Nous avons pas bu. Elles ont pas voulu. Offre zi du café, pour pas qu'elle s'en alle. Dérangez-vous pas* (« ne vous dérangez pas »). (Remarquer la place de *vous*.)

DOUBLE NÉGATION

La phrase négative populaire contenant une expression négative comme « ne... rien », « ne... aucun », « ne... jamais », etc., est souvent doublement négative. Ex. : *J'ai pas rien trouvé* (et aussi avec le *ne* conservé) *je n'ai pas rien trouvé* (« je n'ai rien trouvé »). De même : *je connais pas aucun homme, je ne connais pas aucun homme.*

La phrase « ce n'est pas rien » qui signifie en fr. « c'est quelque chose » a deux sens en LP., 1° « ce n'est rien »; 2° « c'est quelque chose ».

« Ne... point »

Ne s'emploie pas en LP. *J'en veux point* est paysan.

DEGRÉS DE SIGNIFICATION DES ADVERBES

Comparatif et superlatif. — Les règles sont les mêmes pour les adverbes et pour les adjectifs. En particulier « mieux » comparatif de « bien » est traité par le LP. de la même façon que « meilleur », comparatif de « bon ». Ainsi *mieux* est souvent précédé de *plus. C'est bien plus mieux qu'avant.*

De même *plus bien* est une forme fréquente en LP. *C'est bien plus bien comme ça !*

Pis n'existe pas en LP. Ce mot est remplacé par *pire*, mais employé plus souvent dans le sens de « mal », que dans celui de *plus mal*. *C'est bien plus mal depuis quelque temps*, ou *c'est bien plus pire depuis quelque temps.*

Les expressions « de mal en pis », « de pis en pis », se traduisent en LP. par *de mal en pire* et *de pire en pire.* (Qqf. aussi *de plus en plus pire* et *de plus pire en plus pire.*)

Le superlatif de l'adverbe se forme en fr. par l'adjonction de l'article masculin au comparatif. Ex. : « c'est elle qui est le mieux habillée ». Le LP. accorde l'article avec la personne. Ex. : *C'est elle qui est la mieux habillée.* De même : *c'est elle qui se lève la plus tard, c'est eux qui sont venus les plus tôt.*

PRÉPOSITION

« De », marquant en fr. l'idée de possession, se traduit le plus souvent en LP. par *à*, lorsque le possesseur est un être animé. Ex. : *la femme à Ugène, la fille à Jules, le livre à Paul, l'idée au capitaine.*

Demeure, dans le cas contraire : « le bout de la canne », « le tiroir de la commode », comme en fr.

« De », suivi d'un substantif indiquant la matière, se traduit habituellement en LP. par *en.* Ex. : *un bijou en or, un pont en fer, un couteau en acier.*

Disparaît dans certaines locutions commerciales : *un tissu laine.*

« De », dans certains cas, se prononce *t'*. C'est lorsque, l'*e* étant supprimé, « de » se trouve avant une consonne sourde et après un son voyelle. Ainsi, en fr. comme en LP., on dit *Monsieur t' Poissy*, qui s'écrit « Monsieur de Poissy ». Mais on dit « Madame de Poissy », le *d* et l'*e* demeurant, *Madam' t' Poissy* étant trop dur à la prononciation. Quand le mot suivant commence par une consonne sonore, le *d* reste sonore malgré la suppression de l'*e* : *Monsieur d'Beauvais.* Exemples : *Il vient d'boire. Il vient t'faire ça. L'ami t' Pierre. Le mari d'Berthe.* Quelquefois, lorsque le *d* s'appuie sur un son voyelle le précédant, il garde sa qualité de consonne sonore. Cela dépend de la personne parlant, de la rapidité plus ou moins grande de son élocution.

« *A* » pour « chez » : *je vais au quart, j'ai été au docteur, j'irai au dentiste* ; fr. : « je vais chez le commissaire de police », « je suis allé chez le médecin », « j'irai chez le dentiste ».

« A » disparaît dans certaines locutions commerciales. Ex. : *cousu main* (« à la main ») ; *voyez caisse !* (« à la caisse ») ; *œuf coque* (« à la coque »).

« Dans », « sur », « sous » se traduisent souvent en LP. par *dedans, dessur* ou *dessus, dessous*. Ex. : *dedans çte piaule y a des rats ; i s'est mis dessus le lit, dessur le lit ; elle était dessous la table, en dessous la table* (1).

« Avec » se place parfois autrement qu'en fr. Ex. : *le docteur qu'il est question qu'elle se marie avec* (2).

Remarque. — La préposition, qui en fr. se place avant le complément qu'elle détermine, est souvent en LP. et fr. fam. placée à la fin de la phrase avec ou sans complément, un peu à la façon de la praticule séparable allemande.

Ex. : *je lui ai couru après ; il a couché avec ; il lui a rentré dedans ; tu n'as pas travaillé pour.*

« Après » s'emploie en LP. avec certains verbes. Ex. : *monter après un mur, demander après qqn., chercher après qqn., attendre après qqn. ou qqch.*

« Quant à » donne en LP. *tant qu'à : tant qu'à moi* (« quant à moi »).

« Voici », très rare en LP. On dit presque toujours *voilà* pour « voici » et « voilà ». *Voici* ne s'emploie guère que dans les *boniments* des camelots.

« Malgré », « parmi ». Le LP. ajoute souvent un *z* euphonique. *Malgré z eux, parmi z elles.*

Remarque. — « A » est remplacé par *que* et *comme* après *pareil* : « de » par *que* après *différent*. Ex. : Pareil à l'autre », *pareil que l'autre, pareil comme l'autre* ; « différent de lui », *différent que lui.*

(1) « A » et « dans » avec mouvement, cas particulier pour Paris : les habitant se la périphérie (Ternes, Passy, Montrouge, La Chapelle, etc., allant vers le centre de la ville, disent « *je vais dans Paris* », ceux qui habitent de l'autre côté des anciennes fortifications, à Neuilly ou Montreuil, par exemple, disent : « je vais à Paris ».

(2) Dans le corps d'une phrase, souvent prononcé *a-èc*, sans « v ».

CONJONCTION

« Lorsque » s'emploie rarement en LP. Presque toujours remplacé par *quand*, qui se prononce, même devant une consonne, *quantt*. *Lorsque*, en LP., se prononce *lorsseùque*.

Quand (*quantt*) est fort souvent suivi de *que*, en LP. Ex. : *Quantt que j'suis venu*. On dit aussi *quantt je suis venu*, *quantt ej suis venu* et *quantt ch'suis venu*. La prononciation la plus habituelle de *je* après *quand* est *ej* (eùj). Ex. : « Quand je te le disais », *kanteùj teùl disè*.

Comme. De même, on ajoute *que* à *comme*. Ex. : *Juste comme qu'il passait devant sa porte, l'obus elle a tombé dessur lui*.

A cause que signifie « parce que ». Ex. : *c'est à cause qu'il a causé qui ya eu tout ce raffut*, « c'est parce qu'il a parlé qu'il y a eu toutes ces difficultés ».

« Que ». La conjonction *que* est suivie en fr. dans certains cas du subjonctif. Ex. : (fr.) « tu veux que je vienne ». En LP., on dira souvent *tu veux que je viens*, le subj. étant remplacé par l'indicatif.

Parfois on supprime *que* : *tu veux je vienne ? Faut je m'en alle ? Il a dit i viendrait* (*viendra, veut venir*) (1).

Je veux pas tous ces types i soyent toujours à me courir. Le subjonctif demeure alors dans la phrase populaire comme en fr.

« Parce que » se prononce *passque*.

« Puisque » se prononce *pissque*.

« Afin que » n'existe pas en LP. On entend quelquefois dans ce sens : *à seule fin que*, ou *de*.

« Si », « comme si » sont souvent suivis de *que*. Ex. : *Si qu'on irait. Comme si qu'on serait des bourgeois*.

(Remarquer ici le conditionnel au lieu de l'imparfait de l'indicatif).

« Mais » se prononce *mé*. On ne fait pas la liaison entre *mais* et le mot suivant, s'il commence par une voyelle. (En fr. on ne dit pas « mè zoui » pour « mais oui », on dit « mè oui ».)

« Car » s'emploie rarement. On le remplace d'habitude par *parce que*.

En effet s'emploie beaucoup dans le style noble, style de politesse.

Des fois que signifie « si », « si par hasard ».

« Ou bien » est plus fréquent en LP. et en fr. de la conversation que « ou ». (Pour éviter la confusion avec « où », adv.)

(1) Comparer l'anglais : I knew he knew I knew.

« Avant que » s'emploie en fr. sans être suivi de « ne ». « Avant qu'il vienne ». Les mauvais auteurs écrivent *avant que... ne*. En LP., on dit qqf. *avant que... ne*, mais le plus souvent « avant que » sans *ne*.

INTERJECTION

Le LP. ne présente rien de particulier par rapport au fr. dans l'interjection.

On peut noter :

Eha ! (« ohé ! »)
De quoi ? (expression de mépris)
Et comment ! (affirmation emphatique)
Chez qui ? (mépris, dénégation)
Tu parles ! (affirmation, approbation ironique)
Ta bouche ! Ta gueule ! Vos gueules ! La ferme ! (« Silence ! »)
Merde !
Etc., etc. (Voir JURONS et LOCUTIONS.)

JURONS

Les jurons sont des exclamations violentes renfermant une idée de blasphème, d'obscénité ou d'ordure, ou encore, de renforcement. La langue française, classique ou populaire, n'est pas très riche en jurons.

La différence de signification qui existe en français entre les expressions « mon Dieu ! » et « nom de Dieu ! » surprend les étrangers. Ils se demandent pourquoi la première est une exclamation décente, faible et la seconde un juron violent. On doit alors leur expliquer que « nom de Dieu ! » est pour « sacré nom de Dieu ! » et que « mon Dieu ! » n'est qu'une sorte d'interjection, d'exclamation dont la signification imprécise correspond à peu près, selon les cas, aux expressions anglaises : Well... Why... My goodness ! Heavens ! Bless me ! etc. ; italiennes : Per Dio ! Per Bacco ! etc. ; allemandes : So... Ach ! Herr Gott ! Beim Himmel ! Himmel ! etc. ; tandis que « Nom de Dieu ! » correspond plutôt à Damn ! Hell ! Porco Dio ! Herr Gott Sacrament !

Le peuple de Paris ne dit pas « mon Dieu ! » et dit assez

rarement « nom de Dieu ! ». La formule générale en LP. pour ces deux expressions, l'exclamation faible comme le juron violent, est : *bon Dieu !*

Bon Dieu est souvent suivi des mots les plus divers. *Bon Dieu de...* peut être considéré comme une expression adjective qualificative signifiant à peu près : espèce de, sale, maudit, diable de, etc. (Correspond, suivant les cas, à : damned, bloody, dirty, rotten, verflucht, schmutzig, etc.) Ex. : *Bon Dieu d'abruti ! Avec ces bon Dieu de fumelles, on ne sait jamais quoi penser !*

Le LP. emploie encore quelquefois *nom de Dieu de* comme expression adjective de la même façon que pour *bon Dieu.* Ex. : *Cette espèce de nom de Dieu de tourte, il m'a encore oublié de graisser la machine.*

Bon Dieu, en tant que juron, est souvent suivi de mots grossiers, qui renforcent l'expression sans présenter de signification particulière. Ex. : *Bon Dieu de garce ! Bon Dieu de merde ! Bon Dieu de bordel ! Bon Dieu de bordel de merde !*

La réunion de deux mots grossiers donne naissance à un juron d'autant plus fort que les mots sont plus grossiers ou plus sonores, ou plus disparates (le mot *Dieu* étant considéré comme grossier). Ex. : *Bordel de Dieu ! Bordel à cul ! Bordel de merde !* etc., etc.

Le mot *putain,* très fréquent comme juron dans le Midi, commence à se répandre à Paris, avec cette acception. Il en est de même pour les expressions *fils de putain !* et *fils de pute !* qui se prononcent *fidputain, fidpute.*

Bon sang ! a à peu près le même sens que *bon Dieu,* en plus faible. C'est une expression essentiellement populaire, qu'on entend seulement dans le peuple.

Merde ! s'emploie avec toutes les significations. C'est une exclamation de colère, d'admiration, de mépris, de tout ce qu'on voudra... C'est aussi un juron.

Foutre ! Saleté ! Saloperie ! Malheur ! Maladie ! sont assez fréquents.

Le mot *sacré* dans les expressions : *sacré nom de Dieu, sacredié* a complètement disparu. Il ne s'est jamais employé seul, sans substantif de support. On ne voit pas bien pourquoi tant de romanciers anglais, quand ils veulent citer un juron français dans leur texte, prennent ce mot « sacré » sans aucun substantif qualifié. Ce mot n'a jamais été employé en France de cette façon.

On dit encore qqf. *cré* pour *sacré* avant *bon Dieu* : *Cré bon Dieu !*

MOTS GROSSIERS

La distinction entre les mots grossiers et les mots non grossiers est un peu arbitraire, en quelque langue que ce soit. La grossièreté ne correspond pas exactement à l'image évoquée par le mot. Le fr. et le LP. n'ont pas toujours le même sentiment quant à la grossièreté des mots. Ainsi les mots *con*, *cul*, *putain*, etc., orduriers en fr., sont courants dans le LP., qui leur attribue d'ailleurs un sens différent de celui du fr. Par contre, le mot *vache* qui, en fr. familier, signifie à peu près *rosse* (subst. et adj.), est très violent et très grossier en LP. Des gens du peuple qui dans une dispute se sont dit : *fumier !* ne peuvent guère aller plus loin (1). D'ailleurs ce mot est expressif. On ne l'emploie pas dans la bonne société comme insulte. On dira plutôt « cochon», *salaud*, « brute », « crétin », « ignoble individu », etc., etc. Mais il n'y a plus guère qu'au théâtre qu'on puisse entendre : « misérable ! »

La qualité de grossièreté des mots, aux divers points de vue de l'obscénité, de la saleté, de l'image répugnante, varie avec les classes sociales et les époques. Nombre de termes qui étaient courants jadis et qui ont laissé des traces en composition ou dérivation, tel « cul » (« cul-de-jatte », « cul de bouteille », « cul-de-sac » ; « reculer », « acculer »...) sont aujourd'hui impossibles dans un texte honnête ou dans la conversation décente. « Cul » a été remplacé par « derrière », « postérieur », etc. Le langage enfantin, aidé par les parents, lui a créé de nombreux synonymes, qui ne sont en usage que dans la famille, qui n'en sortent généralement pas, mais qui pourraient par chance en sortir, « lancés » d'une façon ou d'une autre, et devenir courants. Pour ma part, entre je ne sais combien d'entendus, j'en ai retenu quelques-uns de curieux : *le turlu*, *Nono*, *le poum*, *le gros poum*, *le pototttin*, *le panpan* (pour la fessée, sans doute), *le tutu*, etc., etc. Il serait inconvenant pour un petit enfant de parler de son derrière. Mais bientôt les mots de remplacement prennent une obscénité familiale tout comme les vieux mots français qui désignaient la chose. Pour les fonctions urinaires et fécales il en est de même. « Pisser » et le vrai mot français étymologiquement latin « chier » sont devenus grossiers, surtout le second. Alors pour celui-ci, on dit « aller à la selle », « aller aux cabinets », « aller à la garde-robe », *aller* (tout court),

(1) Récemment *ordure* a pris le dessus. En s'injuriant on se traite plus volontiers d'*ordure* que de *fumier*.

faire (on sait quoi), etc. Enfantinement, on dira *faire son petit, son gros besoin* (ou au pluriel), *faire sa petite, sa grosse commission.* Ou bien des choses plus spéciales, *faire son petit, son gros tour,* ce qui, chez tel enfant que je connais, s'est transformé en *ti-tou* et *o-tou.* Que de telles expressions ressemblent, à l'oreille, à d'autres mots de sens différents, qu'elles se répandent dans le public et voilà des mots honnêtes qui auront tendance à disparaître de la langue à cause d'une fâcheuse homophonie. Dans le peuple et la petite bourgeoisie, on considère comme noble et distingué le mot « uriner ». J'ai entendu ceci, dans le récit d'un accident : *Ma femme descend un instant pour uriner ; alors il arrive une autre voiture...* Il est évident que le narrateur aurait pu se dispenser de dire pourquoi sa femme était descendue ; mais ce qui est à noter là-dedans, c'est qu'il trouvait élégant, certainement, de prononcer le mot « uriner ». Le réduit où s'accomplissent d'habitude les fonctions en question possède des appellations sans nombre. Les mots qui conviendraient le mieux seraient, d'une part « pissoir » et, d'autre part, celui qui s'apparente à « chier ». Mais on ne peut dire cela sous peine d'être taxé de grossièreté. On dit, suivant les classes et les individus : « le petit endroit », « les commodités », « les lieux », *les gogues, les goguenots,* « les cabinets », « les latrines » (style militaire, administratif), etc., etc. Récemment, depuis l'invasion de l'anglomanie linguistique, on a pris dans les basses classes l'habitude de dire *les ouatères* (« water-closets »), même là où l'eau fait entièrement défaut. De crainte de l'obscénité on dévie également la langue pour exprimer l'action de faire l'amour et nommer les parties sexuelles. Là règne une grande fantaisie. Il est vrai que le mot anatomique serait parfaitement ridicule et que les vieux mots romans sont devenus fort grossiers. Alors les époux et les amants ont des termes à leur usage personnel, qu'ils vont chercher Dieu sait où. Il y en a de possibles, il en est d'autres qui sont plus obscènes que l'obscénité qu'ils veulent voiler, il en est de stupides : je sais des personnes qui emploient pour cela des noms propres, des prénoms. Les gens ne se décident pas à appeler un chat un chat. Cela est très ancien : dans les premiers temps de l'humanité parlante il y avait déjà, pour d'autres sujets d'ailleurs, des motifs religieux d'interdiction de certains mots. Ils ne devaient pas être prononcés, pour des raisons de totems et de tabous, de peur d'offenser la divinité, de crainte de faire venir, naître, apparaître, sévir la chose ou l'être terribles qu'on aurait évoqués en prononçant leurs noms. Ceci n'existe plus que chez quelques aliénés devant lesquels il y a des mots qui sont interdits parce qu'ils les plongent

dans la terreur. Je ne connais pas d'exemples réguliers de ce phénomène en fr. ni en LP. *Décès*, par exemple, pour « mort », *décédé* sont en LP. des termes distingués ; c'est pour cela qu'on les affectionne. Mais dans l'espagnol notarial j'ai vu le mot « muerte » remplacé par « fallecimiento ». Le personnage qui avait rédigé le contrat que j'avais sous les yeux m'expliqua que « muerte » est trop effrayant. Le mot ne change rien à la chose.

MOTS NOBLES

Le langage du peuple, plus spécialement celui de la petite bourgeoisie, possède une catégorie de termes qu'il considère comme nobles. Ce n'est pas le même état d'esprit qui poussa jadis à proscrire certains mots comme n'appartenant pas au beau langage, au parler en usage dans la société polie. Il ne s'agit pas ici de proscription, mais d'élection, au dessus des autres, de mots qui font « distingué », riche. Le peuple qui parle et pense tout simple ne les emploie guère, ou du moins ne les emploie pas tous. Mais qui se sert à tout instant de tels mots se montre prétentieux à la manière populaire, celle de l'homme du peuple qui répète sans les comprendre des mots qu'il a entendus sur les lèvres de ses supérieurs, qu'il a lus dans les journaux ; ou bien il doit être rangé nettement parmi les demi-lettrés de basse classe. Certains termes, appartenant au langage de la politesse, sont à la fois du peuple et du petit bourgeois. Termes de politesse : *dame* pour « femme » (« épouse ») et *demoiselle* (« filia » « daughter »), *désirer* (« vouloir »). On peut se demander si l'habitude de remplacer « parler » par *causer* n'est pas une question de politesse. « Parler » serait trop dur, trop sec. *Causer*, plus faible, serait un adoucissement, de l'amabilité. Terme d'élégance : *potage* (« soupe ») *désirez-vous du potage?* « voulez-vous de la soupe ? » Termes de grandeur, véritables mots nobles : *immeuble*, cela fait plus grand que « maison » ; *décéder*, pour « mourir » peut être classé à la fois dans l'élégance et dans la noblesse ; *docteur* (« médecin ») : *mon docteur* sonne mieux que « mon médecin » ; *purgation* (« purge ») ; *conséquent* (« important »), *commerçant* (« boutiquier » ; *négociant* (« commerçant » de la classe au-dessus, « gros marchand ») ; *uriner* (« pisser »). *Collaborateur* (1), adopté, je crois, par les

(1) Ce mot, ayant pris une signification particulière à partir de 1940, disparaîtra peut-être comme représentant les employés.

patrons pour flatter leurs employés, ravit ceux-ci d'aise. *Bureaucrate*, qui dans le langage ordinaire est un peu péjoratif, est fort noble en LP. *Elle a fait de son fils un bureaucrate* est dit avec admiration. *Camériste* n'est pas bas-populaire, c'est petit-bourgeois prétentieux ; affaire de nuance : le peuple dit « bonne » comme le fr. ou *boniche* (avec idée de « jeune bonne », « petite bonne », ou pour marquer la situation inférieure des domestiques). *Voyageur de commerce*, inventé par les commis-voyageurs pour remplacer leur ancienne dénomination, les hausse d'un cran dans leur propre estime. *Gens de maison*, puis *employés de maison bourgeoise* pour « domestiques ». *Restituer*, pour *rendre*, qui remplace « vomir ». *Grandiose* mérite une description particulière. Ce fut à l'origine pour le peuple un mot noble : on l'a dit pour « grand », on l'a aimé pour sa sonorité. Aujourd'hui, la signification se précise, c'est en LP. : « grand », « large », « vaste », « élevé », « riche », « bien ». Il y a, dans ce mot, du degré de comparaison. On entend beaucoup plus souvent *plus grandiose* que *grandiose* tout seul. Ainsi le limonadier dans l'établissement duquel une société va donner une fête, une petite fête, suggérant quelque idée pour que ce soit mieux, un peu plus riche, un peu plus agréable, dira : *Comme ça, ça sera plus grandiose.* Et il ne dira pas ensuite : *ils ont donné chez moi une fête grandiose.* De même *moins grandiose que, aussi grandiose que* ou *comme* sont bien plus fréquents que *grandiose* tout seul. Ce mot est traité de la même façon que *meilleur* et *pire* : *c'est bien plus meilleur, c'est aussi pire comme un enfant, elle est moins pire que lui.*

Notons aussi comme mots pouvant être rangés dans la catégorie des mots nobles tous ceux qui viennent de la politique et de l'administration, tous ceux qui sont bien lourds et bien longs, *solutionner*, *solutionnement* (à quand *solutionnementer* et *solutionnementation ?*) ; *émancipation*, *solidarité*, *révolutionner*, *occasionner*, etc., etc. (1).

(1) L'amour du mot noble n'existe pas seulement dans le peuple et la petite bourgeoisie. Il est cultivé par toutes personnes s'attachant au son plutôt qu'au sens du mot. C'est ainsi que dans certaines familles appartenant aux milieux dévots des expressions telles que *ferme-propos*, *jugement-téméraire*, *charité-chrétienne*, *amende-honorable* (les traits d'union me semblent ici nécessaires) reviennent à tout propos et hors de propos, prononcées avec emphase.

EXPLÉTIFS

En fr. comme en **LP.** (en fr. fam. du moins), mais plus en **LP.** qu'en fr., il existe des mots explétifs, c'est-à-dire des mots qui, en réalité, sont inutiles pour le sens de la phrase dans laquelle on les place, mais qui servent à donner plus de force à cette phrase, non dans sa signification, mais dans sa tonalité.

Ainsi, dans les phrases qui suivent, les pronoms *moi*, *te*, le verbe *voir* à l'infinitif, le subst. *moyen*.

Regarde-moi ç't'imbécile !
Fous-moi une bâfre à ç type-là !
Je te lui ai foutu une bâfe !
Voyons voir ce qu'il dit !
Regarde voir où qu'il est !
Ecoute voir un peu...
On verra voir si ça est vrai, ça !
Dites voir les choses.
Tâchez-moyen de le revoir !
Etc., etc.

Certaines personnes abusent des explétifs, surtout en **LP.**

LA PHRASE POPULAIRE

La phrase du **LP.** est la phrase du fr. Quelques différences, cependant, doivent être notées.

Dans la proposition principale la plus simple, sujet-verbe-complément, le sujet, constitué par un substantif, est souvent en **LP.** renforcé par le pronom. Ex. : *Le charretier il bat ses bourrins* (« le charretier frappe ses chevaux »). *Le tramway il veut s'arrêter ici* (« le tramway va s'arrêter ici »). *Sa dame elle est belle femme* (« sa femme est grande et grosse »).

Le verbe prend en français le nombre et la personne du sujet. Il n'en est pas toujours de même en **LP.** En effet, qqf. le **LP.** met le verbe au sing. après un sujet (substantif ou pronom relatif) du pl. Ex. : *Si tu fermes pas la fenêtre, les moustiques va rentrer. J'aime pas les femmes qui boit.*

Et inversement : *Tout le monde s'en vont.*

De même, il peut y avoir changement de personne. Ex. :

C'est nous qui a gagné le gros lot. C'est nous qui sont (ou *sons*) *les maîtres à çt'heure.*

Les verbes ne gouvernent pas toujours en **LP.** les mêmes cas qu'en fr. Ex. : *Elle l'apprend à mal faire* (« elle lui apprend ») ; *elle lui a empêché de sortir* (« elle l'a empêché ») ; *il l'a conseillé de rester* (« il lui a conseillé »). *Quitter* en **LP.** entraîne souvent la préposition *de* : *Pourquoi que vous avez quitté d'ici ?* De même : *Je me rappelle de lui. Je m'ennuie de Paris. As-tu fini du couteau ? Je n'ai pas pensé d'acheter les journaux*, etc.

Mais certains de ces verbes ont alors une signification particulière. *S'ennuyer de* signifie « souffrir de l'absence de qqn. de l'éloignement de qqn., de qqch. » (angl. « to miss »). *Je m'ennuie de mon mari*, « mon mari me manque ». *Je m'ennuie de Paris*, « je voudrais être à Paris ». *Finir de*, « n'avoir plus besoin de, ne plus se servir de ».

La préposition disparaît dans certaines phrases. Ainsi : (fr.) « mets de l'eau à chauffer » ; (**LP.**) *mets de l'eau chauffer.* Cela se produit principalement entre deux verbes quand le second est à l'infinitif.

Le complément suit les règles générales du fr. Mais quelquefois certains pronoms se placent autrement : *Donne-moi-le* (« donne-le moi »).

L'adjectif attribut, comme on l'a vu, marque une tendance à devenir invariable.

Le mot *que* (conj. ou pronom) est très fréquent en **LP.** Le **LP.** le place partout où il peut, dans l'interrogation, la relation, etc.

La phrase interrogative est fort compliquée en **LP.** (Voir PRONOMS INTERROGATIFS, INTERROGATION.) A moins qu'elle soit simplifiée par la particule *ti* placée après le verbe, sans inversion.

La construction de certaines phrases se rapproche de la construction allemande, la préposition, mise à la fin, prenant l'allure d'une particule séparable : *Je lui ai couru après. Les femmes qu'il a couché avec. Elle lui a tapé dessus. Il n'a pas fait ça pour. Il lui a rentré dedans.*

(On peut aussi considérer les expressions *courir après*, *rentrer dedans*, etc., comme des verbes composés.)

La phrase elliptique est fréquente en **LP.**, le complément, considéré comme connu, étant remplacé par un pronom :

On la perd (la tête).

En mettre (*de l'huile de bras*, de l'énergie).

Le mettre (à qqn. Duper qqn., l'obliger à agir malgré lui).

Les mettre (*les voiles*, *les bâtons*, *les bouts de bois*. S'enfuir, se dérober.)

S'en faire, ne pas s'en faire (*de la bile*, du mauvais sang).

L'avoir (la vérole).
En avoir (*du poil au bras*, etc.).
Etc., etc.

Pour la construction générale, il n'y a pas de véritable différence entre le **LP.** et le fr. *parlé*. Il en est autrement avec le fr. écrit. Certaines phrases, qui conviennent à l'écriture, seraient molles à entendre, elles ne marqueraient pas assez, elles couleraient avec trop de fluidité, on n'y ferait pas assez attention. On s'en aperçoit bien au théâtre : un dialogue « trop écrit » et très régulier comme construction donne souvent dans la bouche des acteurs une impression de terne, de gris, il ne retient pas, n'accroche pas l'attention du public. Et l'on est obligé de morceler son texte, de lui faire subir des inversions de propositions, des déplacements de valeurs, afin de mieux appuyer sur tel ou tel tronçon de la phrase, qui, plus que les autres, doit avoir de l'importance. Ainsi, lorsque M. Vendryes remarque, à propos d'autre chose, qu'« on entend dire dans le peuple : *Elle n'y a encore pas voyagé, ta cousine, en Afrique* ou *Il l'a-ti jamais attrapé, le gendarme, son voleur ?* » c'est exact, c'est bien une réalité, c'est populaire, on parle ainsi dans le peuple. Mais, en changeant, dans le second exemple, *Il l'a-ti* en « L'a-t-il » on a, pour ces deux phrases, du français correct parlé. Qui parle ainsi s'est fait entendre, comprendre, a forcé et retenu l'attention. On ne le fait pas répéter. « Ta cousine n'a pas encore voyagé en Afrique » et « Le gendarme a-t-il jamais attrapé son voleur ? » ne se seraient certainement pas marqués aussi profondément dans l'esprit de l'auditeur. Si je dis « le chien, je l'ai vu, il le mordait à la jambe, le petit » et « jamais il n'aurait pu, cette femme-là, l'aimer comme la première », je donne beaucoup plus de force à l'expression de ma pensée que si j'avais dit « j'ai vu le chien mordre le petit à la jambe » et « il n'aurait jamais pu aimer cette femme-là comme la première ». Tout auteur dramatique sait cela. Or c'est du langage parlé, c'est donc, à un certain point de vue, populaire, puisque le peuple emploie la langue parlée et non la langue écrite. Mais c'est aussi du français correct, en tant que français parlé.

LOCUTIONS DIVERSES. CLICHÉS

Dans chaque langage il existe un certain nombre de locutions, plus ou moins explétives, qui, assez inutilement, émaillent la phrase (surtout quand la personne qui parle éprouve une certaine difficulté à s'exprimer). Les Belges affectionnent la locution : *savez-vous*. En anglais : *you know, I say, you see, look here, is it ?* etc., sont de cette sorte. En fr. : *vous savez, n'est-ce pas ? eh ! bien, mon Dieu, voyons, par exemple,* abondent dans le langage de certaines personnes.

Il en est de même en LP. On peut citer parmi les locutions de ce genre les plus fréquentes : *qu'il dit, qu'il a dit, qu'elle dit,* etc. ; *qu'il me dit, qu'il me fait... que je dis, que je fais... qu'il lui dit, qu'elle lui fait,* etc., etc. (Prononcez suivant les règles : « il » devient *i*, « me » *m'*.) Ces locutions sont employées lorsqu'on relate une conversation.

Ex. : *Alors, qui m'dit, vous avez ti causé à la concierge ? — Oui, que j'dis, que j'lai vue, çte femme ! — Alors, qu'i m'dit, quoi qu'elle a dit ? — Quoi qu'elle a dit ? que j'lui fais ! Eh ! ben, elle a dit que l'gérant i va s'fâcher, qu'elle a dit, ya pas d'erreur ! qu'vous décessez jamais d'faire' vot' raffut au cintième dans les colidors et les ouatères, qu'ell' dit, et l'gérant i s'ra pour sûr un homme à vous fair' foute à la porte, qu'elle dit, n'ayez crainte !*

A citer aussi parmi les locutions les plus fréquentes :

Ya pas d'erreur ! (« sûrement ! » « certainement ! »)

N'ayez crainte ! (« sûrement ! » « vous pouvez y compter », « vous n'y échapperez pas », etc.)

Comme de juste ! (« naturellement », « évidemment »)

N'est-ce pas ? (*S'pas ?*)

Une supposition...

Par le fait (« en fait », affirmation de sens vague).

Tant que faire (sens vague).

Comme on dit (affaiblissement de la phrase, réserve).

Comme ça (de même que pour *comme on dit : I m'a dit comme ça qu'il allait venir*)

Certaines locutions populaires correspondent régulièrement, obligatoirement, à certaines situations ou à certaines phrases. Ainsi, lorsqu'on montre à qqn. une grande quantité de choses quelconques (livres, meubles, provisions, par exemple), la personne à qui on montre ces choses doit dire : *Y a d'quoi faire !* Lorsqu'une personne pronostique des événements fâcheux,

on lui dit : *Parlez pas d'malheur !* Lorsqu'une personne (un inférieur ou un égal) se distrait en s'occupant à de petites choses sans intérêt : tambouriner de ses doigts sur les vitres, déchiqueter des allumettes, tortiller un bout de ficelle, on lui dit : *les enfants s'amusent* (ss-ent. : *les nourrices auront du bon temps*). Quand personne montre un goût marqué pour telle chose, telle autre personne : le cinématographe, le gigot, le tabac, son chien, etc., on lui dit : *toi et ton cinéma ! toi et ton gigot ! toi et ton tabac !* etc. (ou *vous et vos cartes*, etc.).

Tu parles ! vous parlez ! se dit quand on est de l'avis de la personne qui parle, afin de marquer son approbation. Souvent un peu ironique, si la personne à qui on répond ainsi a dit quelque chose d'évident.

Penses-tu ! Pensez-vous ! se dit dans le cas contraire, marque une désapprobation.

Vous pensez ! est une locution admirative.

Et comment ! signifie « bien sûr ! » « évidemment ! »

J'comprends ! (même sens).

Ne pas être fixé. Cette expression n'a pas de signification précise. On pourrait croire que *vous n'êtes pas fixé* signifie « vous êtes éclectique », « vous n'avez pas d'idée préconçue ». Mais, en fait, on dit cela à propos de rien et de tout. Le rire doit accompagner cette locution. Qqf. signifie « ne pas avoir de goût ». Se dira, par exemple, d'une femme qui mettra un chapeau n'allant pas avee sa robe, qui portera des couleurs mal assorties.

Tais-toi donc ! taisez-vous ! taisez-vous donc ! ne sont pas des invitations au silence. Ces locutions sont employées dans un sens assez voisin de *penses-tu ! pensez-vous !* (contradiction). Mais fort souvent elles prennent place dans la phrase, soit comme explétif, soit comme renforcement, pour appuyer sur tel mot, pour marquer plus spécialement telle ou telle idée, tel événement relaté, soit dans le sens de « bien plus ! »

Ex. : (Question) — « Alors le chien vous a suivie jusqu'à l'hôtel ? » (Réponse) — *Taisez-vous donc, il a monté en tramway avec moi.*

Voici une liste de quelques locutions populaires usuelles :

Sans blague (! ou ?) (« c'est vrai ! » « vraiment ? »)

A vos souhaits ! (se dit à qqn. qui éternue)

Dieu vous bénisse ! (même cas)

J'vais vous dire une bonne chose ! (préparation oratoire)

Tu t'en ferais mourir ! (« ce n'est pas pour toi !» « c'est trop bon pour toi ! »)

Eh ! la coterie... (« oh ! les amis ! »)

Vous me faites rire ! (« ce que vous dites est stupide »)

Vous comprenez ce que je vous parle ? (expression un peu méprisante, nuancée d'irritation)

C'est bien le cas de le dire ! (affaiblissement)

Comme qui dirait ! (affaiblissement)

Faites chauffer la colle ! (se dit quand un objet tombe à terre ou a été cassé par qqn.)

Je dirais bien une courte prière pour que... (je voudrais bien que...)

Ça n'a rien à faire ! (dénégation, refus)

Ça n'existe pas ! (dénégation, refus, mépris)

C'est à se les mordre ! (« c'est très comique »)

Va dire à ta mère qu'elle te refasse ! (« tu es laid, mal bâti »)

Faites ! (formule de politesse. Réponse à « pardon »)

Non ! mais des fois !... (dénégation méprisante, refus)

Tu ne voudrais pas ! Vous ne voudriez pas ! (dénégation méprisante, refus)

On mangerait par terre (« c'est très propre, très bien entretenu ». Quand il s'agit d'une chambre, de l'intérieur d'un logis).

Sans vous commander... (formule de politesse envers un supérieur)

N'en jetez plus ! N'en jetez plus, la cour est pleine ! (« assez ! »)

Pardon-excuse ! Excusez ! (« pardon ! « excusez-moi ! »)

Y a pas d'offense !

Cette locution s'emploie dans trois sens différents :

I. — « Ce n'est pas déshonorant » (pour vous) ; « ce n'est pas de votre faute » ; « vous n'en n'êtes pas responsable » ; II. — « vous ne m'avez pas offensé » ; III. — « sans avoir l'intention de vous offenser ».

Ex. : (I) « Mon frère est en prison » — *Ya pas d'offense.*

(II) « Oh ! je vous demande bien pardon ! — *Ya pas d'offense.*

(III) *Ya pas d'offense, bien sûr ! mais vous croyez pas que çte pièce elle est fausse ?*

Toutes les expressions qui précèdent sont courantes dans la conversation populaire et font partie de la bonne éducation populaire.

Celles qui suivent sont moins importantes et moins habituelles. Mais il peut être utile de les noter.

Ça fait la rue Michel. (« ça va bien comme ça » ; « ça fait le compte »)

Elle a la croix de sa mère (sans signification ; se dit d'une jeune fille *sage*, d'une petite fille qui fait sa première commu-

nion et qui porte une croix sur sa poitrine. L'origine de cette locution doit être quelque mélodrame où la mère retrouve sa fille, grâce à la croix qu'elle lui attacha jadis au col.)

T'as tort, Totor. Tu t'entêtes et t'as tort, Totor.

A la tienne, Etienne.

Tu parles, Charles.

Un peu, mon neveu.

Tu l'as dur, Arthur.

Comme de juste, Auguste.

Aucune de ces locutions n'a de signification précise. Ce sont simplement des allitérations.

Vas-y Léon ! (sans signification)

Poil... (suivi de l'expression d'une partie du corps mise là pour rimer avec la fin d'une phrase de l'interlocuteur. Ex. : « Je n'en ai pas trouvé ! » — *Poil au nez !* « Alors je n'ai plus voulu ». — *Poil au cul !*)

Avoir la peau trop courte (« être fatigué », « ne pas vouloir »).

Etre réglé comme du verre pilé (comparaison incompréhensible).

Engueuler comme du poisson pourri (« tancer vertement »),

Elle est comme la poupée d'Jœnneton, elle n'a ni cul, ni fesses. ni tétons (« elle est plate comme une planche »).

Travailler comme un mercenaire (« travailler durement et péniblement »).

Et ta sœur ? (« je ne te demande pas ton avis », « silence ! », « ce que tu me dis est stupide »)

Je suis comme Thomas, je suis incrédule. (*Thomas* pour « Saint Thomas ». On entend qqf. : *je suis comme Jules, je suis incrédule.* Evidemment, il y a une confusion entre *Thomas* et *Jules* (1). De plus, *Jules* rime avec *incrédule.*)

Ca vous tombe dessus comme la misère sur le pauvre monde (image de fréquence ou de soudaineté).

Ils auront la graisse, mais ils n'auront pas la peau ! (« on nous fera souffrir, non mourir »)

Certaines locutions populaires sont faites de comparaisons, d'images particulières. Les unes sont justes, d'autres le sont moins.

D'un homme ivre, on dit qu'il est *saoul comme un cochon, comme une bourrique, comme une vache.*

(1) En souvenir du baquet qui se trouvait autrefois (il y a fort longtemps) dans les chambrées militaires. *Pincer l'oreille à Jules, pincer l'oreille à Thomas.* Cette dernière expression vient sans doute d'un chant latin d'église : *Vide, Thoma, vide latus* (videz Thomas).

Plein comme un cochon.
Sale comme un cochon.
Sale comme un peigne.
Mauvais comme une gale.
Plate comme une limande.
Nu comme un ver.
Malheureux comme les pierres.
Con comme la lune.
Frais comme l'œil

REMARQUE. — Dans un grand nombre de locutions populaires, les mots sont joints les uns aux autres de façon particulière.

Ainsi :

A ce qui se paraît (« à ce qu'il paraît »).
D'un côté comme de l'autre (« de côté et d'autre », « des deux côtés »).
...de vrai (« vrai », « véritable ». Ex. : *de la dentelle de vrai*).
Si je n'étais que toi... (« si j'étais toi », « si j'étais à ta place »).
Du pareil au même (« identique », « identiquement »).
Pas un de quiconque (« nul », « aucun », « personne »).

A tout instant, des circonstances fortuites font naître des locutions populaires, généralement stupides, dont la vie assez courte ne dure que quelques années. Certaines d'entre elles n'apparaissent que pour disparaître aussitôt. D'autres, plus robustes, résistent mieux, et jettent quelque éclat avant de mourir. Leurs origines sont diverses : métiers manuels, nécanique, music-hall, roman-feuilleton, politique, guerre, etc.

Il se peut que quelques-unes d'entre elles demeurent dans la langue. Les trois premières citées ci-dessous, déjà vieilles, en ont déjà presque complètement disparu. Les suivantes, plus récentes, datent de la guerre de 1914-1918, mais ne sont guère en meilleure posture.

I. — *En voulez-vous des z homards ? Ah ! les sales bêtes, ils ont du poil aux pattes !* (Sans signification). *T'en as un œil !* (« Oh ! quelle tête ! » « quelle mine tu fais ! ») *Oh ! quel œuf !* (« Oh ! quelle tête ! »)

II. — *T'occupe pas du chapeau de la gamine !* (« laisse ça ! viens, ça ira tout de même »). *T'occupe pas du pot de chambre !* (« ce n'est pas ton affaire »). *Pincer le marbre ; cisailler le barbelé ; cherrer dans les bégonias, dans le camembert ; bousculer le pot de fleurs ; égratigner la carrosserie*, etc. (« exagérer », « se vanter », « hâbler », *aller fort*).

Les **clichés** sont des locutions toutes faites, des suites de mots liés ensemble une fois pour toutes, des formules qui ne varient plus, qui sont, en quelque sorte, « clichées » dans l'esprit des sujets parlants ; on n'y peut plus rien changer, elles sortent d'un trait, l'un des termes qui les composent appelant les autres dans le même ordre et les mêmes rapports, automatiquement. Et elles reviennent très fréquemment, trop fréquemment, dans le langage d'un individu, d'un groupe, d'une nation, dans le parler du peuple, les textes des journaux, le jargon politique et même dans la littérature proprement dite. Telle est, pour moi, la véritable signification linguistique du mot « cliché » (1).

Les proverbes sont des clichés. Les discours politiques sont pleins de clichés. La plupart des locutions et façons de s'exprimer notées dans les pages précédentes sont des clichés populaires. A ce point de vue particulier du LP. on remarquera que beaucoup de ces clichés ont une signification douteuse ou même n'en ont pas du tout. On dirait qu'ils ne sont là que pour orner la phrase, ou la soutenir, la renforcer, peut-être simplement pour l'allonger. Cette façon de parler n'embellit point la langue, mais lui fait perdre beaucoup de sa clarté. Très vite le sens du cliché s'obscurcit, il n'est plus un « signe », c'est-à-dire que là le langage ne répond plus à sa mission, n'atteint point son but : ce n'est plus un ensemble de sons représentant plus ou moins nettement une pensée, un besoin, un fait. C'est une suite de sons qui ne représente plus que des choses vagues, parfois même qui ne signifie rien du tout.

On peut considérer comme clichés les locutions qui figurent dans les phrases suivantes : *Cette chienne dort comme un seul homme. C'est un chien de gouttière. Oui, ces moules sont bonnes, c'est des moules de Bourgogne.*

Le français littéraire est encombré de clichés Le bon écrivain les évite, autant qu'il peut le faire, mais à grand peine. Quelques

(1) La définition la plus habituelle du « cliché » est : banalité, lieu commun, qu'on répète dans les mêmes termes. Il me semble que, linguistiquement, il faut plus s'attacher à l'expression par des sons, à leur émission cristallisée, qu'à l'idée de lieu commun. Ainsi, trois formules religieuses, entendues chez les Jésuites, sont vraiment clichées, leur signification étant la même et leur différenciation n'ayant aucune raison d'être, ni entre elles, ni par rapport aux autres expressions de la même idée en usage ailleurs : *la Très-Sainte-Vierge, la Bienheureuse-Vierge-Marie, la Sainte-Mère de D eu.* Et non point « la sainte Vierge », « la Bienheureuse Mère de Dieu », etc. Comme si le fait d'être la Vierge Marie méritait seulement la qualification de *bienheureuse*, celui d'être la mère de Dieu, celle de *sainte* et comme si le fait d'être la Vierge tout court donnait droit, par faveur spéciale, au titre de *très sainte*.

littérateurs affectionnent des clichés qu'on est en droit de trouver détestables « Hors de page », par exemple. Car on peut connaître parfaitement le français et ignorer la signification de cela. C'est du langage précieux, prétentieux, pédantesque — pastiche du passé. De même « rien moins que » est fort mauvais. Car cela exprime le contraire de ce que ça paraît signifier.

Les journalistes et les politiciens écrivent et parlent par clichés. Il n'y a qu'à prendre un journal pour s'en rendre compte immédiatement. C'est une maladie du langage, qui lui enlève beaucoup de sa lucidité, de sa clarté d'expression, de sa simplicité. Ce n'est pas le lieu, ici, de dresser une liste de clichés journalistiques, cela n'est pas spécialement populaire. Il faut en citer, cependant, pour en illustrer cette étude. Par exemple : après la première grande guerre, il y eut des journalistes absolument incapables d'écrire « les Belges », « les Anglais », « les Italiens »... mais qui se sentaient obligés par quelque force mystérieuse, psychologique et linguistique, d'écrire : *nos amis belges*, *nos amis anglais*, *nos amis italiens* (*nos amis les Belges*, etc.) (1). C'est le type du cliché stupide, qui ne veut plus rien dire, qui, même, exprime, de façon répétée, une sottise (2).

Un mot isolé peut former un cliché. C'est encore dans le journal que cela se rencontre le plus habituellement. Ainsi, à lire les faits divers de nos journaux, on croirait que la nation française se compose exclusivement d'*industriels*, de *négociants*, de *quadragénaires*, *quinquagénaires*, *sexagénaires*, etc., de *ménagères*, de *rentières* et de *journaliers*. Jamais ce n'est une « vieille femme » qui a été assassinée à Bécon-les-Bruyères où à Joinville-le-Pont, c'est une *sexagénaire* ou une *rentière*. Et les gens qui sont *entôlés* sont des *industriels*, le plus souvent, ou des *négociants*. Quant aux *journaliers*, il leur arrive bien des mésaventures et ils commettent à cœur-joie délits et crimes. (Il y a aussi,

(1) Ce qui ne signifie pas « ceux des Belges... des Italiens qui sont nos amis », mais bien, comme on le voit par le contexte « nos amis les Belges... les Italiens ».

(2) *Un drame rapide s'est déroulé dans la paisible commune de X...* est un bon type de phrase-cliché de journal. L'homme du peuple qui a lu cela mille fois dans son journal finit par associer *drame* et *rapide*, *paisible* et *commune* dans son esprit, quand il s'agit d'un crime. Et il dira ces deux mots ensemble plus fréquemment qu'il est nécessaire. J'ai noté de même que certaines personnes ne peuvent dire « j'avoue » sans ajouter « humblement ». *J'avoue humblement* lorsqu'il n'y a aucune humilité en jeu : *j'avoue humblement que j'ai soif*, *je vous avoue humblement que je ne suis pas de votre avis*. Et nombre de gens, au lieu de dire simplement qu'ils « n'ont pas le temps » disent que le *temps matériel* leur a manqué. Le temps *matériel* ?...

les *midinettes*, les *catherinettcs*, etc. Le journal répand ces mots dans la langue populaire.)

Le peuple, qui a ses clichés à lui, a pris certains clichés parfaitement français, qu'il emploie à contresens. Entre autres « il n'y a pas péril en la demeure » qui signifie « il n'y a pas d'inconvénient à attendre ». Le sens populaire actuel de cette locution (très fréquente dans la petite bourgeoisie) est « il n'y a pas de danger dans la maison, ici ». De nombreuses personnes parlant le LP. emploient le cliché *la cinquième roue à un carrosse*. Je l'ai entendu des milliers de fois avec des significations bizarres : *Je suis la cinquième roue à un carrosse* « je suis sans emploi », « je m'ennuie », « on ne s'occupe pas de moi ». Et, souvent, il m'est arrivé de ne pas comprendre ce que le sujet avait dans l'esprit.

LANGAGES SPÉCIAUX

Langage commercial. — La langue commerciale, celle qui n'est pas du français correct, appartient au langage populaire et petit-bourgeois. Elle se parle et elle s'écrit. Ecrite, elle choque plus que parlée, car on est habitué à entendre prendre des libertés avec les règles du français correct, mais la plupart des livres sont rédigés en français, bon ou mauvais et les journaux mêmes sont écrits en simili-français. Chez le boutiquier, dans le « salon de coiffure » — appelé aujourd'hui *lavatory* à la grande joie des Anglais — dans beaucoup de cafés, on voit des écriteaux qui sont bien attristants ou bien réjouissants, selon le point de vue auquel on se place. Dans un grand *bistro-tabac* de Montrouge j'ai trouvé celui-ci : *Messieurs les Voyeurs sont priés de consommer*. (Ce qui veut dire que les gens qui viennent consulter l'appareil automatique qui enregistre les cours de Bourse ne doivent pas s'en aller sans boire un verre au comptoir.) *Occasion à profiter de suite* se voit partout dans Paris. *On est prié de payer en servant* est très fréquent... Comment peut-on s'exprimer aussi mal ? Qui sert, le client ou le garçon ?... Les coiffeurs font des merveilles d'anglo-français. Ce ne sont que *massage hygiénic*, *électric*, *singing* (« brûlage ») (1) et autres

(1) Cette manie nous rend absolument ridicules. Que doivent penser de nous les Anglais et Américains qui voient partout sur des affiches, annonces et enseignes des textes tels que ceux-ci : *Modern'Hôtel*, *Terrass'Hôtel*, *American Glaçag*, *Triomph's Hôtel*, *Nouvel' Hôtel*, *Perfect'Loterie*, *Modern'Pen-*

perles. On voit presque partout sur leurs listes de prix cet avis : *Tous suppléments payés en plus*. Comme s'il était question de payer les suppléments en moins ! Au café, au restaurant, un café qui n'est pas un café-filtre, s'appelle *versez pour un*. Le garçon n'annonce pas « un café ! », « deux cafés ! » mais *versez pour un, deux*... Les expressions *œuf coque, fine Maison, bœuf mode, œuf plat* sont du langage commercial des restaurateurs. Elles s'incrustent dans le langage populaire après avoir passé par le restaurant. L'homme du peuple demande *un œuf coque, un œuf plat, un bœuf mode*, ce qui ne vient pas à l'idée d'un Français des classes cultivées, même s'il voit cela écrit sur la carte du restaurant. Mais tout n'est pas mauvais dans ces façons commerciales. D'abord il y a abréviation, gain de temps. Après plusieurs années es après avoir supprimé plusieurs fois par jour « de », « du », « au », « à la », « sur le », etc., sur plusieurs « cartes », ou a fait une importante économie de temps, donc d'argent. (Et des constructions comme *fine Maison* sont aussi françaises que « Hôtel-Dieu ».) Pour la même raison les puristes ne doivent pas anathématiser les abréviations en cours dans le monde des grands magasins, de la nouveauté, etc. : *bouton-pression, façon noyer, poignée liège, devant plis souples, nuance mode, tissu fantaisie, cousu main, tissu laine, orné monogramme brodé sur ton argent...*, et ainsi de suite. Autant proscrire le style télégraphique et vouloir obliger les expéditeurs de télégrammes à payer pour quantité de prépositions et articles inutiles pour l'intelligence du texte. Le principal est qu'on comprenne. Par contre, les textes des journaux de mode et les articles sur la mode dans les quotidiens sont souvent insensés. On se demande quels primaires prétentieux, quelles midinettes en mal de littérature on a été

sion, Odett' Valmorné, Deauvil Hôtel (« Deauville », à Deauville même !), *Central'Agence, Splendid'Hôtel, Britis'h Agency, Régent's garden, Five o'Clock Tea, Five o'clock, Five o'clock à toute heure, English and American Five o'clock, Hairdresser Salon, Entract'Bar, Mirific Hôtel, Pari's Bar, Pigall's Tabac, Pigall's Alimentation, Sélect Lavatory, Lavatory du Sénat* !... Qui écrit cela ? Quels sont ces tenanciers, épiciers, boutiquiers divers qui, méprisant la langue nationale et voulant absolument une enseigne ou annonce en anglais, ne se donnent même pas la peine de consulter quelqu'un connaissant cet idiome et produisent de pareilles stupidités ?

L'excellent *Dictionnaire des Anglicismes* de M. Edouard Bonnaffé montre quelle énorme quantité de mots l'anglais nous a donnés. Echange de bons procédés : le vocabulaire anglais est en grande partie français. Mais il est fâcheux qu'un mot anglais remplace un mot français exprimant la même idée. Il est fâcheux surtout que la langue française semble avoir perdu la force de naturaliser les termes étrangers dans la prononciation et l'écriture et leur laisse une allure exotique qui détonne dans une phrase de mots français.

chercher pour rédiger cela. *Une robe allurée d'une écharpe de tulle... Le noir est plus habillé que le couleur. En matière de mode l'achat d'un chapeau est une opération qui demande des corollaires, c'est la pente fatale sur quoi s'engage la fausse imprudente en fermant les yeux d'un air cafard...* On en remplirait des volumes. Il est curieux de constater combien tout ce qui touche au costume, à la mode, à la couture, attire le charabia dans les textes. Y a-t-il quelque chose de plus grotesque que le *smoking impeccable ?* Classe sociale des rédacteurs, sans doute.

C'est dans la correspondance que le langage commerciale est le plus remarquable. Beaucoup de commerçants sont absolument incapables d'écrire simplement en français. Il leur faut des formules spéciales. Si bien que souvent on est obligé d'employer le charabia commercial, si l'on veut éviter de déplaire à ses clients. Ceux-ci penseraient que le fournisseur ne sait pas écrire, qu'il n'est pas commerçant, sérieux, peut-être même que c'est un *original*. Et il ferait moins d'affaires. Ainsi il ne faut pas écrire : « j'ai reçu » mais : *j'ai bien reçu*, ou mieux : *je vous accuse réception de*, mieux encore : *j'ai l'avantage de vous accuser réception de...* Une lettre qu'on a reçue s'appelle une *honorée*. (Tout cela évidemment chez les gens de commerce d'une certaine classe.) J'ai vu aussi le mot *amicale* pour lettre. *Dans votre amicale du 25 courant, vous me faites part d'une proposition...* Le nom du mois ne s'écrit pas, on n'écrit pas « avril », « mai », « juin », mais ces mots sont remplacés, si, par exemple, on est en mai, par *écoulé, courant, mois prochain. Votre honorée du 30 écoulé...* Le langage commercial a ses mots nobles. On ne dit pas « payer » mais *régler*. « Payer » serait impoli. De même *règlement* pour « paiement ». On ne dit guère « livrer » mais plutôt *faire, effectuer livraison, la livraison de*. On ne dit pas : « vous en serez content » (de tel *article*), mais : *vous en aurez satisfaction*. « Vous voudrez bien continuer à me donner des commandes » se traduit par *dans l'espoir que vous voudrez bien continuer* a *nous favoriser de vos ordres*.

Tout cela est plutôt petit bourgeois que populaire, c'est la tendance à faire des phrases au lieu de s'exprimer simplement. Mais, au point de vue du langage, petite bourgeoisie et peuple sont fort voisins. Si on avait donné à un homme cultivé la mission de marquer sur un écriteau de devanture d'épicier, pendant certaine période de l'autre guerre, qu'on ne vendait pas de gâteaux ce jour-là, il eût écrit « jour sans gâteaux ». Mais l'épicier, d'une belle écriture de sergent-major, a donné : *En vertu de l'arrêté ministériel du* (ici la date), *MM. les clients sont prévenus qu'il ne sera pas vendu de gâteaux les mardi et*

mercredi de chaque semaine. De même qualité, ce texte, vu chez un marchand de cafés et de chocolats : *Nous informons nos clients que nous faisons subir, pour le principe, une baisse à nos cafés fins ; en les priant de s'inspirer que les cours actuels n'influent en réalité que sur les cafés du Brésil particulièrement spéculatifs.*

Un grand nombre de mots nouveaux sont fabriqués actuellement par des industriels et des commerçants pour nommer des produits, des inventions, des « articles » nouveaux, ou prétendus tels. La plupart de ces néologismes sont détestables, surtout ceux qui sont composés de plusieurs mots soudés sans tenir compte de l'orthographe ni du génie de la langue. Ainsi : *Passocéan* (drogue contre le mal de mer). (Passemer » serait meilleur, plus euphonique, plus français. *Petiban* (petit banc). *Laircho* (l'air chaud). *Aggrip'pan* (accessoire intime de l'habillement masculin). *Skyfo* (ce qu'il faut — sorte de cuir à rasoir). *Poucide* (tue poux). *Nigripnirum* (ni grippe ni rhume). *Amyderm* (produit pour la peau), *Phoscao* (phosphate et cacao). *Choklet* (chocolat au lait). *Sanzo* (sans eau). *Smelldur* (article de cordonnerie). *Ongl'nett* (produit pour les ongles). *Failuir, fainoir, faineuf* (qui fait luire, noir, neuf). *Kirécure* (qui récure). *Kinettoy* (qui nettoie). *Sanka* (sans caféïne). *Komsa* (comme ça). *Crayolor* (crayon de couleur). *Tounouvo* (tout nouveau). *Antitoto* (tue-poux). *Onguliss* (pour les ongles), etc.

Tout cela est populaire, au moins d'origine, car il est probable que des Français cultivés auraient trouvé autre chose. Mais, à tout bien considérer, *fainoir*, pour « fait noir », est de la même famille que « licou », pour « lie-cou ».

D'autres mots nouveaux sont plus français, ce sont des dérivations par suffixes tels que « ol », « ose », « ine », « al », « is », « yl », etc. et des terminaisons à tournures plus ou moins latines. Certains sont mal faits ou sont fort laids : *chevine* (drogue pour les cheveux) ; *neufaline* (pour remettre à neuf) ; *pédaline, péduline* (pour les pieds) ; *blanchine* (pour blanchir les chapeaux) ; *boizine* (matière imitant le bois) ; *cuirol* (sorte de cuir artificiel) ; *maigrine* (pour faire maigrir) ; *corvicine* (pour tuer les corbeaux) ; *raticine* (pour tuer les rats) ; *désaltérine ; fruita ; activa ; anusine ; nécrol ; laxol ; punaisol*, etc.

Mais il y a des mots de cette sorte, bien ou mal faits, composition ou dérivation, qui sont agréables à la vue et à l'ouïe : somnol, noctyl, nigrine, néoptol, floréine, jouventine, orior, oryl, oréal, dermosol, onduline, corollis, idéaline, azuréa, stellor, glaciol, dentol, fruidor, aérol, gyraldose, floramye, oryambre, veloutine, etc.

Langage politique. — On a souvent reproché aux hommes politiques de mal parler le français. On s'est amusé de leurs bévues, dont quelques-unes sont demeurées célèbres. Mais en réalité, au Parlement, hormis quelques provinciaux à accent, un certain nombre de primaires et de très rares illettrés, on parle assez bien, trop bien même, souvent — c'est le métier qui veut ça — et l'éloquence cache la faiblesse de la pensée. Dans le feu de l'improvisation sortent des métaphores bizarres, dont les auditeurs ne s'aperçoivent même pas, qui ne font rire qu'à la lecture ou bien se produisent des constructions qui donnent à un sujet des qualités qui devaient revenir à un autre ; ce sont choses qui arrivent lorsqu'on n'a pas le temps de bien charpenter, par la réflexion, sa phrase.

Mais la langue de la politique est affectée — infectée — par un vice de l'époque : le goût, l'emploi, l'abus des mots nobles. (Voir MOTS NOBLES.) Ce phénomène s'explique aisément. Si *desiderata* remplace « désir » et « demandes », *considérable* « grand », « nombreux », « très grand », *solutionner*, « résoudre » et « décider », etc. ; si des mots comme *primordial*, *conception*, *sélection* (« premier », « idée », « choix ») abondent dans les discours politiques, c'est pour raison de sonorité, imprécision et longueur.

Il est certain que *primordial* à la fin d'un discours ou d'une phrase résonne plus que « premier ». De plus, « premier » se met avant le substantif qualifié, tandis que c'est l'inverse pour *primordial*. L'orateur qui finit son discours par « ...notre premier intérêt », « notre premier devoir » fait moins d'effet, fait moins bien partir les applaudissements que celui qui a dit : ...*notre intérêt primordial*... *notre devoir primordial*. De même pour *considérable* à la place de « grand » ou du nom qualifié par «grand». Ça frappe l'oreille ; *considérable*, bien lancé, produit un effet... considérable. « Résoudre » est sourd, *solutionner* est plein de voyelles ; « choix » est bien bien court, *sélection* a trois syllabes... Et ainsi de suite.

Quant à l'imprécision de ces termes, elle est d'essence particulière. Ces mots ont une signification bien déterminée. Mais lorsqu'ils prennent injustement la place des autres, c'est déjà moins net. Et, dans un discours qu'ils encombrent, ils arrivent à ne plus signifier grand'chose. Avantage pour les orateurs qui, obligés de parler longuement sur un sujet, ne tiennent pas, cependant, à se compromettre.

La longueur de ces mots est enfin un grand avantage pour l'orateur politique. Il faut que le discours dure un certain temps pour avoir une certaine portée. La plupart des dis-

cours pourraient être diminués des trois quarts de leur longueur. Mais ils feraient moins d'effet. Les mots longs seront donc choisis parmi tous les autres mots et toutes les fois que ce sera possible, on emploiera dix mots pour un.

Le langage populaire hérite en partie de ces travers de l'éloquence politique. Les orateurs versent dans les oreilles du peuple, aux fêtes officielles, syndicales et autres, dans les réunions publiques, au cours des campagnes électorales, des charretées de mots nobles, creux et sonores. Il en retient quelques-uns et les répète à l'occasion, déformés ou non, le plus souvent vidés du peu de signification qu'ils avaient. Et les bouches populaires se gargarisent de formules telles que : *vers l'émancipation par la solidarité*. Or, ces choses-là leur ont été entonnées par le langage politique.

La petite bourgeoisie procède de façon différente. Elle ne répète pas aussi volontiers que le peuple ce qu'on lui a déclamé. Mais elle prend de préférence ses mots nobles, qu'ils viennent de la politique ou d'ailleurs, à la lecture, dans les journaux. Elle les prend parce qu'elle les trouve distingués et ne les comprend pas très bien. (Il y a là l'attrait du mystère.) Et elle s'en sert n'importe comment, comme ça vient, à plein contresens, rien que pour l'ornement du discours (1).

Langage administratif. — L'influence du langage administratif sur la langue populaire n'est pas nulle. Le peuple marque une tendance à considérer comme du français correct, beau et noble, le français de l'administration. Cela se rencontre d'abord chez les bas employés des administrations de l'Etat et des grandes compagnies, qui s'approprient avec beaucoup de bonne volonté les laideurs et les lourdeurs des textes administratifs. Aujourd'hui, la plupart des règlements et des lois sont fort mal rédigés, ils manquent de clarté, ils

(1) Dans le curieux recueil de Curnonsky et J.-W. Bienstock, *Le Musée des Erreurs*, on trouve une riche collection de clichés de toutes sortes et d'excellentes citations de textes journalistiques, commerciaux, administratifs, sportifs, politiques, etc... On y peut voir comment certains Français torturent la langue française et parviennent à la rendre incompréhensible. Au point de vue de l'influence des textes imprimés sur la langue il faut surtout retenir la liste qu'ils ont établie des clichés de journal, car ceux-ci sont souvent reproduits dans le langage des petits bourgeois, lorsqu'ils veulent donner à leur conversation un tour sérieux ou distingué. Citons-en quelques-uns, parmi les plus habituels : *L'ordre des saisons est absolument changé. La plus franche cordialité n'a cessé de régner. L'émotion inséparable d'un premier début. Tout ce joli monde a été envoyé au dépôt. La chaleur communicative des banquets. Le strict nécessaire. L'orme séculaire. Les milieux bien informés. L'étoile des braves.*

sont parfois contradictoires, ils sont pleins, comme le patois commercial et le jargon politique, de mots longs, lourds et imprécis, ils sont teintés du pédantisme des demi-lettrés. La langue des chemins de fer est le charabia, souvent même le galimatias. Personne n'a jamais pu comprendre en lisant l'indicateur combien de kilomètres on a le droit de faire entre Limoges et Cahors sans payer certains kilomètres en plus et combien, cela pour des raisons étranges et mystérieuses, dont on apercevrait peut-être la profondeur, si c'était écrit clairement. « Ce qui n'est pas clair n'est pas français... » Nombre d'écriteaux mettent vingt mots pour un. « Défense de cracher » est trop simple, il faut tout un discours et, il y a quelques années, c'était encore pis : un texte illisible de petitesse, commençant par *en vertu des recommandations du Comité d'Hygiène*... affichait une longueur extrême. Les textes des grandes lois, comme ceux des arrêtés des plus petites mairies, se font souvent remarquer par leur confusion et leur lourdeur. Or cela semble évidemment à l'homme du peuple être le français tel qu'on doit l'écrire ; il s'en inspire pour écrire lui-même et aussi pour parler, lorsqu'il veut faire un discours sérieux. De tout cela, d'ailleurs, on ne voit pas de traces dans le langage courant du populaire. Peut-être, ici ou là, dans le monde des employés de tramway, par exemple, entendra-t-on quelque prétentieux dire avec emphase *intra-muros* et *extra-muros* en appuyant bien sur la finale *os* au lieu de dire simplement « hors-les-murs » « hors Paris », « dans les murs », « dans Paris ». Et, en d'autres emplois, on entendra, rarement, d'autres expressions de même qualité. Dans le langage populaire de tous les jours l'administration semble cependant avoir laissé une marque bien personnelle : quand on demande ses nom et prénom à un homme du peuple, il répond presque toujours en mettant le prénom après le nom *Durand Louis*, ce qui est essentiellement administratif.

Langage militaire. — En considérant d'abord le langage militaire au point de vue administratif, on ne trouve rien de bien particulier ; les textes administratifs militaires sont de même ordre que les textes administratifs civils. Il y a ensuite la langue militaire technique dont le monument le plus intéressant est la fameuse série des communiqués de la première grande guerre, avec des expressions comme *inchangé*, qui est resté dans la langue, et d'autres comme *prononcer une attaque* qui n'ont pas eu le même succès. Notons *colmater* qui sévit dans les communiqués de mai-juin 1940. Plus important est l'argot de la mécanique, du travail, des lieux et du mobilier

du métier. Il reste en grande partie dans le langage populaire. En plus de cela, le soldat, avec quelques différences selon la province, s'est fait une langue spéciale, qui est une langue commune pour toute la France, non seulement pour les ustensiles, les personnages et les actes du métier, mais pour une foule d'autres choses. L'homme du peuple qui a passé par l'armée en garde une grande partie et un peu aussi le bourgeois. (C'est là souvent que celui-ci prend l'habitude des mots grossiers.) Enfin l'armée est par excellence le lieu de contact du français bourgeois et du français populaire, et c'est surtout par là que le LP. passe dans la bourgeoisie.

Langages techniques. — Les argots de métiers n'entrent pas pour une grande part dans le LP. (1). Il en serait autrement si le pays n'avait qu'une seule grande industrie, essentiellement nationale, à laquelle appartiendrait la presque totalité des ouvriers qui seraient la presque totalité des Français. Le seul métier dont on puisse dire cela, en France, est le métier des armes. Aussi c'est le seul qui enrichisse réellement de sa langue spéciale la langue générale. Certains termes d'automobile, qui se répandent un peu dans les groupes de plus en plus importants qui se rattachent à cette industrie, ne sont tout de même compris que là et ne doivent pas figurer dans le vocabulaire de la langue commune du peuple. *Moulin*, pour « moteur » est compris dans toute la mécanique d'automobile et *contredanse* pour « contravention » l'est également dans le même milieu, mais ces termes n'en sortent guère.

Les divers argots des prisons, des différentes catégories de malfaiteurs, de la prostitution ont, au contraire, laissé des traces nombreuses dans le bas peuple, sans distinction de métier ; de là ces termes spéciaux sont montés dans le peuple et parfois jusqu'aux classes cultivées. Il est un argot spécial, cependant, qui a beaucoup d'influence sur la langue, c'est celui des sports. Mais il envahit le français des hautes classes comme celui des classes inférieures, tout le monde plus ou moins s'intéressant aujourd'hui aux sports. La différence du LP et du fr. à ce sujet, c'est que le LP. prononce le plus sou-

(1) Un mot détestable est le mot *cheminot*. A un certain point de vue, c'est populaire : le créateur de ce terme ne devait pas très bien connaître le vocabulaire du fr. puisqu'il ignorait « chemineau ». Et c'est journal, aussi : le mot, lancé par la presse, a réussi. Mais cela ne semble pas être une création du vrai peuple, linguistiquement, du peuple qui fait naturellement et régulièrement les dérivations : ce mot sent le petit bourgeois primaire, l'employé demi-caste, l'artificiel.

vent à la française — d'après l'orthographe, ce qui est fâcheux — les mots anglais que le fr. s'efforce de prononcer à l'anglaise. Il est d'ailleurs naturel que les termes de sports venus d'Angleterre ou qui y ont prospéré plus que chez nous soient en partie anglais. On peut désirer tout de même qu'ils soient remplacés par des mots nationaux ou qu'ils soient francisés régulièrement, c'est-à-dire, non d'après l'écriture, ce qui donne des résultats ridicules tels *u-père-cute* (« uppercut »), mais à l'ouïe, phonétiquement, avec une sorte d'écriture de prononciation figurée, au modèle de « redingote », « boulingrin », etc. Beaucoup de mots anglais de sport pourraient d'ailleurs être facilement abandonnés pour des mots français, aussi courts et aussi bons. Et certains d'entre eux sont déjà mauvais en anglais. Le « ring » est un carré et l' « uppercut » se donne par dessous. Un autre inconvénient linguistique du sport est le style de la critique sportive qui ne le cède en rien à celui des critiques de la mode et de l'élégance. On y trouve nombre d'expressions saugrenues et tout à fait inutiles, tout cela évidemment saupoudré d'anglais (hormis la critique tauromachique dont les textes invraisemblablement cocasses sont pleins de mots espagnols). Ici l'influence du « sport écrit » sur le LP. est à considérer, car c'est une des lectures favorites du peuple.

HEURE, JOUR, SEMAINE, MOIS, ANNÉE

Les heures se comptent et s'expriment en LP. comme en fr. Certaines personnes disent, en LP., *moins un quart* au lieu de « moins le quart ». Ex. : *Deux heures moins un quart.* On dit plus souvent *à midi* que « midi » dans certaines phrases : *Le déjeuner est pour à midi.* (On dit aussi qqf. *pour le midi.*)

« Minuit », souvent prononcé *ménuit.* (Bas peuple.)

Matinée est plus employé en LP. que *matin.*

« L'après-midi », s'appelle *le tantôt* en LP. « Cet après-midi », *tantôt.*

On dit plus souvent en LP. *soirée* que *soir. Hier au soir* est plus fréquent que « hier soir ».

Les noms des jours se prononcent en LP. comme en fr., sauf « lundi » qui se prononce *lindi* et « mercredi » qui se prononce parfois *mécredi.*

« En semaine » : *sur semaine.*

« Juin » : comme en fr. et qqf. *jouain.*

« Juillet » se prononce habituellement dans la bonne société « ju-yè ». En LP., on dit *jui-lè, jui-lyè, ju-lyè.* (On trouve aussi qqf. ces prononciations en fr.) *Juliette* pour (juillet » appartient en propre au LP.

« Août » (en fr. « oû ») ; en LP. *oû, a-oû, oûtt, a-oûtt.*

« Septembre » qqf. *settembre.*

« Année ». Le mot d'argot *berge* est affecté. *An* est plus fréquent que « année ». Remarquer que si on dit *quatt z hommes, vin z hommes, cen z hommes,* on prononce toujours régulièrement « quatre ans », « vingt ans », « cent ans », en LP. comme en fr. (« katran », « vintan », « santan »).

« Bissextile » se prononce *bissectile ;* « siècle », *sièque.*

A çt' heure, locution fréquente pour dire « maintenant », « aujourd'hui », « à notre époque ». Souvent exclamatif : *Voilà ti pas qu'i me demande de l'argent, à çt' heure !*

Une heure, deux..., plusieurs heures de temps, distinction populaire de l'heure-durée (60 minutes) et de l'heure-moment de la journée : *il a tenu le crachoir pendant deux heures de temps*

ORTHOGRAPHE

Le mot « orthographe » signifie « façon régulière, correcte, droite d'écrire ». L'orthographe fr. est donnée par les grammaires et les dictionnaires. Le LP. n'a donc point d'orthographe proprement dite. Les gens du peuple possédant une certaine instruction s'efforcent, lorsqu'ils écrivent, d'épeler leurs mots suivant les règles classiques. La plus grande fantaisie, au contraire, existe dans l'écriture des gens non instruits. Il est donc impossible d'établir des règles d'orthographe populaire. On peut noter cependant certaines habitudes assez générales dans le peuple.

En premier lieu, l'écriture populaire reproduisant à peu près le langage populaire, toutes les particularités du LP. y seront plus ou moins marquées.

Invariabilité de certains adjectifs attributs, des participes, etc.

Détails de prononciation : *du cassi* (« cassi ») ; *un* ou *une aréoplane* (« aéroplane »), etc.

Barbarismes : *Je recouserai.* Des solécismes : *si qu'on irait.* Etc.

Tout cela n'est que la reproduction écrite du langage. Plus curieuse est l'habitude d'ajouter des lettres qui n'existent ni en fr. correct écrit, ni dans la prononciation populaire. Car le

peuple, lorsqu'il fait des fautes d'orthographe, pêche plus par complication que par simplification. Ainsi, le peuple écrit souvent : *affoller*, *amitiée*, *atteller*, *barromètre* ou *barromaître*, *chaleure*, *complisse*, *journeaux*, *loquommotive*, *parmis*, *pouresuivre*, etc., tandis que *floter*, *ôtel*, *ospice*, *instaler*, *farmacie*, *roché*, sont relativement rares.

Il faut cependant remarquer que beaucoup de mots finissant par un « i » suivi d'une consonne orthographique non prononcée, sont souvent écrits avec un *i* seul (« écrit », « promis »). Ex. : *j'ai écri, tu as promi*. Mais *j'ai di* n'existe guère. On écrira plutôt *j'ai dis*.

« en » est souvent remplacé par *an*. Ex. *certainemant*.

Les accents graves et aigus sont faiblement, à peine indiqués ; souvent on peut les prendre pour des points. L'accent circonflexe est peu employé.

La ponctuation est embryonnaire. Les phrases se suivent à la queue-leu-leu, sans aucune séparation. Les majuscules de commencement de phrase manquent souvent. Par contre, on les rencontre en cours de phrase. Certaines personnes particulièrement incultes, bien que « sachant » lire et écrire, mettent parfois la majuscule au milieu du mot.

Exemple :

Mon Chairi la Praisante ai pour te Dire Que j'aie beaucou bezouain darGent passeque manMan elle a tombée maLadde alors Si que tu voudrait bien men anvoyé Par retourre...

Le point-et-virgule, les guillemets, la parenthèse ne sont employés que par les hautes classes populaires. Le trait d'union, mis à tort ou à raison, est fréquent, mais toujours mal formé, ressemblant à un point.

FORMULES DE POLITESSE

« Monsieur ». Prononciation *meùcieu* (comme en fr.), *meucieu* (le premier *eu* ayant le son fermé), *msieu* et qqf. (dans l'emphase, la colère, l'ironie) *meù sieu*, avec l'*eù* très allongé et très appuyé.

« Madame ». Prononciation *màdàme* (comme en fr.), *mààme*, *màme* ou *mâme*. (Ce dernier mot suivi du nom. Voir plus loin.)

« Mademoiselle ». Prononciation *madmoizèle* (comme en fr.), *mamoizèl* (fréquent), et *mamzèl* (plutôt rare).

Autrefois, il était considéré comme de mauvais ton (chez

les gens bien élevés) de faire suivre « Monsieur », « Madame », « Mademoiselle » du nom de famille quand on s'adressait à qqn. Ex. : *Bonjour, Monsieur Bonnet. Comment allez-vous, Madame Durand ? Mademoiselle Mouillot, videz donc votre verre.* Cette façon de s'exprimer, générale dans le LP., se répand de plus en plus dans les classes supérieures. On peut la considérer comme d'origine commerciale (1). C'est d'ailleurs une habitude commode et qui n'a rien de vulgaire en soi. C'est la coutume générale des gens bien élevés en Angleterre et en Amérique : « How do you do, Mr Smith ? » « Please sit down, Mrs Miller. » « Look here, Miss Dixon.»

Madame, suivi du nom (ou du titre) se contracte souvent en *Mâme*. Ex. : *Mâme Béchu, Mâme Durand, Mâme la Marquise*. Parfois on entend *Ma-ame*, au lieu de *Mâme*.

Messieurs-dames. C'est, en LP., la formule générale, obligatoire, de salutation à l'arrivée et au départ, à l'entrée et à la sortie. On dit *Messieurs-dames*, tout court, sans nulle addition. Cela signifie « bonjour », « bonsoir », « je vous salue », « salut », « adieu », « au revoir », etc. En principe, évidemment, cette expression ne devrait s'employer que lorsqu'on s'adresse à la fois à des hommes et à des femmes ; mais, dans le peuple, on dit souvent *Messieurs-dames*, lorsqu'il y a en scène seulement des hommes ou seulement des femmes, ou même encore lorsqu'il n'y a qu'un seul homme ou une seule femme.

Monsieur-madame est une formule d'ordre un peu plus relevé. On l'entend dire par des fournisseurs, des boutiquers qui savent que *Messieurs-dames* est vulgaire et qui veulent ainsi se poser au-dessus du vulgaire.

Monsieur, sans le nom, ne se dit guère en LP. entre égaux que dans la colère ou par ironie.

Ma chère, ma chère dame, ma bonne chère madame, ma bonne chère dame, ma pauv' madame, ma pauv' chère madame, ma pauv' chère dame, ma petite dame, s'entendent souvent dans le LP.

Quand on s'adresse à un petit garçon, à un jeune garçon, à un adolescent, la coutume est de dire : *jeune homme*.

La mention du titre, du grade de la personne à qui on s'adresse est habituelle en LP. Ce n'est point que le peuple ait naturellement l'âme servile, mais les gens haut placés dont il dépend (*les gros*) aiment, par vanité, à se faire donner leurs titres et

(1) On entend parfois dire *Monsieur*, sans le nom, la dernière syllabe très allongée, puis coupée brusquement. On s'exprime ainsi dans le cas où ,ne sachant, ou bien ne se rappelant pas le nom de son interlocuteur, on veut lui donner l'illusion qu'on le connaît parfaitement. Cette façon de parler est fréquente chez les *commerçants* (« petits commerçants », « boutiquiers »,

leurs grades : *Monsieur le Directeur, Madame la Comtesse, Monsieur le Pharmacien, Madame l'Infirmière-Major*, etc.

Le pronom possessif de la première personne est en fr. une marque de respect ou une formule de politesse. Ainsi : « monsieur », « ma-dame », « mon-seigneur », « mon capitaine », etc. Comme formes spécialement populaires, on doit noter les expressions : *mon commissaire* (de police), *mon officier*, *mon président*.

Le mot *docteur* qui, autrefois, ne s'employait en parlant à un médecin que dans la petite bourgeoisie et le peuple, est en chemin d'être adopté dans cet emploi par les classes supérieures.

Dans la petite bourgeoisie, certaines vieilles femmes emploient encore en parlant aux pétites gens les formules : *mon brave*, *mon ami*, *mon brave homme*, formules que l'homme du peuple considère comme injurieuses.

Mon bon monsieur, *ma bonne dame*, sont des expressions employées par des mendiants. Cependant : « ma bonne dame », en français, peut être une forme un peu méprisante.

En parlant d'un homme, on dit en **LP.** (comme en fr.), suivant les cas : *un homme* ou *un monsieur*.

On dit en **LP.** *une dame* dans tous les cas où le fr. dirait tantôt « une dame », tantôt « une femme ». *Une femme* serait insultant en **LP.**

Une demoiselle est une expression particulière au **LP.** En fr. on dirait « une jeune fille ». (Cependant on dit parfois « demoiselle » en fr. lorsque, en raison de l'âge de la personne, on ne peut vraiment plus dire : une « jeune fille », et qu'on ne veut pas employer l'expression « vieille fille ».)

En parlant d'une jeune fille et non mariée, appartenant à la classe populaire, le **LP.** dit plus souvent *une petite jeune fille* que « une jeune fille » ; peut-être afin de distinguer la personne en question de la « jeune fille » du monde (angl. young lady »).

En **LP.**, *petit jeune homme* signifie « jeune homme très jeune », « adolescent », tandis qu'en fr. cela veut dire « jeune homme sans importance ».

Bonjour, *bonsoir* ont en **LP.** comme en fr. une signification assez vague. Nous n'avons en fr. rien de tel comme précision que : « good morning », « good day », « good afternoon », « good evening ». *Bonjour* signifie, à toute heure de la journée ou de la nuit : « je vous salue ». On l'emploie même dans des circonstances tristes. où il est étrange de souhaiter une bonne journée, par exemple aux enterrements, quand on va voir un ami en prison, etc. *Bonsoir* se différencie peu de *bonjour*. Parfois, cepen-

dant, on l'emploie avec son sens réel. Certaines personnes ont l'habitude de dire *bonjour* en arrivant et *bonsoir* en prenant congé. « Bonne nuit », en LP. comme en fr.

S'il vous plaît (qui se prononce *s'il vous plaît, si vous plaît, si-ou-plaît, syouplaît*), s'emploie comme en fr., mais plus fréquemment. On remarquera que certaines personnes dans le peuple ignorent le « s'il te plaît » du fr. On entend souvent à l'atelier des phrases comme celle-ci : *passe-moi le marteau, si vous plaît.* On dit souvent en LP. *S. V. P.* pour « s'il vous plaît). (Prononcer *èssvèpé.*)

Lorsqu'on vous dit : « pardon » en vous dérangeant de votre place, en passant devant vous, etc., vous devez répondre, en LP. : *Faites !* (qqf. : *faites donc !*). Mais *faites !* est mieux. Si on dit à quelqu'un « pardon » après l'avoir heurté, lui avoir marché sur le pied, la personne bousculée ou gênée, répondrait en fr. « de rien ! » ou « ça ne fait rien », ou bien encore ferait un vague salut signifiant « je pense bien que vous ne l'avez pas fait exprès ». Mais en LP. l'habitude de dire *faites !* est si forte qu'on répond encore *faites !* comme pour engager à recommencer.

Il est convenable de dire avant le repas : *Bon appétit !* (comparer l'allemand *Mahlzeit*). On doit répondre : *Vous pareillement.* L'autre dit alors : *Merci.* Et c'est fini.

Comment allez-vous ? exige la réponse : *Et vous-même ?*

Lorsqu'une personne éternue, on doit lui dire *A vos souhaits !* ou (moins fréquent) *Dieu vous bénisse !*

Salut, (je vous) *salue bien, salut Messieurs-dames et la compagnie, bien le bonjour, vous lui souhaiterez bien le bonjour, bien le bonjour à...* sont des formules de politesse assez fréquentes en LP.

Sans vous commander, ya pas d'offense, sont aussi des sortes de formules de politesse.

Le tutoiement est plus fréquent dans le peuple que dans les classes élevées. Ainsi un ouvrier prenant un taxi, tutoie le chauffeur. L'homme du peuple tutoie tous ceux qu'il considère comme ses inférieurs ou ses égaux. La femme du peuple, au contraire, emploie couramment la seconde personne du pluriel, comme dans les classes supérieures.

PARENTÉ

En LP., lorsqu'on parle à un homme de sa femme à lui, il serait inconvenant de dire « votre femme ». « Madame », suivi du nom du mari, se dit assez souvent. « Madame » tout seul est plus rare. On dit *votre dame*. Lorsqu'on tutoie la personne à qui on parle, on a le droit de dire « ta femme ».

De même, on dit *votre demoiselle* ou *votre fillette*, suivant l'âge. On ne dit point « votre fille ». Mais on peut dire « ta fille », quoique ce mot soit généralement peu employé. On remplace *fille* (filia, daughter) par *demoiselle, jeune fille, fillette, petite fille, gamine, petite* : *sa demoiselle, notre jeune fille, ma fillette, ma gamine, sa petite, votre petite fille*. Cette dernière expression crée une confusion avec la « petite-fille » (du grand-père ou de la grand'mère).

Pour « mon fils » on dit, en LP. : *mon jeune homme, mon garçon, mon petit garçon, mon gamin* (plus rarement *garçonnet*, ce mot étant réservé à l'usage des grands magasins).

Fils est donc peu employé, comme marquant le degré de parenté. Mais on l'entend souvent employer comme marque d'amitié protectrice envers un étranger, un ami plus jeune que soi, un inférieur : *mon fils*. (On prononce habituellement *mon fi*.)

La préposition qu'on emploie dans les relations de parenté, d'alliance ou de concubinage, n'est pas « de », mais *à*. Ex. : *la femme à Ugène, le garçon à Jules, la fillette à Durand, la poule à Totor*.

Mais on dira *la demoiselle du patron* et *la dame de l'adjudant*.

L'expression fr. « ma femme » (« mon épouse ») se traduit en LP. par *ma femme, la bourgeoise, ma bourgeoise, la patronne, la maman ;* qqf. *mon épouse, la mère*. « Mon mari » donne en LP. *mon mari, mon époux* (souvent par affectation de distinction, et plus souvent encore quand il s'agit de l'homme avec qui on vit sans être mariée), *mon homme*, qqf. *le père*. *Le mien* est très fréquent dans les plus basses classes. On dit de même, avec la même signification (mari, amant, ami) *le tien, le sien*, mais moins souvent. *Ma poule, ma gonzesse, mon type*, se disent beaucoup dans le monde des prostituées.

« La grand'mère. » Même expression en LP., mais on emploie plus fréquemment dans ce sens l'expression *la mémère*. Ainsi, dans une famille du peuple, l'enfant, en parlant de sa mère, dit

la maman ou *maman*, et de sa grand'mère, *la grand'mère*, *la mémère*, ou *mémère*. En s'adressant à elles *maman* (comme en fr.) et *mémère*. Pour la grand'mère on dit aussi *mémé*, *la mémé*. « Grand-père », en LP. comme en fr.

Pour l'oncle et la tante, on dit parfois (surtout chez les enfants) *tonton* et *tantine ;* ces mots étant employés seuls, ou suivis du nom : *Tonton Ernest*, *Tantine Lulu*. *Tantine* est parfois réservé à la grand'tante.

Les expressions fr. « madame votre mère », « votre mère » ; « madame » (suivi du nom de famille) se traduisent le plus souvent en LP. par *votre maman*. De même, *votre papa*, *votre grand-papa*, *votre grand'maman ;* qqf. *votre mémère*. On emploie de préférence l'article : *Comment va la mémère ?*

« Beau-frère », « beau-père », etc., mêmes expr. en fr. et en LP. Il semble que le peuple mette parfois une emphase dans ces mots, une sorte de fierté d'avoir de la famille. On dit rarement (en s'adressant à quelqu'un) *mon cousin*, *ma cousine ;* ces formules étant plutôt employées dans la bourgeoisie moyenne d'ancien style. Mais, en parlant des gens on dit en LP. : *cousin Jules*, *le cousin Ernest*, *cousine Maltide*, *la cousine Berthe ;* et aussi, avec le patronyme : (*le*) *cousin Durand ;* (*la*) *cousine Béchu*.

Lorsqu'il s'agit d'un parent défunt, le mot « feu » est remplacé par *pauv'*. *Pauv'papa*, *pauv'maman* signifient, non pas que le père ou la mère ont été malheureux durant leur vie, mais seulement qu'ils sont morts.

Ti (« petit »), devant *maman*, *mère*, *père*, etc., est un terme affectueux. Généralement alors, *maman* devient *man* : *ti-man* (« petite mère »). On dit aussi *ti-mère*, *ti-père*. *Tite* s'emploie qqf. : *tite-mère*.

Parrain, *marraine*, sont très employés en LP. : *bonjour Parrain. Merci, Marraine. Tu vas voir Parrain ? Porte ça à Marraine.*

TRANSCRIPTION DU LANGAGE POPULAIRE

Il n'existe pas de bonne transcription du LP. Cela tient, sans doute, à la nature même de la langue française actuelle. La langue parlée, la langue de la conversation courante, diffère largement de la langue écrite, non seulement dans la prononciation mais aussi dans la syntaxe et le vocabulaire ; en revanche, dans les textes oratoires la langue parlée se rapproche plus de la langue

écrite et, dans la déclamation poétique, plus encore. Il semble qu'on doive tenir compte également de la diversité des classes sociales, qui est très grande ; mais, en France, les classes ne sont point nettement tranchées, ce qui ne signifie point qu'il n'y ait pas une différence considérable de l'ensemble de l'une à l'ensemble de l'autre par la façon de penser, par les manières et surtout par le langage ; cependant, les frontières entre les diverses catégories, les divers étages de la société, sont mal dessinées et floues. Cela fait qu'il est difficile de transcrire de façon absolument exacte le parler de telle ou telle section de la population parisienne. L'échelle sociale comporte une grande quantité d'échelons, surtout au point de vue linguistique, dont la distance de l'un à l'autre est parfois fort petite. Tel épicier parlait beaucoup plus grammaticalement que l'épicier qui lui a succédé ou que son confrère de la rue voisine. Parmi les ouvriers, certains s'expriment de façon absolument correcte, d'autres — dans la même usine, le même atelier — ont un langage qui est du populaire pur, d'autres encore n'en ont gardé que certaines prononciations, comme, par exemple, le futur de « trouver », *trouvérai*, qui est assez général... Beaucoup de femmes du monde et de bourgeoises parlent bien moins grammaticalement que leurs époux, à cause des rapports ménagers constants qu'elles ont avec leurs domestiques. C'est ainsi que *je m'en rappelle* et *partir à* sont d'usage courant chez les femmes de la meilleure société ; elles passent ces solécismes aux membres de leur famille qui ne sont point tenus par profession de s'exprimer plus correctement. Alors, dans un roman, dans une pièce de théâtre, fera-t-on dire par la noble dame ou la bourgeoise « je me le rappelle » et « je pars pour Marseille », alors que la vérité est tout autre et que la personne en question dirait dans la vie réelle, tout comme sa cuisinière, *je m'en rappelle* et *je pars à Marseille ?*

C'est là une première difficulté. Une autre est l'expression phonétique du LP., qu'il soit parlé par des apaches ou par d'honnêtes gens, par le petit peuple, le moyen peuple, le haut peuple ou les diverses classes de la bourgeoisie. Au théâtre, dans le dialogue, on s'arrange : le metteur en scène ou l'auteur indique la prononciation si l'artiste ne la donne pas bien de lui-même. C'est dans le roman, la nouvelle, le compte-rendu de conversations en LP. que l'écrivain se trouve gêné et, souvent, très embarrassé. Il n'y a pas de règles véritables et constantes. Les Anglais ont des transcriptions acceptables du langage cockney, de celui des domestiques (qui varie suivant leur rang et le rang de leurs maîtres), de celui des petits bourgeois. Lors-

qu'on lit un roman anglais où l'auteur donne la parole à des gens s'exprimant dans le slang populaire, ou dans le langage populaire simple non teinté de slang, on croit, si on en a l'usage, entendre parler les personnages, on les voit. La suppression de l' « h » aspiré, son adjonction là où il n'en faut pas, les doubles négations, les mots abrégés (apocopés ou condensés), les mots écorchés, pris les uns pour les autres et ainsi de suite, tout cela produit un ensemble qui respire la vérité. En français, il n'en est pas de même. D'abord, nous n'avons pas les abréviations et condensations classiques de l'anglais : *don't, doesn't, 'em, I'll, you're,* etc. (1), ce qui fait que notre dialogue écrit est moins parlé — moins vrai — que le texte correspondant anglais... Et nous n'avons pas l'habitude d'écrire *i* et *iz* pour « il » et « ils », *è* pour « elle », *ch'suis* pour « je suis », etc., alors que la personne que nous faisons parler parlerait ainsi, dans telle occasion, même si elle n'était pas du peuple. Mais nous avons une tradition, une routine plutôt, qui veut qu'on remplace dans le dialogue populaire les « e » muets par des apostrophes. Prenons, par exemple, le titre d'un article paru pendant la guerre dans un journal... Il s'agissait d'un ex-coureur cycliste qui avait fait un numéro sur une scène de music-hall. On lui fait dire (c'est cela qui fournit le titre, en gros caractère) : *L'théâtre, moi, ça m'plaît !* Qu'y a-t-il de populaire là-dedans ? Nous entendrons très bien l'homme cultivé dire : « L'théâtre, moi, ça m'fatigue. » (Et même : « L'théât' ».) La plupart des romanciers abusent des apostrophes dans leurs dialogues populaires et argotiques. Et ils n'en mettent pas là où il en faudrait. Ainsi M. Carco, spécialiste du genre, écrit, dans son roman *Jésus-la-Caille* : *Il m'dit jamais rien.* Le véritable français parlé, familier comme populaire, serait : *I' m' dit jamais rien.* (*Il m'dit* est impossible à prononcer.) Avec la négation ce serait : *I' n' me dit jamais rien.* J'ai dû bien souvent indiquer aux acteurs, au cours des répétitions de mes pièces, afin que leur texte fût plus parlé — et non pas récité ou déclamé — d'avoir à supprimer « l » de « il » et « ils ». Dans le mouvement, un mouvement rapide, la colère, la stupéfaction, par exemple, la réplique « il m'a dit que c'est toi qui as écrit cette lettre » doit être donnée ainsi : *I' m'a dit qu'c'est toi qui a' écrit cett' lettre.* Le marquis et le général, l'orateur et le grand

(1) Des terminaisons en *in'* pour « ing » (participes présents), fréquentes dans le dialogue écrit et représentant la prononciation de telle ou telle personne, parfois très « aristocratique », qui marquent la qualité, le genre particulier de l'individu parlant. De même *yer* pour « you », *feller* ou *fellah* pour « fellow », etc. Une liste de ces indications phonétiques remplirait de nombreuses pages. Elles sont fort commodes pour bien placer le personnage.

industriel parleront ainsi ; cette phrase, avec cette prononciation, n'a donc rien de spécifiquement populaire. Cependant, c'est bien comme cela que parle le peuple. Alors certains écrivains se croient obligés de la transcrire de cette façon quand ils veulent marquer qu'elle est dite par un personnage populaire.

Prenons d'autres exemples, cueillis dans *Jésus-la-Caille.*

J't'avais à la chouette. « J't'avais » est du français courant. En réalité, il faudrait écrire *ch't'avais* et même *ch't'avai'* (ou *ch't'avè*), pour indiquer que la liaison ne se fait pas. *Ch't'avai' dit d' venir* est du bon français parlé. (Le LP. dirait cela, mais aussi : *ch't'avai' dit de v'nir.*)

C'est pas l'moment de flancher. Tout le monde dit « c'est pas l'moment », ou « ç'n'est pas l'moment ». Mais pourquoi garder dans la graphie l' « e » de « de » ? Nous disons tous : « l'moment d'*flancher* » ou « d'lâcher ». Et, pour être tout à fait exact, il faudrait écrire *c'é pas l'moment,* « est » se prononçant *é* en parisien. Mais on arriverait ainsi à une écriture purement phonétique, qui serait difficilement compréhensible.

Si je veux, je boulonne et j'me tiens. LP. et fr. : « si j'veux ». LP. : *j'boulonne,* fr. « ch'travaille ». (*J'me tiens,* bonne transcription de LP. ; le fr. donnerait « je m'tiens ».) Et si on écrivait *maint'nant, fiç'lé, tranquill'ment, él'vait,* on n'écrirait pas spécialement du LP., mais le fr. comme il se parle à Paris dans toutes les classes de la société. De même, cette phrase entendue si souvent pendant la dernière guerre : « je n'mange pas assez », pour la reproduire comme elle est dite on devrait écrire : *je n' manch' pa' assez* ou *j'manch' pa' assez.* Les deux se disent, presque partout. Rares sont les Français qui font la liaison entre « pas » et « assez », plus rares encore sont les Parisiens qui prononcent le « ge » de « mange » comme un « j » devant une consonne sourde. D'autre part, si on voulait noter avec exactitude le dialogue LP., il faudrait imprimer *trouvérai* bien plus fréquemment que *trouv'rai, c'é haffreux* pour « c'est affreux », *c'é t onteux* pour « c'est honteux », etc. Et aussi *r'gard' ç'kya d'dans* pour « regarde ce qu'il y a dedans » ; *ç'keù ça peu ét' bête* pour « ce que ça peut être bête ». Mais, en ce qui concerne ces deux dernières phrases, tous les Parisiens les prononcent de la même façon, pour peu qu'elles soient dites dans le mouvement, avec conviction et naturellement.

En somme, il n'y a pas actuellement de transcription régulière, acceptée par tous les écrivains, officielle en quelque sorte et exacte, du langage populaire.

TRANSFORMATION DE LA LANGUE

Les phénomènes les plus apparents et les plus importants de l'évolution actuelle du français à Paris sont, en résumé, et sans tenir compte du vocabulaire proprement dit, les suivantes :

Prononciation. — Tendance à changer l' « a » en *è* ou *ê ;* l' « ou » en *o ;* à fermer le son des monosyllabes de son « è » en fr. : *té*, *dé*, *mé*, *mé*... (« les », « des », « mes », « mais »). Suppression de lettres dans un ensemble dur, affaiblissement des consonnes sourdes en consonnes sonores, suppression de l' « h » aspiré, adjonction de lettres : *robre* (« robe »), *ananass*, *Gothass ;* suppression de liaisons, sauf lorsqu'elles sont absolument nécessaires pour marquer le pluriel, adjonction de quelques rares liaisons par erreur, euphonie ou analogie (*il va t et vient, peu z à peu*).

Accent. — Tendance à reculer l'accent tonique d'un cran, sur l'avant-dernière syllabe (sans compter celle à terminaison avec un e muet) et, parfois, sur l'antépénultième. (L'accent tonique marquant à la fois une élévation musicale de la voix, un renforcement de la voix et un allongement de la syllabe tonique.) L'accent tonique de la phrase est plus marqué que celui du mot.

Modulation de plus en plus marquée du mot et de la phrase. Chantonnement.

Genres et nombres. — Marche vers une détermination plus régulière des genres d'après la forme seule du mot. (*Une éventail, une petite hôtel, la légume.*) Disparition de plus en plus générale des pluriels.

Adjectif. — Forte tendance à l'invariabilité de l'adjectif attribut. Tendance moins marquée à l'invariabilité de l'adjectif épithète.

Pronom. — Complication et confusion des pronoms de toutes sortes. Disparition de quelques-uns.

Verbe. — Tendance plus ou moins marquée à donner une apparence régulière aux verbes irréguliers et à tout ramener à la première conjugaison. Formation de verbes par l'adjonction de la finale *ter* (*chapeauter, zyeuter*). Suppression de l' « r »

de la quatrième conjugaison à l'infinitif, quand l' « r » est précédé d'une autre consonne. Confusion du futur et du conditionnel, du conditionnel et de l'imparfait de l'indicatif. Disparition future probable du conditionnel. Disparition complète du passé défini et de l'imparfait du subjonctif. Tendance à la disparition du subjonctif présent. Disparition possible du futur et son remplacement par un futur composé à la façon germanique et slave, grâce à l'adjonction d'un auxiliaire (vouloir, aller, devoir). Tendance au remplacement de la proposition subjonctive par la proposition infinitive. Complication de la phrase interrogative et création de la particule interrogative *ti*.

Tels sont les faits les plus saillants de l'évolution actuelle de la langue française populaire de Paris, qui est la véritable langue française naturelle. Malgré un flottement de transition qui met obstacle à la vision exacte du mouvement, il semble qu'on puisse espérer, en considérant à la fois la grammaire, la syntaxe et le vocabulaire, que notre langue parlée (1) marche vers une plus grande richesse, une plus grande sonorité, et aussi vers une plus grande régularité et une clarté de plus en plus nette par le développement de ses qualités analytiques. Mais l'influence de l'imprimerie et de l'instruction arrête le mouvement ou tout au moins le retarde. Alors il arrive que le langage correct, académique et classique écrit, le langage naturel de la nation, l'horrible langue des journaux, de l'administration et de la politique, produisent un mélange qui n'est pas heureux. C'est cela la véritable crise du français et non pas l'invasion régulière, normale, universelle du langage des classes cultivées par le parler populaire.

(1) La langue française académique écrite demeurant, pour le moment, la langue la plus claire du monde et la plus précise.

DEUXIEME PARTIE

DICTIONNAIRE
DU LANGAGE POPULAIRE PARISIEN

Ce Dictionnaire contient tous les mots et locutions propres au langage populaire parisien, employés couramment et habituellement par le peuple de Paris, à l'exclusion de ceux qui appartiennent également au français dit correct. Il ne donne pas les mots d'argot qui ne sont pas usuels dans le peuple, mais il donne tous ceux qui y sont réellement employés, plus ou moins fréquemment.

L'*italique*, dans le corps du texte explicatif suivant les mots qui composent le Dictionnaire, indique que les termes, expressions, locutions et exemples ainsi notés, appartiennent au langage populaire.

La notation (fam.), langage familier, indique que le mot ou la locution n'est pas essentiellement populaire, mais appartient soit au langage familier, soit au langage des personnes vulgaires (1). On n'entend que rarement ces mots et locutions dans le peuple. Il faut les connaître, mais il vaut mieux les éviter en parlant, si on veut parler exactement le vrai langage populaire.

Lorsqu'un mot existe à la fois en français et en langage populaire avec le même sens et possède, tout en gardant sa qualité grammaticale, un autre sens ou plusieurs autres sens en langage populaire, le mot qui est à la fois du français et du langage populaire est donné en premier, les significations spécialement populaires venant ensuite. Exemples :

Choléra, sm. choléra ‖ personnage désagréable, méchant, dangereux... Etc.

Marron, sm. marron ‖ gifle, coup, blessure.

Refaire, va. refaire ‖ prendre, voler, escroquer, tromper, duper... Etc.

Lorsqu'un mot populaire, exactement semblable à tel mot

(1) Voir INTRODUCTION.

français, possède *toujours* un sens différent de celui-ci, le mot français n'est pas répété. Exemples :

Agoniser, va. agonir (de reproches, d'insultes)... Etc.
Conséquent, **e**, adj. (nbl.), important, grand... Etc.
Glande, sf. inflammation des ganglions du cou.

Les changements de genre sont marqués pour certains mots, ces mots étant pris, soit parmi les plus usuels, soit parmi ceux où le changement de genre du français en langage populaire n'est pas évident d'après les règles du genre des substantifs en langage populaire. Exemples :

Air, sf. air (sm.). *L'air est bonne*... Etc.
Dynamo, sm. dynamo (sf.).
Légume, sf. légume (sm.)... Etc.

De même pour tous changements de qualité grammaticale. Après le mot français semblable au mot populaire et pris dans la même acception en français et en langage populaire, les significations françaises des mots populaires sont classées en plaçant d'abord les sens français les plus fréquents du mot populaire, les autres venant ensuite, et les moins habituellement employées en dernier.

L'ordre suivi dans l'énumération des différentes significations françaises du mot populaire quant à la qualité grammaticale des mots est l'ordre habituel des parties du discours dans la plupart des grammaires : article, substantif masculin, substantif féminin, adjectif, pronom, verbe actif, verbe neutre, adverbe, etc. Cependant, si le mot populaire est plus employé comme adjectif que comme substantif, comme verbe neutre que comme verbe actif, etc., l'ordre pourra être renversé, afin de marquer quelle est la signification la plus fréquente du mot populaire en question.

Un grand nombre de mots populaires sont en réalité des mots français prononcés de façon particulière. Le dictionnaire ne donne pas tous les mots de cette catégorie, mais seulement ceux qui sont très fréquents dant la langue du peuple et ceux aussi qui, par leur prononciation populaire, diffèrent notablement du français classique.

DICTIONNAIRE

A

A, pron. (3e pers. f. sing.) elle. *A m' dit qu'i s'goure*, elle me dit qu'il se trompe ‖ (3e pers. f. pl.) *A s'en vont*, elles s'en vont.

A, prép. à ‖ de. *La femme à Ugène*, la femme d'Eugène.

Abatage, sm. abatage ‖ (fam.) semonce violente.

Abatis, smpl. abatis ‖ membres, bras et jambes (plus particulièrement jambes). *Numéroter ses abatis*, compter ses os avant ou après un danger.

Abîmer, va. abîmer ‖ blesser ‖ critiquer ‖ vn. exagérer.

Abouler, va. amener, apporter, donner. *Aboule ta viande*, viens ici. *Aboule ton pèse*, donne ton argent.

Abouler, (s'), vpr. venir, arriver, s'approcher.

Abruti, e, smf. et adj. (part. pass.) abruti ‖ imbécile, idiot.

Accord D'), oui. (Forme de politesse.)

Accoucher, va. et n. accoucher ‖ se décider à parler.

Acheter, va. acheter ‖ railler, tourner en ridicule. *Acheter qqn.* et *se payer la tête de qqn.*, même sens. (Remarque : « j'achète » se prononce *j'ajète*, tandis que « nous achetons » « j'achetais » se prononcent en LP. comme en fr.)

Acrais ! int. attention ! il y a du danger !

Acrobate, smf. acrobate ‖ fantaisiste, original, loustic, individu peu sérieux.

Activer, va. presser, hâter ‖ vn. se presser, se hâter.

Adjupète, sm. (mil.) adjudant.

Affaire. *Faire son affaire à qqn.*, le tuer.

Affligé, e, adj. (part. pass.) estropié, mal bâti, malade.

Affranchi, e, adj. (part. pass.) affranchi ‖ libéré de scrupules, de préjugés ; sans scrupules ‖ (arg.) qui sait ; au courant des choses, averti, qu'on a averti.

Affranchir, va. affranchir ‖ (arg.) avertir, mettre au courant.

Affront. (Très employé en LP., même dans les cas bénins. Fait un *affront* à qqn. celui qui, par exemple, refusera un *verre*.)

Afnaf, afeunaf, par moitié, moitié de chaque.

Agoniser, va. agonir (de reproches, d'insultes), insulter. *Elle m'a agonisé tout le temps*, elle n'a cessé de m'insulter. (« Agoniser » dans le sens « être à l'agonie » ne s'emploie guère en LP. On dira plutôt *être à l'agonie*.)

Agrafer, va. agrafer ‖ attraper, saisir, s'emparer de.

Agrément. (S'emploie plus souvent en LP. qu'en fr. dans le sens de « plaisir », « satisfaction ».)

Aileron, sm. aileron ‖ bras.

Air, sf. air (sm.). *L'air est bonne* ‖ Expr. diverses. *L'avoir en l'air*, ériger, être excité. (Dans ce sens, s'emploie aussi en parlant de la femme.) *Jouer la fille de l'air, en jouer un air, se donner de l'air ;* se sauver, s'enfuir, s'échapper, s'évader. *Flanquer, fiche, ficher, foutre en l'air*, envoyer au loin, jeter, se débarrasser de, jeter à bas. *Mettre en l'air* (arg.) tuer ‖ blesser grièvement.

Al, alle, pron. (3e pers. f. s.) elle.

Alboche, smf. et adj. (dés.) allemand.

Aller, vn. aller ‖ déféquer ‖ forniquer. *Aller avec une femme, aller au cul, aux cuisses.* ‖ *Aller fort*, exagérer ‖ *Y aller de*, se décider à (agir, payer, etc.). *Y aller de ses cent sous.*

Alles (prononcer *alz*), pron. (3e pers. f. pl.) elles.
Allonger, va. allonger ‖ donner, envoyer. *Allonger une gifle.*
Allonger (s'), vpr. s'allonger ‖ tomber à terre ‖ prendre, s'emparer de, profiter de, recevoir. *S'allonger une femme, un bon diner, cent francs* ‖ faire (contre son gré), subir, supporter. *S'allonger des kilomètres, une corvée.*
Allumé, e, adj. (part. pass.) allumé ‖ excité ‖ ivre.
Allumer, va. allumer ‖ exciter (sensuellement) ‖ préparer (qqn. à accepter qqch.) ‖ *Allume!* dépêche-toi !
Alphonse, sm. (fam.) souteneur.
Amener. *Amène ta viande!* viens ici !
Amener (s'), vpr. venir, arriver.
Américain. *Avoir l'œil américain,* découvrir qqn. ou qqch. du premier coup d'œil (particulièrement une femme ou des femmes). (Dés.)
Aminche, sm. ami, camarade.
Amnistie, sf. amnistie ‖ armistice.
Amochage, sm. action d'abîmer, de blesser ‖ état de ce qui est abîmé, blessé.
Amocher, va. abîmer, blesser.
Amochir (s'), vpr. se fatiguer, devenir laid, vieillir.
Amour (sm. au sing., sf. au pl, en fr. est, en LP., presque toujours f. au sing. comme au pl.). *La belle amour, la vraie amour.*
Ananass. (Prononciation vicieuse d' « ananas ». S'emploie en LP. au masculin et au féminin.)
Anarcho, sm. anarchiste.
Anatole. *Ça colle, Anatole!* (allitération).
Andouille, sf. andouille ‖ sf. et adj. imbécile, idiot, maladroit.
Anglais, smpl. Anglais ‖ règles menstruelles, menstruation, menstrues. *Avoir ses anglais,* avoir ses règles. *Débarquement des anglais,* venue des règles.
Anglaise. *Capote anglaise,* préservatif, condom.
Angliche, smf. et adj. Anglais, anglais.
Animau, sm. (pays.) animal.
Antoine. *Faubourg Antoine,* Faubourg St-Antoine.
Apache, sm. et adj. bandit, voyou.
Apé, apéro, sm. apéritif.
Aplatir, va. aplatir ‖ réduire au silence, confondre (un contradicteur), stupéfier.
Appuyer (s'), vpr. s'appuyer ‖ prendre, s'emparer de, profiter de, recevoir. *S'appuyer une femme, un bon dîner, cent francs* ‖ faire (contre son gré) subir, supporter. *S'appuyer des kilomètres, une corvée.*
Après, prép. (S'emploie en LP. dans beaucoup de cas où le fr. emploierait une autre prép. ou une autre tournure.) *Monter après un mur, demander après qqn., attendre après quelqu'un.* (Se place souvent en LP. autrement qu'en fr. *Je lui ai couru après,* j'ai couru après lui. *On nous a crié après,* on a crié après nous.
Araignée. *Avoir une araignée dans le plafond,* être un peu fou, être fou ‖ *Pattes d'araignées,* caresse légère avec les doigts sur tout le corps.
Aramon, sm. vin rouge de mauvaise qualité ‖ vin rouge ‖ vin.
Arbi, Arbico, Arbicot, sm. Arabe.
Ardoise, sf. ardoise ‖ (fam.) dette chez le marchand de vin ‖ *Prendre une ardoise* (dés.), uriner dans un urinoir.
Aré. (Prononciation vicieuse pour tous mots commençant par aér. : *aréoplane, aréonef,* etc.)
Argent, sf. argent (sm.).
Argousin, sm. (dés.) policier.
Aria, smf. embarras, attirail compliqué, complications, ennuis.
Aristo, sm. et adj. inv. aristocrate.
Aristocrate, adj. aristocratique. *Un quartier peu aristocrate.*
Arlequin, sm. arlequin ‖ plat composé de restes de divers plats.
Armoire à glace, armoire à glace ‖ sac du soldat.
Arpette, sf. (fam.) fillette employée pour les courses.
Arpion, sm. (fam.) pied.
Arranger, va, arranger ‖ abîmer, blesser, rendre malade (dans ce dernier sens s'emploie surtout à propos des maladies vénériennes) ‖ voler, duper. (Faire payer qqch. plus cher que sa valeur. *Faut pas aller dans ce restaurant-là, on s'y fait arranger.*)

Arroser, va. arroser ‖ payer à boire à qqn., corrompre qqn. avec de l'argent ‖ *Arroser ses galons, sa nomination, un succès*, payer à boire aux camarades à l'occasion d'une promotion, etc. ‖ *Un café arrosé*, un verre de café avec un peu d'alcool.

Arsouille, sf. (fam.) voyou.

Arthur. *Tu l'as dur, Arthur* (allitération).

Arti, sf. artillerie.

Artiflot, sm. (mil.) (dés.) artilleur.

Artisse, smf. artiste.

As, sm. as, numéro un ‖ homme de premier ordre ‖ aviateur célèbre ‖ *Etre aux as*, avoir de l'argent.

As de pique. *Foutu comme l'as de pique*, mal fait, mal bâti (en parlant d'une personne, d'un travail, etc. Se dit aussi de qqn. qui est mal habillé).

Asphyxier, va. asphyxier ‖ surprendre, étonner beaucoup ‖ voler, dérober.

Assassiner, va. (se prononce souvent *azaziner*) assassiner ‖ abîmer (une machine, une voiture).

Asseoir, va. asseoir ‖ stupéfier, faire taire, convaincre.

Assir, va. asseoir.

Assir (s'), vpr. s'asseoir. (*Je m'assis*, je m'assois. *Assis-toi*, assieds-toi.) *Assistez-vous* (fam.), asseyez-vous.

Asthme, sf. asthme (sm.) ‖ adj. asthmatique. *Il est asthme*, il est asthmatique.

Asticoter, va. (fam.) tracasser, agacer.

Atout, sm. atout ‖ coup reçu, blessure.

Attaque (d'), qui ne craint rien, qui a de l'élan, audacieux, fort, brave.

Attiger, va. abîmer, rendre malade (principalement d'une maladie vénérienne) ‖ vn. exagérer, hâbler, se vanter. *Attiger la cabane* (dés., même sens).

Auber, aubert, sm. argent (dans le sens de fortune, pécune, argent monnayé. Ne s'applique pas au métal argent).

Auguste, *Comme de juste, Auguste!* (allitération).

Autor (d'), (pour « d'autorité ») sans hésiter, avec autorité, de soi-même. sans prendre conseil.

Auvergnat. *Ni homme ni femme, c'est un Auvergnat* (se dit d'un ennuque. Loc. sans signification précise),

Auverpin, e, smf. et adj. Auvergnat, auvergnat.

Avantages, smf. pl. avantages ‖ seins.

Avant-scènes, sf. pl. avant-scènes ‖ seins débordants, seins.

Avaro, sm. f. avarie.

Avoir, va. avoir ‖ tromper, duper, vaincre, convaincre, prendre, attraper. *Je l'ai eu*, je lui ai fait faire ce que je voulais, je l'ai vaincu, etc. *Tu m'auras pas!* Tu ne me convaincras pas ! Tu ne m'attraperas pas ! *On les aura!* On les vaincra (les boches), etc. ‖ (Un grand nombre d'expressions, *l'avoir*, *en avoir*, etc., ont un sens qui varie avec le sujet de la conversation. Généralement *l'avoir* signifie « avoir la vérole » et *en avoir*, ss-ent. *du poil au cul*, être fort, brave, audacieux.)

Az, pron. (3e pers. f. pl.) elles.

Azor, sm. (dés.) sac du soldat.

Aztèque, sm. homme maigre, petit, chétif ; avorton.

B

Baba, adj. inv. (fam.) surpris, étonné, stupéfait.

Babatement, sm. (fam.) surprise, étonnement, stupéfaction.

Babillard, sm. lettre (missive), écrit.

Babillarde, sf. lettre (missive).

Babouine, sf. babine. *Se lécher les babouines*.

Bacante, baccante, bacchante, sf. moustache (fam., dés.).

Bacchanal, sm. grand bruit, bruit.

Bâche, sf. bâche ‖ drap de lit ‖ qqf. casquette.

Bâcher (se), vpr. se mettre au lit.

Badaf, bat' d'af, sm. soldat des ba-

taillons d'Afrique ‖ bataillons d'Afrique.

Bafouille, sf. lettre (missive).

Bâfre, sf. coup, gifle.

Bâfrer, va. et n. manger gloutonnement ; manger.

Bagatelle, sf. bagatelle ‖ action de faire l'amour. *Il ne pense qu'à la bagatelle*, il ne pense qu'à faire l'amour.

Bagnole, sf. voiture ‖ vieille voiture.

Bagoter, vn. marcher, se promener, aller et venir ‖ faire des choses dures, pénibles.

Baguenaude, sf. poche.

Baguenauder, va. et n. promener ; se promener, flâner.

Baguenauder (se), vpr. se promener (voir *baguenauder*).

Bain. *Envoyer au bain*, envoyer au diable, envoyer promener, éconduire. *Etre dans le bain* : 1° être dans une mauvaise situation, en danger de perdre la partie ; 2° être du groupe dirigeant, être bien placé pour agir, travailler, gagner de l'argent. (Les deux significations sont exactement opposées.)

Baisage, sm. accouplement, fornication.

Baisable, adj. qu'on peut *baiser* (voir ce mot).

Baiser, sm. (Se prononce parfois, avec ou sans affectation, *beùser*, accent tonique sur *beù*.)

Baiser, va. baiser ‖ prendre. posséder (une femme). (« Baiser » dans le sens de l'angl. « to kiss » ne peut s'employer sans complément tel que « les lèvres », « les yeux », etc. La traduction de « I kissed my sister » n'est pas : *j'ai baisé ma sœur*, ce qui aurait un sens odieux, mais *j'ai embrassé ma sœur*. D'ailleurs le verbe baiser », dans ce sens, est toujours en LP. et presque toujours en fr. remplacé par *embrasser*. On dit en fr. et en LP. *embrasser sur les lèvres*, ce qui n'a réellement aucun sens.) ‖ prendre, prendre la main dans le sac, arrêter, punir ‖ prendre, s'emparer de, voler ‖ *être baisé, se faire baiser*, être pris, arrêté, découvert ; se faire prendre la main dans le sac.

Baiser, vn. forniquer, s'accoupler, faire l'amour.

Baiseur, euse, smf. et adj. qui aime à faire l'amour.

Bal, sm. bal ‖ (mil.) promenade des prisonniers à l'intérieur de la cour de la caserne. *Faire le bal.*

Balade, sf. promenade.

Balader, va. et n. promener, se promener ‖ lanterner.

Balader (se), vpr. se promener.

Baladeur, euse, smf. et adj. homme, femme qui se promène, qui aime à se promener, qui, par goût, fonction, est obligé de se promener, de changer de place, de voyager.

Balancé, e, adj. (part. pass.). *Bien balancé ;* bien bâti, solide, bien équilibré (en parlant du corps humain) *mal balancé*, mal bâti, etc.

Balancer, va. balancer ‖ jeter, abandonner, quitter, se débarrasser de, renvoyer ‖ envoyer. *Qu'est-ce qu'ils nous ont balancé comme marmites! S'en balancer*, s'en moquer.

Balanstiquer, va. jeter, abandonner, quitter, se débarrasser de ‖ qqf. envoyer.

Balle, sf. balle ‖ valeur d'un franc. (Ne s'emploie pas pour les petites quantités. On ne dira pas *deux balles, trois balles*. On ne commence guère à compter par balles qu'à partir de dix. Un peu dés.) ‖ tête. (S'emploie dans certaines locutions comme *il a une bonne balle! quelle drôle de balle!* On ne dira jamais *il a une sale balle.*) ‖ *trou de balle*, anus ; imbécile ‖ *peau de balle*, rien, non ‖ *raide comme balle*, raide, très raide ; rudement, nettement ; sans barguigner.

Baller. *Envoyer baller*, envoyer au diable, envoyer promener, éconduire

Ballon, sm. ballon ‖ derrière. *Enlever le ballon à qqn*, secouer violemment qqn., le saisir par le derrière et le jeter à terre ; lui donner des coups dans le derrière ‖ prison, emprisonnement.

Ballot, sm. ballot ‖ sm. et adj. inv. idiot, imbécile, maladroit. *Au bout du quai les ballots*, où sont les imbéciles, avec les imbéciles.

Baloche, sf. testicule.

Baluchon, sm. paquet, sac ; petit paquet.

Bandant, e, adj. (part. prés.) qui fait *bander* (en parlant des personnes et des choses.)

Bande. (Dans le sens de « réunion d'individus », s'emploie beaucoup comme augmentatif, péjoratif et dans l'insulte. *Bande de vaches!* peut s'adresser à une seule personne.)

Bander, vn. ériger, être en érection. (S'emploie parfois aussi en parlant des femmes en état d'excitation sexuelle. *Ne pas bander, ne plus bander* signifient dans certains cas « ne pas être à son aise », « avoir peur »).

Bandeur, euse, smf. et adj. qui est toujours prêt à l'amour sensuel.

Bannière, sf. bannière ‖ qqf. (fam.) pan de chemise d'homme. *Etre en bannière,* être en chemise.

Banque, banque ‖ qqf. paye (dans certaines corporations).

Baptiste. *Tranquille comme Baptiste,* très tranquille, très calme.

Baraque, sf. baraque ‖ maison où tout est mauvais (les salaires, par ex.) ‖ toute sorte de maison (même grande et belle), lieu où on habite ‖ ensemble d'individus d'un même métier ou liés par tout autre lien (pris en mauvaise part) ‖ qqf. parties sexuelles.

Baratin, barratin, sm. action de duper par des paroles habiles, *boniment. Le faire au baratin.*

Baratiner, barratiner, vn. faire du *baratin.*

Barbant, e, adj. (part. prés.) ennuyeux, fastidieux.

Barbaque, sf. (mil.) viande, mauvaise viande.

Barbe, sf. barbe ‖ ennui, chose fastidieuse, événement fâcheux ‖ adj. ennuyeux. (*Barbant,* même sens.) ‖ *La barbe!* Assez !

Barbe-à-poux, barbe frisée et emmêlée (se donne souvent comme sobriquet aux hommes porteurs d'une telle barbe).

Barbeau, sm. barbeau ‖ souteneur.

Barber, va. ennuyer, ennuyer avec insistance ; importuner.

Barber (se), vpr. s'ennuyer, s'ennuyer beaucoup.

Barbotage, sm. action de *barboter.*

Barboter, va barboter ‖ voler, dérober.

Barboteur, euse, smf. et adj. qui *barbote* (voir *barboter*).

Barbouillé, e, smf. et adj. (part. pass.) barbouillé ‖ laid (d'une laideur sale).

Barbu, sm. vagin. *Sauter au barbu* (obs.). (Même sens que *faire mimi.*)

Barca ! int. (mil. col.) il n'y a rien à faire !

Barda, sm. (mil.) paquetage du fantassin, charge du cavalier, etc. ‖ paquets, colis, impedimenta, choses qu'on porte avec soi, bagages.

Barder, vn. être mauvais, dur, dangereux (en parlant des événements, de l'état des choses, non des personnes. On dira *ça barde* pendant un travail dur, pendant la bataille. *Je barde, tu bardes* n'auraient aucun sens).

Baroud, sm. bagarre, bataille, lieu où il y a du danger.

Barouf, baroufle, sm. grand bruit, bruit, scandale.

Barrer (se), vpr. se sauver, s'enfuir, fuir, s'en aller, se cacher.

Basane, sf. basane ‖ (geste obscène : on frappe la cuisse de la paume de la main droite, puis on y appuie la main droite fermée, le petit doigt replié touchant la cuisse, le pouce levé en l'air).

Bas-du-cul, sm. homme petit, femme petite.

Bassin, sm. bassin ‖ (fam.) sm. et adj. inv. ennuyeux.

Bassiner, va. bassiner ‖ (fam.) ennuyer.

Bassinoire, sf. bassinoire ‖ (fam.) chose ennuyeuse, individu ennuyeux.

Bastringue sm. café-concert de dernier ordre ‖ bruit ‖ mauvaise musique ‖ qqf. même sens que *barda.*

Bateau, sm. bateau ‖ (fam.) plaisanterie, mensonge, récit mensonger. *Monter un bateau à qqn.,* faire croire à qqn. qqch. qui n'existe pas ‖ qqf. chaussure.

Bath, adj. inv. chic, agréable. *Femme bath au pieu,* femme jolie à voir au lit, ou faisant agréablement

l'amour ‖ int. tant mieux ! tout va bien! quelle bonne chance!

Bathment, adv. bien. (Ne s'emploie que comme qualificatif dans des expr. comme : *c'est bathment fait,* c'est bien, joliment, régulièrement fait.)

Bâton, sm. bâton ‖ canne, béquille ‖ qqf. bataillon ‖ *Mettre les bâtons,* s'enfuir.

Battage, sm. battage ‖ exagération, réclame, grand bruit pour qqch. n'en valant pas la peine ; bluff.

Batterie, sf. batterie ‖ rixe.

Baver, va. et n. baver ‖ être fort étonné, être en colère, avoir du dépit. *En baver,* en être très surpris, fâché, désagréablement impressionné ; *en baver des ronds de chapeau* (même sens).

Bazar, sm. bazar ‖ choses appartenant à qqn., bagages, impedimenta (souvent même sens que *barda,* ensemble de choses quelconques, en état de désordre) ‖ qqf. parties sexuelles de l'homme.

Bazarder, va. revendre, se défaire de ‖ vendre.

Beau, bel, belle, adj. (Cet adj., lorsqu'il qualifie « homme », « femme », s'emploie en LP. avec un sens particulier. *Une belle femme* signifie « une femme grande et grosse » ; il en est de même pour *un bel homme. Vous devenez bel homme* signifie parfois « vous engraissez ». « Beau » s'emploie assez peu en LP. Il est remplacé par des mots comme *bath,* etc., ou par *joli, mignon,* etc. Qqf. péj. : *une belle putain, une belle vache.*)

Bébé, *Ta bouche, bébé, t'auras une frite* ; tais-toi et on t'en saura gré.

Bec, sm. bec ‖ bouche. *Avoir le bec salé* avoir toujours soif, avoir des habitudes d'intempérance.

Bec de gaz, sm. bec de gaz ‖ homme grand et maigre ‖ *Tomber sur un bec de gaz,* échouer.

Bécane, sf. bicyclette.

Bêcher, va. bêcher ‖ (fam.) se moquer de, médire de, railler.

Bêcheur, euse, smf. et adj. qui *bêche* (voir *bêcher*).

Bécot, sm. petit baiser, baiser.

Bécoter, va. baiser (to kiss), donner de petits baisers.

Becquetance, sf. nourriture, repas.

Becqueter, va. et n. becqueter ‖ manger.

Bedon, sm. (fam.) petit ventre rond ; gros ventre, ventre.

Béguin, sm. béguin ‖ amour, amourette. *Avoir le béguin pour qqn.,* aimer qqn.

Beigne, sf. coup, gifle.

Ben, adv. et int. bien. *Elle est ben moche!* elle est bien laide ! ‖ *Eh! ben, mon colon!* eh ! bien, mon ami !

Bénef, sm. bénéfice, avantage.

Berdouille, sf. boue, gadoue, eau sale ‖ gêne, misère ; ennuis ‖ adj. bredouille.

Berge, sf. berge ‖ (arg.) année.

Bergère, sf. bergère ‖ femme ; femme de mauvaise vie, femme facile.

Berloque, sf. berloque (mil.) ‖ breloque.

Berouette, sf. brouette.

Berouetter, va. brouetter.

Bésef, adv. beaucoup. (Ne s'emploie guère que dans les expr. : *yen a bézef, yen a pas bésef.*)

Bestiau, sm. (pays.) bétail, bestiaux gros ou petit animal.

Betterave, sf. betterave ‖ paysan.

Beuglant, sm. café-concert.

Beurre, sm. beurre ‖ agrément, facilité ; profit. *C'est un beurre,* c'est très facile ; *faire son beurre,* avoir du bénéfice, faire fortune. *Du beurre dans les épinards,* augmentation des revenus permettant une augmentation de confort.

Bézef. (Voir *bésef.*)

Biberon, sm. biberon ‖ ivrogne.

Biberonner, vn. boire, boire avec excès, ne pas cesser de boire, avoir l'habitude de boire, boire souvent.

Bibi, pron. moi. (Le verbe se met ensuite à la 3e pers. du sing. *Bibi aime bien le bon vin,* j'aime bien le bon vin. *C'est pour bibi,* c'est pour moi.) ‖ qqf. sm. chapeau, vilain chapeau ‖ qqf. fantassin de 2e classe.

Bibine, sf. mauvaise bière ‖ mauvaise boisson ‖ eau sale ‖ qqf. misère.

Bicher, vn. bien aller, aller, s'accorder, s'entendre. *Ca biche ?* ça va ?

ça va bien ? *Ca bichera-ti avec elle ?* ça ira-t-il avec elle ?

Bicot, sm. Arabe.

Bidard, sm. et adj. inv. heureux, tranquille (dans le sens de qqn. qui, s'emplissant le ventre, ne rêve rien rien d'autre).

Bide, sm. ventre.

Bidel, sm. (mar.) capitaine d'armes.

Bidet. *Eau de bidet, rinçure de bidet ;* saleté, chose sans valeur, sale, vile.

Bidoche, sf. viande, mauvaise viande ‖ chair (humaine).

Bidon. *Du bidon*, des choses sans valeur, des gens sans intérêt.

Bidonnant, e, adj. (part. prés.) très drôle, très amusant, très comique, surprenant, inattendu.

Bidonner (se), vpr. s'amuser beaucoup, rire beaucoup.

Biffe, sf. métier de chiffonnier ‖ infanterie.

Biffin, sm. fantassin ‖ qqf. chiffonnier.

Bifteck, sm. bifteck ‖ nourriture (en général). *Gagner son bifteck*, gagner sa vie, travailler pour pouvoir se procurer de quoi manger.

Bifteckard, sm. personnage qui ne pense qu'à ses petits intérêts, se souciant peu des intérêts supérieurs (de classe, d'art, de la nation, etc.). (Ne s'emploie guère au féminin.)

Bifton, biffeton, sm. billet de banque.

Bigorner (se), vpr. se battre.

Bigrement, adv. beaucoup, très.

Biler (se), vpr. se faire du souci, être inquiet, avoir du souci. *Te bile pas !* n'aie donc pas d'inquiétude !

Bileux, euse, smf. et adj. qui *se fait du mauvais sang* facilement, inutilement. *Pas bileux*, insouciant, de caractère heureux.

Billard. *Passer sur le billard*, aller sur la table d'opération, être opéré. ‖ *Dévisser son billard*, mourir.

Bille, sf. bille ‖ tête, visage (déf.),

Billet. *Foutre son billet que*, assurer. affirmer que. *J'te fous mon billet qu'ils passeront pas !* ‖ *Prendre un billet de parterre*, tomber, choir.

Biloter (se), vpr. (dim. de *se biler*.)

Binette, sf. visage, tête ‖ allure, allure ridicule.

Bique, sf. chèvre ‖ vieux cheval ‖ vieille femme désagréable.

Birbe, sm. individu ; vieillard (péj.). On dit habituellement *un vieux birbe*).

Biribi (nom de lieu) (mil.) ensemble des compagnies de discipline et bagnes militaires d'Afrique.

Biroute, biroutte, sf. pénis.

Bisbille, sf. querelle. *Etre en bisbille avec qqn.*, être en mauvais termes avec qqn.

Bise, sf. baiser.

Biser, va. baiser (to kiss), embrasser.

Bisteck, sm. bifteck, beefsteack.

Bistouille, sm. alcool, mauvais alcool ‖ mélange de café et d'alcool.

Bistouquette, sf. pénis.

Bistro, sm. marchand de vin ‖ boutique du marchand de vin.

Bistrote, sf. (fém. de *bistro*).

Bitte, sf. pénis.

Bitter, va. et n. posséder (une femme), forniquer.

Biture, sf. ivresse, soûlerie, état d'ivresse ; grande quantité de spiritueux absorbée ayant produit l'ivresse.

Biturer, va. soûler.

Bizarre. (Fait qqf. au fém. *bizarde.*)

Bizness, sm. travail, commerce.

Blague, sf. blague ‖ (fam.), plaisanterie, mensonge, fausseté ‖ *Sans blague !* (ou ?) c'est vrai ! ? pas possible ! ?

Blaguer, vn. (fam.) plaisanter ; mentir. *Tu blagues !* Pas possible ! Ce n'est pas vrai ! ‖ va. railler, taquiner.

Blagueur, euse, smf. et adj. qu *blague.*

Blair, sm. nez ‖ visage ‖ tête.

Blairer, va. sentir, humer. *Ne pas pouvoir blairer* (qqn., qqch.), avoir horreur de ‖ qqf. vn. sentir (vn.) ; sentir mauvais.

Blanc, che, adj. blanc ‖ pâle ‖ pur, n'ayant rien à craindre. *Je ne te vois pas blanc*, tu as toutes les chances d'être pris (ou condamné). ‖ sm. *blanc*, vin blanc ; *petit blanc*, verre de vin blanc ‖ cocaïne (arg. des intoxiqués et des marchands de drogue ‖ *bouffeur de blanc* (dés.), souteneur.

Blanquette, sf. blanquette ‖ qqf. blanchisseuse.

Blé, sm. blé ‖ (arg.) argent monnayé, pécune, fortune.

Bléchard, e, adj. (voir *blèche*).

Blèche, adj. laid (en parlant des personnes) ; mauvais, désagréable, fâcheux (en parlant des choses). (Même sens à peu près que *moche*. Moins employé.)

Bleu, sm. bleu ‖ trace laissée par un coup ‖ jeune soldat ‖ adj. bleu ‖ très surpris, étonné, stupéfait. (Fait parfois au fém. *bleuse*.)

Bleue, sf. (dés.) absinthe.

Bleusaille, sf. jeune soldat ; ensemble de jeunes soldats.

Blindé, e, adj. (part. pass.) blindé ‖ ivre, complètement ivre ‖ ne craignant rien ‖ qqf. à l'abri de certaines maladies.

Bloc, sm. bloc ‖ poste de police ‖ prison, salle de police.

Blot, sm. affaire, travail qui convient à une personne en particulier. *Ça c'est mon blot,* ça c'est mon affaire, je m'en charge.

Blouser (se), vpr. (fam.) se tromper.

Bobard, sm. discours ou opinions stupides, paroles oiseuses, mensonges. Paroles (quelles qu'elles soient ; pris dans un sens défavorable. A peu près syn. de *boniment*. S'emploie plus au pluriel qu'au singulier). *Envoyer des bobards,* dire des mensonges, dire des bêtises, dire des choses désagréables. *Envoyer des bobards à la noix, des bobards salauds* (voir *noix, salaud*).

Bobinard, sm. bordel.

Bobine, sf. bobine ‖ (fam.) visage, tête ‖ qqf. allure (déf.).

Bobo, sm. bobo ‖ (enf.) mal (S'emploie souvent en LP. : *je vais te faire du bobo !*)

Bocal, sm. bocal ‖ (fam.) chambre, maison, salle, lieu où l'on habite.

Bocard, bocart, sm. bordel.

Boche, bocherie ; Bochie, bochisme (mots du LP. avant la guerre de 1914-1918, sont aujourd'hui fr. et compris dans toutes les langues. Avant cette guerre-là on disait souvənt *tête de boche*, pour « sale tête », « tête dure », etc.).

Bœuf, sm. bœuf. (Se prononce souvent *beu* au sing. et *beùf* au pl. contrairement au fr.) ‖ adj. inv. (dés.) chic, agréable, beau, heureux, énorme, étonnant, colossal.

Boire, va. et n. boire ‖ *boire, boire la goutte,* manquer de se noyer, se noyer ‖ (pour les enfants) téter. (On dit d'un enfant à la mamelle *il veut boire* pour « il veut téter ».)

Bois, sm. bois ‖ *Avoir la gueule de bois,* avoir la bouche pâteuse (généralement après une *soûlerie*) ‖ (pl.) meubles. (Ne s'emploie guère que dans les expressions comme : *être dans ses bois,* être dans ses meubles, avoir des meubles à soi.)

Boîte, sf. boîte ‖ lieu ; local, maison où on travaille ou bien où on est prisonnier. (Ainsi l'usine, le bureau, la caserne, le magasin, etc.) ‖ prison ‖ maison où paiements, salaires, affaires, profits sont petits ou mauvais ; maison où le patron est dur ‖ *boîte à lait, boîte à lolo,* sein.

Bolant, e, adj. (part. prés.) très amusant, très comique.

Boler (se), vpr. s'amuser, s'amuser beaucoup, se tordre de rire.

Bombe, sf. bombe ‖ fête, noce, bordée, bombance. *Faire la bombe,* faire la fête. *Etre en bombe* (mil), être en bordée.

Bomber (se), vpr. se priver de, être privé de.

Bondieu, sm. bon Dieu (se prononce parfois *bonguieu*) ‖ (statue ou image représentant une personne divine, la Vierge, un saint, une sainte, un dieu de n'importe quelle religion, un ange, etc.) ‖ int. *bon Dieu !* (même sens, en moins fort, que *Nom de Dieu !* etc. C'est une exclamation très fréquente et essentiellement populaire que le LP. emploie là où le fr. dirait soit « Nom de Dieu ! », soit « Mon Dieu ! ») ‖ adj. (*bon-Dieu-de*), mauvais, désagréable (et tous sens péjoratifs.) *Qué bon Dieu de métier !* quel sale métier !

Bondieusard, e, smf. et adj. dévot, bigot.

Bondieuserie, sf. chose de dévotion, de religion. (S'applique aux cérémonies du culte, aux écrits religieux,

aux croyances religieuses, surtout aux objets de piété, statues et autres.)

Bonhomme, sm. bonhomme ‖ homme ‖ (mil.) homme, soldat (pl. des *bonhommes*).

Boni, sm. bénéfice, reste, profit inattendu, surplus.

Boniche, sf. bonne (à tout faire), petite bonne, servante (ne se dit guère que d'une personne jeune).

Boniment, sm. discours stupide, discours; mensonge. *Boniment à la noix de coco, à la noix, à la graisse d'oie, à la manque, à la mie de pain, à la peau de toutou.* (*Boniment*, au sing., signifie plutôt « hâblerie », *battage ;* et *boniments*, au pl., « paroles mensongères et ridicules », *bobards*) ‖ *Faire du boniment à qqn.*, essayer d'enjôler qqn. ; *faire du boniment à une femme*, faire la cour à une femme.

Bonne. *Avoir qqn., qqch. à la bonne*, bien aimer qqn., qqch.

Bonne femme, sf. bonne femme ‖ femme (dans tous les sens, souvent avec une nuance de mépris).

Bono ! int. tant mieux ! ça va bien !

Bon sang ! int. bon Dieu ! diable !

Bonze, sm. bonze ‖ (fam.) vieillard ridicule, vieillard imbécile, vieillard.

Bordel, sm. bordel, maison de prostituées ‖ paquetage (du soldat), colis, encombrement, bagages, impedimenta ‖ désordre, gâchis, complications ‖ lieu où se produisent des événements fâcheux, malheureux ‖ ennuis, malheur ‖ *bordel ambulant*, prostituée qui va d'un endroit à un autre, troupe de prostituées en voyage (s'emploie souvent dans un sens indéterminé : tout ensemble d'êtres ou de choses qui voyagent, se déplacent ; alors à peu près le même sens que *bordel* : encombrement, bagages, désordre) ‖ *Bordel ! Bordel de Dieu ! Bordel de merde !* etc. (jurons).

Bordeler, va. mal faire, faire hâtivement, gâcher (un travail) ; abîmer ; mettre en désordre.

Borgeois, e, smf. et adj. bourgeois, e.

Bosco, ote, smf. et adj. bossu.

Bossant, e, adj. (part. prés.) (dés. très amusant, très comique.

Bosse. *S'en payer une bosse*, s'amuser énormément ‖ prendre une grande quantité de qqch.

Bosseler, va. bosseler ‖ meurtrir, rouer de coups, vaincre, abîmer, démolir ; taper (sur qqn.).

Bosser, vn. travailler.

Bossu. (On dit plus svt *un petit bossu* que « un bossu ».) *Rigoler comme un bossu*, s'amuser beaucoup, rire démesurément.

Botte. *Proposer la botte à qqn. ;* proposer à qqn. de faire l'amour (pour les deux sexes).

Botter, va. botter ‖ donner des coups de pied dans. *Botter le cul* ‖ convenir, bien aller. *Ça me botte*, ça me va, ça me convient.

Bouc, sm. bouc ‖ barbiche.

Boucan, sm. grand bruit, bruit, scandale.

Bouche. *Ta bouche*, tais-toi ! *Ta bouche bébé, t'auras une frite* (même sens).

Bouché, ée, adj. (part pass.) bouché ‖ imbécile, qui ne comprend pas, qui ne comprend rien. *Bouché à l'émeri* (même sens).

Boucher. *En boucher un coin, une surface à qqn.*, étonner qqn. profondément.

Bouchon. *Mettre un bouchon à qqn.*, faire taire qqn. *Mettre un bouchon*, se taire. *Un bouchon !* tais-toi, taisez-vous ! ‖ *Ça, c'est plus fort que de jouer au bouchon !* c'est étonnant, stupéfiant !

Bouclage, sm. fermeture ‖ (mil.) emprisonnement, punition.

Boucler, va. boucler ‖ fermer. *Boucler la ceinture, se la boucler* (même sens que *se serrer le ventre*), avoir faim, se priver de, être privé de nourriture. *La boucler* (ss-ent. *la ceinture*), avoir faim ; (ss-ent. *la gueule*), se taire ‖ enfermer, mettre en prison.

Boudin, sm. boudin ‖ femme qui couche avec tout le monde.

Bouffarde, sf. (fam.) pipe.

Bouffer, va. et n. bouffer ‖ manger ‖ détruire, assommer, battre, abattre, tuer. *Bouffer le blair, le nez, les foies* (mmes sens). *J'vas t'bouffer*, je

vais te casser la tête ‖ *Se bouffer*, se battre, se disputer ‖ *Bouffer de la tête de cochon*, recevoir un coup de tête dans l'estomac, recevoir des coups ‖ *Bouffer le cul, le chat* (obs.), même sens que *faire mimi*.

Bouffi. *Tu l'as dit, bouffi* (sens vague). Peut signifier « c'est comme tu le dis et ce n'était pas difficile à trouver »).

Boufre, sm. individu (péj.).

Bougeotte, sf. désir ou besoin de remuer, de changer de place, de voyager.

Bougie, sf. bougie ‖ qqf.) tête, visage ‖ (arg.) cinq francs.

Bougniat, bougnat, bouniat, bougnia, bougna, bounia, sm. charbonnier.

Bougniate, bougnate, bouniate, sf. (fém. de *bougniat*, etc.)

Bougre, sm. et adj. individu désagréable, méprisable, malheureux ; étonnant ‖ individu (s'emploie dans beaucoup de sens divers. *Un pauv'-bougre*, un homme qui n'a pas de chance, qui fait pitié, qui est dans la misère, etc. *Un sale bougre*, un vilain individu. Dans *il est épatant ce bougre-là! bougre* signifie simplement « homme » avec une nuance, soit d'étonnement, soit d'admiration, soit de mépris) ‖ *Bougre de salaud, bougre de cochon, bougre d'idiot.* (Ici *bougre de* renforce seulement le mot suivant. On dit, au fém., *bougre d'idiote, bougre de vache*, etc.) ‖ int. *Bougre!* (exclamation de même sens que « Diable !», « Bon Dieu ! », etc.).

Bougrement, adv. beaucoup, considérablement.

Bougresse, sf. (fém. de *bougre*, dans le premier sens).

Bouiboui, sm. café-concert de dernier ordre.

Bouic, sm. bordel.

Bouif, sm. cordonnier, savetier.

Bouillasse, sf. boue, gadoue, eau sale ‖ pluie fine et continue ‖ misère.

Bouillon, sm. bouillon ‖ eau sale, eau. *Tomber dans le bouillon* ‖ échec, insuccès, perte. *Boire un bouillon* (fam.), perdre de l'argent, subir un malheur ‖ *Bouillon de onze heures*, poison. *Prendre, faire prendre un bouillon de onze heures ;* mourir, faire mourir.

Bouillote, sf. bouillote ‖ tête, visage.

Boule, sf. boule ‖ tête, cerveau. *Perdre la boule*, perdre la tête, ne plus savoir ce qu'on fait ‖ pain militaire. *Boule de son*, pain militaire.

Bouler, va. et n. tomber ‖ abattre, choir, culbuter ‖ mal faire, gâcher, manquer (*rater*).

Boulette, sf. boulette ‖ bêtise, sottise, erreur.

Boulonner, vn. et qqf. a. travailler durement, travailler.

Boulot (et qqf. *bouleau*), sm. travail, occupation, métier ‖ (qqf. dans ce cas toujours orthographié *boulot*), nourriture, repas ‖ adj. *boulot, otte*, grassouillet, bien en chair.

Boulottement, sm. nourriture ‖ action de manger.

Boulotter, va. et n. manger ‖ dissiper, dilapider ‖ aller bien. *Ça boulotte*, ça va, ça va bien.

Bouquin, sm. livre.

Bouquiner, va. et n. lire.

Bourgeoise, sf. bourgeoise ‖ épouse. (On dira *ma bourgeoise, la bourgeoise* en parlant de sa femme à soi. On dit moins *la bourgeoise à Ugène, sa bourgeoise*. Ce mot s'emploie surtout personnellement en parlant de *la sienne*).

Bourgeoiserie, sf. bourgeoisie.

Bourlinguer, va. aller de droite et de gauche, être ballotté, faire un métier dur et fatigant, travailler péniblement et sans utilité, faire des corvées inutiles.

Bourrage de crâne, mensonge, exagération, histoire fausse et stupide (Voir *bourrer* et *bourreur*.)

Bourre, sm. policier, agent en bourgeois.

Bourrer, va. bourrer, emplir. *Bourrer le crâne, le mou à qqn. ;* conter des mensonges à qqn., des bêtises ; ennuyer qqn. avec insistance ‖ qqf. même sens que *bourriquer*.

Bourreur de crâne, celui qui *bourre le crâne* (voir *bourrer*. S'emploie surtout en parlant des gens, journalistes, hommes politiques, littérateurs, qui par leurs écrits ou leurs discours tentent de faire croire à la

nation que tout va bien alors que tout va mal. A peu près syn. de *endormeur*).

Bourreur de mou, (même sens que *bourreur de crâne*).

Bourri, sm. (pays.) âne.

Bourrichon. *Se monter le bourrichon.* se faire des idées fausses, s'exciter. *Monter le bourrichon à qqn.*, exciter qqn. (contre qqn., qqch.).

Bourricot, bourriquot, sm. âne, bourriquet ‖ *Kif-kif bourriquot* (fam.), tout pareil, exactement de même façon.

Bourrin, sm. cheval.

Bourrique, sf. âne ‖ vieux cheval ‖ policier, agent en bourgeois ‖ personnage entêté, imbécile, méchant.

Bourriquer, vn. et a. forniquer ; posséder (une femme).

Bousculer, *Bousculer le pot de fleurs,* exagérer. (Dés.).

Bousiller, bouziller, va. gâcher (un travail) ‖ tuer. *Se faire bousiller,* se faire tuer.

Bousin, sm. bordel ‖ bruit, chahut ; complications, scandale.

Boussole, sf. boussole ‖ (fam.) tête, cerveau. *Perdre la boussole,* perdre la tête.

Boustifaille, sf. (fam.) nourriture.

Boustifailler, vn. (fam.) manger ; manger beaucoup, gloutonnement.

Bout, sm. bout ‖ membre viril ‖ homme petit, femme petite.

Bouteille. *Prendre de la bouteille,* vieillir.

Boutique, sf. boutique. (Qqf. a le sens de *boîte* et de *bazar*, maison où tout est mauvais) ‖ parties sexuelles.

Bouton, sm. bouton ‖ clitoris.

Bouts de bois. *Mettre les bouts de bois,* se sauver, s'enfuir.

Boxon, sm. bordel.

Boyautant, boyotant, e, adj. (part. prés. dés.) très amusant, très comique.

Boyauter (se), boyoter (se), vpr. (dés.) s'amuser beaucoup, rire à gorge déployée.

Braire, va. braire ‖ crier, pleurer ‖ protester, se fâcher.

Braise, sf. braise ‖ (fam.) argent monnayé, pécune.

Brancard, sm. brancard ‖ (qqf., au pl., jambes).

Branche. *Ma vieille branche* (terme d'amitié).

Branlage, sm. masturbation.

Branler, vn. branler ‖ va. masturber ‖ *se branler,* se masturber ‖ *se branler les couilles,* ne rien faire, être au repos, paresser.

Braque, sm. et adj. (fam.) fou, un peu fou.

Braquemart, sm. membre viril.

Bras. *Avoir les bras retournés,* être paresseux.

Brême, sf. (arg.) carte à jouer.

Bricheton, sm. pain.

Brichetonner, vn. (qqf. a.) manger.

Bricole, sf. bricole ‖ bêtise, petite chose. (Se dit beaucoup en LP. pour un délit considéré comme véniel, léger, sans importance.)

Bricoler, vn. et a. travailler vaguement, s'occuper un peu de différentes choses ; *bricoler dans,* travailler vaguement à.

Briffe, sf. nourriture.

Briffer, va. et n. manger.

Briffeton, brifton, sm. pain.

Brindezingues. *Dans les brindezingues,* en état d'ivresse. (Fam.), (dés.).

Bringue, sf. noce, fête, bombance, débauche. *Faire la bringue,* faire la fête.

Brique. *Bouffer des briques,* n'avoir rien à manger.

Broque, sf. petite chose de rien. *Pas une broque,* rien.

Brosser (se), vpr. se brosser ‖ se passer de, se priver de ; manquer de. *Se brosser le ventre* (fam., même sens).

Brûler, va. brûler ‖ dénoncer, démasquer. *Etre brûlé,* avoir été reconnu, ne plus pouvoir opérer (dans tel lieu, tel milieu).

Bu, e, adj. (part. pass.) bu ‖ ivre. *Etre bu,* avoir trop bu, être soûl.

Bûche, sf. bûche ‖ accident, chute. *Ramasser une bûche,* tomber ‖ individu stupide, qui ne comprend rien ‖ adj., inintelligent, stupide.

Bûcher, vn. travailler, travailler durement ‖ qqf. abattre, frapper. *Bûcher qqn.*

Bûcher (se), vpr. se battre.
Buffet, sm. buffet ‖ estomac.
Bureaucrate, sm. homme qui travaille dans un bureau, qui écrit, qui travaille *avec sa tête* (nullement péj. en LP., plutôt même laudatif ou admiratif).
Burette, sf. burette ‖ tête, visage.
Burne, sf. testicule.
Buter, va. (arg.) tuer.
Buvable, adj. buvable ‖ possible, supportable. *Une envie de pisser qui n'est pas buvable*, un violent besoin d'uriner.

C

Cabane, sf. cabane ‖ maison ‖ *Attiger la cabane* (dés.) (voir *attiger*).
Cabèche, sf. (arg.) gorge, cou ‖ qqf. tête.
Caboche, sf. (fam.) tête.
Cabot, sm., chien ‖ acteur ‖ caporal, brigadier.
Caboulot, sm. petit restaurant, petit café, petite boutique de marchand de vin.
Caca, sm. caca, excrément. *Faire caca, faire son caca, faire son petit caca ;* déféquer ‖ adj. inv. (enf.) mauvais, sale.
Cacafouiller, vn. (fam.) bafouiller ; se tromper, se perdre (dans un travail, un discours).
Cadavre, sm. cadavre ‖ bouteille vide, vidée, bue jusqu'au bout.
Cadre, sm. cadre ‖ tableau.
Cafard, sm. cafard ‖ tristesse, mélancolie, dégoût, découragement. *Avoir le cafard*, être triste, découragé.
Cafardant, e, adj. (part. prés.) qui donne le *cafard* (voir ce mot).
Cafetière, sf. cafetière ‖ tête.
Cafouiller. (Voir *cacafouiller*.)
Cagibi, sm. petit local, petite chambre, petite cabane.
Cagnia, cagna, sf. (mme sens que *cagibi* ‖ (mil.) (col.) maison, lieu qu'on habite.
Caïd, va. caïd ‖ homme dur, solide, fort et rusé, qui se fait respecter, craindre, obéir de ses camarades et servir par eux. (Compagnies de discipline, bataillons d'Afrique, armée, apaches du *milieu*).
Caillou, sm. caillou ‖ crâne chauve.
Caisse, sf. caisse ‖ (mil.) salle de police, prison. *Grosse caisse*, prison (mil.) (Le plus souvent on dit *grosse*, *caisse* étant ss-ent.).
Caisson, sm. caisson ‖ qqf. tête (ne s'emploie dans ce sens que dans l'expr. (fam.) *se faire sauter le caisson*, se tirer un coup de revolver dans la tête).
Calbombe, sf. bougie, lampe.
Calé, e, adj (part. pass.) calé ‖ solide, sérieux, riche.
Calebasse, sf. calebasse ‖ qqf. tête.
Calembour, sm. insulte, parole désagréable dite à qqn. *Envoyer des calembours à qqn.* (Ne s'emploie jamais en LP. avec la même signification qu'en fr.).
Caler (va.). *Se caler les joues, se les caler ;* manger, manger à sa faim ; manger bien et beaucoup.
Caler, vn. faiblir, avoir peur, ne pouvoir continuer.
Caleter, calter, vn. fuir, s'enfuir, courir, s'en aller.
Calot, sm. bonnet de police ‖ œil. *Ribouler des calots*, faire des yeux étonnés ; faire des signes avec les yeux.
Calotin, sm. prêtre ‖ adj. clérical, dévot, religieux.
Calotte, sf. calotte ‖ clergé, cléricalisme ! *A bas la calotte !* à bas le cléricalisme ! à bas les prêtres !
Camarade. *Faire camarade*, se rendre, se déclarer vaincu, se faire faire prisonnier ‖ *Camarade syndiqué* (formule amicale ouvrière. Dés.).
Camaro, sm. camarade.
Cambouis. *Royal Cambouis* (mil.), train des équipages ; soldat du train.
Cambriole, sf. chambre (arg.) ‖ action de *cambrioler* (voir ce mot) ; métier de *cambrioleur*.
Cambrioler, va. et n. voler dans les maisons, voler avec effraction : voler.

Cambrioleur, sm. celui qui s'introduit dans les maisons pour voler.
Cambrousard, e, smf. paysan.
Cambrousse, cambrouse, sf. campagne.
Cambuse, sf. maison.
Came, sf. cocaïne ‖ camelote.
Camelote, sf. camelote ‖ (fam.) marchandise (quelle qu'elle soit, de bonne ou de mauvaise qualité).
Camoufle, camoufe, sf. bougie, lampe.
Camp. *Foutre le camp*, *foute le camp*, *fiche le camp*, *ficher le camp*, se sauver, s'en aller, se dérober.
Campagne. *Emmener à la campagne*, *emmerder* (voir ce mot).
Camplouse, sf. campagne.
Campluche, sf. campagne.
Canard, sm. canard ‖ (fam.) mensonge, histoire fausse ‖ (fam.) journal ‖ cheval.
Canarder, va. tirer des coups de fusil, de revolver, de canon ; faire feu sur.
Canasson, sm. mauvais cheval, vieux cheval, rosse ‖ cheval.
Cancan sm. (fam.) racontar. *Faire des cancans*.
Cancanier, ère, smf. et adj. qui fait des *cancans*.
Caneçon, sm. caleçon.
Caner, vn. (voir *caler*, vn. mme sens).
Caneur, sm. poltron, individu qui n'accomplit pas le travail jusqu'au bout.
Canfouine, sf. (mil.) cantine ‖ maison.
Canne. *Avoir la canne*, être en érection.
Canon, sm. canon ‖ litre de vin, bouteille de vin.
Cantoche, sf. (mil.) cantine.
Canulant, ante, adj. (part. prés.) fort ennuyeux, fastidieux.
Canule, sf. canule ‖ personnage ennuyeux.
Canuler, va. ennuyer avec insistance, importuner.
Caoua, sm. (mil.) (col.) (dés.) café.
Capiston, sm. (mil.) (dés.) capitaine.
Capon, onne, smf. et adj. (fam.) peureux, poltron.
Capote, capote anglaise, sf. préservatif, condom.
Carabiné, ée, adj. (part. pass.) très fort, violent, excessif. *Une vérole carabinée*.
Carafe, sf. carafe ‖ *Rester en carafe*, être mis de côté, être oublié, n'avoir rien à faire pendant que les autres agissent ‖ tête.
Carambolage, sm. carambolage ‖ action de posséder (une femme) ; accouplement sexuel.
Caramboler, va. caramboler ‖ posséder (une femme).
Carapater (se), vpr. (fam.) (dés.) s'enfuir, se sauver.
Carbonade, sf. carbonate de soude.
Carcan, sm. carcan ‖ vieux cheval ‖ cheval ‖ grande femme maigre et osseuse.
Carne, sf. viande dure et mauvaise, viande ‖ vieux cheval ‖ homme ou femme mauvais, méchant ‖ adj. mauvais, méchant.
Carotte, sf. carotte. *Poil de carotte*, roux (de cheveux) ‖ mensonge. *Tirer une carotte*, obtenir de l'argent par un mensonge.
Carotteur, euse smf. et adj. qui *tire des carottes*.
Carottier, ère, smf. et adj. (voir *carotteur*, mme sens) ‖ (mil.) celui qui sait éviter les corvées, simulateur.
Carré, sm. carré ‖ palier (dans l'escalier d'une maison).
Carreau. *As de carreau* (mil.) (dés.) sac du soldat. (Ne s'emploie plus guère que dans les chansons.)
Carrée, sf. chambre.
Carrer, va. mettre, placer.
Carte. *Carte de géographie*, tache faite par une pollution nocturne.
Casbah, sf. casbah ‖ maison, logis.
Cash, sm. argent comptant. *Payer cash*, payer immédiatement, en espèces.
Casquer, va. et n. payer, donner de l'argent, financer.
Casse, sf. bris, dégât ‖ ennui, contretemps, désagrément, malheur, perte (etc.). (*Il va y avoir de la casse* peut signifier « il y aura des choses brisées » ou « il y aura des ennuis..., des punitions, des renvois » ou bien « des pertes », « des morts », etc.)
Casse-noisette, sm. casse-noisette ‖ contraction des muscles du vagin.

Casse-patte, sm. alcool fort et mauvais ; alcool.
Casse-pipe, sm. front (des armées).
Casser, va. casser ‖ mettre, donner, passer, envoyer ‖ Exp. diverses. *Se la casser*, s'enfuir, partir. *Casser la croûte*, manger un morceau, manger. *Casser le pot* (obs.). *Casser le morceau*, avouer, dénoncer. *Casser sa pipe*, mourir.
Casserole, sf. casserole ‖ mouchard (dés.).
Cassi. (Prononciation vicieuse de « cassis »).
Castapiana, castapiane, sf. syphilis ‖ (toute maladie vénérienne).
Castor, sm. castor ‖ (mar.) jeune matelot ; pédéraste passif.
Castrole, sf. casserole.
Causer, vn. causer (tenir une conversation. Le mot fr. « causer » dans le sens de « être cause de quelque chose pour quelqu'un » se rend par *occasionner*.) ‖ parler. *Je te cause*, je te parle. (Au téléphone : *vous causez ?* vous parlez ?) *Il cause bien anglais*, il parle bien l'anglais. (Le mot « parler » a presque disparu du LP. et est presque toujours remplacé par *causer*.)
Cavaler, vn., **se cavaler,** vpr. courir ; s'enfuir en courant très vite ; s'en aller, partir, se sauver. (*Cavaler* signifie plutôt « courir » ; avec les diverses significations de ce mot, entre autres « courir les femmes », « courir les hommes » et *se cavaler* « s'enfuir »). ‖ *cavaler sur*, ennuyer, importuner. *Ils nous cavalent sur le ciboulot*, ils nous ennuient, ils nous *barbent*.
Cave, sm. (arg.) bourgeois ‖ miché.
Ceinture. *Se serrer la ceinture*, se priver, être privé (de nourriture, d'une chose quelconque). *Se mettre la ceinture* (mme sens). *Se boucler la ceinture* (mme sens). *La ceinture*, manque, privation.
Centimètre, sm. centimètre ‖ mètre (divisé en centimètres).
Cerise, sf. cerise ‖ mauvaise chance, guignon.
Chahut, sm. chahut, bruit, scandale ‖ jeu de mains, jeu de mains brutal, bousculade.
Chahuter, vn. faire du chahut ‖ va. renverser, abîmer, détruire,bouleverser ‖ bousculer ‖ jouer brutalement avec ‖ être entreprenant brutalement et grossièrement avec (une femme).
Chambard, sm. bruit, scandale, bouleversement.
Chambardement, sm. destruction, bouleversement, mise sens dessus dessous ; grand changement, révolution.
Chambarder, va. et n. faire du *chambard* (voir ce mot) ; bouleverser, détruire.
Chambouler, va. mettre sens dessus dessous.
Chameau, sm. chameau ‖ femme laide ‖ personnage désagréable, mauvais, méchant (s'emploie souvent comme insulte) ‖ fauteuil spécial pour l'examen au spéculum ‖ adj. inv. mauvais, méchant.
Chamelle, sf. chamelle ‖ (rare) femme laide ; femme méchante, mauvaise.
Champoreau, sm. alcool ; café avec alcool.
Chandelle, sf. chandelle ‖ morve qui descend d'une narine. (Dans ce sens on dit plutôt *roupie*.) ‖ *Tenir la chandelle*, faire le « voyeur », assister à tout événement d'où on est exclu.
Chand-de-vin, sm. marchand de vin.
Chant. *Aller au chant* (arg.) être victime d'un maître-chanteur.
Chanter, va. et n. chanter ‖ crier de colère ou de douleur, être en colère, protester énergiquement, être furieux ‖ être plaisant pour qqn. *Ça me chante*, ça me plaît. (Ne s'emploie guère en parlant des personnes.) ‖ Etre victime d'un maître-chanteur.
Chaparder, va. et n. voler, dérober.
Chapardeur, euse, smf. et adj. qui *chaparde*.
Chapeau. *Travailler du chapeau*, être un peu fou, être fou.
Char. *Sans char*, sans blague, véritablement.
Charcuter, va. opérer mal ; opérer (en parlant d'un chirurgien.)

Charge, sf. charge ‖ (mil.) paquetage du cavalier.
Charles. *Tu parles, Charles !* (allitération).
Charognard, adj. et sm. méchant, mauvais. Personnage désagréable et malveillant. (Ne s'emploie pas au féminin) ‖ ennemi.
Charriage, sm. action de *charrier*.
Charrier, va. charrier ‖ se moquer de, railler ‖ qqf. vn. exagérer.(Se confond alors avec *cherrer*.)
Charrieur, sm. celui qui *charrie*.
Chass d'Af, sm. (mil.) chasseur d'Afrique.
Châsse, sf. châsse ‖ (dés.) œil.
Chat, sm. chat ‖ pubis féminin ‖ vagin.
Chatouille, sf. chatouillement ‖ caresse, agacerie.
Chaud. *Chaud de la pince*, de tempérament amoureux.
Chaude-lance, sf. (fam.) blennorragie.
Chaude-pisse, sf. blennorragie.
Chauffer, va. chauffer ‖ prendre, attraper ‖ s'emparer de, voler ‖ *Se faire chauffer*, se faire prendre.
Chaussette à clous, chaussure à clous (considérée comme instrument pour frapper).
Chausson, sm. chausson ‖ pantoufle. (Le mot « pantoufle » ne s'emploie jamais en LP.)
Chef, sm. chef ‖ (mil.) maréchal-des-logis chef, sergent-major.
Chenu, adj. riche, bon, beau.
Chérot, adj. inv. cher (le contraire de « bon marché »), un peu cher.
Cherrer, vn. exagérer, hâbler, se vanter.
Chialer, vn. pleurer.
Chialeur, euse, adj. qui *chiale* facilement (voir *chialer*).
Chiant, e, adj. (part. prés.) ennuyeux, désagréable, fâcheux.
Chiasse, sf. colique ; peur. *Avoir la chiasse*, avoir la colique ; avoir peur
Chiasser, vn. avoir peur.
Chiasseur, euse, smf. et adj. peureux, poltron.
Chiche ! int. je t'en défie bien ! je vous en défie bien !
Chichi, sm. simagrée, minauderie ; difficulté. *Faire des chichis*, faire des manières, faire des difficultés. ‖ complications ‖ *A chichis*, qualité de la personne qui fait des chichis. *Etre à chichis*, être compliqué, avoir coutume de faire des difficultés. (*Chichi* se prononce parfois *sichi*. *Chichis*, au pl., plus fréquent que *chichi* au sing.) ‖ petites boucles de faux cheveux.
Chichite, sf. (maladie vague. Mot sans signification réelle).
Chichiteux, euse, adj. (voir *à chichis*).
Chie-dans-l'eau, sm. marin.
Chiée, sf. grande quantité, grand nombre. *Il en est rappliqué une chiée*, il en est venu beaucoup. *Une chiée de types*, un grand nombre d'hommes. (Plus employé au pl. : *des chiées de types*.)
Chien, sm. chien ‖ *chien du commissaire*, secrétaire du commissaire de police ‖ *chien de quartier* (mil.), adjudant ‖ (au pl.) *chiens*, petits cheveux frisés sur le front ‖ adj. inv. (et aussi *chien, chienne*) avare, dur, méchant.
Chienchien, sm. (terme d'amitié pour l'amant, la maîtresse, l'enfant, le chien).
Chiendent, sm. chiendent ‖ difficulté, obstacle.
Chier, va. et n. chier ‖ faire un pet ‖ couler, s'écouler, se répandre ‖ avoir peur ‖ aller mal (mme sens que *barder*). *Ça va chier pour vos matricules*, ça va mal aller pour vous. *Faire chier*, ennuyer, gêner, importuner, fatiguer, rendre malheureux. (Au passif, *être fait chier*, être ennuyé, etc.) ‖ *Envoyer chier*, envoyer au diable, éconduire. *Va chier !* va t'en au diable ‖ (*Chier* s'emploie dans beaucoup d'expressions où son sens demeure assez vague, mais où on retrouve la trace des significations marquées plus haut. *Ça chie !* ça ne va pas ; ça va mal ; ça devient intéressant ; il se passe des événements graves ; on travaille beaucoup, etc. *Y a pas à chier, i faut qu'ça chie !* il n'y a pas à refuser : il faut travailler ferme, que ça marche vite ! Souvent *ya pas à chier* devient *ya pas, à chier* ss.-ent. et signifie « il n'y a pas à dire non, c'est comma

ça ! » *Ya pas ! i faut que j'lui cause !* (*Chier* est un mot que le LP. emploie à tout propos et hors de propos. *Tu m'fais chier ! M'fais pas chier ! Il a chié dans mes bottes, mais s'i m'fait trop chier, j'ui chierai dans la gueule*, etc.,etc.) ‖ Loc.diverses. *S'imaginer avoir chié la colonne*, s'imaginer être quelqu'un de tout à fait supérieur ; être orgueilleux. *N'avoir pas chié la honte*, être sans vergogne. *Gueule à chier dessus*, visage laid, désagréable, mauvais. *A chier partout*, considérable, extraordinaire : *un dîner à chier partout.*

Chierie sf. ennui, désagrément, fatigues, choses fastidieuses (tout ce qui est mauvais et pénible).

Chignole, sf. automobile.

Chine. *De chine*, d'emprunt. *Du tabac de chine*, du tabac d'emprunt, du tabac qu'on s'est fait donner.

Chiner, va. (fam.) se moquer de, railler, médire de ‖ emprunter, se faire donner.

Chineur, euse, smf. et adj. (fam.) moqueur, railleur ; personne ironique et médisante ‖ emprunteur, personne qui se fait donner qqch. afin de ne pas avoir à l'açheter.

Chinois, sm. Chinois ‖ pénis.

Chiote, chiotte, sf. latrine (s'emploie le plus souvent au pl. : *les chiottes*). *Aux chiottes !* (qu'on le jette *aux chiottes !*), conspuez-le ! à bas... ! à la porte ! etc.

Chiper, va. prendre, s'emparer de (mais avec un sens diminutif) ;voler (de petites choses sans grande valeur. N'est ni crime ni délit.) ‖ *Etre chipé*, être amoureux. *Etre chipé pour*, être amoureux de.

Chipeur, euse, smf. et adj. qui *chipe* (voir *chiper*).

Chipie, sf. femme désagréable ‖ prude ‖ femme orgueilleuse (s'emploie qqf. dans les sens de « désagréable » et « orgueilleux » en parlant d'un homme).

Chique. *Couper la chique à qqn.*, arrêter quelqu'un dans un mouvement, dans un essor ; le faire taire, lui enlever les moyens de continuer (s'emploie fort souvent quand il s'agit de l'acte sexuel). ‖ *Poser sa chique*, se tenir coi, se tenir tranquille.

Chiqué, sm. simulation. (Se dit souvent en parlant d'une femme qui prétend ressentir un plaisir sensuel qu'elle n'éprouve pas réellement.) *Faire du chiqué*, simuler ; simuler le plaisir. *Le faire au chiqué* (mme sens).

Chiquement, adv. bien, agréablement, élégamment.

Chiquer, va. et n. chiquer ‖ vn. simuler, faire du *chiqué* (voir ce mot).

Chleu, sm. Allemand.

Chochote, sf. petite chérie, cocotte (terme d'amitié, pour une femme, un petit chien, etc. Se dit parfois avec un sens déf. : *Oh ! chochotte va !* Oh ! que de manières !)

Chocolat, sm. chocolat ‖ couleur chocolat ‖ personne, animal ou chose de couleur chocolat ou marron ‖ adj. inv. bien attrapé, dépouillé, n'ayant pas réussi, ayant été volé ; battu au jeu.

Choléra, sm. choléra ‖ personnage désagréable, méchant, dangereux ‖ chose désagréable, fâcheuse, dangereuse, pénible ; gêne ; grave ennui ‖ (s'emploie souvent comme insulte ! *Va donc, eh ! choléra !*)

Choper, va. (voir *chiper*).

Chopin, sm. bonne occasion, occasion ‖ homme ou femme dont on tire de l'argent en amour. *Faire un chopin, un beau chopin*, trouver une bonne occasion, mettre la main sur un amant riche.

Chose. (Ce mot s'emploie fort souvent pour remplacer un autre mot, nom commun, nom propre, ou adj., qui ne revient pas à la mémoire au moment où on parle. Est tantôt fém. tantôt masc.).

Chou. *Rentrer dans le chou à qqu'un*, attaquer quelqu'un, lui donner des coups.

Chou, chouchou, chouchoute, choute (termes d'affection : *mon chou, ma choute*, etc.).

Chouette, adj. bien, agréable, élégant ‖ (fréquemment int. et qqf. adv.) bien, très bien. *C'est fait chouette.*

Chouettement, adv. (voir *chiquement*, mme sens).

Choupette, sf. houpe, houpette, pompon à poudre de riz ‖ pampille, chou de rubans.
Chtouille, sf. blennorragie ‖ (toute maladie vénérienne).
Cibiche, sf. (fam.) cigarette.
Ciblot, sm. civil.
Ciboulot, sm. tête, cerveau (mot très employé). *Courir sur le ciboulot de qqn.* ; ennuyer qqn., le *barber* (voir ce mot).
Cig, cigue. (Voir *Sig, Sigue.*)
Cinq. *Il est moins cinq* ; c'est tout juste, il s'en faut de peu.
Cintième, smf. et adj. cinquième.
Cipal, sm. (dés.) garde municipal.
Ciseau, sm. ciseau ‖ ciseaux (employé en LP- au sing. au lieu du pl.).
Citron, sm. citron ‖ tête.
Civelot, civlot, sm. (mil.) civil.
Clamecer, clamcer, vn. mourir.
Claque, sf. claque ‖ sm. bordel.
Claquer, vn. claquer ‖ (fam.) mourir ‖ va. (fam.) dissiper (de l'argent); fatiguer, épuiser.
Claquer (se), vpr. se fatiguer, s'épuiser, s'éreinter, se faire mourir de fatigue ou d'abus divers.
Clebs, cleps, sm. chien ‖ caporal, brigadier.
Cliche, sf. (fam.) (rare) colique ‖ peur.
Client, sm. client ‖ (déf.) homme, individu.
Clincailler, sm. quincaillier.
Clincaillerie, sf. quincaillerie ‖ (fam.) décorations (avec croix et médailles)
Clochard, e, smf. mendiant, mendiante ‖ pauvre, chemineau, misereux, truand.
Cloche. *Déménager à la cloche de bois*, faire sortir ses meubles de son logement sans avoir payé le propriétaire et sans être vu du concierge ‖ tête (employé surtout dans l'expr. *se taper la cloche*, s'enivrer).
Clop, va. bout de cigarette ou de cigare, *mégot*.
Clou, sm. clou ‖ vieille machine en mauvais état ‖ attraction ‖ Mont de Piété.
Cochon, sm. cochon ‖ *cochon, onne*, paillard, excitant, vicieux. *Avoir des yeux cochons*, avoir des yeux vifs et prometteurs de voluptés, égrillards. ‖ Expr. diverses. *Bouffer de la tête de cochon* (voir *bouffer*). *Jouer, faire un pied de cochon à qqn.;* jouer un mauvais tour à qqn.
Cochonceté, sf. (fam.) obscénité, paillardise, grivoiserie, gaudriole, pornographie (s'emploie le plus souvent au pluriel) ‖ qqf. paroles, écrits scatologiques.
Cochonner, va. (fam.) mal faire (un travail).
Cochonnerie, sf. cochonnerie ‖ gaudriole, propos égrillards ‖ caresses compliquées ‖ scatologie ‖ travail mal fait ‖ marchandise de mauvaise qualité ‖ qqf. charcuterie.
Coco, sm. coco ‖ (fam.) individu antipathique. *Un drôle de coco* ‖ estomac. *Va falloir que je m'mett'ça dans l'coco!* ‖ communiste (arg. politique) ‖ (sf.) cocaïne ‖ (*Coco* s'emploie comme terme d'affection : *Mon coco, mon petit coco. Coco* se dit aussi, qqf., pour nommer le patron, ou telle personne dont on veut parler devant elle sans qu'elle sache qu'il s'agisse d'elle : *Coco va encore râler*, le patron va encore être furieux). ‖ *A la noix de coco*, mal, de travers, mal fait, faux, stupide. *Des boniments à la noix de coco* (on dit plutôt : *à la noix, de coco* ss-ent.).
Cocote, cocotte, sf. cocotte ‖ (terme d'amitié : *ma cocotte, ma belle cocotte*, mon chéri, ma chérie, mon amour, etc.) ‖ fièvre aphteuse.
Cocoter, vn. puer.
Coffrer, va. arrêter, mettre en prison.
Cognage, sm. bataille, rixe, coups et blessures.
Cogne, sm. (dés.) agent de police, sergent de ville.
Cogner, va. et n. cogner ‖ frapper, battre ‖ puer.
Cogner (se), vpr. se cogner ‖ se battre.
Cognon, sm. bataille, rixe, coups et blessures.
Coin. *Le coin de la gueule, de la hure ;* la *gueule*, la *hure*, la tête.
Coinsteau, coinsto, sm. petit coin, coin.
Colique, sf. colique ‖ peur ‖ personnage ennuyeux.
Colis, sm. colis ‖ personne maladroite, encombrante.

Collabo, smf. (Abréviation de « collaborateur », « collaboratrice » Rare en LP.).

Collaborateur, sm, collaborateur ‖ employé, subordonné ‖ (fr. et LP.) personnage collaborant avec, travaillant volontairement pour l'ennemi, traître, hitlérien (en usage au cours de la deuxième guerre mondiale, depuis la proclamation de l' « Etat français » et actuellement).

Collaboratrice, sf. (Fém. de collaborateur, dans les trois sens). Moins usuel avec la troisième signification. On dit plutôt en LP. : *une pour les boches, une femme qui est avec les boches.*

Collage, sm. collage ‖ (fam.) union illégitime.

Collant, e, adj. (part. prés.) collant ‖ qui s'attache avec insistance, dont on ne peut se débarrasser. (S'emploie surtout en parlant d'une femme jalouse qui suit partout son mari.)

Colle, sf. colle. *Faites chauffer la colle !* (se dit quand qqch. se casse) ‖ personne *collante* (voir ce mot) ‖ *Mariage à la colle*, liaison irrégulière, concubinage.

Coller, va. coller ‖ envoyer, donner. *Coller un marron*, donner un coup ‖ faire taire (montrer à qqn. qu'il se trompe ou qu'il ment, faire éclater aux yeux de tous l'ignorance de qqn.) ‖ vn. bien aller. *Ça colle*, ça va bien. *Ils collent bien ensemble.* ‖ *Etre collant.* (Voir ce mot.) *Cette femme-là, elle colle.*

Coller (se), vpr. se coller. *Se coller* (*à qqn.*), se joindre à qqn. (s'attacher à lui avec ténacité). *Se coller* (avec un homme, une femme), se mettre en ménage irrégulier (avec un homme, une femme) ‖ *Se coller* (qqch.), subir, supporter, faire (un travail désagréable ou pénible, une corvée).

Collignon, sm. cocher de fiacre, cocher ‖ fiacre.

Colombin, sm. étron. *Avoir le colombin*, sentir mauvais. *Avoir les colombins*, avoir peur.

Colon, sm. colon ‖ colonel ‖ (se dit aussi entre soldats) comme terme d'amitié : *mon colon*, mon ami, mon vieux. Dés.).

Colonne. Expr. diverses. *Se taper sur la colonne* (obs.), se masturber. *Avoir chié la colonne* (voir *chier*). *Eau de colonne*, eau de Cologne.

Coloquinte (fam.). *Taper sur la coloquinte*, taper sur la tête (se dit, par ex., d'un coup de soleil).

Coltiner, va. porter (de lourds fardeaux).

Coltiner (se), vp. se battre, lutter.

Combinard, smf. et adj. (rarement au fém.), malin, adroit, habile, actif, qui connaît la *combine ;* la manière d'agir (avec tel ou tel, dans telle occasion).

Combine, sf. combinaison heureuse, combinaison, arrangement ‖ manière d'agir ‖ (s'emploie avec des significations diverses, plus ou moins vagues ; parfois remplace les mots « chose », « fait »).

Comme, adv. et conj. comme ‖ que. *Aussi pire comme un enfant.*

Commerçant, e, smf. commerçant ‖ boutiquier, petit commerçant. (En LP. on réserve habituellement la qualification de *commerçant* pour les boutiquiers du quartier, épicier, crémier, marchand de vins, restaurateur, etc., etc.).

Commissaire, sm. commissaire de police.

Communion, sf. communion ‖ première communion. *Faire sa communion*, faire sa première communion.

Comprendre. *Je comprends !* (exclamation d'approbation, svt un peu ironique).

Con, sm. imbécile, personnage peu intelligent ‖ qqf. vagin ‖ adj. inv. imbécile, stupide. *C'que t'es con !* ce que tu es stupide ! *Con comme la lune*, stupide.

Conasse, sf. vagin (péj.) ‖ qqf. femme de basse catégorie, femme stupide.

Condé, sm. autorisation policière (arg. des prostituées) ‖ autorisation, permis.

Congession. (Prononciation vulgaire de « congestion ». Méridionalisme.)

Conjungo, sm. (fam.) état de mariage.

Connaissance, sf. connaissance ‖ maîtresse, concubine.

Connaître. *La connaître*, savoir ce qu'il faut faire, être au courant des choses. *Qui la connaît*, personne au courant de ce qu'il faut faire ; individu subtil, ingénieux, qu'on ne trompe pas.

Conne. (Fém. de *con*, adj. Peu employé.)

Conneau, conno, connot, sm. et adj. inv. imbécile.

Connerie, sf. bêtise, sottise, imbécillité, stupidité.

Conséquent, e, adj. (nbl.) important, grand (en parlant des choses).

Convalo, sf. (mil.) convalescence, congé de convalescence.

Copain, sm. camarade, ami.

Copine, sf. camarade femme, amie, compagne.

Corbeau, sm. corbeau ‖ prêtre.

Corder, vn. bien aller, bien aller avec (en parlant des personnes, plus rarement des choses).

Cornet, sm. cornet ‖ gosier, estomac. *Se mettre qqch. dans le cornet*, manger qqch.

Cornichon, sm. cornichon ‖ (fam.) imbécile, niais.

Cossard, e, smf. et adj. paresseux.

Cosse, sf. cosse ‖ paresse. *Avoir la cosse*, être paresseux, ne pas avoir envie de travailler.

Costard, sm. (arg.) costume.

Costeau, costaud, costo (2 féminins : **costote** et **costaude**) sm. et adj. vigoureux, fort, robuste. *Un costaud*, un homme fort (et aussi un homme intelligent, un homme de premier ordre, un homme qui se fait craindre des autres).

Côtelette. *Pisser une côtelette*, accoucher.

Coterie. (S'emploie souvent pour interpeller un groupe d'individus : *Eh ! la coterie !*)

Côtes. *Avoir les côtes en long*, être paresseux ‖ qqf. être faible, de faible santé.

Coton, sm. coton ‖ difficulté, obstacle, danger. *Y a du coton*, cela ne va pas tout seul.

Couche, sf. couche. *Avoir une couche* (ss-ent. « de bêtise »), être stupide, ne rien comprendre ‖ adj. idiot, imbécile, stupide.

Coude. *Lever le coude*, trop boire, s'enivrer, avoir des habitudes d'intempérance.

Couenne, sf. couenne ‖ peau ‖ sf. et adj. imbécile, stupide.

Couic. *Ne... que couic*, rien.

Couille, sf. testicule. *A couille rabattue*, beaucoup, énormément. (Cette loc. s'emploie surtout quand il s'agit de fornication, mais signifie aussi qqf. « à bride abattue », « à toute volée ».) *Ne bander que d'une couille*, avoir peur, être mal à l'aise. *Avoir des couilles au cul*, être courageux, fort, énergique. *Couille molle*, individu sans énergie, sans ressort ‖ sottise, stupidité ‖ *de la couille*, une chose sans valeur et sans intérêt ‖ adj. imbécile ; (au neutre) ennuyeux fâcheux. *Ça, c'est couille*, ça, c'est bien désagréable.

Couillon, sm. et adj. poltron, peureux ‖ imbécile ‖ adj. (au neutre) ennuyeux, fâcheux ‖ sm. qqf. testicule.

Couillonnade, sf. bêtise, sottise, imbécilité (avec une légère nuance plutôt favorable de comique).

Couillonnant, e, adj. (part. prés.). (Ne s'emploie guère qu'au neutre dans le sens de « fâcheux ».)

Couillonner, vn. faire des sottises ‖ va. gâcher un travail.

Couillonnerie, sf. bâtise, stupidité ‖ qqf. lâcheté.

Coulage, sm. coulage ‖ gaspillage ‖ profits illicites faits par les employés (dans une maison de commerce, une usine, etc.).

Coulant d'air, courant d'air.

Coulante, sf. (fam.) blennorragie.

Coule. *Etre à la coule*, être de bonne composition, laisser faire ‖ savoir s'y prendre, être habile, averti, au courant des choses ; être adroit, sensé, débrouillard.

Couler, vn. couler ‖ (fam.) avoir une blennorragie ‖ va. couler ‖ passer, écouler (une marchandise de mauvaise qualité, une pièce fausse) ‖ *Se la couler douce* (ss-ent. la vie).

Coup, sm. coup ‖ *monter le coup à qqn.*, faire croire qqch. à qqn. *Valoir, ne pas valoir le coup ;* en valoir, ne pas en valoir la peine ‖ étreinte sexuelle,

éjaculation. *Tirer un, deux, plusieurs coups.* ‖ *Coup du lapin, du père François*, etc. (voir *lapin, père François*, etc.).

Couper (à), vn. éviter (qqch.). *Il ne coupera pas à la visite*, il faudra qu'il passe la visite ‖ *couper dans*, se laisser prendre à (une ruse, un mensonge). *Il coupe dans tout ce qu'on lui raconte*, il croit tout ce qu'on lui dit.

Courageux, euse, adj. actif, travailleur. (Ne s'emploie presque jamais en LP. avec la signification « brave, valeureux, intrépide, vaillant »).

Courante, sf. (fam.) colique, diarrhée.

Courir. *Courir à qqn.*, ennuyer qqn. avec insistance, importuner qqn. *Tu me cours*, tu m'ennuies. *Courir sur le ciboulot, sur l'haricot, sur le système à qqn.* (mme sens).

Court. *Avoir la peau trop courte*, être paresseux.

Couru. *C'est couru*, c'est certain.

Couverte, sf. (mil.) couverture.

Crabe, sm. crabe ‖ (terme défavorable pour « individu » ; « individu sans valeur, ridicule »).

Crac, sm. vagin. *Sauter au crac* (obs.), même sens que *faire mimi*.

Cracher, va. et n. cracher ‖ payer (déf.) ; être forcé de payer par suite de manœuvres frauduleuses, de chantage ; être forcé de payer de l'argent qu'on doit et qu'on ne veut pas payer ; payer une femme ou pour une femme (etc.) ‖ payer (sens général).

Crachoir. *Tenir le crachoir à qqn.*, donner à qqn. la réplique dans une conversation ou discussion. *Tenir le crachoir*, parler, discourir, être chargé de parler ‖ qqf. bavarder.

Crampe. *Tirer sa crampe, tirer une crampe* (voir *coup, tirer un coup*. Même sens).

Cramper, va. (voir *cramponner*, mme sens) ‖ qqf. (va. et n.) forniquer avec. forniquer.

Crampon, sm. crampon ‖ personnage importun et tenace ‖ adj. inv. (voir *collant*, mme sens).

Cramponnant, e, adj. (part. prés.). (Voir *cramponner*.)

Cramponner, va. ennuyer avec insistance, importuner ; s'accrocher (à qqn.) avec ténacité.

Crampser. (Voir *clamecer*.)

Cramser. (Voir *clamecer*.)

Cran, sm. cran ‖ (mil.) jour de salle de police (qqf. de consigne ou de prison).

Crânage, sm. action de *crâner* (voir ce mot).

Crâner, vn. être fier, orgueilleux, vaniteux ‖ se vanter (de choses qu'on est incapable de faire) ‖ surmonter, cacher sa peur.

Crâneur, euse, smf. et adj. qui *crâne* (voir *crâner*).

Crapaud, sm. crapaud ‖ (fam.) enfant

Crape, sf. et adj. crapule.

Crapule, sf. et adj. crapule ‖ faux, mauvais, à qui on ne peut se fier, méchant, dangereux. (S'emploie beaucoup plus en LP. qu'en fr., avec le même sens qu'en fr., mais atténué.)

Craque, sf. (fam.) petit mensonge.

Craquette, sf. vagin.

Crasse, sf. crasse ‖ (fam.) méchanceté. *Faire une crasse à qqn.*, faire une méchanceté à qqn.

Crèche, sf. crèche ‖ maison, demeure, chambre.

Crème, sf. crème ‖ ce qu'il y a de meilleur ; bonne, excellente chose ; personne bonne, excellente.

Crèmerie, sf. crèmerie ‖ (fam.) petit restaurant, restaurant ‖ *Changer de crèmerie*, changer de lieu, aller autre part (qu'il s'agisse d'un restaurant ou de tout autre local).

Crêpage. *Crêpage de chignon*, action de *se crêper le chignon*. (Voir *crêper*.)

Crêper. *Se crêper le chignon* (se dit de femmes qui se battent entre elles).

Cresson. *Avoir du cresson sur la fontaine, ne pas avoir de cresson sur la fontaine* : avoir des cheveux, être chauve.

Creusant, e, adj. (part. prés.) difficile ; qui demande de la réflexion, du travail intellectuel.

Creuser, va. creuser ‖ donner faim (en parlant d'un apéritif, d'une marche, d'un exercice violent, etc. On dira *ça creuse* mais non *c'est*

creusant, ce qui aurait un autre sens. (Voir *creusant*.)

Creuser (se) (ss-ent. *la tête*), vpr. chercher à comprendre.

Crevaison, sf. crevaison ‖ mort ‖ souffrance.

Crevant, e, adj. (part. prés.) très drôle, très comique, très amusant ‖ très fatigant.

Crevard, e, adj. (fam.) moribond ‖ valétudinaire.

Crève, sf. mauvais état de santé, maladie. *J'ai la crève* (et non *j'ai une crève*) ; je suis malade ‖ misère, faim, fatigue, froid, etc. ; danger de mort. *On attrape la crève ici*, on risque de tomber malade en restant ici. (Se dit surtout en parlant d'un endroit humide, froid, malsain.)

Crever, va. crever ‖ tuer ‖ vn. mourir ‖ mourir (en parlant des animaux.) (En fr. on dit le plus souvent aujourd'hui « mourir ». Dans le LP. on a gardé le terme *crever* pour marquer la différence avec les humains. Il en est de même dans certains milieux catholiques.) ‖ *On la crève*, on meurt de faim, on a très faim.

Crever (se), vpr. s'amuser beaucoup ‖ se fatiguer sans mesure ‖ se tuer de fatigue ou de l'abus de qqch. (*S'en crever*, mme sens que *s'en faire crever*.)

Crevette. *Sentir la crevette* (obs.).

Cric, sm. cric (se prononce svt *cri*) ‖ eau-de-vie, alcool.

Cricri, sm. cricri ‖ petite femme maigre et sèche, femme peu intéressante, femme de mauvaise vie. (On dit svt. *cricri ravageur*.)

Cristalline, sf. blennorragie anale.

Cristau, sm. carbonate de soude.

Croix. *Elle a la croix de sa mère* (se dit d'une jeune fille ou fillette à l'air candide).

Croqueji, sm. (Voir *croquenot*.)

Croquenot, sm. chaussure.

Croquignole, sf. croquignole ‖ qqf. testicule.

Crotte. *Ma crotte* (terme d'affection entre amants) ‖ *Crotte !* (int. marquant le mérpis, le refus ; insulte).

Crotte-mort, sm. croque-mort.

Croupion, sm. croupion ‖ cul (en parlant des humains).

Croustiller, va. et n. manger.

Croûte, sf. croûte ‖ nourriture. *Casser la croûte*, manger un morceau, prendre un repas ‖ (fam.) mauvaise peinture ‖ sf. et adj. imbécile, ignorant.

Croûter, va. et n. manger.

Cruche, sf. cruche ‖ sf. et adj. imbécile, niais.

Çte, adj. ce, cet, cette.

Çti-là, pron. celui-ci, celle-là (etc.).

Cucu, cucul, adj. inv. (fam.), bête, bêbête, maladroit, gauche. *Il est un peu cucu.*

Cueillir, va. cueillir ‖ se saisir de (qqn. pour le mettre en prison, qqch. qu'on dérobe ,etc.).

Çui, çui-ici, çui-là, pron. celui, celui-ci, celui-là.

Cuiller, cuillère, sf. cuiller ‖ main. *Serrer la cuiller.*

Cuir, sm. cuir ‖ peau (humaine) ‖ (mil.) (dés.) cuirassier, régiment de cuirassiers. *Le* 13e *cuir.*

Cuiraço, sm. curaçao.

Cuisiner, va. cuisiner ‖ interroger ; faire avouer, essayer de faire avouer (à un coupable ; obtenir par ruse et ténacité les aveux de qqn.).

Cuistance, si. cuisine.

Cuistancier, sm. (mil.) cuisinier, cuisinier militaire.

Cuistancière, sf. cuisinière.

Cuistot, cuisteau, sm. (mil.) cuisinier, cuisinier militaire.

Cuistote, sf. (mil.) cuisinière.

Cuit, e, adj. (part. pass.) cuit ‖ (s'employant rarement au fém.) ivre, sôul ‖ *Etre cuit ;* être pris, être perdu, être fini (en parlant des personnes).

Cuite, sf. soûlerie, ivresse, ébriété.

Cuiter, va. enivrer, soûler.

Cuiter (se), vpr. s'enivrer, se soûler.

Cul, sm. cul, anus, fesses, fondement, derrière ; bas ; partie postérieure ou inférieure d'une chose, dos, culot, fond ; (s'emploie en général pour exprimer l'ensemble des fesses, de l'anus et des parties sexuelles) ‖ parties sexuelles de la femme, vagin. (*Cul* est employé particulièrement en LP. dans ce sens. *Histoire, affaire de cul*

(d'amour). ‖ Expr. diverses. *Tirer au cul*, renâcler au travail ; simuler la maladie pour éviter de marcher, de faire une corvée, de se battre (mil.). *Tireur au cul*, celui qui *tire au cul*, simulateur. *Gros cul*, tabac de soldat. *Se démancher, se dévisser, se décarcasser le trou du cul*, se donner du mal, de la peine (pour faire, accomplir qqch., un travail ; pour trouver une idée). *Lécher le cul*, flatter bassement, flagorner. *Lèche-cul*, flagorneur, vil flatteur. *Avoir au cul, détester*, haïr. *Avoir dans le cul* (mme sens). *Avoir du poil au cul*, être brave, courageux, fort, audacieux. *Avoir des couilles au cul* (mme sens). *En avoir plein le cul*, en avoir assez, en avoir par dessus la tête, ne plus vouloir. *Avoir le feu au cul*, marcher, courir très vite ; s'enfuir en hâte ; être très pressé. Etc., etc... ‖ *cul*, sm. et adj. inv. personnage imbécile ; imbécile (mme sens que *con* dans sa signification la plus générale).

Culbutant, sm. pantalon.

Culbute, sf. culbute ‖ pantalon.

Culejatte, sm. cul-de-jatte.

Culot, sm. culot ‖ toupet, aplomb, audace.

Culoté, e, adj. qui a du *culot*.

Culotté, e, adj. (part. pass.) culotté ‖ qui porte les traces d'un long usage ‖ qui ne craint plus rien.

Cul-terreux, sm. paysan, rustre.

Curassé, sm. cuirassé.

Curassier, sm. cuirassier.

Curé, sm. curé ‖ prêtre (de toute religion) ‖ *Il va tomber des curés.* (Se dit quand le ciel est très noir, avant la pluie.)

Curieux, sm. (arg.) (dés.) juge d'instruction.

Cuterie, sf. imbécillité, stupidité ; chose stupide.

D

D. *Système D*, manière de se débrouiller avec profit.

Dab, sm. (arg.) (dés.) père.

Dache. (Dés.) *Aller à dache*, aller au diable ; *envoyer à dache*, envoyer au diable. *Va le dire à Dache!* va-t'en au diable !

Dal, sm. et adv. rien ‖ ne... pas, ne... rien ‖ *ne... que dal*, ne... rien, ne... pas. *I n'entrave que dal*, il n'y comprend rien, il ne comprend rien, il ne comprend pas.

Dalle, sf. dalle ‖ gosier. *Rincer la dalle à qqn.*, faire boire qqn. ; *se faire rincer la dalle*, se faire payer à boire. *Avoir la dalle en pente*, avoir toujours soif, bien boire, boire immodérément.

Dame, sf. dame ‖ (nbl.) épouse, légitime ou illégitime ; compagne, amie, maîtresse, concubine. (S'emploie par politesse. *Femme* serait considéré comme presque grossier. *Comment va vot'dame ? Il a sorti avec sa dame.*)

Danse, sf. danse ‖ volée de coups, correction ‖ bruit, bataille.

Danser. *La danser*, recevoir (des coups) ; subir (une correction). *Gare à toi, tu va la danser!*

Dard, sm. dard ‖ membre viril.

Daron, sm. (arg.) (dés.) père.

Daronne, sf. (arg.) (dés.) mère.

Datte. *Des dattes!* Non, je ne veux pas ! *C'est comme des dattes ;* ce n'est pas vrai ; il n'y a pas moyen ; c'est impossible.

Daupher, va. (arg.) faire de la pédérastie avec. (Se dit de celui qui est « actif ».)

Dauphier, sm. (arg.) pédéraste.

Dauphière, sf. (arg.) (Fém. de *dauphier*.)

Déballage, sm. déballage ‖ action de montrer tout ce qu'on possède, de se mettre à nu ; de dire tout ce qu'on pense ‖ exposition de choses en désordre ‖ vue ou exposition de choses peu plaisantes à voir.

Déballer, va. déballer ‖ exposer.

Débander, va. débander ‖ vn. cesser d'être en érection ‖ être mal à l'aise, en mauvaise posture, ennuyé ‖ avoir peur.

Débarquement. *Débarquement des anglais*, règles, menstrues.
Débarquer, va. débarquer ‖ renvoyer, mettre à la porte ‖ *Les anglais débarquent* (voir *débarquement*).
Débarrassée. *Etre débarrassée*, s'être fait avorter, avoir fait une fausse couche.
Débecquetage, sm. action de vomir, vomissement, nausée.
Débecquetant, e, adj. (part. prés.) qui donne envie de vomir, qui fait vomir ‖ qui dégoûte ‖ déplaisant, fâcheux, désagréable.
Débecqueter, débecquer, va. et n. vomir.
Débinage, sm. médisance, calomnie ‖ fuite ‖ action de dévoiler qqch. (un truc, un secret, un procédé.)
Débine, sf. misère, pauvreté ‖ qqf. mauvaise chance. *Quelle débine qu'il a toujours, ç'frère-là!*
Débiner, va. médire de, calomnier, dénigrer ‖ dévoiler (un truc, un procédé).
Débiner (se), vpr. s'enfuir, se sauver.
Débineur, euse, smf. et adj. qui *débine* (voir *débiner*).
Débloquer, va. et n. débloquer ‖ déféquer.
Débourrer, va. et n. débourrer ‖ déféquer.
Décaniller, vn. s'en aller, s'enfuir, abandonner (la place).
Décarcasser (se), vpr. se donner du mal, de la peine. *Se décarcasser le trou du cul* (voir *cul*).
Décarrer, vn. s'en aller, abandonner (la place).
Décati, e, adj. (fam.) fatigué par l'âge, vieux, ayant beaucoup vieilli.
Décatir (se), vpr. vieillir, être fatigué par l'âge.
Décéder, vn. décéder, mourir (nbl. pour « mourir »).
Décesser, vn. cesser (s'emploie surtout dans l'expr. *ne pas décesser de*).
Déchard, e, smf. et adj.(fam.) pauvre, qui est habituellement dans la misère.
Décharger, va. et n. décharger ‖ éjaculer.
Dèche, sf. misère, pauvreté, gêne.
Décoller, vn. s'en aller, sortir ‖ mourir ‖ *Ne pas décoller de* (*qqn.*, *qqch.*), se coller, s'attacher à (avec insistance, ténacité). *Sans décoller*, sans s'arrêter.
Décoller (se), vpr. (fam.) vieillir, s'abîmer ; être malade, très malade ; devoir bientôt mourir.
Déconner, vn. (qqf. a.) dire des sottises ‖ parler longuement ‖ parler (péj.).
Décrocher. *Décrocher ses tableaux*, se mettre les doigts dans le nez.
Décuiter, va. et n. dégriser ; cesser d'être soûl.
Dedans, sm. adv. et prép. intérieur (du corps d'une maison, etc.) ‖ dedans ‖ dans ‖ *Là-dedans* (prononcer *là-d'dans*), ici, là. *Debout, là-dedans!* Debout, vous qui êtes ici ! *Ici-dedans* (*ici d'dans*), ici. *Mettre dedans* (prononcer *mett'dedans*), tromper, duper. *Foutre dedans, fiche dedans* (prononcer *fout' dedans, fich'dedans*), tromper, duper ; mettre en prison, à la salle de police, arrêter. *Etre dedans*, être en prison.
Défendre, va. et n. défendre ‖ défier. (Le mot « défier » signifiant « porter un défi » n'existe pas en LP. et est toujours remplacé par *défendre*. Je *vous défends bien de le faire*, je vous défie de le faire.)
Deffe, sf. (arg.) casquette.
Défiler (se), vpr. s'enfuir, se dérober ‖ se cacher, se mettre à l'abri.
Déflacquer, vn. éjaculer ‖ déféquer.
Défringuer, va. déshabiller.
Défrusquer, va. déshabiller.
Dégaîne, sf. allure ridicule, allure ; extérieur ridicule d'une personne.
Dégelé, e, adj. (part. pass.) dégelé ‖ actif, remuant, averti.
Dégelée, sf. (fam.) volée de coups ‖ averse ‖ avalanche, écroulement.
Dégeler, va. dégeler ‖ remuer, secouer (qqn.) ; mettre en train, déniaiser.
Dégobillade, sf. vomissement, chose vomie ; action de vomir.
Dégobillage, sm. vomissement, chose vomie ; action de vomir.
Dégobiller, va. et n. vomir.
Dégoiser, va. et n. dire (des choses stupides) ; parler (péj.) ; discourir.
Dégommage, sm. dégommage ‖ renvoi, action de renvoyer qqn., de

faire perdre sa place ou sa situation à qqn.

Dégommer, va. dégommer ‖ renvoyer, faire perdre sa place à qqn. dépasser, vaincre en compétition.

Dégonflé, e, adj. (part. pass.) dégonflé ‖ abattu, vaincu ‖ terrifié.

Dégonfler (se, vpr. se dégonfler ‖ avoir peur, céder, cesser de prétendre, abandonner ses prétentions, s'affaisser, être abattu ‖ avouer, tout dire, faire des aveux complets.

Dégoter, va. trouver, obtenir ‖ abattre, conquérir ‖ chasser, prendre la place de (qqn.) ‖ surpasser, faire mieux que, s'élever au-dessus de ‖ vn. être beau, bien, de premier ordre (en parlant des choses et qqf. des personnes). *Ça dégote*, c'est beau, c'est bien, c'est chic.

Dégouliner, vn. couler lentement ; couler salement.

Dégourdi, e, adj. (part. pass.) vif, habile à se tirer d'affaire.

Dégourdir, va. dégourdir ‖ dresser (qqn.), mettre au courant ; rendre vif, habile.

Dégoûtant, sm. personnage malhonnête, coquin.

Dégraisser. *Dégraisser son hareng saur* (obs.), forniquer (en parlant des hommes).

Dégringoler, va. et n. dégringoler ‖ va. abattre, vaincre ; tuer.

Dégrouillard, e,, adj. débrouillard.

Dégrouiller (se), vpr. se dépêcher, se hâter, se presser.

Dégueulade, sf. vomissement, choses vomies ; action de vomir.

Dégueulage, sm. action de vomir.

Dégueulasse, dégueulâs, adj. sale, répugnant, dégoûtant ‖ affreux, horrible ‖ désagréable, fâcheux ; triste, malheureux. (Remarquer que le LP. prononce généralement *dégueùlâsse, eù* bref et ouvert, accent tonique bien marqué sur *âsse*, et que le fr. fam. prononce *dégueulasse*, « eu » fermé et plutôt long, « asse » ouvert et assez bref, accents toniques égaux sur « eu » et « asse ») ‖ sm. *un dégueulasse*, un vilain individu (*un sale type, un mufle, un salaud*, mme sens) ; un individu malpropre (au propre et au figuré).

Dégueulasserie, si, saleté ; chose désagréable, fâcheuse, ennuyeuse, pénible, triste, malheureuse.

Dégueulatoire, adj. (fam.) qui donne envie de vomir.

Dégueulbi, adj. *dégueulasse* (voir ce mot. Dim.).

Dégueule, adj. *dégueulasse* (voir ce mot. Dim.).

Dégueuler, va. et n. vomir.

Dégueulerie, sf. (*dégueulasserie*, mme sens) ‖ vomissement.

Dégueulis, sm. vomissement (dans le sens de choses vomies).

Dégueuloir, sm. endroit où on vomit ‖ qqf. bouche.

Déguster, va. déguster ‖ recevoir (des coups).

Déjeté, e, adj. (part. pass.) mal bâti (en parlant des personnes) ‖ fatigué par l'âge, malade.

Démanché, e, adj. (part. pass.) dégingandé, disloqué.

Démancher. *Se démancher le trou du cul* (voir *cul*).

Démarrer, vn. démarrer ‖ partir, s'en aller.

Démerdard, e, smf. et adj. débrouillard.

Démerder, va. démerder (tirer de la merde) ‖ débrouiller (qqn.) ; venir en aide à, tirer d'affaire, d'ennui, sauver (qqn.).

Démerder (se), vpr. se démerder (se tirer de la merde) ‖ se débrouiller ‖ se libérer (de).

Démerdeur, euse, smf. et adj. débrouillard.

Demi-portion, sf. demi-portion ‖ petite quantité ‖ homme petit, femme petite ; avorton.

Demi-tour. (Se dit souvent, en dehors de l'armée, pour « allez-vous-en ! ».)

Demoiselle, sf. demoiselle ‖ fille (lat. « filia », angl. « daughter ». Se dit par politesse : *sa demoiselle, vot'demoiselle*. Dire « sa fille », « votre fille », surtout quand il s'agit de la fille d'un supérieur, serait impoli en LP.).

Dent. *Avoir la dent*, avoir faim. *Avoir une dent contre qqn.* (fam.), en vouloir à qqn.

Dentelle. *Avoir les pieds en dentelle*, ne pas vouloir marcher, ne pas vouloir, refuser.
Dentition, sf. dents, denture.
Dépagnoter, va. tirer du lit.
Dépagnoter (se), vpr. sortir du lit.
Dépiauter, dépioter, va. peler, écorcher ; défaire.
Déplumé, e, adj. (part. pass.) déplumé ‖ chauve.
Déplumer (se), vpr. perdre ses cheveux ‖ se lever (du lit), sortir du lit.
Dépuceler, va. dépuceler ‖ ouvrir, décacheter (pour la première fois une boîte, une bouteille, etc.) ; user (d'une chose) pour la première fois.
Déralinguer, va. (fam.) abîmer, détraquer (se dit surtout en parlant de l'estomac).
Dérouille, sf. action de frapper d'assommer, de se battre ; bagarre.
Dérouiller, va. dérouiller ‖ frapper, battre, assommer ‖ *Dérouiller son braquemart* (obs.), forniquer (en parlant des hommes).
Dérouiller (se), vpr. se battre.
Descendre, va. descendre ‖ faire descendre ‖ abattre ‖ tuer ‖ vn. descendre ; tomber, dégringoler (en parlant de la pluie, d'une avalanche, etc.) ‖ *Faire descendre, se faire descendre un gosse ;* faire avorter, se faire avorter ‖ *Descendre à la cave* (obs.), *faire mimi*, même sens.
Désharcharner (se), vpr. (mil.) enlever ses cuirs, son sac, ce dont on est chargé, ses armes ‖ se déshabiller, quitter un vêtement incommode.
Désirer, va. désirer ‖ vouloir (style de politesse. *Désirez-vous du vin ?* voulez-vous du vin ?)
Désordre, adj. désordonné, qui manque d'ordre.
Dessalé, e, adj. (part. pass.) dessalé ‖ averti, actif, débrouillard ‖ qqf. vicieux, paillard.
Dessaler, va. dessaler ‖ instruire (dans le mal, le vice, dans l'habileté) ; désinnocenter ; déniaiser.
Dessous, sm. et adv. dessous ‖ prép. sous.
Dessous-de-bras, sm. dessous de bras ‖ aisselle.
Dessur, prép. sur.
Dessus, sm. et adv. dessus ‖ prép. sur.
Détaler, va. s'enfuir (avec rapidité).
Dételer, va. dételer ‖ vn. (fam.) s'arrêter ; renoncer à l'amour.
Détirer (se), vpr. s'étirer, se délasser.
Détruire (se), vpr. se détruire ‖ se suicider.
Deux. (S'emploie souvent dans le sens de « testicules », ce mot étant ss-ent. *De mes deux, comme mes deux ;* de rien, sans valeur, mal fait, ridicule, mauvais, stupide).
Devenir, vn. devenir ‖ venir de. *As-tu été à la maison ? — J'en deviens.*
Déverser, va. déverser ‖ va. et n. vomir.
Dévider. *Dévider le jars* (arg.) (dés.) parler argot, savoir parler argot.
Dévisser, vn. s'en aller ‖ mourir ‖ *Dévisser son billard* (fam.) mourir.
Diame, sm. (arg.) diamant.
Digue-digue, sf. (prononcer *digueù-digue*), état de malaise, de folie, de désorganisation ; qqf. état d'ébriété. *Etre en digue-digue*, avoir perdu la tête ; être désorganisé ; être ivre. *Tomber en digue-digue*, avoir une attaque d'épilepsie ; être pris de convulsions ; se trouver mal (évanouissement).
Dinde, sm. dindon ‖ sf. et adj. (fam.) femme peu intelligente, niaise, naïve maniérée, désagréable.
Dingo, sm. et adj. inv. fou.
Dingue, sm. et adj. fou.
Dinguer. *Envoyer dinguer*, envoyer promener, éconduire.
Discuter, va. discuter ‖ tenir une conversation qu'on pense intéressante. Dans *j'aime bien discuter avec vous*, *discuter* signifie simplement « parler ».
Disputer (va. en LP., dans le sens où il serait vpr. « se disputer avec » en fr.). *Disputer qqn.*, se disputer avec qqn., dire des choses désagréables à qqn.
Distribe, sf. (mil.) distribution (de vivres, d'effets).
Docteur. (On n'emploie jamais en LP. le mot « médecin ».)
Dodo, sm. (lang. enfantin) sommeil. *Faire dodo, faire son dodo*, dormir ‖ lit. *Aller au dodo.*

Dondon, sf. (fam.) grosse femme (on dit habituellement, *une grosse dondon*).

Donner, va, donner || trahir, dénoncer.

Donneur, euse, smf. Celui, celle qui *donne*, qui moucharde, qui trahit les camarades ; indicateur, trice.

Dos, sm. dos. *Passer la main dans le dos*, flatter || souteneur.

Dosvert, sm. (dés.) souteneur.

Doublard, sm. (mil.) sergent-major, maréchal des logis chef.

Double, sm. double || (mil.) *doublard* (voir ce mot).

Douce. *En douce*, doucement, sans faire de bruit, avec précaution. *En douce poil poil* (dés.), tout doucement).

Douillard, e, adj. (rare) riche.

Douille, sf. douille || cheveu || qqf. richesse.

Douleurs, sfpl. douleurs || rhumatismes. (*Les douleurs* est un nom de maladie, en LP.)

Drelinguer, vn. se promener, être mené sans raison ici et là || attendre longuement || perdre son temps.

Drink, sm. verre (qu'on boit), consommation.

Droguer, vn. (fam.) attendre longuement.

Duconneau, duconnot, duconno, du Conneau,(etc. Mme sens que *conneau*. Se dit en parlant à qqn. : *Eh ! va donc, duconneau !* N'est pas exactement une insulte, mais contient une nuance amicale : « ce que tu es bête, mon ami ! » Ne s'emploie pas comme adj. On ne dit pas *il est duconneau*. Mais on dit *c'est un duconneau de première*. Peut être considéré comme nom commun ou nom propre).

Dur, sm. personnage solide, robuste, *costaud*, ne se laissant pas faire, sur qui on peut compter, qui n'a peur de rien (Se dit aussi, dans le *milieu*, d'un homme que rien ni personne ne peut dompter, que ce soient menaces, coups, police, tribunaux, condamnations). || Adj. *Ne pas être dur*, avoir un bon naturel, être de bonne composition, se laisser faire || (Se dit beaucoup par antiphrase et dans un sens un peu détourné : *il n'est pas dur*, il veut tout pour lui ; il accepte volontiers ce qui lui profite.)

Duschnock, du Schnock. (Voir *duconneau*, mme sens. Un peu plus fort.)

Dussèche, sf. duchesse.

Dynamo, sm. dynamo (sf.).

E

Eau, sf. eau || sueur. *Il est tout en cau. L'eau lui coule sur la figure* || larmes || *Eau d'anum*, laudanum. *De l'Eau d'anum*. (*Eau d'anon* est rare) || *Eau de Janos*, Eau d'Hunyadi Janos || *Eau de colonne*, Eau de Cologne.

Eclairer, va. et n. éclairer || payer, financer.

Ecopage, sm. état de qqn. qui *écope* (voir *écoper*).

Ecoper, va. et n. recevoir (des coups) ; subir (la mauvaise chance, des injures, des malheurs).

Ecrabouiller, va. écraser complètement, réduire en bouillie.

Ecrase-merde, smf. chaussure.

Ecraser. *En écraser*, dormir profondément, dormir.

Eduqué. Bien éduqué, bien élevé.

Egza. (Prononciation vulgaire de « exact » au masculin.Méridionalisme.)

Eha, int. ohé !

Elever (s'), vpr. s'élever || se lever (dans tous les sens).

Ek cétera, et cetera.

Emballer, va. emballer || tancer, réprimander vivement, punir, accabler d'injures || arrêter (mettre en prison).

Emballer (s'), vpr. s'emporter.

Embarquer, va. embarquer || arrêter (pour mettre en prison) ; mettre en prison.

Embobiner, va. embobeliner, enjôler.

Emboîtage, sm. emboîtage ‖ action *d'emboîter*, de conspuer.
Emboîter, va. emboîter ‖ conspuer, se moquer de.
Emboucanant, e, adj. (part. prés.) puant, empuantissant ‖ ennuyeux, importun, fastidieux, fâcheux.
Emboucaner, va. et n. empuantir, puer ‖ ennuyer, importuner.
Emmanché, sm. imbécile, personnage maladroit ‖ qqf. pédéraste passif.
Emmancher. *Se faire emmancher* (obs. Voir *emmanché*).
Emmener. *Emmener à la campagne, emmerder* (dans le sens de « mépriser », « se moquer de ». *Je t'emmène à la campagne! Je me fous de toi!* mmes sens).
Emmerdement, sm. ennui grave, ennuis, ennui.
Emmerder, va. emmerder ‖ ennuyer beaucoup, importuner ‖ se moquer de, ne pas faire de cas de. *Je t'emmerde*, je me moque de toi, je ne te crains pas.
Emmerdeur, euse, smf. personne ennuyeuse, gênante, fâcheuse.
Emmieller, va. (tous mmes sens que *emmerder*).
Emmielleur, euse, smf. (tous mmes sens que *emmerdeur*).
Emmouscailler, va. (Voir *emmerder*.)
Emotionner, va. émotionner, émouvoir. (Le verbe « émouvoir » n'existe pas en LP.)
Empaillé, e, smf. et adj. (part. pass.) empaillé ‖ maladroit, gauche.
Empapaouter, va. faire de la pédérastie avec (sens actif).
Empaumer, va. tromper, voler ‖ arrêter (pour mettre en prison. Rare dans ce sens : on dit plutôt *paumer*).
Empiler, va. empiler ‖ tromper, voler
Empileur, euse, smf. et adj. qui *empile* (voir *empiler*).
Empoigne. *A la foire d'empoigne*, en volant, dérobant.
Empoisonner, va. et n. empoisonner ‖ empuantir, puer ‖ ennuyer, importuner, faire souffrir, rendre malheureux.
En, prép. en ‖ de. *Un escalier en pierre, une dent en or.*
Encaisser, va. encaisser ‖ recevoir, subir (des coups, des insultes, etc.) ‖ *ne pas encaisser qqn.*, détester qqn., ne pas pouvoir le supporter.
Enceintrer, va. engrosser, rendre enceinte.
Enculer, va. posséder (une femme) ‖ faire de la pédérastie avec (sens actif).
Endormeur, sm. enjôleur, menteur, *bourreur de crâne*.
Endormir, va. endormir ‖ leurrer, enjôler, tremper, *bourrer le crâne à*.
Endosser, va. (obs., voir *enculer*, 2e sens). *Se faire endosser*.
Endurer. (En LP. s'emploie toujours à la place de « supporter », « subir », mots que n'emploie pas le LP.)
Enfiler, va. enfiler ‖ posséder (une femme) ‖ tromper, leurrer, voler. *Se faire enfiler ;* se faire, se laisser voler. ‖ *S'enfiler* (qqch. du liquide, de la nourriture), s'octroyer, prendre, boire, manger. *Je m'ai enfilé deux litres de vin* ‖ subir, supporter, souffrir de, faire en peinant. *On s'est enfilé quarante kilomètres, dix heures de turbin.*
Enflammation, sf. inflammation.
Enfle, adj. enflé.
Enfoncer, va. enfoncer ‖ tromper, duper. ‖ *S'enfoncer* (qqch. ; mme sens que *s'enfiler*. (Voir ce mot.)
Engueulade, sf. **engueulage, enqueulement,** sm. action d'*engueuler* (voir ce mot).
Engueuler, va. injurier, insulter : accabler d'injures ‖ réprimander.
Engueuler (s'), vpr. s'injurier ; se disputer.
Enguirlander, va. *engueuler*, insulter, injurier.
Enlever, va. enlever ‖ chasser, mettre à la porte, faire disparaître ‖ réprimander, injurier, *engueuler*.
Ennuis. *Avoir des ennuis* (arg.), être en difficulté avec la police, la justice ‖ (dire, faire dire à qqn. qu'il *aura des ennuis* est une menace sérieuse, parfois de mort (arg. de la pègre).
Ennuyant, e, adj. (part. prés) ennuyeux. (On n'emploie jamais en LP. le mot « ennuyeux ». On dit toujours *ennuyant*.)

Ennuyer (s') de. *S'ennuyer de* (*qqn. qqch.*) souffrir de l'absence, de l'éloignement, de la disparition de qqn., qqch. *Elle s'ennuie de son mari*, son mari lui manque. *Elle s'ennuie de sa sœur, qui est morte. Je m'ennuie de Paris.* (Angl. : « to miss ».)

Enquiquiner, va. ennuyer, taquiner, importuner, *emmerder*.

Entôler, va. voler (qqn. avec qui on couche) ‖ voler ‖ tromper, duper (en affaires, achats, ventes, affaires de famille, etc.).

Entôleur, euse, smf. celui, celle qui *entôle* (voir *entôler*.)

Entraver, va. et n. entraver ‖ (arg.) comprendre. *Il n'entrave que dal, que couic, que pouic ;* il ne comprend pas.

Envoyer, va. envoyer ‖ donner, offrir, distribuer, passer (presque toujours avec un sens péj.) ‖ donner (un coup) ‖ dire. *Envoyer des bobards salauds. Ça c'est envoyé !* c'est bien dit ! c'est bien tapé ! (paroles ou coups) ‖ *S'envoyer*, prendre, s'approprier. *Il s'est envoyé la femme du propriétaire* ‖ subir, faire (péniblement) *S'envoyer de la prison, des heures de travail, des kilomètres.*

Epatamment, adv. très bien admirablement, merveilleusement.

Epatant, e, adj. (part. prés.) extraordinaire, merveilleux, surprenant, étonnant ; fort agréable.

Epate, sf. action *d'épater* (voir ce mot).

Epater, va. surprendre (en faisant qqch. à quoi on ne s'attend pas, en se montrant supérieur à ce qu'on attendait de vous) ; étonner, stupéfier ; se faire admirer par.

Epicemar, sm. épicier.

Epoil, adj. inv. admirable, superbe ; heureux (en parlant d'un événement) ; bon, agréable.

Epoilant, e, adj. étonnant, surprenant (et tous mmes sens que *époil*).

Epouse. (En LP. prend souvent un sens ironique comme en fr. fam. Se dit aussi dans le sens noble. Fréquemment employé dans le LP. et le fr. fam. pour « amie », « compagne », « concubine ».)

Ereintement, sm. grande fatigue, épuisement ‖ critique malveillante.

Ereinter, va. fatiguer jusqu'à l'épuisement ‖ abîmer (un costume, un mécanisme) ‖ critiquer avec malveillance.

Erudit, e, adj., instruit. (S'emploie habituellement avec *très*.)

Esbigner (s'), vpr. se sauver.

Esbrouffe, sf. (Voir *épate*, mme sens).

Esbrouffer, va. (rare, voir *épater*, mme sens) ‖ vn. bluffer.

Escoffier, va. (dés.) tuer.

Esgourde, sf. (arg.) oreille.

Espèce. (Renforcement : *espèce d'imbécile ! cette espèce de brute !*)

Esquintement. (Voir *éreintement*, 1er sens.)

Esquinter, va. fatiguer beaucoup, épuiser ‖ abîmer.

Essuie, sm. (qqf. fém.) essuie-mains, torchon pour essuyer.

Estampage, sm. estampage ‖ duperie, tromperie, action d'*estamper* (voir ce mot).

Estamper, va. estamper ‖ tromper, voler, escroquer, duper.

Estomac. *Avoir l'estomac dans les talons*, avoir très faim.

Estomacs, smpl. seins.

Estomaquer, va. (fam.) surprendre beaucoup, stupéfier.

Estourbir, va. (dés.) tuer.

Etaler (s'), vpr. s'étaler ‖ tomber, choir (en parlant d'une personne).

Etienne. *A la tienne, Etienne !* (allitération).

Etouffer, va. étouffer ‖ voler, dérober, s'emparer de ; faire disparaître, cacher (une chose afin de pouvoir la garder pour soi).

Etre. Expr. diverses. *L'être*, être cocu. *Etre pour hommes*, aimer les hommes (sodomie). *Etre pour femmes*, aimer les femmes (amours lesbiennes). *Etre du matin, du soir ;* préférer le matin, le soir (pour travailler, se promener, faire n'importe quoi). *Etre de noce, d'enterrement ;* prendre part aux fêtes d'un mariage, aux cérémonies d'un enterrement. *Etre de corvée, de travaux de nuit*, etc., être désigné pour la corvée, etc. *Etre là, un peu là*, être solide, fort, robuste, être qqn. sur qui on peut

compter. *En être*, être de la police, être pédéraste, etc.

Etrenner, va. étrenner ‖ gratifier (qqn.) d'un cadeau, d'un don ‖ recevoir (un cadeau, un don, de l'argent). *Etrennez-moi, mon prince*, donnez-moi un peu d'argent, Monsieur ! (Langage des camelots, des marchands de fleurs, des filles de maison publique.) ‖ vn. recevoir des coups. *Tu vas étrenner !* tu vas être battu.

Etron, sm. excrément.

Euss, pron. eux.

Eustache, sm. (arg.) (dés.) couteau.

Evu (pour « eu », part. pass. de « avoir »). *J'ai z'évu bien des malheurs.* (Qqf. « eu » et « vu » se confondent : *J'ai vu bien des malheurs*, j'ai eu bien des malheurs).

Exempt. *Etre exempt de qqch. ;* éviter qqch., être privé de qqch.

Exister. *On existe !* On se sent vivre ! *Ça n'existe pas !* (formule de refus, de mépris).

Explosible, sm. explosif.

Explosif, adj. explosible (*Explosible* et *explosif* se confondent, sont pris, l'un pour l'autre en LP. : *Une balle explosif ; il est employé à la fabrication des explosibles.*)

F

Fabriquer, va. fabriquer ‖ faire (dans la plupart des sens ; souvent ironique, péj. ou fam.). *Qu'est-ce que tu fabriques ?* qu'est-ce que tu fais ? ‖ mal faire, saboter ‖ qqf. tromper, duper (qqn,).

Fadage, sm. action de *fader* (voir ce mot) ‖ état de qqn. qui est *fadé* (voir ce mot).

Fade, sm. choses qui vous appartiennent, propriété personnelle (arg.) (dés.) ‖ mauvais état de santé, de situation, etc. ; *avoir son fade*, avoir tout ce qu'on peut supporter de maladie, de souffrance, de malheur.

Fadé, e, adj. (part. pass.) abîmé, blessé ‖ malade (principalement d'une maladie vénérienne) ; très malade, à la mort. *Il est fadé, il est bien fadé ;* il est touché, fortement touché ; il est malade, il est très malade ; il est perdu ‖ condamné sévèrement (à la prison, à toute peine afflictive).

Fader, va. abîmer, blesser ‖ rendre malade (d'une maladie vénérienne) ‖ condamner sévèrement (à la prison, à une peine afflictive).

Faffes, smpl. argent, *fafiots*.

Fafiot, sm. billet de banque.

Faire, va. et n. faire ‖ dérober, voler. *Faire son porte-monnaie à qqn.*, voler le porte-monnaie de qqn. ‖ obtenir ; réussir à s'emparer de, conquérir. *Faire une femme*, rencontrer une femme et obtenir ses faveurs ; *faire un type, faire un miché*, etc. ; rencontrer un homme et se faire donner de l'argent en couchant avec lui ‖ tromper, duper ‖ prendre, arrêter. *Je suis fait*, je suis pris ‖ Expr. diverses. *S'en faire, ne pas s'en faire ;* se faire du mauvais sang, ne pas se faire de mauvais sang, de bile, de la bile. *Le faire, la faire* (*à qqn.*) ; tromper, duper qqn., lui faire croire des choses qui n'existent pas, se moquer de lui. *Le faire, la faire à l'oseille* (même sens et aussi « traiter mal qqn. », « être pour qqn. la cause d'événements désagréables»). *Savoir y faire*, savoir s'y prendre, connaître le métier, la chose en question. *Y a de quoi faire !* (formule d'admiration, de respect ou de politesse devant une quantité de choses qcq. appartenant à la personne à qui on parle). *Tant que faire* (sans signification précise. S'emploie comme explétif). *Ça n'a rien à faire !* (formule de refus, de dénégation, de mépris). *Faites !* (formule de politesse : réponse à « pardon »).

Falzar, sm. pantalon.

Fanfan, sf. petite fille. *La fanfan*, la petite fille ‖ qqf. sm. petit garçon.

Fantaise, sf. et adj. (mil.) fantaisie, de fantaisie.

Faraud, e, adj. orgueilleux, vaniteux, vantard, poseur.
Farce, sf. farce ‖ adj. très comique.
Fard. *Piquer un fard,* rougir (du visage).
Fauchage, sm. fauchage ‖ action de *faucher* ‖ état de qqn. qui est *fauché* (voir *fauché, faucher*).
Fauché, e, adj. (part. pass.) ruiné, réduit à la misère.
Faucher, va. faucher ‖ s'emparer de, voler, dérober.
Fausse-couche, sf. fausse-couche ‖ pollution nocturne ‖ personne mal bâtie, faible de constitution ‖ (mil.) (dés.) ajourné pour la conscription.
Fausse-perruque, sf. perruque.
Fauter, vn. (pays.) commettre une faute (se dit d'une fille vierge qui se donne à un homme avec qui elle n'est pas mariée).
Faux-ratelier, sm. ratelier (de dents fausses).
Fayot, sm. haricot.
Feignant, e, sm. et adj. fainéant ‖ faux-frère, traître, ennemi. (Un ouvrier dira d'un autre qui continue de travailler tandis que lui-même est en grève : *c'est un feignant.*)
Feignasse, smf. et adj. fainéant, paresseux.
Fèlant, e, adj. très comique.
Félé, e, adj. (part. pass.) fêlé ‖ un peu fou.
Femme. (Souvent pris en mauvaise part, presque tj;s. remplacé par *dame* dans le style poli de LP.) ‖ dame (dans les jeux de cartes).
Fendre (se) (de), vpr. se décider à donner, à payer.
Fenouil. *En fenouil* (expression de contradiction).
Ferme. (Voir *fermer.*)
Fermer, va. fermer ‖ *fermer sa bouche, sa gueule, sa boîte, sa malle ; la fermer ;* se taire. *La ferme ! Ferme ! Ferme ça !* tais-toi, taisez-vous ‖ vn. fermer ; se taire.
Fesses. *Serrer les fesses,* résister, ne pas vouloir, ne pas se laisser faire.
Feu, sm. feu ‖ revolver.
Feuille de rose (obs.).
Ficelé, mal ficelé ; mal habillé (en parlant des personnes) ; mal arrangé, disposé (en parlant des choses).
Ficelle, sf. ficelle ‖ personnage rueé, retors. *C'est une vieille ficelle,* ‖ russ ‖ adj. rusé, retors.
Fiche, ficher, va. et n. ficher, planter ‖ mettre, poser ‖ faire ‖ Expr. diverses. *Fiche son camp,* s'en aller. *Se ficher de,* se moquer, ne pas se tenir à, ne pas se préoccuper de. *S'en fiche,* se désintéresser de tout. *Fiche, foutre dedans,* mettre en prison, (mil.) ; tromper, duper ‖ (Voir *foutre,* pour ces sens de *fiche, fiche* étant plutôt fam. et *foutre* plus spécialement du LP.)
Fichu, e, adj. (part. pass.) perdu, n'étant plus bon à rien, désormais sans valeur, qu'on ne peut sauver, incurable ‖ *Bien, mal fichu ;* bien, mal fait ; bien, mal arrangé, habillé.
Fier, ère, adj. fier ‖ orgueilleux, peu liant, qui n'aime pas à bavarder avec ses inférieurs, avec les gens.
Fieu, sm. fils ‖ gars. *C'est un bon fieu.*
Fifi, Efifi, Héfifi, sm. F. F. I. (forces françaises de l'intérieur.)
Figne, sm. cul.
Filer, va, et n. filer ‖ s'enfuir.
Filon, sm. filon ‖ bonne occasion, lieu ou situation favorable ; bonne méthode, bon chemin pour réussir. *Avoir le filon,* avoir une bonne place, être dans une bonne situation, de bonnes conditions.
Fin, e, adj. fin ‖ bon, profitable. *La fine blessure,* la blessure qui, sans trop vous détériorer, vous rend incapable de service actif.
Fiole, sf. fiole ‖ tête (déf.) *Se payer la fiole de qqn.,* se payer la tête de qqn., se moquer de qqn. *Avoir soupé de la fiole à qqn.,* avoir assez de qqn.
Fiote, sf. pédéraste passif.
Fissure. *Mastiquer une fissure* (voir *boucher un coin,* mme sens).
Fiston, sm. fils ‖ (*mon fiston, fiston* sont des expressions protectrices un peu méprisantes).
Fixé, e. *Ne pas être fixé,* ne pas savoir ce qu'on veut ‖ être éclectique ‖ (S'emploie aussi sans signification bien précise dans différents cas impossibles à déterminer. On dit cela à

qqn., en riant, comme d'une bonne plaisanterie).

Flambante, sf. allumette.

Flambé, e, adj. (part. pas .) fini, perdu, fichu.

Flan. *Etre, en être comme deux ronds de flan ;* demeurer, en demeurer stupéfait ; en rester coi, être frappé d'étonnement (remarquer qu'on dit toujours *deux ronds de flan* et non pas *deux sous de flan.*) *A la flan,* pas sérieux, mauvais, mal fait, faux, faible, stupide.

Flanc. *Tirer au flanc* (voir *cul, tirer au cul*).

Flanche, sm. (mil.) charge, paquetage, bagages (mme sens que *bazar, bordel,* etc.).

Flancher, vn. ne pas pouvoir ou vouloir continuer ‖ abandonner, trahir.

Flancheur, sm. celui qui *flanche* (voir *flancher*).

Flanelle, sf. flanelle ‖ homme qui va dans une maison publique sans prendre de femme ‖ homme qui va qq. part sans consommer ou sans acheter. *Faire flanelle ;* aller qq. part sans consommer, acheter ni agir.

Flanquette. *A la bonne flanquette,* à la bonne franquette.

Flapi, e, adj. (part. pass. de *flapir.* Voir ce mot).

Flapir, va. fatiguer, épuiser, *éreinter, esquinter.*

Flattant, adj. (s'emploie au neutre) flatteur. *C'est flattant,* c'est flatteur.

Flatter, va. flatter ‖ caresser (un chien, un animal qcq.) *Y touchez pas, à ce chien, il aime pas qu'on le flatte.*

Flaupée, flopée, si, grande quantité.

Flemmard, e, smf. et adj. paresseux.

Flemmarder, vn. paresser.

Flemme, sf. paresse. *Avoir la flemme,* être paresseux, ne pas avoir envie de travailler, être fatigué ‖ adj. paresseux.

Flemmer, vn. paresser.

Fleurs blanches, flueurs blanches.

Flic, sm. agent de police, sergent de ville.

Flingot, flingue, sm. fusil.

Flopée. (Voir *flaupée*).

Flotte, sf. flotte ‖ eau ‖ pluie ‖ grand nombre. *Une flotte de gens.*

Flotter, vn. flotter ‖ pleuvoir ‖ tomber (comme de l'eau) en grande quantité.

Flûte, sf. flûte ‖ (qqf. au pl.) jambes. *Jouer des flûtes,* se sauver, courir ‖ int. *flûte!* (exclamation indiquant la colère, le mépris, qu'on en a assez).

Foie. *Avoir les foies, avoir les foies blancs,* avoir peur ‖ (qqf.) ressentir du plaisir sensuel avec, être amoureux, amoureuse de. *Ne pas avoir les foies,* ne pas avoir peur, avoir de l'audace, du toupet, de l'assurance, confiance en soi ‖ *En pâté de foie,* mou, sans valeur. *Avoir les jambes en pâté de foie,* avoir les jambes molles, avoir peur.

Foin, sm. foin ‖ bruit, scandale.

Foirade, sf. défécation (quand on a la colique) ‖ excrément liquide ‖ (fam.) reculade.

Foire, sf. foire ‖ colique ‖ peur, poltronnerie ‖ *avoir la foire,* avoir la colique ; avoir peur.

Foirer, va. et n. déféquer ‖ couler, s'écouler, déborder, se répandre ‖ avoir peur. *Foirer dans son fourreau* (mme sens).

Foireux, euse, adj. qui a la colique ‖ qui est souillé d'excréments ‖ peureux, poltron, lâche.

Fois. *Des fois,* quelquefois, parfois.

Folichon, onne, adj. gai, léger ‖ égrillard. *Yeux folichons,* yeux égrillards, prometteurs de volupté. *Pas folichon,* grave, sérieux, triste ; ennuyeux.

Folle. *Patte folle,* jambe qui fonctionne mal (par ataxie, ankylose, claudication, etc.).

Forcir, vn. devenir gros, engraisser.

Fort, e, adj. fort ‖ gros ‖ *Aller fort,* exagérer.

Fortiche, sm. et adj. fort, solide, robuste, *costaud,* brave ‖ rusé.

Fortifs, sfpl. Fortifications de Paris.

Fouetter, va. fouetter ‖ vn. puer, sentir très mauvais. *Fouetter de la gueule.*

Fouille, sf. fouille ‖ poche.

Fouiller (se), vpr. se fouiller ‖ (fam.) être privé, se priver de ; manquer de.

Fouler. *Se la fouler* (*la rate*), se hâter, se donner du mal ; *ne pas se la fouler* (*la rate*), ne pas se donner de peine, prendre du bon temps. *Se fouler*, *ne pas se fouler* (mme sens).

Foultitude, sf. (fam.) grande quantité.

Fourbi, sm. bagage, affaire, ensemble de choses vous appartenant (voir *bazar*) ‖ ennuis, embarras, complications ‖ employé par certaines personnes dans un sens très général. Alors à peu près syn. du mot *chose*) ‖ *fourbi arabe*, chose incompréhensible ; désordre, gâchis.

Fourgonner, va. et n. fouiller en bouleversant, farfouiller ‖ faire. *Qu'est-ce que tu fourgonnes-là ?* Qu'est-ce que tu fais-là ?

Fourgue (arg.), sm. recéleur.

Fourguer (arg.), va. remettre à un recéleur.

Fourneau, sm. fourneau ‖ sm. et adj. inv. imbécile.

Fourrager, va. et n. fourrager ‖ *fourgonner* (voir ce mot).

Fourreau, sm. fourreau ‖ pantalon.

Fourrer, va. fourrer ‖ mettre ‖ *fourrer dedans*, tromper, leurrer ; mettre en prison, à la salle de police.

Fouterie, sf. stupidité ‖ chose sans importance ‖ chose ennuyeuse, fâcheuse ; désagrément, ennui.

Foutoir, sm. lieu, maison, pièce où on fait l'amour.

Foutre, sm. sperme ‖ adj. (augmentatif : *quel foutre d'idiot !*) ‖ va. posséder (une femme) ‖ faire (dans tous les sens). *Qu'est-ce que nous foutons-là ?* Que faisons-nous ici ? *Qu'est-ce qu'on fout à ne rien foutre ?* Pourquoi restons-nous ici à ne rien faire ? ‖ mettre, poser, placer, accrocher, donner (etc. ; tous sens d'action). *Fous ton chapeau sur la table. Fous-nous çà là et fous le camp*, pose cela ici et va-t'en. *Fous ta jupe au porte-manteau. Fous ton linge à la blanchisseuse. Fous-lui cent sous. Fous-lui une beigne*, etc., etc. ‖ *Se foutre de*, se moquer de, ne pas se préoccuper de, ne pas prendre en considération. *Je m'en fous !* cela m'est égal ! ‖ Loc. diverses. *Aller se faire foutre*, s'en aller au diable. *Foutre son camp*, s'en aller, se sauver. *Foutre la paix à qqn.*, laisser qqn. tranquille. *Ne pas en foutre une secousse*, ne rien faire. *Ça la fout mal*, ça fait mauvais effet. *S'en foutre plein la gueule*, manger immodérément. *Se foutre sur la gueule*, se battre. *Foutre sur la gueule à qqn.*, frapper qqn. *En foutre plein les yeux à qqn.*, faire croire à qqn. des choses qui ne sont pas ; duper, illusionner. *Foutre dedans ;* tromper, duper ; mettre en prison, punir ‖ foutre ! int. diable ! nom de Dieu ! etc. ‖ *foutre*, sm., se prononce régulièrement ; *foutre*, verbe, le plus svt. *foute*.

Fotrer, vn. éjaculer.

Foutrerie, sf. chose désagréable, inutile, mauvaise ; bêtise, idiotie.

Foutu, e, adj. (part. pass.) perdu, condamné (etc., mme sens que *fichu* en plus énergique). *Bien, mal foutu ;* bien, mal bâti, fait, habillé, arrangé (en parlant d'une personne, d'un travail, d'une chose qcq.). *Foutu comme quat'sous, comme mon sac*, mal fait (en parlant d'un travail), mal habillé. *Foutu de* (faire qqch.), capable de (déf.). *Pas foutu de*, incapable de.

Frais, aîche. *Etre frais* (par antiphrase) être dans une situation mauvaise. dangereuse. *Frais comme l'œil*, très frais, très sain.

Fraise, sf. fraise ‖ vagin.

Franc, anche, adj. franc ‖ bon, sans danger, à conseiller. *C'est franc*, c'est sûr, sérieux, sans danger.

Frangin, sm. frère.

Frangine, sf. sœur ‖ qqf. religieuse.

Frappe, sf. voyou ‖ fainéant, galvaudeux.

Frère, sm. frère ‖ homme. *Ils nous courent, ces frères-là*, ils nous ennuient, ces gens-là ‖ ami, camarade, bon camarade. *T'es un frère*, tu es un ami, tu penses comme moi, tu ne me trahiras pas, etc. ‖ *petit frère*, membre viril.

Fric, sm. argent, fortune, pécune, richesse.

Fric-frac, sm. cambriolage.

Frichti, sm. fricot, nourriture.

Fricotage, sm. action de *fricoter* (voir ce mot).
Fricoter, va. et n. tramer (qqch.) en cachette ‖ se procurer des bénéfices illicites ‖ *tirer au flanc* (voir *flanc*).
Fricoteur, sm. celui qui *fricote* (voir *fricoter*).
Fridolin, sm. Allemand.
Frime, sf. simulation, mensonge.
Frimer, va. et n. simuler.
Fringue, sf. habit.
Fringuer, va. habiller.
Frio, adj. inv. froid. *Il fait frio.*
Fripouille, sf. et adj. canaille, voyou.
Frites, sfpl. pommes de terre frites. *Etre, en être comme deux sous de frites* (mme sens que *être, en être comme deux ronds de flan*. Voir *flan*. On dit tjrs *deux sous de frites* et jamais *deux ronds de frites*).
Fritz, sm. Allemand.
Froc, sm. pantalon.
Frognon, froyon, sm. irritation de l'anus et du périnée causée par le frottement, la marche, la saleté. *Avoir le frognon.*
Froidir, va. refroidir.
Fromage. *Haut comme deux sous de fromage mou*, tout petit.
Fromageux, e, adj. douteux, suspect, trop compliqué, à éviter.
Fromegi, fromgi, sm. fromage.
Frometon, fromton, sm. fromage.
Frotte, sf. gale.
Frottée, sf. volée de coups ‖ défaite. *Les Boches ont reçu une frottée.*
Froussard, e, smf. et adj. peureux, poltron.
Frousse, sf. peur.
Frusque, sf. habit.
Frusquer, va. habiller.
Fuite. La fuite ! (mil.) quand allons-nous être libérés ! comme nous serons heureux d'être libérés ! Assez de cela !
Fuiter (se), vpr. (fam.) se sauver.
Fumelle, sf. femelle ‖ femme ‖ prostituée.
Fumeron, sm. jambe ‖ qqf. fumeur, homme qui ne cesse de fumer.
Fumer, va. et n. fumer ‖ vn. être, se mettre en colère.
Fumier, sm. fumier ‖ saleté, chose ou personne mauvaise, sale ‖ désordre, gâchis ‖ (S'emploie beaucoup comme insulte. *Va donc, eh ! fumier !*)
Fusil, sm. fusil ‖ gorge, gosier, estomac. *Se coller qqch. dans le fusil*, avaler qqch.
Fusiller, va. fusiller ‖ abîmer, détruire.

G

Gabelou, sm. douanier, employé de l'octroi.
Gadiche, sf. chute.
Gadin, sm. chute.
Gadoue, gadouille, sf. gadoue ‖ boue ‖ saleté (terme de mépris pour tout ce qui est bas et vil, spécialement en parlant d'une prostituée ou d'un ensemble de gens peu recommandables).
Gaffe, sf. gaffe ‖ (fam.) bêtise, erreur, maladresse.
Gaffer, vn. (fam.) faire une *gaffe* (voir ce mot.
Gaffeur, euse, smf. et adj. qui *gaffe* (voir *gaffer*).
Gaga, sm. et adj. inv. gâteux ‖ vieux ‖ imbécile, abruti.
Galette, sf. (fam.) argent monnayé, pécune.
Galetteux, euse, adj. riche.
Galipette, sf. bêtise, petite chose ‖ cabriole ‖ coït.
Galonnard, sm. officier.
Galtouse, sf. argent monnayé, pécune (Voir *galette*). ‖ gamelle.
Galure, sm. chapeau ‖ bourgeois (par apposition à l'ouvrier, qui porte une casquette).
Galurin, sm. chapeau.
Gamelle. *Ramasser une gamelle*, tomber à terre, subir un échec.
Gamin, sm. gamin ‖ fils. *Mon gamin*, mon fils.
Gamine, sf. gamine ‖ fille. *Ma gamine*, ma fille.
Garce, sf. garce ‖ (renforcement péjoratif, expr. adjective. *Qué garce de vie !* Quelle vie misérable !) ‖ (juron) *Bon Dieu de garce !*

Garçon, sm. garçon ‖ fils. *Mon garçon*, mon fils.

Garde-mite, sm. (mil.) garde-magasin.

Gare. *A la gare ! A la gare, au bout du quai les ballots !* Au diable ! allez-vous en ! Laissez-moi tranquille ! Allez avec les imbéciles !

Garno, sm. hôtel meublé ; chambre d'hôtel meublé.

Gars, sm. gars ‖ homme, camarade.

Gaspard (nom propre) Dieu dans l'hostie, hostie ; Jésus-Christ. *Bouffer Gaspard*, communier.

Gauche. *Jusqu'à la gauche*, jusqu'au bout, jusqu'à la fin. *Passer l'arme à gauche*, mourir.

Gaufre. *Moule-à-gaufres*, imbécile, maladroit. *Se sucrer la gaufre*, se poudrer le visage.

Gaule. *Avoir la gaule*, être en érection.

Gazer, vn. bien aller, bien marcher. ‖ (Voir *barder*, mme sens).

Gazouiller, vn. bien marcher, en parlant d'une machine, d'un moteur, d'une automobile ‖ (tous mmes sens que *gazer*) ‖ puer.

Genou, sm. genou. *Faire du genou* (*à*), frôler du genou sous la table (une femme, un homme) ‖ crâne chauve.

Gerce, sf. prostituée, femme de bas étage.

Gésier, sm. gésier ‖ estomac.

Gi, gy (arg.) oui.

Gigolette, sf. (dés.) concubine ‖ petite femme ‖ prostituée.

Gigolo, sm. amant de cœur, jeune amant ‖ jeune homme sans importance, jeune homme.

Giries, sfpl. manières (dans le sens de ce mot dans « faire des manières »), *chichis*.

Girond, e, adj. joli, gracieux, bien fait.

Glaiseux, sm. paysan, cultivateur.

Glande, sf. inflammation des ganglions du cou.

Glasse, sm. verre (à boire) ‖ verrée (contenu d'un verre). *Tu payes un glasse.*

Glaude, sm. et adj. imbécile.

Glaviot, sm. crachat.

Glavioter, va. et n. cracher.

Gluant, sm. enfant à la mamelle ‖ enfant.

Gniaf, sm. savetier, cordonnier ‖ celui qui fait mal l'ouvrage, qui le gâche.

Gniasse. *Mon gniasse, ton gniasse*, etc. (arg.), moi, toi, etc.

Gniole, sf. eau-de-vie, alcool.

Gnognotte, sf. chose de mauvaise qualité, de peu d'intérêt.

Gnon, sm. coup (donné ou reçu).

Go, sm. pou.

Gober, va. gober ‖ croire (sans discernement) ‖ aimer, estimer.

Gober (se), vpr. avoir trop bonne opinion de soi-même.

Gobeur, euse, smf. et adj. qui croit sans discernement tout ce qu'on dit.

Godasse, sf. chaussure.

Gode, sm. gaudemiché.

Godet, sm. godet ‖ verre (qu'on boit), consommation.

Godillot, sm. chaussure militaire, chaussure.

Gogo, sm. imbécile ; personne crédule.

Gogue, gogueneau, goguenot, sm. latrine, cabinet d'aisance (s'emploie plus svt. au pl. qu'au sing.).

Gonce, gonse, gonze, sm. (arg.) homme.

Goncier, sm. (arg.) homme ‖ homme qui court les femmes.

Gondolant, e, adj. (part. prés.) très amusant, très comique.

Gondoler, (se), vpr. se gondoler ‖ s'amuser beaucoup, se tordre de rire.

Gonfle, adj. gonflé.

Gonflé, e, part. pass. et adj. plein de force, de courage, d'enthousiasme ; fanatisé. *Gonflé à bloc* (mme sens, au superlatif).

Gonzesse, sm. femme.

Gosse, smf. et adj. enfant ‖ (terme d'amour et d'amitié pour un homme une femme ; *mon beau gosse, ma gosse*).

Gosseline, sf. petite fille, fillette.

Goualante, sf. (arg.) (dés.) chanson.

Goualer, va. et n. (arg.) (dés.) chanter ‖ crier, pleurer.

Gouape, sf. et adj. voyou.

Gouaper, vn. faire le voyou.

Gougniotage, sm. action de *se gougnioter*.

Gougniote, gougniotte, sf. lesbienne.
Gougnioter (se), se gougniotter, vpr. (obs., se dit de deux femmes qui font ensemble l'amour lesbien).
Gouine, sf. lesbienne.
Gouiner (se), vpr. (Voir *se gougnioter.*)
Goule, sf. bouche, gueule.
Goulot, sm. goulot ‖ bouche, gosier. *Repousser du goulot, trouilloter du goulot ;* sentir mauvais de la bouche.
Gourbi, sm. (mil.) cabane, maison ; refuge.
Gourde, sf. et adj. imbécile.
Gourer (se), vpr. se tromper, commettre une erreur.
Gousse, sf. gousse ‖ lesbienne ‖ (*Faire de la gousse* et *se gougnioter*, même sens.)
Gousser (se), vpr. (Voir *se gougnioter*, même sens.)
Goût, sm. goût. *Faire passer le goût du pain,* tuer ‖ odeur.
Goutte, sf. goutte ‖ alcool ‖ lait (quand il s'agit d'un enfant qui tette) ‖ *Boire la goutte,* se noyer, boire une grande quantité d'eau en tombant dans l'eau ; ne pas réussir, sombrer, subir une perte d'argent.
Goutte militaire, blennorragie chronique.
Goyau, sm. petite femme laide et mal habillée.
Gradaille, sf. ensemble des gradés de l'armée (nom collectif : *de la gradaille*).
Grain. *Casser le grain,* casser la croûte, manger un morceau.
Graisse. *A la graisse d'oie, de chevaux de bois, de hareng saur* ; mauvais, de mauvaise qualité, stupide, faux. *Des boniments à la graisse d'oie,* des discours, des dires qui ne signifient rien.
Grandiose, adj. grandiose ‖ (nbl.) grand, large, vaste, élevé, riche, bien. (S'emploie surtout en comparaison, avec *plus, moins, aussi, autant.*)
Grappin. *Mettre le grappin sur qqn.,* se rendre maître de l'esprit de qqn,
Gras. *Il y a gras,* il y a abondance. il y a beaucoup à faire, à profiter.
Gratin, sm. gratin ‖ ce qu'il y a de meilleur, de supérieur ‖ gens riches (mot collectif).
Gratte, sf. petit profit illicite ‖ maladie qui oblige à se gratter ‖ qqf. gale.
Gratter, va. gratter ‖ devancer, dépasser (à la course) ‖ faire sur quelque chose des profits illicites ‖ qqf. travailler.
Gratter (se), vpr. se gratter ‖ se priver, être privé de.
Grelots. *Avoir les grelots,* avoir peur ; grelotter.
Grenouille, sf. grenouille. *Sirop de grenouilles,* eau, eau pure ‖ *Manger la grenouille,* voler l'argent de la caisse ‖ (fam.) prostituée.
Griller, va. griller ‖ fumer (une cigarette) ‖ dénoncer ‖ abîmer, détruire; faire manquer (une affaire) ‖ passer devant, dépasser, devancer.
Grimpant, sm. pantalon.
Grimper. *Faire grimper* (ss-ent. *à l'arbre*), faire croire qqch. qui n'est pas vrai, mystifier.
Grinche, sm. (arg.) (dés.) voleur.
Grincher, va. et n. (arg.) (dés.) voler, dérober.
Griveton. grifton, sm. soldat.
Grognasse, sf. femme ‖ (qqf. péj.).
Grolle, sf. chaussure.
Gros. *Les gros,* les gens riches, les classes dirigeantes.
Gros-cul, sm. tabac de soldat.
Grosse, sf. (mil.) prison (punition).
Grouiller, vn. grouiller ‖ se hâter.
Grouiller (se), vpr. se hâter.
Groumer, vn. bougonner, grogner.
Grue, sf. grue ‖ (fam.) prostituée.
Gruerie, sf. ensemble de prostituées ‖ état de prostituée.
Grumelot, sm. grumeau.
Guetter, va. guetter ‖ surveiller.
Gueulard, e, adj. gourmand ‖ (rarement : criard, bruyant).
Gueule, sf. gueule ‖ bouche ‖ visage, figure ‖ tête (fréquemment employé en LP. dans les sens de « bouche », « visage » et « tête »). *Ferme ta gueule ! Je veux lui casser la gueule. Il lui a tombé une carafe sur le coin de la gueule.* Expr. diverses. *Ta gueule !* tais-toi ! *Vos gueules !* taisez-vous ! *Se soûler la gueule,* se soûler, s'enivrer. *Se taper la gueule* (mme

sens, qqf. se dit aussi en parlant de la nourriture : « bien manger », « trop manger »). *S'en foutre plein la gueule*, manger énormément. *Gueule de bois*, bouche pâteuse après l'ivresse. *Avoir une bonne gueule*, avoir un visage sympathique, avoir un visage, une allure ridicule, comique. *Sale gueule, gueule de raie*, visage laid et désagréable, antipathique. *Gueule en coin de rue, à chier dessus* (à peu près mme sens). *Faire la gueule*, faire la tête, garder un air boudeur, revêche. *Se fiche, se foutre la gueule en bas*, tomber à terre, choir. *Bourrer la gueule, taper sur la gueule, foutre sur la gueule à qqn.*, battre qqn., le rouer de coups. *Se bourrer, se taper sur, se foutre sur la gueule*, se battre.

Gueulement, sm. cri, hurlement ‖ protestations véhémentes. (Dans tous les sens, plus employé au pl.)

Gueuler, va. et n. gueuler ‖ crier ‖ crier de souffrance ‖ protester, tempéter ‖ parler très haut.

Gueuleton, sm. bon petit repas, bon repas.

Gueuletonner, vn. bien manger, faire un bon repas.

Guibole, guibolle, sf. (fam.) (dés.) jambe.

Guignol, sm. guignol ‖ gendarme.

Guincher, va. et n. danser.

Guitoune, sf. (mil.) (col.) petite maison, maison, cabane, lieu où on demeure, abri.

H

Handicapé. (**Mal handicapé.**) Même sens qu'en fr. Mais le LP. n'emploie pas « handicapé » sans le faire précéder de *mal.*)

Haricot, sm. haricot ‖ tête. *Courir sur l'haricot à qqn.*, importuner qqn.

Harnacher, va. harnacher ‖ habiller.

Harnacher (s'), vpr. s'habiller, se vêtir d'un costume compliqué, s'attiffer ‖ (mil.) mettre ses cuirs et sac au dos.

Haute. *La haute*, la haute classe, les gens riches (mot collectif).

Hauteur. *Etre à la hauteur*, être capable, être digne de sa mission, de son mandat.

Homme, sm. homme ‖ mari, amant. *Mon homme*, mon mari.

Honteux. (L'*h* n'est pas aspiré : *C'est-t-honteux.*)

Hopitau, sm. hôpital.

Hop-là ! int. (prononcer *opeùlà*).

Horreur. *Musée des horreurs*, ensemble de figures antipathiques (par ex., de vieilles femmes, d'ennemis), de laideurs, d'horreurs.

Hosteau, hosto, sm. hôpital ‖ qqf. prison.

Houp-là ! int. (prononcer *oupeùlà*).

Houri, sf. femme, maîtresse, concubine.

Huile. *Huile de bras, de coude*, travail, labeur ‖ qqf. personnage important. (Mais, dans ce sens, s'emploie rarement au sing.)

Huiles, sf pl. personnages importants ‖ honneurs, hautes situations. *Etre dans les huiles.*

Huître, sf. huître ‖ sf. et adj. imbécile ‖ qqf. crachat.

Huppé, e, adj. riche, chic, important.

Hure, sf. hure ‖ tête.

Hynoptiser, va. hypnotiser.

Hynoptisme, Hynoptisse, sm. hypnotisme.

I

I, pron. (3e pers. sing.) il. *I vient* ‖ (3e pers. pl.) ils. *I viennent* ‖ (particule interrogative). *On vient i ?* Vient-on ?

Ici-d'dans, adv. ici.

Ils. (S'emploie beaucoup en LP. en parlant des chefs, de l'autorité militaire, du gouvernement. *Ils m'ont réformé. Ils ne savent pas ce qu'ils font. Ils vont nous faire bouziller*, etc.

Devant une voyelle, suppression fréquente de la liaison : *Il ont. Il en veulent pas.*)

Immeuble, sm. (nbl.) maison.

Incendier, va. incendier ‖ injurier.

Inimaginable, adj. imaginable.

Installer, va. installer ‖ vn. crâner, se vanter, faire le beau, se montrer fier de ce qu'on est, de ce qu'on possède.

Interpréter, va. interpeller ‖ insulter.

Introduire. *L'introduire à qqn.*, tromper, duper qqn.

Itou, adv. idem, de même, aussi.

Ivremorer (s'), vpr. boire jusqu'à ivresse complète, jusqu'à perdre connaissance.

Iz, pron. (3e pers. pl.) ils.

J

Jacques. *Faire le Jacques*, faire l'imbécile, se conduire comme un imbécile ‖ faire le plaisant (sans succès).

Jacter, va. et n. (arg.) parler.

Jambe. Expr. diverses. *Jambe folle*, jambe qui marche mal. *Jambe de laine* (mme sens et « paresseux »). *La jambe!* tu m'ennuies ! vous m'ennuyez ! quel ennui ! *Tenir la jambe à qqn.*, importuner qqn.

Jamber, va. ennuyer, importuner.

Jambonner, va. meurtrir de coups, meurtrir à coups de poing ou de pied.

Jars, sm. (arg.) argot. *Dévider le jars*, parler argot.

Jaspiner, va. et n. parler ‖ bavarder.

Jaune, sm. ouvrier non syndiqué ; ouvrier appartenant à un syndicat indépendant ‖ mauvais camarade.

Jean-foutre, sm. (fam.) imbécile, coquin, lâche.

Jetée. sf. jetée ‖ (arg.) billet, somme de cent francs.

Jeter. *N'en jetez plus! N'en jetez plus, la cour est pleine!* Assez ! Ca suffit !

Jeune, sm. jeune ‖ petit (d'un animal) ‖ adj. jeune ; petit, court, étroit ; trop petit, trop court, trop étroit. (*C'est un peu jeune* se dit dans ce sens en parlant d'une étoffe, d'une planche, d'une feuille de papier, etc.)

Jeunesse. *Une jeunesse*, une jeune fille.

Jésus. (Se prononce svt. *jâsus*. Terme d'affection.)

Job. *Monter le job à qqn.*, tromper, duper qqn. ; exciter qqn. contre ‖ *se monter le job* s'illusionner s'exciter (contre), s'emporter.

Joseph. *Faire le Joseph, faire Joseph*, ne pas accepter les avances d'une femme.

Joue. *Se caler les joues*, manger beaucoup, s'en mettre plein la bouche.

Jouer. (Se dit souvent pour « se bousculer », se livrer à des jeux de mains brutaux, et, aussi, quand il s'agit d'une femme qu'on lutine grossièrement et brutalement). ‖ Expr. diverses. *En jouer un air*, se sauver. *Jouer des flûtes* (mme sens). *En jouer* (mme sens). *Jouer la fille de l'air* (dés.) (mme sens). *Jouer un pied de cochon à qqn.*, se mal conduire vis-à-vis de qqn.

Joyeux, sm. soldat des bataillons d'Afrique ‖ bataillon d'Afrique.

Jules (nom propre), Jules ‖ (mil.) tinette, baquet d'excréments ‖ vase de nuit.

Jus, sm. jus ‖ (mil.) café ‖ mauvais café ‖ eau sale ‖ étendue d'eau. *Tomber dans le jus*, tomber dans l'eau ‖ chic, élégance. *Il en a du jus!* il est vraiment très chic ‖ valeur. *En valoir, n'en pas valoir le jus ;* en valoir, n'en pas valoir la peine. *Mettre du jus à qqch.*, bien travailler, travailler à, travailler avec art à qqch.

Juteux, sm. (mil.) adjudant.

Jy, ji (arg.) oui.

K

Kasbah, sf. kasbah ‖ (mil.) (co.) maison.

Kif-kif, adj. pareil, semblable ‖ adv. de même, comme, semblablement. *C'est kif-kif lui*, c'est comme lui. *Kif-kif bourricot* (mme sens).

Kiki, sm. gorge, cou. *Serrer le kiki*, commencer d'étrangler.

Kile, sm. litre de vin.

Kilo, sm. kilo ‖ litre ; litre de vin.

Kioste, sm. kiosque.

L

La (art. fém.). Se met devant le prénom, le patronyme ou le sobriquet d'un pédéraste ‖ (qqf.) avant un prénom de femme.

Là. *Etre là, être un peu là ;* être solide, robuste, bon (pour telle chose dont il est question). *Etre là pour un coup*, (à peu près mme sens).

Là-dedans, adv. (prononcer *làd'dans*) là-dedans, là, ici. *Debout, là-dedans !* Debout, vous tous qui êtes ici !

Lac. *Etre dans le lac*, être manqué (en parlant d'une affaire, d'une entreprise, d'un essai), être perdu ; ne pas avoir réussi, être vaincu (en parlant des personnes).

Lâcher. *Les lâcher*, donner de l'argent, payer. *Les lâcher avec un élastique*, donner de l'argent parcimonieusement.

Laine. *Jambe de laine* (voir *jambe*).

Laisser. *Laisser ça là, laisser tomber ;* quitter, abandonner, ne plus s'intéresser à.

Laïus, layus, sm. (fam.) discours, conférence.

Laïusser, layusser, va. et n. parler, bavarder.

Lampe, sf. lampe ‖ estomac. *S'en foutre plein la lampe.*

Lance, sf. lance ‖ pluie ‖ eau.

Lancement, sm. lancement ‖ élancement (douleur subite et aiguë).

Lancequiner, lansquiner, vn. pleuvoir.

Languir. *Faire languir*, faire attendre longuement.

Lapin, sm. lapin. Expr. diverses. *Ne pas valoir un pet de lapin*, ne rien valoir. *Le coup du lapin, faire à quelqu'un le coup du lapin* (sens vague de « traîtrise », « attaque par derrière », « duperie »). ‖ manque de parole, absence au rendez-vous. *Poser un lapin*, ne pas venir au rendez-vous ‖ aisselle ‖ odeur d'aisselle, de sueur.

Larbin, sm. domestique mâle, valet.

Lard, sm. lard ‖ chair humaine, graisse (humaine) ‖ *Tête de lard*, sale tête (fréquemment employé comme insulte).

Lardon, sm. lardon ‖ (fam.) petit enfant, bébé.

Largeur. *Dans les grandes largeurs*, en grand, beaucoup, extrêmement.

Lavement, sm. lavement ‖ chose très ennuyeuse ; personnage importun.

Laver, va. laver. *Laver la tête à qqn.*, tancer, réprimander vivement qqn. ‖ vendre (*bazarder*, mme sens).

Lavette, sf. langue.

Lèche, sf. flatterie. *Faire de la lèche*, flatter.

Lèche-cul, sm. et adj. inv. vil flatteur, flagorneur.

Lécher, *lécher les pieds, le cul (à qqn.)*, flatter, flagorner.

Légitime, sf. épouse. *Ma légitime*, ma femme.

Légume, sf. légume (sm.). *Perdre ses légumes* (obs.), perdre des matières fécales par suite du relâchement du sphincter anal. (Se dit des pédérastes passifs.) ‖ personnage important, haut placé. *Grosse légume* (mme sens).

Léon. *Vas-y Léon*. (Expr. sans signification.)

Lessive, sf. lessive ‖ *abatage* (voir ce mot).

Lessiver, va. lessiver ‖ tancer vertement. (*Lessiver la tête* et *laver la tête*, mme sens.)

Levage, sm. levage ‖ action pour une femme d'emmener un homme pour coucher avec lui. (Se dit aussi, inversement, pour l'homme vis-à-vis de la femme.) ‖ vol, larcin ‖ qqf. découverte.

Lever, va. lever ‖ faire un *levage* (voir ce mot) ‖ qqf. voler, dérober ‖ qqf. découvrir.

Lévier, sm. évier.

Levrette. *En levrette* (obs.), à la façon des chiens.

Lézard. *Faire le lézard*, fainéanter, se reposer.

Lézarder, vn. *faire le lézard*.

Lichailler, vn. (Voir *licher*, mme sens, avec une nuance péjorative ou d'affaiblissement.)

Licher, va. et n. boire, boire beaucoup ; boire immodérément ‖ qqf. lécher.

Limace, sf. limace ‖ chemise ‖ qqf. femme (péj.).

Limer, va. accomplir le mouvement masculin de va-et-vient dans le coït.

Liméro, sm. numéro.

Lingue, sm. (arg.) couteau.

Liquette, sf. chemise.

Litron, sm. litre (de vin).

Location, sf. location ‖ allocation. *Elle va toucher sa location à la mairerie*.

Lolo, sm. lait (lang. enfantin) ‖ chose bonne et douce à boire. *C'est du lolo*, c'est bon, c'est doux ‖ sein *L'épicière a des gros lolos*.

Lope, sf. pédéraste passif.

Louchébem, sm. (arg. des bouchers) boucher.

Louf, sm. et adj. inv. fou, un peu fou.

Loufer, vn. vesser ‖ qqf. roter.

Loufoque, louphoque, sm. et adj. (Voir *louf*. mme sens.)

Loufoquerie, louphoquerie, sf. (fam.) état mental de quelqu'un qui est *loufoque*.

Louftingue, louvetingue, smf. et adj. (Voir *louf*., mme sens.)

Loulou, sm. loulou ‖ (terme d'amitié : *mon loulou, mon gros loulou*.)

Louloute, sf. (terme d'amitié : *ma louloute*).

Loup, sm. loup ‖ erreur, travail mal fait ‖ (terme d'amitié : *mon loup*).

Loupage, sm. action de manquer, de gâcher (un travail ‖ chose manquée dans un travail.

Louper, va. mal faire, manquer, gâcher (un travail).

Loupeur, sm. celui qui *loupe* (voir *louper*).

Loupiot, sm. petit enfant, bébé.

Lourde, sf. porte. *Boucler la lourde*, fermer la porte.

Lune, sf. lune ‖ derrière ‖ *comme la lune*, idiot, imbécile, stupide (en parlant des personnes et des choses).

M

Maboul, maboule, smf. et adj. inv. fou, un peu fou.

Maboulisme, sm. (fam.) état d'esprit de qqn. qui est *maboul* ‖ bêtise, stupidité, chose stupide.

Mac, macque, sm. souteneur.

Macache, non ‖ rien. *C'est macache*, il n'y a rien à faire, il n'y a rien ; non.

Macchab, macchabe, macchabée, sm. cadavre humain ‖ cadavre.

Machin. (S'emploie en place d'un mot qu'on ne retrouve pas, subst. ou adj.)

Magnes, sfpl. manières, *chichis*.

Magot, sm. argent caché ‖ fortune, richesse.

Mairie, sf. (prononcer *mair'rie*). *Se marier à la mairie du XXI^e^*, se mettre en concubinage.

Major, sm. médecin militaire ‖ qqf. (mil.) médecin (civil).

Malabar, sm. et adj. inv. chic, imposant, solide, sérieux, riche (en parlant des personnes et des choses).

Maladie ! (exclamation de mme sens que *malheur !* etc).

Malaise, adj. mal à l'aise. *Je suis malaise*.

Malcommode, adj. incommode.

Malle. Faire la malle, partir, s'enfuir, *se débiner. Ferme ta malle!* ferme ta bouche ! tais-toi !

Malpoli, e, adj. impoli.

Maman, (*La maman*, « la mère », par opposition à *la mémère* qui signifie « la grand'mère.») *Ma-man.* (Prononciation affectée de « maman ». Méridionalisme.)

Mâme. (Abréviation pour « Madame ». Ne s'emploie qu'avec le nom : *Mâme Durand. Mâme la générale. Mâme la dussèche*).

Mamoiselle, Mademoiselle.

Mamzelle (rare), Mademoiselle.

Manche, sm. manche ‖ (*à couilles* ss-ent. ou exprimé) imbécile, idiot, maladroit.

Manger, va. et n. manger ‖ (obs.) sucer, lécher ‖ *Manger le morceau,* se décider à parler, faire des révélations.

Mangin, sm. charlatan, menteur ‖ coquin ‖ individu (déf.).

Mannezingue, sm. (fam.) (dés.) marchand de vin.

Manque, *A la manque,* mauvais, faible, incapable, de mauvaise qualité.

Maous (prononcer *ma-ouss*), adj. inv. (dés.) gros, important. *Maous-pépère* ou *pépère-maous ; maous-poil-poil* (mmes sens, renforcés).

Maquer, va. agir en souteneur avec une femme. *Maquer une femme.*

Maquereau, sm. maquereau ‖ souteneur ‖ proxénète mâle ‖ homme coureur, paillard, aimant les femmes ‖ s'emploie dans différents sens mal déterminés. Ainsi on entendra dire : *qué ptit maquereau!* d'un enfant qui tette goulûment, d'un petit chien de manières comiques, etc.) ‖ *père maquereau, maquereau ;* patron de maison publique.

Maquereautage, macrotage, sm. état de souteneur ‖ proxénétisme.

Maquereauter, macroter, vn. faire du *macrotage* (voir ce mot).

Maquerelle, sf. proxénète (femme) ‖ patronne de maison publique ‖ *mère maquerelle,* patronne de maison publique.

Maquiller, va. maquiller ‖ truquer, fausser ‖ vn. simuler. *Il a bien maquillé à la visite et il a été réformé.*

Maquis, sm. maquis ‖ centre de résistance (principalement dans la campagne, la montagne, la forêt, mais aussi ailleurs) pendant l'occupation, ensemble des centres de résistance, ensemble des réfractaires (à la déportation pour travailler en Allemagne) ; ensemble des résistants armés, francs-tireurs.

Maquisard, sm. qui a pris, tenu le *maquis* pour résister aux Allemands, à la déportation en Allemagne des travailleurs français ; franc-tireur.

Marchand de viande, qui se livre à la traite des blanches.

Marchandise, sf. marchandise ‖ excrément, merde.

Marcher, vn. marcher ‖ accepter (de faire une chose) ‖ se laisser tromper, duper. *Je ne marche pas,* je ne veux pas, je ne me laisserai pas tromper, je n'y crois pas. *Faire marcher qqn.,* se moquer de qqn., faire prendre à qqn. des vessies pour des lanternes.

Marchis, sm. (mil.) maréchal-des-logis.

Margi, margis, sm. (mil.) (voir *marchis*).

Margoulette, sf. (fam.) bouche, tête.

Marie-salope, sf. drague ‖ prostituée de bas étage.

Marier, va. marier (qqn. à qqn.) ‖ épouser.

Mariolle, sm. et adj. imbécile, mauvais plaisant, stupide. *Faire le mariolle,* faire l'imbécile. (*Faire le Jacques,* mme sens.)

Marle, sm. souteneur ‖ sm. et adj. malin.

Marlou, sm. souteneur, voyou.

Marmelade, sf. marmelade. *Etre dans la marmelade,* être dans de mauvais draps, être en mauvaise posture ‖ qqf. excréments.

Marmite, sf. marmite ‖ prostituée qui entretient un souteneur ‖ prostituée ‖ gros obus.

Marmot. *Croquer le marmot* (dés.), attendre longuement.

Marner, vn. (dés.) travailler durement, travailler.

Marrant, e, adj. (part. prés.) très comique, très drôle, très amusant ; ridicule, étonnant.

Marre, adv. assez, trop. *En avoir marre*, en avoir assez, en avoir trop, en avoir par dessus la tête.

Marrer (se), vpr. s'amuser beaucoup, bien rire.

Marron, sm. marron ‖ gifle, coup, blessure ‖ adj. irrégulier. *Un médecin marron.*

Marronner, vn. grogner, être mécontent.

Marsouin, sm. marsouin ‖ soldat d'infanterie coloniale.

Marteau, sm. marteau ‖ adj. inv. fou, un peu fou, bête ; stupide (en parlant des personnes).

Masser, va. masser ‖ vn. travailler durement.

Mastic, sm. mastic ‖ gâchis, désordre, dégât.

Mastroquet, sm. (dés. fam.) marchand de vin.

Matériau, sm. (sans pluriel) matériaux. *Du matériau*, des matériaux.

Matricule (mil.). *Chier pour le matricule de qqn.*, être mauvais, dangereux, fâcheux pour qqn. (*barder* ou *chier pour qqn.* mme sens).

Matriculer (mil.). *Matriculer ses draps*, tacher ses draps par une pollution nocturne, avoir une pollution nocturne.

Maub (nom de lieu). *Place Maub*, place Maubert.

Mec, sm. souteneur ‖ homme ‖ homme (déf.).

Mécaniser, va. taquiner, tourmenter.

Mécano, sm. ouvrier mécanicien, mécanicien.

Mèche. *Vendre la mèche*, dévoiler le truc, faire des révélations. *Il y a, il n'y a pas mèche ;* il y a, il n'y a pas moyen. *Etre de mèche avec qqn.*, s'être entendu avec, être complice de qqn.

Mécredi, sm. mercredi.

Mecton, sm. petit *mec* (voir ce mot, dans tous les sens).

Mégot, sm. bout de cigare ou de cigarette ‖ mauvais cigare ‖ cigare.

Mélanger (se), vpr. se mélanger ‖ se mêler à, fréquenter. *Elle se mélange avec des personnes pas bien* ‖ faire l'amour.

Mélasse, sf. mélasse ‖ excrément, merde ‖ gêne, misère. *Etre dans la mélasse*, être dans l'ennui, être dans la misère, être en mauvaise situation.

Mêlécasse, sm. vermouth-cassis.

Mémère, sf. (diminutif pour « mère »). *Le chienchien à sa mémère* ‖ grand' mère. (*La mémère*, « la grand'mère », par opposition à la *maman*, « la mère ») ‖ bonne grosse femme, bonne grosse mère, femme boulotte et pas toute jeune. *Elle a des gros lolos et elle fait mémère.*

Mendigo, mendigot, sm. mendiant.

Ménesse, sf. (arg.) (dés.) femme.

Ménilmuche (nom de lieu). Ménilmontant.

Menterie, sf. mensonge.

Mercenaire. *Travailler comme un, une mercenaire* ; travailler durement, sans arrêt, sans repos.

Merdaillon, sm. enfant sale et désagréable, enfant prétentieux ‖ individu petit, sale, désagréable et prétentieux.

Merde, sf. merde ‖ excrément, ordure, saleté ‖ chose vile mauvaise, méprisable ; individu méprisable. *Cet homme-là, c'est une merde, c'est de la merde ; ces gens-là, c'est de la merde.* ‖ Expr. diverses. *Comme une merde* (sens divers, le plus fréquent étant « comme rien » : *je l'écraserai comme une merde. Avoir de la merde dans les yeux*, ne pas y voir clair (au propre et au figuré) ‖ int. (se dit avec toutes les significations ; insultes à la personne à qui on s'adresse ; terme d'admiration, d'étonnement, de colère, de dégoût, etc.). *Merde ! vous me faites chier ! Oh ! merde ! c'est i bath ! Merde alors, quel chic ! Merde ! dans quoi que j'ai marché !* (Dans un dialogue :) *Tu sais, il a hérité de cent mille francs. — Merde !* (admiratif) ‖ (On dit qqf. *de la merde !* pour *merde*, comme expression de dénégation énergique, de refus méprisant) ‖ (jurons) *Bon Dieu de merde ! Bon Dieu de bordel de merde ! Bordel de merde !* etc.

Merderie, sf. saleté ‖ choses méprisables, fâcheuses, malheureuses ‖ malheurs, souffrances, ennuis, désagréments. *Qué merderie que tout ça !*

Merdeux, euse, sf. smf. et adj. merdeux ‖ sale, désagréable (tout qualificatif péj.) ‖ *bâton merdeux*, coquin, personnage méprisable et méprisé, avec qui on ne peut qu'être *emmerdé ;* personnage désagréable, ayant mauvais caractère, qu'on ne sait par quel bout prendre.

Merdoyer, sm. (fam.) bafouiller; être embarrassé dans un discours, un travail, s'y tromper de façon répétée.

Mère. (On dit souvent *la mère Une Telle* pour dire *Madame Une Telle.* Parfois péj., parfois affectueux.)

Mérinos. *Laisser pisser le mérinos*, attendre que le temps soit venu, que l'affaire soit mûre ‖ laisser dire, laisser faire.

Merlan, sm. merlan ‖ garçon coiffeur, coiffeur.

Mésigue, mézigue, pron. (arg. dés.), moi.

Messe basse. *Dire des messes basses, une messe basse ;* parler à voix basse, chuchoter.

Messieurs-dames. Messieurs et Mesdames, Monsieur et Mesdames, Messieurs et Madame, Monsieur et Madame ‖ bonjour ! bonsoir ! au revoir ! adieu ! salut ! (Formule de politesse s'adressant à un ensemble d'hommes et de femmes ; s'emploie plus particulièrement comme salut de départ, qu'on parte soi-même ou que ce soient *ces Messieurs-dames* qui partent. Cette locution est générale dans le LP., c'est la formule habituelle de politesse. *Messieurs-dames* s'adresse aussi à couple composé d'un seul homme et d'une seule femme. Les gens de boutique disent parfois *Monsieur-Madame*, façon un peu plus élevée de s'exprimer en LP.)

Métallo, sm. ouvrier métallurgiste.

Mettre. Expr. diverses. *Le mettre* à une femme, posséder, pratiquer le coït avec. *Le mettre à qqn.*, duper, tromper qqn., obliger, contraindre qqn. à faire ce qu'il ne veut pas. *En mettre*, travailler avec ardeur, agir avec force, énergie, aller vite. *Les mettre*, s'enfuir, se sauver, s'en aller ‖ (*mettre* s'emploie souvent dans le sens de donner, faire subir : *je lui ai mis un marron*, je lui ai donné un coup).

Miché, michet, sm. homme qui donne de l'argent à une femme pour obtenir ses faveurs. (Au fém., *une femme miché*, une femme qui paie) ‖ (qqf.) adj. bien, chic, beau. *C'est miché*, c'est beau, riche.

Micheton, sm. (Voir *miché*, mme sens.)

Midi. *C'est midi sonné, c'est midi ;* il n'y a rien à faire, je ne veux pas, il n'y a pas moyen ; non. *Marquer midi*, être en érection.

Mie. *A la mie de pain, à la mie*, de mauvaise qualité, faux, faible. *Des mecs à la mie de pain*, des hommes faibles, peu solides ; des farceurs. *Mie de pain mécanique*, poux.

Miette. *Pas une miette*, pas du tout. *Ne pas s'en faire une miette*, ne pas se faire de mauvais sang le moins du monde.

Mignon, onne, adj. (se prononce souvent *meùgnon*) mignon, gentil ‖ beau, bien, intéressant.

Milieu, sm. milieu ‖ monde de la pègre ‖ monde des souteneurs.

Mimi, sm. chat ‖ (terme d'affection : *mon mimi*) ‖ adj. gentil, agréable, mignon. *C'est mimi*, c'est gentil, c'est mignon. ‖ *Faire mimi* (obs.).

Mince ! int. (exprime l'étonnement, l'admiration, la colère) ‖ *mince de...* (peut se traduire par « quel ! », exclamatif). *Mince de cuite !* quelle *cuite !*

Minette. *Faire minette* (obs.).

Minute ! (Expr. populaire pour dire : « attendez un instant ! », « je n'ai pas fini ! »).

Mioche, smf. enfant.

Mirer, va. regarder, contempler ; voir.

Mirettes, sfpl. (dés.) yeux.

Mironton, sm. individu (déf.).

Mistoufle, sf. affront, injustice ou méchanceté faite à qqn. ‖ misère.

Miteux, euse, adj. pauvre, misérable, pitoyable (en parlant des personnes) ‖ pauvre, usé, pas assez riche, bon marché, faisant un piètre effet (en parlant des choses).

Mochard, e, adj. un peu *moche, moche* (voir ce mot).

Moche, adj. laid (avec une nuance de faiblesse, de pauvreté) || désagréable, fâcheux (en parlant des personnes et des choses).

Mocherie, sf. qualité de ce qui est *moche*, laideur, pauvreté || événement fâcheux, pénible || ensemble de personnes, d'événements, de choses qui font naître une impression de mépris, de dégoût. (*Quelle mocherie!* peut s'appliquer à la laideur d'une femme, aux actes vils de quelqu'un, à l'horreur de la guerre, etc.)

Mocheté, sf. laideur || choses ou personnes laides ou désagréables || *mocheton*.

Mocheton, sm. femme laide et petite || femme laide || (moins svt.) homme laid.

Mœurs. *Les mœurs*, les agents des mœurs. (On prononce l'*s* de *mœurs*, au sing. et au pl. On dit aussi *un mœurs* pour « un agent des mœurs».)

Moins. *Moins cinq, moins une*, juste à temps.

Moisir, vn. moisir || attendre longtemps || rester longtemps (dans un endroit). *On ne va pas moisir ici!*

Molard, sm. crachat.

Molarder, va. et n. cracher.

Moman, sf. maman. (Cette prononciation avec *o* ne s'entend que dans les plus basses classes.)

Môme, smf. enfant || jeune homme, jeune femme. *Un beau, une belle môme*, un beau gars, une belle fille.

Mominette, sf. absinthe (la consommation : on dit *une mominette* et non *de la mominette*).

Monde. *Le monde*, les gens. *Devant le monde*, en public. *Ça fera rire le monde*, ça fera rire les gens. (Employé très fréquemment en LP.)

Monte-en-l'air. (Voir *cambrioleur*.)

Montparno (nom de lieu). Montparnasse.

Morbac, morbach, morback, sm. morpion.

Mordre. *C'est à se les mordre.* (*C'est marrant*, mme sens.)

Mordu, e, adj. et part. passé, très amoureux || saisi de passion pour (une personne, une chose, une idée.) *Mordu pour.* || un peu fou, fou.

Morlingue, sm. portemonnaie.

Mornifle, sf. gifle, coup.

Morpion, sm. morpion || homme petit et désagréable || enfant (déf.).

Morue, sf. morue || femme de bas étage, prostituée.

Morveux, euse, adj. morveux || smf. enfant sale et désagréable.

Motte, sf. motte || vagin.

Mou, sm. mou || cerveau. *Bourrer le mou* (*bourrer le crâne*, mme sens). || chair. *Rentrer dans le mou à qqn.*, blesser, battre, frapper qqn.

Mouchard, sm. policier, dénonciateur.

Moucharder, va. et n. dénoncer, faire des dénonciations, espionner.

Mouche, sf. mouche. *Tuer les mouches à quinze pas*, sentir mauvais de la bouche || *mouchard*.

Moucher, va. moucher || réprimander vivement, rembarrer || battre.

Mouiller, vn. mouiller || pleuvoir || (obs.), être excité sensuellement (en parlant d'une femme).

Mouiller (se), vpr. se mouiller || se compromettre, prendre parti en se compromettant || courir un risque.

Mouise, sf. gêne, misère.

Moujingue, sf. femme jeune et petite ; gosse.

Moule, sf. moule || individu faible et craintif || sm. moule. *Moule à gaufres*, imbécile.

Mouquère, moukère, sf. femme || prostituée.

Mourir. *Tu t'en ferais mourir*, ce n'est pas pour toi ; c'est trop beau, trop bon pour toi.

Mousse, sf. mousse || colère, agacement, souci. *Se faire de la mousse*, se mettre en colère, se faire du souci.

Mousser, vn. mousser. *Faire mousser*, vanter, faire de la réclame à || être en colère, protester avec véhémence. *Faire mousser*, mettre en colère.

Moutard, e, smf. enfant.

Moutarde, sf. moutarde || (qqf.) excrément.

Mouton, sm. mouton || chien caniche || (arg.) (dés.) policier qui se fait passer pour un bandit ; dénonciateur, délateur, espion.

Mouver, va. remuer.

Mouver (se), vpr. se mouvoir, se remuer ‖ se hâter, se presser. *Allons, mouve-toi donc !* Allons, dépêche-toi, ne reste pas là à ne rien faire !

Moyen. *Tâcher-moyen*, tâcher.

Msieurs-dames. (Voir *Messieurs-dames*. La forme abrégée ne s'emploie qu'à la suite de « bonjour », « bonsoir ».)

Muche (terminaison populaire : *Menilmuche*) ‖ adv. beaucoup, bien ‖ (augmentatif).

Muffée, sf. soûlerie ‖ grande quantité de boisson absorbée, état d'une personne qui est soûle ‖ grande quantité.

Mufle, sm. mufle ‖ sm. et adj. désagréable, égoïste ; personnage mal élevé.

Muflerie, sf. qualité du *mufle* ‖ avanie, méchanceté (faite à qqn.).

Mumuche, adv. (dés.) beaucoup, bien, très, très bien ‖ (augmentatif (dés.) : *pépère-mumuche*, très beau, très gros, très bon).

Mûr, e, adj. mûr ‖ soûl, ivre.

Musaraigne, sf. femme, maîtresse, concubine.

Museau, sm. museau ‖ nez, bouche, visage.

Museler, va. museler, ‖ (fam.) faire taire, réduire au silence ; rendre incapable de nuire.

Musette. *Ne pas être dans une musette*, être important, remarquable, considérable ; ne pas être rien (en parlant des choses, des événements).

Musico, sm. musicien (déf.) ‖ musicien.

Musique, sf. musique ‖ bruit. *Faire de la musique, en faire une musique*, crier, se mettre en colère, protester avec véhémence.

N

Nanan, sm. chose bonne à manger ‖ toute chose bonne, agréable ou profitable.

Nange, sm. ange.

Naphtaline, sf. naphtaline ‖ sm. officier français de 1939-1940 resté inactif durant toute l'occupation allemande, mais qui, après la Libération, a repris son uniforme (conservé dans la naphtaline) et un commandement.

Nase, naze, sm. nez.

Nature, adj. naturel, pur, pur de toute addition. *De l'eau nature*, de l'eau naturelle. *Un café nature*, un café sans alcool, sans lait ‖ adv. naturellement.

Navet, sm. navet. *Avoir du sang de navet*, être anémique ; être poltron, sans amour-propre ‖ membre viril ‖ chose sans valeur, de mauvaise qualité.

Nazi, sm. nazi, national-socialiste ‖ partisan des Allemands ‖ fasciste (pendant la guerre de 1939-1945) ‖ (arg.) (dés.) *nazi* (et *nasi*) syphilis.

Neige, sf. neige ‖ cocaïne.

Néné, sm. sein (féminin).

Nenfant, sm. enfant.

Nentille, sf. lentille.

Nettoyer, va. nettoyer ‖ vider complètement ‖ dépouiller, détrousser, dévaliser complètement ‖ détruire, démolir ‖ tuer.

Neveu. *Un peu, mon neveu !* (allitération) évidemment !

Neyer, va. noyer.

Neyer (se), vpr. se noyer.

Nez. *Avoir le nez sale*, avoir trop bu, être ivre. *Avoir le nez creux*, avoir du flair, découvrir aisément toute chose ou qqch. en particulier. *Avoir qqn. dans le nez*, ne pas aimer, haïr qqn.

Nib, adv. rien, pas de. *Nib de braise*, pas d'argent.

Nichon, sm. sein.

Nickelé. *Avoir les pieds nickelés*, ne pas vouloir marcher, refuser.

Nippe, sf. vêtement (déf., s'emploie surtout au pluriel).

Nipper, va. habiller.

Noce, sf. noce, mariage. *Etre de noce*, faire partie d'une noce ‖ plaisir, fête. *Faire la noce*, s'amuser ; dépenser de l'argent avec des femmes, en repas, boisson, etc. (Mme sens à peu près

que « faire la fête », *faire la bombe.*) Se prostituer (en parlant des femmes). *Etre, ne pas être à la noce*, être, ne pas être heureux, dans une bonne position.

Nœil, nœncœil, sm. œil (lang. enfantin.)

Nœud, sm. nœud ‖ membre viril ‖ sm. et adj. imbécile ‖ *Tête de nœud ;* imbécile, visage laid (insulte) ‖ *Peau de nœud!* (dénégation) non.

Noir, sm. noir ‖ tristesse, dégoût, découragement, *Cafard. Avoir le noir.* ‖ opium (arg. des intoxiqués et des marchands de drogue) ‖ Marché noir ‖ *Petit noir*, café pris chez le marchand de vin.

Noir, e, adj. noir ‖ ivre, complètement soûl.

Noix, sf. noix ‖ imbécile. *Vieille noix* (mme sens. Aussi qqf. terme d'amitié) ‖ *A la noix de coco ; à la noix ;* mauvais, de mauvaise qualité, faux, imbécile, faible (mme sens à peu que *à la manque, à la mie de pain, à la graisse d'oie*).

Nouba, sf. nouba ‖ fête, bombance.

Nouille, sf. nouille ‖ sf. et adj. imbécile, idiot ; sans force ; poltron.

Nouvelle (la) (nom de lieu). La Nouvelle-Calédonie, le bagne de la Nouvelle-Calédonie.

Numéro, sm. numéro ‖ individu (qcq.) ‖ individu particulier, original (s'emploie avec le sens déf. et le sens admiratif. *Tu parles d'un numéro!* peut marquer que l'individu en question est stupidement étrange ou au contraire étrangement habile) ‖ femme, maîtresse.

Numéroter. *Numéroter ses abatis* (voir *abatis*).

O

Occase, sf. occasion, bonne occasion.

Occasionner, va. causer (dans le sens de « être cause de »).

Occuper. *T'occupe pas!* ne t'en occupe pas ! ce n'est pas ton affaire.

Œil, sm. (qqf. *nœil ;* lang. enfantin *nœnœil ;* plur. *yeux, zyeux*) œil. Expr. diverses. *Taper dans l'œil à qqn.*, plaire beaucoup à qqn., se faire admirer par qqn. (Se dit aussi des choses. Une maison, un métier, etc., peuvent *taper dans l'œil à qqn.*). *Coco-Bel-Œil* (se dit d'un borgne, d'un homme qui louche, etc. Se dit aussi, ironiquement, d'un individu quelconque, très beau ou très laid). *Entre quatt'zyeux*, d'homme à homme, entre deux individus. *Je lui dirai ça entre quatt'zyeux*, je le lui dirai à lui-même quand nous serons seuls. *Avoir, n'avoir pas froid aux yeux*, avoir, n'avoir pas peur. *Avoir l'œil*, se tenir sur ses gardes, faire attention, se tenir prêt. *Ouvrir l'œil et le bon* (mme sens). *Avoir à l'œil* (qqn. qqch.), surveiller spécialement qqn., qqch. (partialement, avec de mauvaises intentions). *Avoir l'œil américain* (voir *américain*). *Tourner de l'œil*, mourir, se trouver mal ; s'évanouir. *Frais comme l'œil*, très frais. *Avoir de la merde dans les yeux* (voir *merde*). *En foutre plein les yeux* (*à qqn.*), éblouir, en faire accroire. *Mon œil! Et mon œil ?* Non ! Je ne veux pas ! *Faire de l'œil* (*à qqn.*), regarder qqn. de façon aguichante (de femme à homme ou d'homme à femme). *S'en battre l'œil*, s'en moquer, *s'en foutre* ‖ gratuité, crédit. *A l'œil*, pour rien, gratuitement, sans payer. *Avoir l'œil qq. part chez qqn.*, consommer acheter à crédit.

Œuf. (Au pl. se prononce également *œuf* au lieu de « eu ».) *Plein comme un œuf*, absolument plein.

Officemar, sm. officier.

Oie. *A la graisse d'oie* (voir *graisse*).

Oignon, sm. oignon ‖ cor (au pied) ‖ montre ‖ Expr. diverses. *Oh! mes oignons!* (excl. sans signification pécirse. Marque l'ennui ou l'admiration). *Pour mes oignons*, pour moi. *Aux petits oignons*, très soigné.

Oiseau, sm. oiseau ‖ individu (déf.) ‖ (terme d'affection. On prononce souvent avec ou sans affectation *noiseau, zoiseau* : *un ptit noiseau, mon zoiseau.*)

Ombre. *A l'ombre*, en prison.

Oneille, sf. oreille.

Onze. *Le train onze*, jambes. *Prendre le train onze*, aller à pied.
Orange. *Fleur d'orange*, fleur d'oranger (la liqueur).
Ordinaire, adj. ordinaire ‖ vulgaire, commun (plus que la personne parlant croit l'être elle-même).
Ordure. Injure fréquente : *va donc, eh! ordure.*
Oseille. *La faire à l'oseille* (à qqn.), tromper, duper, dire des mensonges; faire des choses désagréables, pénibles (pour qqn).
Ours, sm. ours ‖ prison (fam.) ‖ smpl. menstrues. *Avoir ses ours.*
Ousque (*où ce que*), adv. où.
Ouste, int. allons ! vite ! plus vite que ça !
Outil, sm. outil ‖ personnage maladroit. (S'emploie souvent comme insulte : *va donc, eh ! outil !*)
Ouverrier, ouverrerier, ouvréier, sm. ouvrier.
Ouvrier. *Avoir le tempérament ouvrier*, être fainéant, paresseux. *L'ouvrier* (collectif pour « les ouvriers », « la classe ouvrière »). *Etre bon pour l'ouvrier.*
Ouvrir (L'). Pouvoir parler sans danger.

P

Pacson, paxon, sm. paquet, colis.
Paf, sm. membre viril ‖ adj. inv. ivre, en état d'ébriété.
Pagaye (prononcer *pagàille*) sf. désordre, gâchis.
Page. *Etre, ne pas être à la page*, être, ne pas être au courant de la conversation, au courant des choses de l'époque.
Pageot, pajot, sm. lit.
Pagnot, sm. lit.
Pagnoter, va. et n. coucher, mettre au lit ‖ se coucher, se mettre au lit.
Pagnoter (se), vpr. se coucher, se mettre au lit.
Paillasse, sf. paillasse, lit ‖ prostituée de bas étage, prostituée ; femme légère.
Paillasson, sm. paillasson ‖ femme qui couche avec tout le monde.
Paille. *C'est pas une paille*, ce n'est pas rien.
Pain, sm. pain ‖ coup, gifle ‖ ecchymose ‖ *Faire des petits pains*, forniquer.
Paire. *Se faire la paire*, s'enfuir, se sauver, se dérober.
Paix. *Fiche, ficher, foutre la paix à ;* laisser tranquille, cesser d'importuner. *Fous-nous la paix!*
Pajot, sm. lit.
Pâle, adj. pâle ‖ (mil.) malade. *Se faire porter pâle*, se faire porter malade.
Paletot (prononcer *panetot*), sm. veston ‖ paletot.
Pallas, sm. (fam.) discours, discours long et ennuyeux.
Pallasser (fam.), vn. faire de longs discours, faire des discours, parler de façon ennuyeuse.
Pallasseur, sm. (fam.) celui qui aime à discourir longuement et de façon ennuyeuse ; bavard.
Palper, va. palper ‖ recevoir, toucher (de l'argent).
Panade, sf. panade ‖ (fam.) gêne, misère.
Panam, Paname (nom de lieu). Paris.
Panard, sm. pied ‖ orteil.
Panier, sm. panier. *Panier à salade* voiture cellulaire ‖ lit.
Panné, e, adj. part. pass. ruiné ; pauvre.
Panneau. *Donner dans le panneau*, se laisser prendre au piège.
Panouille, sf. imbécile, rustre.
Pante, sm. (arg.) homme ‖ homme désigné pour être victime d'un attentat (meurtre, vol, coups et blessures, etc.), d'une escroquerie ‖ homme qui paie (les femmes), *miché* ‖ bourgeois. (Se prononce qqf. *pantre*, et qqf *ponte*.)
Pantin (nom de lieu). Pantin ‖ Paris.
Pantruchard, e, smf. et adj. Parisien ; parisien, de Paris.
Pantruche (nom de lieu). Paris.
Papa. *A la papa*, tranquillement, normalement. (Se dit de toute chose faite sans se presser et sans chercher

des complications) ‖ façon la plus habituelle de faire l'amour.

Papaout (prononcer *papaoutt*), sm. (dés.) pédéraste.

Papaouter, va. (dés.) faire de la pédérastie (de façon active) avec.

Pape. *Comme un pape,* beaucoup, énormément. *Bouffer comme nu pape, roupiller comme un pape,* etc.

Papelard, sm. papier ‖ lettre (missive).

Papouille, sf. caresse.

Paquet, sm. paquet. *Gros paquet,* (qqf.) parties sexuelles ‖ individu maladroit, gauche ‖ adj. inv. (mme sens).

Pareil, adv. (*pareil que, pareil comme*) de même, semblablement, comme. *C'est du pareil au même,* c'est la même chose.

Parigot,e, smf. et adj. Parisien, Parisienne.

Parler. (Ne s'emploie presque plus en LP. Presque toujours remplacé par *causer.* S'emploie encore dans les expressions. *Tu parles! vous parlez! Tu comprends ce que je te parle ?* etc.) *Tu parles!* Bien sûr ! c'est évident !

Paroisse, sf. paroisse ‖ ensemble de camarades, d'amis, de gens du même pays, du même métier, du même groupe. *Il est, il n'est pas de la, de ma paroisse ;* il est, il n'est pas de chez moi, de chez nous, des nôtres.

Particulière, sf. femme (déf.).

Partouse, sf. réunion de plus de deux personnes pour faire l'amour.

Pas-croyable, adj. incroyable.

Passe, sf. passe ‖ accouplement sexuel rapide entre inconnus. (*Faire une passe,* en parlant de la femme, se dit d'une prostituée qui va s'unir rapidement avec un client de passage. Dans certains hôtels, la *chambre de passe* est celle qu'on donne de préférence aux couples de hasard.) *Maison de passe,* maison de rendez-vous, bordel, agence de prostitution.

Passér, va. passer ‖ donner, faire subir. *Je vais lui passer une tournée! qu'est-ce que je lui ai passé!* (Se confond svt. avec *casser, tasser*) ‖ vn. passer ‖ mourir. (Remarquer les nuances du LP. pour l'idée de « mourir ». *Son fils est décédé l'aut'semaine. La pauv'malheureuse, elle va passer! Le patron va crever. J'ai pas envie de clamecer!* etc.)

Passion, sf. vice. *A passions* (lang. des prostituées), qui a des vices particuliers.

Pastis, sm. (mot méridional qui signifie tout ce qu'on veut. Ses sens les plus fréquents semblent être désordre, gâchis, embrouillement, ennuis, désagréments. Assez employé à Paris au temps de la première grande guerre, devient rare).

Patapouf, sm. personnage gros, gras, petit. *Un gros patapouf.*

Patate, sf. pomme de terre ‖ paysan, rustre.

Patelin, sm. pays, petit pays, petite patrie, village, contrée, nation.

Patouille, sf. caresse légère.

Patouiller, va. patauger dans ‖ vn. patauger.

Patraque, sf. (fam.) (dés.) montre ‖ adj. (fam.) mal portant.

Patriotique, adj. patriote. *Je suis très patriotique.*

Pattes. *Pattes d'araignée* (voir *araignée*). *Faire aux pattes,* coincer, arrêter.

Paumée, sf femme qui couche avec tout le monde, femme sans défense contre l'homme.

Paumer, va. prendre. *Se faire paumer,* se faire prendre. *Se faire chauffer, se faire baiser,* etc., mmes sens.)

Pauvre (prononcer *pauv'*), adj. pauvre ‖ feu, défunt. (*Pauv'papa, pauv' maman, mon pauv' frère...* signifient que le père, la mère, le frère... sont morts et nullement qu'ils ont été malheureux pendant leur vie.)

Payer (se), vpr. se payer, s'offrir (avec ou sans argent) ‖ *se payer la tête de qqn.,* se moquer de, railler qqn. ; le tromper ‖ subir.

Pays, sm. pays ‖ compatriote ; homme de la même ville, du même village.

Payse, sf. compatriote (fém.), femme de la même ville, de même village ‖ maîtresse, bonne amie ; fiancée.

Peau. Expressions diverses. *Avoir qqn. dans la peau,* aimer qqn.

d'amour sensuel, violemment. *Avoir la peau de qqn.*, tuer quelqu'un, le *démolir* (au propre et au figuré). *Avoir la peau trop courte*, être paresseux, toujours fatigué. *La peau de mes couilles, de mes deux, de mon cul ; peau de nœud* (expr. négatives mais de sens vague et qui servent surtout à orner le discours). *La peau*, rien. *La peau!* Non ! Je ne veux pas ! *Je te donnerai la peau!* je ne te donnerai rien ! *Pour la peau*, pour rien, inutilement, en vain. *Peau de balle* (mmə sens que *la peau*). *Peau de balle et balai de crin* (mme sens). *Peau de zébie* (sens vague. Semble signifier : « camelote », « marchandise ou matière ridicule » ; « néant » : *il vend de la peau de zébie ;* il vent du vent, des choses fictives) ‖ prostituée, prostituée laide et vieille : femme légère. *Une vieille peau.*

Pêche. *Aller à la pêche*, ne pas avoir de travail.

Pêche. *Poser une pêche*, déféquer.

Pécole, sf. (maladie vague : *la peau du cul qui se décolle*).

Pécunier, adj. pécuniaire.

Pédant, adj. poseur, *fier* (voir ce mot). (Ne s'emploie pas comme substantif, et ne s'entend presque jamais au fém.).

Pédasse, sf. pédérastie.

Pédé, sm. pédéraste ‖ sf. pédérastie.

Pédéraster, va. faire de la pédérastie avec (rôle actif).

Pédéro, sm. pédéraste.

Pedzouille, smf. paysan, rustre.

Peignée, sf. volée de coups.

Peigner (se), vpr. se peigner ‖ se battre.

Peinard, pénard, sm. et adj. tranquille, qui ne se fait pas de mauvais sang ‖ qui agit doucement, habilement, avec ruse, sournoisement. *En pénard*, doucement, *en douce.*

Pékin, sm. (mil.) (dés.) civil, homme qui n'est pas un militaire.

Pelle. *Ramasser une pelle*, tomber, choir (en parlant des personnes).

Pelotage, sm. action de *peloter* (voir ce mot). *Pas d' p'lotage avant l'mariage!*

Pelote. *Avoir les nerfs en pelote*, être énervé, nerveux, agacé, irritable, irrité. *Envoyer aux pelotes*, envoyer au diable.

Peloter, va. peloter ‖ caresser, chatouiller (une femme, un homme, pour l'exciter sensuellement) ‖ flatter.

Peloteur, euse, smf. et adj. qui *pelote* (voir *peloter*).

Pelure, sf. pelure ‖ paletot, pardessus, manteau ‖ vêtement.

Pénard. (Voir *peinard.*)

Péniche, sf. péniche ‖ chaussure.

Penser. *Penses-tu! Pensez-vous!* Expressions de contradiction, parfois méprisantes.

Pépère, sm. homme tranquille et bon, homme d'esprit calme et égal ‖ homme vieux ‖ soldat des vieilles classes ‖ adj. agréable, confortable, bienvenu, heureux ‖ beau, gros, grand, riche (toutes significations mélioratives) ‖ *pépère maous, pépère mumuche* (dés.), très beau, très gros.

Pépète, pépette, sf. (fam.) (dés.) argent monnayé, pécune.

Pépie, sf. pépie ‖ soif. *Avoir la pépie*, avoir soif ; aimer à boire.

Pépin, sm. pépin ‖ parapluie ‖ amour. *Avoir un pépin pour qqn.*, aimer qqn.

Péquenot, sm. paysan, rustre.

Père, sm. père ‖ (Précédant le nom indique un âge plus avancé que celui de la personne parlant. Qqf. péjoratif, méprisant ; souvent, au contraire, est une marque familière d'amitié, d'affection, de respect.)

Père Francois. *Coup du père François*, attaque par derrière, coup de traître.

Père peinard. *En père peinard* (dés. Mme sens que *en peinard*).

Périr (se), vpr. se suicider.

Perlot, sm. tabac.

Perlouse, sf. (arg.) perle.

Perme, sf. (mil.) permission.

Perpète. *A perpète*, à perpétuité, pour toujours.

Perruque, sf. perruque ‖ chevelure ‖ *Fausse perruque*, perruque.

Pèse, sm. argent monnayé, pécune, fortune. *Etre au pèse*, être riche.

Pet, sm. pet ‖ danger. *Y a du pet! Pet!* attention ! Prenez garde ! Il y a du danger !

Pétard, sm. pétard ‖ révolver ‖ bruit, scandale ‖ cul, fesses.

Pétasse, sf. femme (déf.) ‖ prostituée.

Pétée, sf. accouplement, éjaculation. (*Tirer une, plusieurs pétées*).

Péter, vn. péter ‖ éclater, exploser ‖ se briser ‖ *Envoyer péter*, envoyer au diable, éconduire.

Pète-sec, sm. et adj. inv. individu méchant, désagréable.

Péteux, sm. individu méprisable ; poltron. *Foutre le camp comme un péteux.*

Petit, adj. petit ‖ mince. (*Elle est petite* signifie aussi bien « elle est de petite stature » que « elle est mince de tour de taille, de poitrine ».) ‖ jeune ‖ sm. *Faire des petits*, faire des petits ; (au figuré) se reproduire, s'agrandir, prendre de fortes proportions (surtout dans les conditions fâcheuses). *Cette punition fera des petits*, cette punition sera augmentée (en passant, par ex., du capitaine au colonel, de la brigade à la division). *Une histoire qui fait des petits.* 1° une histoire qui en voyageant s'enrichit de détails d'imagination ; 2° une affaire qui a des suites, des conséquences graves.

Petite, sf. fille (filia, daughter) ‖ filette.

Petit-frère, sm. membre viril.

Petit-lait. *Se boire comme du petit lait*, se boire facilement (se dit soit en parlant de boissons douces, soit, par antiphrase, de boissons fortes).

Petit-pont, sm. périnée.

Pétrin, sm. pétrin ‖ misère ; difficultés, ennuis. *Etre dans le pétrin*, être dans la misère ; être fort ennuyé.

Pétrousquin, sm. civil (mil.) ‖ individu.

Pétrusquin. (Voir *pétrousquin.*)

Peu. Expr. diverses : *Très peu, très peu pour moi* (formule de négation, de refus). *Etre un peu là* (voir *là*). *Un peu, mon neveu* (voir *neveu*).

Pèze. (Voir *pèse.*)

Pharmaco, sm. (fam.) pharmacien.

Phénomène, sm. individu bizarre ; individu.

Philosophe, sm. et adj. celui qui est d'esprit calme, qui prend les choses du bon côté, qui ne se fait jamais de souci.

Phulomène, sm. phénomène.

Phusique. (Voir *physique.*)

Physionomie, sf. visage.

Physique, sm. qualité extérieure du corps humain (beauté ou laideur).

Piaf, sm. moineau.

Piaule, sf. chambre.

Picolo, sm. (dés.) petit vin très léger.

Pièce, pièce de dix sous, sf. anus vierge ‖ anus

Pied, sm. pied ‖ (fam.) imbécile ‖ Expr. diverses. *Avoir, prendre son pied*, avoir du plaisir (sensuel), jouir. *Il y a du pied*, ça va bien, tout va bien ; il y a moyen de (faire). *S'en aller les pieds devant*, mourir ‖ (mér.) *Casser les pieds* (à qqn.) ennuyer, importuner, embêter. *Faire les pieds* (à qqn.) dresser, entrainer, endurcir, habituer à.

Pied-de-banc, sm. (mil.) sous-officier.

Pierre. *Malheureux comme les pierres*, très malheureux.

Pieu, sm. pieu ‖ lit.

Pieuter, vn. coucher. *Pieuter avec une femme.*

Pieuter (se), vpr. se mettre au lit.

Pif, sm. gros nez, nez laid et ridicule ‖ nez.

Pige. *Faire la pige* (à qqn., à qqch.,, dépasser, surpasser.

Piger, va. et n. attraper. *Piger la vérole* ‖ comprendre. *Piges-tu ç'qu'i dit ?* ‖ regarder. *Pige-moi çte bobine.*

Pignouf, sm. individu grossier, désagréable, mal élevé.

Pilant, e, adj. (part. prés.) très amusant, très comique.

Pile, sf. pile ‖ volée de coups, victoire. *Flanquer la pile à qqn.* ‖ (qqf.) membre viril.

Piler (se), vpr. s'amuser beaucoup.

Pilule. *Prendre la pilule*, essuyer un échec.

Piluler, vn. pulluler. *Dans çte taule ici, les totos ça pilule.*

Pilure, sf. pilule.

Pinard, sm. vin.

Pince, sf. pince ‖ main. *Serrer la pince* serrer la main ‖ *à pince*, à pied.

Pinceau, sm. pinceau ‖ balai ‖ jambe.
Pince-cul, sm. lieu où on *pelote* (voir *peloter*) ; bal mal tenu.
Pincer. *En pincer pour*, être amoureux de, beaucoup aimer. *En pincer pour une femme, pour la boisson. Etre pincé pour* (un homme, une femme), être pris d'amour pour. *Se faire pincer*, se faire prendre, arrêter découvrir.
Pincette. *Tricoter des pincettes*, courir, s'enfuir.
Pine, sf. membre viril.
Piner, va. posséder (une femme) ‖ vn. forniquer.
Pinocher, va. et n. *piner* (dim.).
Pinouiller, vn. faire l'amour (dim.) ‖ courir (les femmes).
Pinter, va. et n. boire, boire beaucoup,
Pioncer, vn. dormir.
Piote, sf. (mil.) pomme de terre.
Pipe. *Tête de pipe*, tête ridicule. *Prendre la pipe*, essuyer un échec.
Pipelet, ette, smf. concierge.
Piper. *Se faire piper*, se faire prendre, arrêter, découvrir. *Ne pas piper*, rester impassible.
Pipi. *Faire pipi, faire son pipi, faire son pipi d'enfant*, pisser.
Pipille, sf. pupille.
Pipitre, sm. pupitre.
Piqué, e, adj. (part. pass.) piqué. *Pas piqué des vers*, pas ordinaire ; bon, très bon, considérable ‖ fou, un peu fou.
Piquer, va. piquer ‖ frapper, blesser ou tuer d'un coup de couteau ‖ posséder (une femme). (S'emploie aussi pour la pédérastie.) ‖ voler, dérober.
Pire, adj. (comparatif) et adv. pire, pis ‖ mauvais. *Un pt'tit chien, Madame, c'est aussi pire, plus pire comme un enfant* ‖ (qqf.) meilleur ‖ *Tant pire*, tant pis.
Piscine, sf. piscine ‖ pissotière, urinoir.
Pissant, e, adj. (part. prés.) très amusant, très comique.
Pisse, sf. pissat, urine. *Pot-à-pisse*, vase de nuit.
Pissenlit. *Manger les pissenlits par la racine*, être mort et enterré.
Pisser, va. et n. pisser. *Pisser des lames de rasoir*, souffrir en urinant quand on est atteint de blennorragie ‖ couler, gicler, jaillir ‖ *pisser une côtelette* (voir *côtelette*) ‖ *en pisser, en faire pisser*, se tordre de rire, faire tordre de rire ; travailler durement, faire subir de mauvais traitements. *On vous en fera pisser!*
Pisserie, sf. urinoir.
Pissoir, sm. pissotière.
Pistache, sf. pistache ‖ (fam.) ébriété, état d'une personne qui est ivre. *Avoir une pistache.*
Pister, va. suivre à la piste, découvrir.
Pistolet, sm. pistolet ‖ urinal ‖ individu (déf.).
Piston, sm. piston ‖ protection, recommandation ‖ (qqf.) capitaine.
Pistonner, va. recommander, pousser, aider.
Piton, sm. piton ‖ (fam.) (dés.) gros nez.
Pive, pivre, sm. (dés.) vin.
Pivoter, vn. pivoter ‖ tourner ‖ faire des choses inutiles (mil.) ‖ être traité durement (mil.).
Plafond, sm. plafond ‖ crâne, cerveau. *Avoir une araignée dans le plafond*, (voir *araignée*).
Plaisir (Au) (ss-ent. « de vous revoir») au revoir.
Plan. *Il y a, il n'y a pas plan ;* il y a, il n'y a pas moyen.
Planque, sf. cachette.
Planquer, va. cacher.
Planquer (se), vpr. se mettre à l'abri, s'allonger à terre, se dissimuler ‖ se cacher.
Plaquage, sm. action de *plaquer* (voir ce mot).
Plaquer, va. plaquer ‖ abandonner, quitter, lâcher.
Plaquer (se), vpr. tomber à terre, choir (en parlant des personnes) ‖ *se planquer* (voir ce mot).
Plat. Expr. diverses. *Faire du plat à qqn.*, flatter qqn. *Faire du plat à une femme*, faire la cour à une femme. *En faire un plat*, en faire toute une affaire.
Platine, sf. qualité d'une personne bavarde. *Avoir une platine*, avoir la langue bien pendue, être bavard.

Plein, e, adj. plein ‖ soûl ‖ (au f. en parlant d'une femme) enceinte.
Pleumatique, sm. et adj. pneumatique.
Pleumonie, sf. pneumonie.
Pleurer. *Pleurer pour avoir qqch.*, obtenir qqch. à grand'peine. *Pleurer ses galons*, avoir grand'peine à obtenir ses galons.
Plombe, sf. (arg.) heure.
Plomber, va. plomber ‖ véroler.
Plumard, sm. lit.
Plumarder (se), vpr. se mettre au lit.
Plume, sf. plume. *Tailler une plume* (obs.) ‖ sm. lit.
Plumer (se), vpr. se mettre au lit.
Plurésie, sf. pleurésie.
Pochard, e, smf. et adj. ivrogne.
Pocharder (se), vpr. s'enivrer.
Pochetée, sf. imbécile.
Pognon, sm. argent monnayé, fortune, richesse.
Poignet. *Veuve Poignet*, masturbation.
Poil, sm. poil ‖ adj. beau, chic, agréable, merveilleux ‖ Expr. diverses. *A poil*, nu. *Avoir du poil au cul, aux couilles, au bras ; avoir du poil ;* être fort, brave, courageux ; oser. *Avoir le poil à qqn.*, surpasser qqn., le vaincre, se montrer meilleur que lui, l'obliger à agir contre son gré (à lui). *Faire le poil à qqn.*, (mme sens.) (Moins employé). *Avoir qqn. sur le poil*, être importuné sans cesse par qqn. *Tomber sur le poil* (*à qqn.*), tomber sur, attaquer ; réprimander, punir. *En douce poil-poil*, très doucement, avec beaucoup d'astuce, sans se hâter ‖ *Poil à* (*poil au cul, poil au nez*, etc.). Loc. d'allitération).
Poilant, e, adj. (part. pass.) très amusant, très comique.
Poilard, polard, sm. membre viril.
Poiler (se), vpr. s'amuser beaucoup, se tordre de rire.
Poilu, sm. homme ‖ homme fort ‖ soldat de la guerre.
Poire, sf. poire ‖ imbécile, dupe ‖ tête (déf.). *Faire sa poire*, poser, faire le beau, être vaniteux ‖ adj. imbécile, facile à duper.
Poireau, sm. poireau ‖ imbécile ‖ *Faire le poireau*, attendre longuement ‖ (qqf.) membre viril.
Poireauter, vn. attendre longuement.
Poirer, va. prendre, s'emparer de.
Poisonner, va. empoisonner.
Poisse, sm. souteneur ‖ sf. misère, gêne, ennuis ‖ mauvaise chance, guignon. *Il va nous foutre la poisse avec ses boniments* ‖ personnage *collant* (voir ce mot).
Poisser, va. et n. poisser ‖ s'emparer de, arrêter. *Se faire poisser* (en parlant d'un malfaiteur), se faire arrêter ‖ voler, dérober ‖ importuner.
Poisson, sm. poisson. *Engueuler comme du poisson pourri. Engueuler* avec violence ‖ souteneur.
Poivre, adj. ivre, soûl.
Poivrer, va. poivrer ‖ véroler.
Poivrot, e, smf. et adj. ivrogne.
Polichinelle. *Avoir un polichinelle dans le tiroir*, être enceinte.
Polisson, e, smf. et adj. aguicheur, aguichant, paillard. *Avoir des yeux polissons*, avoir des yeux égrillards.
Polochon, sm. (mil.) traversin.
Pommade. *Passer de la pommade*, flatter, flagorner.
Pomme, sf. pomme ‖ tête ‖ visage ‖ *Sucer la pomme*, baiser (to kiss) ‖ *Ma, ta, sa* (etc.), *pomme ;* moi, toi, soi, etc. *Dans les pommes*, pâmé, évanoui.
Pommé, e, adj. (part. pass.) réussi, soigné ; considérable, fort ; étonnant (dans tous les sens en parlant des choses).
Pompe, sf. pompe ‖ chaussure.
Pomper, va. et n. pomper ‖ boire, boire immodérément ‖ sucer.
Pompier. *Faire un pompier* (obs.).
Pondre, vn. pondre ‖ accoucher ‖ (fam.) produire, faire.
Ponte, sm. ponte ‖ (qqf. prononciation pour *pante*, individu),
Popote, sf. cuisine ‖ réunion de plusieurs personnes qui mangent ensemble. *Faire popote avec quelqu'un*, ‖ adj. bourgeois, de mœurs bourgeoises, tranquille, sans élégance.
Populo, sm. peuple (classe sociale) ‖ bas peuple, sale peuple ‖ gens monde, quantité de gens ; foule;

Portefeuille, sm. portefeuille ‖ lit.
Portion. *Demi-portion*, individu très petit.
Portrait, sm. portrait ‖ figure, visage. *Abîmer le portrait* (*casser la gueule*, mme sens).
Posséder, va. posséder ‖ tromper, duper.
Postillon, sm. postillon ‖ salive projetée en parlant. *Envoyer des postillons.*
Postillonner, vn. projeter de la salive en parlant.
Pot, sm. pot ‖ anus. *Casser le pot* (obs.).
Potache, sm. lycéen.
Potage, sm. potage ‖ soupe (nbl.).
Potard, sm. (fam.) élève pharmacien, pharmacien.
Pote, sm. camarade. (S'emploie surtout au vocatif : *mon pote. Eh! les potes!*).
Poteau, sm. poteau ‖ ami, camarade.
Potée, sf. potée ‖ grande quantité (de choses, de gens).
Potin, sm. bruit ; scandale.
Poturon, sm. potiron.
Poudre d'escampette, action de s'enfuir.
Pouffiasse, sf. prostituée, basse prostituée ‖ femme (déf.).
Pouic, adv. ne pas, rien. *Il n'entrave que pouic*, il ne comprend pas.
Poulain, sm. poulain ‖ adénite, bubon.
Poule, sf. poule ‖ femme ‖ prostituée.
Poulet, sm. poulet ‖ inspecteur de police, policier ‖ lettre (missive, déf.) ‖ (qqf.) cheval.
Pour. *Etre pour hommes, femmes ;* aimer (sensuellement) l'homme, la femme (avec inversion sexuelle) ‖ *Pour rien* (prononcer *pourreùrien*).
Pourri, e, adj. (part. pass.) pourri ‖ gâté (avec la signification de « choyé », « trop choyé ». S'emploie surtout en parlant des enfants : *cet enfant-là, il est pourri, sa mère fait ses quatre volontés*).
Pourrir, va. pourrir ‖ gâter, trop choyer (voir *pourri*).
Pousser. *En pousser une*, chanter une chanson.
Poussier, sm. poussier ‖ lit.
Pré, sm. pré ‖ (arg.) bagne.
Préfectance (la), la Préfecture de Police.
Première. *De première*, de première qualité. *Première de zouave*, troisième classe (dans les trains).
Prendre. *Prendre qqch. pour son rhume, prendre qqch. ; prendre* (va. et n.) ; recevoir des coups, avoir un malheur, souffrir d'un événement fâcheux, d'une fatigue, etc. ; subir un châtiment, des remontrances (suivant les cas et la phrase : *Qu'est-ce que je prends!* se dit pendant et *qu'est-ce que j'ai pris!* après tout événement fâcheux dont on souffre, dont on a souffert).
Prise. *Prendre la prise*, être rendu malade par de mauvaises émanations.
Prise, part. pass. *Etre prise*, être enceinte, attraper un gosse.
Prix. *Dans les grands prix*, beaucoup, en grand, extrêmement. (*Dans les grandes largeurs*, mme sens.)
Probloc, probloque, sm. (fam.) propriétaire.
Profil, sm. profil ‖ tête.
Profonde, sf. (dés.) poche.
Proprio, sm. propriétaire.
Prose, sm. (arg.) cul.
Propriote (fém. de *proprio*).
Prune. *Pour des prunes*, pour rien, en vain, inutilement.
Pruneau, sm. pruneau ‖ balle de fusil ‖ coup reçu, blessure.
Puce, sf. puce. *Secouer les puces à qqn.*, réprimander qqn. *Secouer ses puces*, s'étirer ‖ prostituée ; femme.
Puceau, puçot, sm. et adj. (masc.) vierge ‖ jeune homme vierge. (S'emploie surtout dans le sens physique précis qui y attache une obscénité. Au fém. fait qqf. *puçote* au lieu de « pucelle ».)
Pucelage, sm. virginité (sens physique précis et obs.). *Avoir, avoir encore son pucelage*, être vierge. *Elle, il l'a encore* (*son puçelage*) *:* elle, il est vierge ‖ nouveauté, état de neuf, commencement. *Avoir le pucelage de qqch.*, être le premier à ouvrir qqch.
Pucelle, sf. et adj. (fém.) jeune fille vierge ‖ jeune fille ‖ mme observation que pour *puceau* (obs.). (Ce mot, très français, a été abandonné

par la société polie et ne sert plus guère que dans le peuple.)

Pucer, va. épucer.

Pucier, sm. lit.

Pue-la-sueur, sm. (arg.) ouvrier, manœuvre ; prolétaire (terme de mépris employé par les souteneurs).

Puer, vn. puer ‖ sentir. *Ça pue bon, ici.*

Purée, sf. purée ‖ misère, gêne. *Etre dans la purée.*

Purge, sf. purge ‖ chose fâcheuse, événement fâcheux ‖ volée de coups ‖ *Prendre la purge,* souffrir, être abîmé ; perdre de son effectif. *Prendre une purge* (mme sens).

Purin, sm. purin ‖ individu méprisable. (Employé quelquefois comme insulte.)

Purotin, sm. homme pauvre, misérable.

Pus, adv. plus. *A pus!* (lang. enfantin), il n'y a plus de mal ! c'est bien, c'est fini !

Putain, sf. putain, prostituée. *Fils de putain!* (insulte) ‖ Int. *Bon Dieu!* Nom de Dieu ! etc., mme sens. ‖ femme qui ne se prostituant pas a des amants. (Dans l'insulte, toute femme dont la conduite sexuelle n'est pas irréprochable.)

Pute, sf. putain. *Fils de pute!* (voir *putain*).

Q

Quantt, conj. quand. *Quantt que je suis venu, quantt je suis venu* (prononcer : *kantkeùj, kanteùj*).

Quart, sm. quart ‖ commissaire de police (anciennement *quart-d'œil*), commissariat. *Aller au quart,* aller voir le commissaire, être convoqué par lui, aller au commissariat.

Quatre. *Entre quatt'z yeux,* d'homme à homme, en particulier, face à face.

Que, pron. que ‖ dont, à qui (etc.) ‖ adv. où. *La rue qu'il est arrivé cet accident* ‖ conj. que. (Voir *grammaire* : pronom, adverbe, conjonction.)

Qué, pron. quel, quels, quelle, quelles. *Qué ptit maquereau !*

Quelque part, quelque part ‖ cabinets d'aisances. *Aller quelque part,* aller aux cabinets ‖ cul (*avoir quelque part, avoir au cul,* mme sens).

Quenaupe, sf. pipe.

Quenotte, sf. (lang. enfantin) petite dent, dent.

Quéque, adj. quelque.

Quéquette, sf. membre viril.

Queue, sf. queue ‖ membre viril ‖ infidélité (faite à un mari, à une femme. *Faire des queues à sa femme, à son mari*).

Queutard, sm. et adj. (masc.) paillard, coureur, libidineux.

Queuter, vn. et qqf. a. forniquer (masc.) ; posséder (une femme).

Quinquets, smpl. quinquets ‖ (dés.) yeux.

Quinte et quatorze. *Attraper, avoir quinte et quatorze ;* attraper, avoir la syphilis ou plusieurs maladies vénériennes à la fois.

Quiqui, sm. gorge. *Serrer le quiqui.*

Quoi ? (De), quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que vous me voulez ? (Le plus svt méprisant ou menaçant).

R

Rab, sm. (Voir *rabiot.*)

Rabibocher, va. remettre ensemble, raccommoder (au propre et surtout au figuré).

Rabiot, sm. reste, supplément, bénéfice ‖ supplément (déf.). *Faire du rabiot,* faire du temps de service en plus, pour cause de punition (mil.), faire du travail en plus.

Rabioter, va. rogner (qqch. à qqn. sur sa part) ‖ se procurer en plus, avoir en plus (comme bénéfice, avantage, supplément à ce qu'on attendait ‖ vn. (déf.) *faire du rabiot* (voir ce mot).

Raccourcir, va. raccourcir ‖ guillotiner.
Râclée, sf. volée de coups.
Râclure. *Raclure de pelle à merde* (expr. de mépris ; insulte).
Raconter, va. et n. raconter ‖ conter ‖ dire (déf.).
Racrocriller, va. recoqueviller.
Radin, sm. et adj. inv. avare
Radiner, vn. venir, arriver, se joindre à, venir s'ajouter (en parlant des personnes et des choses).
Radis, sm. radis ‖ sou (ne s'emploie que négativement). *Ne pas avoir un radis*, ne pas avoir un sou.
Raffût, sm. bruit, scandale, protestations véhémentes, cris ‖ chahut.
Ragougnasse, sf. ragoût, mauvais ragoût, nourriture peu appétissante.
Raide, adj. raide. *Raide comme balle*, très raide, tout à fait raide ‖ désagréablement surprenant. *Ça, c'est raide, tout de même!* ‖ malade, très malade. *Tomber raide, se faire porter raide* (mil.) ‖ ivre, ivre mort ‖ totalement ruiné.
Raie. *Gueule de raie*, visage laid et désagréable.
Raisiné, sm. raisiné ‖ (arg.) (dés.) sang répandu, sang.
Raison. *Chercher des raisons à*, chercher querelle à.
Râler, vn. râler ‖ être en colère.
Râleur, euse, smf. et adj. coléreux, de caractère désagréable, avec qui les relations sont difficiles, qui est toujours à protester ‖ qqf. avare.
Râleux, euse, smf. et adj. avare.
Ramasser, va. ramasser ‖ amasser ‖ arrêter, mettre en prison ‖ attraper (une maladie) ‖ subir (une remontrance); recevoir (des coups) ‖ Expr. diverses. *Ramasser un bouchon, une bûche, une gamelle, une pelle, un gadin, une gadiche ;* tomber à terre, choir. *Se faire ramasser*, se faire arrêter, se faire mettre en prison, se faire battre, se faire *engueuler*.
Ramasser (se), vpr. tomber à terre, choir (en parlant des personnes).
Ramener, va. ramener ‖ amener ‖ vn. criailler, protester.
Ramener (se), vpr. (voir *s'amener*).
Ramollot, sm. et adj. inv. ramolli, faible d'esprit, trop vieux, en entance.
Ramponneau, sm. coup, blessure, heurt.
Rancart, rancard, sm. rendez-vous.
Rap, sm. *rabiot* (voir ce mot).
Rapapilloter, va. raccommoder, remettre bien ensemble (en parlant des personnes).
Râpé, sm. fromage râpé.
Rapia, rapiat, sm. et adj. inv. avare. (Qqf. donne *rapiate* au fém.).
Raplapla, raplaplat, sm. et adj. inv. ramolli, fatigué, épuisé, sans ressort, sans vivacité, mou (en parlant des personnes).
Rappliquer, va. rappliquer ‖ vn. arriver, revenir, venir, venir inopinément.
Rapport. *Rapport à*, au sujet de, pour. *C'est rapport à vot'dame que vous m'causez ?*
Raquer, va. et n. (arg.) (dés.) payer, verser de l'argent.
Raquin, sm. petite femme laide et mal faite.
Rare, adj. rare ‖ surprenant, étonnant, inattendu, bizarre, difficile. *C'est rare s'iz en veulent!* ce serait étonnant s'ils en voulaient ! je ne crois pas qu'ils en veuillent.
Rarranger, va. rarranger, arranger.
Raseur, euse, smf. et adj. importun.
Rasibus, au ras, au ras de.
Rasoir, sm. rasoir ‖ sm. et adj. inv. (fam.) ennuyeux, agaçant, importun.
Rat. *Etre fait comme un rat*, être pris au piège ‖ (qqf. employé comme terme d'amitié : *mon rat, mon pt'it rat.*) ‖ adj. avare.
Rata, sm. soupe du soldat, nourriture du soldat ‖ mauvaise soupe, mauvaise nourriture. *C'est pas d'la merde, c'est du rata.*
Ratatouille, sf. mauvaise soupe, mauvaise nourriture.
Rate, sf. rate. *Se fouler la rate*, se donner du mal ‖ qqf. souris.
Râtelier, sm. râtelier (d'armes, d'écurie, etc.) ‖ denture, dents. *Faux ratelier*, râtelier de fausses dents. *La mémère a un faux ratelier*, grand'mère a un râtelier.

Ratiboiser, va. dépouiller, dépouiller complètement.
Ratiche, sm. (Voir *ratichon*).
Ratichon, sm. prêtre catholique ‖ prêtre.
Ratichonner, vn. fréquenter les prêtres, être dévot.
Raugmenter, va. et n. augmenter (principalement quand il s'agit d'argent, de prix). *I m'a raugmenté de cinquante centimes ; le beurre il a encore raugmenté.*
Ravageur. *Cricri ravageur*, petite femme brune, noiraude et vive.
Ravitaille, sf. ravitaillement (personnel et familial), achat de denrées alimentaires.
Rebecquetant, e, rebectant, e, adj. (part. prés.) appétissant, encourageant.
Rebecqueter, rebecter, vn. prendre courage, reprendre courage, se remettre à, recommencer, reprendre goût à ‖ (qqf.) va. donner du goût, du courage (à qqn.).
Rebiffer, vn. recommencer, se remettre à (qqch., un travail, etc.). *Rebiffer au truc* (mme sens).
Recaler, va. recaler ‖ remettre (en bon état de santé), ragaillardir ‖ (fam.) refuser (à un examen).
Recaler (se), vpr. se remettre, se donner des forces.
Réchapper, vn. échapper. *Réchapper de*, échapper à, de. *En réchapper*, être, s'en tirer sain et sauf.
Recoller, va. recoller ‖ remettre (ensemble, en bonne intelligence) ‖ vn. recommencer.
Redingue, sf. redingote.
Redresse. *A la redresse*, rusé, ingénieux, intelligent, de valeur.
Refaire, va. refaire ‖ prendre, voler, escroquer, tromper, duper. *Etre refait*, être volé. *Je suis refait de cent sous*, on m'a volé cent sous.
Refil. *Passer au refil*, rendre, être contraint de rendre de l'argent. *Aller au refil* (mme sens).
Refiler, va. donner ‖ passer, repasser (qqch. à qqn., péj. : *on m'a refilé une pièce en plomb*).
Réflexion, sf. propos injurieux, observation désobligeante. *C'est pas des réflexions à faire à une femme.*
Refroidi, sm. (arg.) (dés.) cadavre, individu tué.
Refroidir, va. refroidir ‖ (arg.) (dés.) tuer.
Regardant, e, adj. (part. prés.) très économe, avare.
Regarder. *Tu ne m'as pas regardé. Il ne m'a...* etc. (Formule de dénégation, de refus, de mépris, de colère.)
Régulier. Mot fréquent dans le *milieu* pour exprimer 1° le sens habituel du terme ; 2° le fait qu'on suit certaines règles qui n'ont aucun rapport avec l'honnêteté bourgeoise et les lois. *Il a du fric de cette femme et il a même pas couché avec, c'est pas régulier.* Ce terme est devenu de plus en plus fréquent en LP. et en fr., avec les deux significations.
Reluire, vn. reluire ‖ éprouver du plaisir sensuel, jouir (principalement quand il s'agit des femmes).
Reluquer, va. regarder avec insistance ; regarder.
Remettre, va. remettre ‖ reconnaître. *Je vous remets bien*, je vous reconnais bien, je sais qui vous êtes ‖ Expr. diverses. *En remettre* (voir *en mettre*, avec itération). *Remettre ça*, recommencer. *Remettez-vous* (terme d'accueil et de bienvenue. Signifie à peu près « mettez-vous à votre aise reposez-vous un instant »).
Remiser, va. remiser ‖ remettre (qqn.) à sa place, abattre (la superbe de qqn.) ‖ abandonner, laisser, quitter, répudier.
Rémouver, va. remuer, agiter.
Rempilé, sm. sous-officier rengagé.
Rempiler, vn. se rengager dans l'armée ‖ recommencer.
Remuer, va. et n. remuer ‖ vn. puer.
Renard, sm. renard ‖ ouvrier qui ne fait pas grève avec ses camarades ; faux-frère, traître ‖ (qqf.) vomissement.
Renarder, vn. puer.
Renauder, vn. grogner, protester, bougonner.
Renaudeur, euse, smf. et adj. qui *renaude* (voir *renauder*).
Rendre, va. rendre ‖ vomir (qqch.) ‖ vn. vomir. *Tiens-toi, tu rendras à la maison.;* retiens-toi encore un peu,

tu vomiras quand nous serons chez nous.

Rendu. *Etre rendu*, être épuisé ‖ être arrivé (au but, à la maison, etc.).

Rengainer, va. rengainer ‖ mettre de côté ; renoncer à faire, à dire.

Renifler, va. renifler, sentir, humer ‖ vn. sentir mauvais.

Rentrer, va. et n. rentrer ‖ (voir *rengainer*, mme sens) ‖ entrer ‖ *rentrer dans le chou, dans le lard, dans le blair* (*à qqn.*) *; rentrer dedans, rentrer dedans* (*à qqn.*) ; attaquer, frapper qqn.

Repaumer, va. (Voir *paumer*, soit avec itération, soit dans le sens simple.)

Repayer, va. repayer ‖ rendre (de l'argent) ‖ payer (s'emploie surtout quand il s'agit d'une offense : *tu me le repayeras !*)

Repérer, va. repérer ‖ regarder, observer, voir ‖ surveiller.

Repiger, va. (Voir *piger*, avec itération.)

Repiquer, vn. recommencer. *Repiquer au truc* (mme sens et « rengager »).

Reposer, vn. se reposer, dormir.

Repousse-du-goulot, smf. personne qui sent mauvais de la bouche.

Repousser du goulot, sentir mauvais de la bouche.

Requinquer, va. établir, remettre en état.

Rerarranger, va. rarranger ‖ arranger.

Rescapé, e, adj. (part. pass.) qui a échappé à ; sauvé, sain et sauf.

Rescaper, va. sauver ‖ vn. échapper à.

Résistant, e, smf. et adj. (part. prés.) celui, celle, qui a refusé de collaborer avec l'ennemi, de travailler pour lui, qui a fait acte de résistance contre Vichy et la domination allemande. *Résistant de septembre*, personnage qui n'a rien risqué, qui s'est renu à l'écart pendant l'occupation, sans agir et qui, la Libération une fois accomplie, a prétendu avoir lutté contre l'Allemagne et la collaboration ; ancien collaborateur qui a tourné casaque, après la Libération.

Ressauter, vn. tressauter, sursauter ‖ protester énergiquement, se fâcher.

Restant, sm. reste.

Rester, vn. rester ‖ habiter, demeurer. *Je reste rue d'la Gaîté.*

Restituer, va. et n. restituer, rendre ‖ vomir (façon de s'exprimer considérée comme élégante chez les gens vulgaires et prétentieux).

Resucée, sf. chose usagée, d'occasion, seconde édition ; répétition (d'une chose, d'un discours, etc.).

Rétamé, e, adj. (part. pass.) rétamé ‖ complètement soûl, ivre-mort.

Rétamer, va. rétamer ‖ enivrer, soûler complètement.

Retape, sf. racolage (fait par les prostituées). *Faire la retape*, racoler.

Retaper, va. retaper ‖ remettre en état ‖ regaillardir ‖ (fam.) refuser (à un examen).

Retourner, va. et n. retourner ‖ émouvoir beaucoup, émouvoir, donner un choc moral à. *J'en ai été toute retournée quand j'lai vue passer sous la voiture* ‖ Expr. diverses. *Avoir les sangs retournés*, être malade à la suite d'un choc moral. *Avoir les bras retournés*, être paresseux.

Revenger (se), vpr. se venger.

Revoyure. *A la revoyure !* au revoir.

Revue. *Etre de la revue*, avoir manqué son coup ; être dupé, ne pas profiter.

Rhume. *Prendre qqch. pour son rhume*, subir des remontrances, souffrir d'un événement fâcheux. *Le colon l'a fait venir au bureau et qu'est-ce qu'il a pris pour son rhume !*

Ribote, ribotte, sf. soûlerie, ébriété, *En ribotte*, en état d'ivresse.

Ribouis, sm. chaussure de basse qualité ; chaussure.

Ribouldingue, sf. noce, fête. *Faire la ribouldingue*, faire la fête, la noce.

Ribouler. *Ribouler des calots*, faire des yeux étonnés.

Rien, adv. rien ‖ très, beaucoup, grandement. *C'est rien beau*, c'est très beau. *Elle est rien moche*, elle est très laide.

Riflard, sm. (fam.) (dés.) parapluie.

Riflette (La), sf. le front (des armées), la bataille.

Rigolade, sf. amusement, plaisir¦ rire ‖ gaudriole, coït. (Se dit auss' d'une chose ridicule, d'agissements stupides, de situations grotesques ; de mensonges, d'impossibilités).

Rigolard, e, smf. et adj. comique' très comique ; très gai.

Rigoler, va. s'amuser beaucoup, rire ‖ faire l'amour, flirter.

Rigolo, sm. et adj. individu comique, amusant ; comique, amusant ; surprenant, étonnant, bizarre. (On dit : *c'est rigolo* aussi bien quand il s'agit d'un malheur, d'une souffrance, d'un deuil que quand il s'agit d'une chose comique). *Un rigolo*, un boute-en-train ‖ revolver.

Rigolote, sf. et adj. (fém. de *rigolo*, peu employé).

Rigouillard, e, adj. très amusant, très comique ‖ aimant à s'amuser, à se divertir.

Rincer, va. rincer ‖ dépouiller (qqn., prendre à qqn. jusqu'à son dernier sou). *Se faire rincer*, se faire dépouiller, perdre tout ce qu'on possède (au jeu ou en commerçant avec des gens malhonnêtes, etc.) ‖ payer à boire. *Se faire rincer par les autres*, ne pas payer sa part ‖ Expr. diverses. *Se rincer la dalle, rincer la dalle à qqn. ;* boire beaucoup, faire boire qqn. *Se rincer l'œil*, regarder avec plaisir (une femme, des chairs nues, un beau spectacle).

Ripaton, sm. (fam.) (dés.) pied.

Riquiqui, sm. petit doigt ‖ homme tout petit, femme toute petite.

Risque, sf. rixe.

Rogne, sf. mauvaise humeur, colère. *Etre en rogne*, être en colère, être de mauvaise humeur.

Rogner, va. rogner ‖ vn. être de mauvaise humeur, être en colère, grogner.

Rognon, sm. rognon ‖ rein ‖ (qqf.) testicule.

Rombière, rhombière, sf. femme ‖ (péj.) bourgeoise, vieille femme, femme *moche*.

Romper, va. et n. rompre ‖ (mil. rompre les rangs, s'en aller, *faire demi-tour ;* être libre de s'en aller.

Romponneau, sm. (Voir *ramponneau.*)

Ronchonner, vn. être de mauvaise humeur, grogner.

Ronchonneur, euse, adj. qui *ronchonne*.

Ronchonnot, sm. homme qui *ronchonne* ‖ vieux militaire stupide, vieille culotte de peau.

Rond, sm. rond ‖ sou. (Ne s'emploie pas dans ce sens pour tous les cas. On dit : *ne pas avoir le rond*, ne pas avoir d'argent ; *deux ronds de flan*, deux sous de flan ; *ça vaut plus de dix ronds*, etc. Ne s'emploie guère pour les forts chiffres, ni les chiffres difficiles à prononcer ou compliqués. Actuellement un peu dés. ‖ anus.

Rond, e, adj. rond ‖ (sans fém.) (dés.) soûl, ivre.

Rondada, sm. anus.

Rond-de-cuir, sm. rond-de-cuir ‖ employé assis ; fonctionnaire de l'Etat.

Rondin, sm. rondin ‖ étron, excrément.

Rose, *Feuille de rose* (obs.).

Rossard, e, smf. et adj. (mme sens que *rosse*. Voir ce mot.) ‖ paresseux, difficile à mettre en mouvement.

Rosse, sf. rosse ‖ sf. et adj. désagréable, de mauvaise composition, de mauvaise compagnie; méchant, ironique.

Roter, vn. roter ‖ être en colère, être fâché, ennuyé ; être fort désagréablement surpris ‖ *en roter* (mme sens, la nuance de surprise plus marquée) ; *en roter des ronds de chapeau* (mme sens, augmentatif, marquant la grande surprise, la stupéfaction, l'ahurissement).

Rotin, sm. rotin ‖ sou (mot négatif. Ne s'emploie que dans l'expr. : *ne pas avoir un rotin*).

Roublard, e, smf. et adj. malin, rusé.

Rouflaquette, sf. mèche de cheveux collée sur la tempe en forme de virgule ‖ (qqf.) favoris.

Rouge, adj. rouge ‖ roux (de cheveux, de poil).

Roulant, e, smf. et adj. (part. prés.) très amusant, très comique ‖ surprenant, étonnant.

Rouleau, sm. rouleau ‖ testicule.

Rouler, va. rouler. *Se les rouler*, ne rien se faire, se reposer ‖ tromper, duper.

Rouler (se), vpr. se rouler ‖ s'amuser beaucoup.

Roulure, sf. prostituée de bas étage (insulte fréquente).

Roupe, sf. testicule.

Rouper, va. (dés.) voler, dérober.

Roupette, sf. testicule.

Roupie, sf. roupie ‖ morve pendant au nez ‖ sf. et adj. chose ou personne laide, mauvaise ; laid, mauvais. *C'est de la roupie*, ça ne vaut rien. *Une vieille roupie*, une vieille femme laide et désagréable. *Ce qu'elle est, ce que ça peut être roupie !* Est-elle laide ! est-ce laid ! *De la roupie, de la roupie de singe, de la roupie de sansonnet ;* chose sans valeur, de très mauvaise qualité.

Roupignolle, sf. testicule.

Roupiller, vn. dormir.

Roupillon, sm. somme, sommeil. *Piquer un roupillon*, dormir un peu, faire un somme, dormir.

Roupillonner, vn. dormir.

Rouquin, e, smf. et adj. roux (de cheveux, de poil).

Rouscailler, vn. protester (voir *rousser*).

Rouscailleur, euse, smf. et adj. qui rouscaille (voir *rouscailler*).

Rouspétance, sf. protestation, révolte (individuelle), résistance, indiscipline. *Faire de la rouspétance.*

Rouspéter, vn. protester, ne pas vouloir ; grogner avant d'obéir, se révolter (individuellement) ; résister, se montrer indiscipliné ‖ ne pas être content, se fâcher, se mettre en colère.

Rouspéteur, euse, smf. et adj. qui n'est jamais content ‖ indiscipliné.

Rousse, sf. police ‖ action de *rousser* (voir ce mot). *Faire de la rousse.*

Rousser, vn. grogner, protester, mettre de la mauvaise volonté (à faire qq. chose). *Rousser comme un voleur*, protester énergiquement.

Roussin, sm. homme appartenant à la police.

Roustir, va. abîmer, détériorer ; détruire.

Roustissure, sf. saleté, chose sans valeur, de mauvaise qualité ; chose ou personne méprisable et vile.

Rouston, sm. testicule.

Royal-cambouis, train des équipages, soldat du train.

Rudement, adv. très, beaucoup.

Rupin, e, smf. et adj. riche, chic, bien.

Rupinos, smf. et adj. riche.

Russe. *Chaussettes russes*, bandes ou chiffons dont on s'enveloppe les pieds.

S

Saboter, vn. abîmer, abîmer volontairement (un travail).

Sac, sm. sac ‖ (arg.) billet de mille francs, somme de mille francs ‖ Expr. diverses. *Foutu comme mon sac*, mal fait, mal arrangé (en parlant d'un travail, de l'habillement de qqn.). *Avoir le sac, être au sac*, être riche. *Sac à viande, sac à bidoche* (mil.), sac de couchage.

Sacquage, sm. renvoi, expulsion.

Sacquer, va. renvoyer (un employé, un inférieur, un visiteur gênant.)

Sage,(adj. sage ‖ (quand il s'agit d'une jeune fille) vierge ; n'ayant pas d'amant, n'ayant pas eu d'amant.

Saint-frusquin, sm. ce qu'on possède (en petite quantité).

Saint-glinglin. *A la saint-glinglin*, jamais ; très tardivement.

Saint-Lago (nom de lieu), prison de Saint-Lazare.

Saint-Siège, sm. cabinets d'aisance, latrines.

Saint-trou-du-cul. *A la Saint-trou-du-cul*, jamais, *jusqu'à la Saint-trou-du-cul*, toujours.

Salade, sf. salade ‖ désordre, mélange ‖ Expr. diverses. *Panier à salade,* voiture cellulaire. *Vendre sa salade,* travailler de son métier ; jouer (en parlant des acteurs, chanteurs, etc.)

Salamandre, sf. salamandre ‖ sorte de poêle à combustion lente ‖ femme allemande mobilisée et vêtue d'un uniforme gris.

Salaud, salop, salope, smf. et adj. méchant, malhonnête, brutal ; être répugnant, mauvais, malpropre ; traître, sournois, etc.

Sale, adj. sale ‖ mauvais, méchant, désagréable, laid, fâcheux ‖ Expr. diverses. *Avoir une sale gueule,* être laid de visage, avoir un aspect pas sympathique, peu encourageant (en parlant des personnes et des choses). *Faire une sale gueule,* avoir l'air ennuyé, mal à l'aise ; avoir peur. *Avoir le nez sale,* avoir trop bu, être en état d'ivresse.

Salé, sm. petit-salé ‖ bébé, enfant.

Salement, adv. salement ‖ très, beaucoup, extrêmement, énormément.

Saligaud, sm. (Même sens que *salaud* en moins fort. Un *saligaud* est un personnage malpropre au moral, ou, qqf., au physique.)

Salle, sf. salle ‖ salle-à-manger.

Salopard, sm. (mme sens que *salaud,* en plus fort).

Salope, sf. (Voir *salaud.*)

Saloper, va. mal faire, abîmer (un travail).

Saloperie, sf. saleté, chose ou personne vile et méprisable ‖ (excl. marquant l'ennui, le dégoût, le mépris, la colère).

Salopiau, sm. (Voir *saligaud,* à peu près même sens.)

Sang. *Se manger les sangs, se tourner les sangs, se faire du mauvais sang.* Se faire du souci, se rendre malade de souci.

Sanger, va. et n. changer.

Sans un. Sans un sou.

Santé. *Avoir, en avoir, une santé ;* avoir de la santé, avoir du toupet, de l'audace, oser, ne pas craindre. *Quelle santé!* quelle audace ! quel courage ! quel dévouement ! quelle idée étrange !

Sapin, sm. sapin. *Sentir le sapin,* faire penser à, présager la mort (idée de cercueil). *Une toux qui sent le sapin* ‖ fiacre.

Sardine, sf. sardine ‖ (mil.) (dés.) galon de sous-officier.

Satyre, sm. personnage obscène, de mœurs dissolues, ayant des mœurs contre nature (recherchant les petites filles, les petits garçons, etc.), exhibitionniste. *Le satyre du Bois de Boulogne.*

Saucisse, sf. saucisse ‖ imbécile (mme sens que *andouille.* Voir ce mot).

Saucisson, sm. saucisson ‖ individu maladroit, gauche.

Sauter, vn. sauter ‖ tressauter, sursauter.

Savoir, va. et n. savoir. *Ne vouloir rien savoir,* ne pas vouloir travailler ou obéir ; refuser d'agir, d'accepter de faire ce qu'on vous demande ‖ pouvoir. *Il rousse tout ce qu'il sait,* il proteste tant qu'il peut.

Savon, sm. savon ‖ (fam.) réprimande

Savonner, va. savonner ‖ réprimander. *Savonner la tête* (mme sens).

Schlass, adj. inv. soûl, ivre.

Schlinguer, vn. puer.

Schlipoter, vn. puer.

Schloff, *Aller à schloff,* aller dormir. *Faire schloff,* dormir.

Schnaps, sm. (fam.), alcool.

Schnick, sm. (fam.), alcool.

Schnock, adj. inv. imbécile, stupide. (*Du schnock,* même sens).

Sciant, e, adj. (part. prés.) ennuyeux, fâcheux, importun (en parlant des personnes, des choses, des événements).

Scie, sf. scie ‖ chose ennuyeuse, événement fâcheux, malheureux ‖ personnage importun ‖ rengaîne.

Scier, va. scier ‖ ennuyer, importuner *Scier le dos à qqn.* importuner qqn., ‖ chier. (*Faire scier* et *faire chier,* mme sens : importuner, agacer.)

Scionner, va. battre, rouer de coups.

Sèche, sf. (fam.) (dés.) cigarette.

Sécher, va. sécher ‖ (fam.) (dés.) manquer (l'école, l'atelier).

Sécot, adj. inv. maigre, sec de constitution (en parlant des personnes).

Secouade, sf. escouade.

Secouée, sf. grande quantité.

Semer, va. semer ‖ abandonner, quitter, laisser en arrière, cesser les relations avec.

Sent-bon, sm. (lang. enfantin) parfum.

Sentinelle, sf. sentinelle ‖ étron, excrément.

Sentu (part. pass. de « sentir ») senti.

Sercher, va. chercher.

Sergot, sm. (fam.) (dés.) sergent de ville.

Seringue. *Chanter comme une seringue,* chanter mal, chanter faux.

Serrer. *Serrer la vis à qqn.,* tenir sévèrement, plus sévèrement qqn. ; (qqf.) étrangler. *Serrer la pince* (à qqn.), donner une poignée de main. *Serrer les fesses,* refuser, se refuser à, se tenir sur ses gardes ; faire en sorte de ne pas être forcé d'agir contre son gré.

Service. *Faire du service* (mil.) faire du zèle.

Sézigue, pron. (arg.) (dés.) soi.

Siau, sm. (pays.) seau.

Sidi, sm. Arabe ; Marocain.

Siffler, va. et n. siffler ‖ boire vite, boire.

Sifflet. *Couper le sifflet,* réduire au silence, faire taire.

Sig, sigue, sm. pièce de vingt francs ; vingt francs (valeur).

Simple, adj. simple ‖ peu fortuné, sans élégance ‖ de classe inférieure (à celle de la personne qui parle).

Singe, sm. singe ‖ patron ‖ (mil.) conserve de bœuf.

Singesse, sf. patronne.

Siou-plaît, syou-plaît, s'il vous plaît, s'il te plaît.

Sirop. *Avoir un coup de sirop,* être en état d'ivresse.

Siroter, va. siroter ‖ vn. boire, trop boire, s'adonner à la boisson.

Sisite (lang. enfantin (*Faire sisite*). s'asseoir (prononcer *sissite.*)

Smala, sf. smala ‖ famille, ensemble de personnes encombrantes.

Socialo, sm. socialiste.

Sœur, sf. sœur. *Et ta sœur ?* (expr. de mépris, d'ironie) ‖ religieuse, nonne ‖ pédéraste.

Soif. *Jusqu'à plus soif,* jusqu'au bout, tant que ce sera possible.

Soiffard, e, smf. et adj. qui aime à boire, qui boit trop.

Soixante-neuf (obs.).

Soleil. *Avoir un coup de soleil,* être en état d'ivresse. *Piquer un soleil,* rougir.

Sonné, e, part. pass. étourdi après avoir été frappé ‖ stupéfait ‖ fou.

Sonner, va. sonner ‖ frapper la tête de qqn. sur le pavé ‖ frapper.

Sophie. *Faire sa Sophie,* faire des manières, des difficultés ; faire la petite bouche ; prendre un air dégoûté ; se montrer difficile.

Sornambule, sf. somnambule.

Sortir, vn. sortir ‖ va. montrer, présenter, offrir ‖ dire. *Il nous sort toujours le même boniment* ‖ mettre à la porte, renvoyer, éconduire.

Soua-soua, adj. inv. et adv. (dés.) bon, gros, important ; bien, très bien.

Soufflant, sm. (arg.), revolver.

Soufrante, sf. allumette.

Soûlard, e, sm. et adj. ivrogne.

Soûlerie, sf. ivresse, ébriété.

Souleur, sf. (rare) fatigue, ennui, chagrin ; difficultés.

Soûlographie, sf. ivresse, ébriété, action de s'enivrer.

Soûlot, e, smf. et adj. ivrogne.

Soupe-au-lait, adj. inv. de caractère vif, irascible.

Souper. *Avoir soupé* (*de qqn., de qqch.*), avoir assez de, ne plus vouloir de.

Souris, sf. souris ‖ femme, maîtresse, concubine ‖ femme allemande en uniforme gris.

Sous-off., sm. sous-officier.

Souvent. *Plus souvent!* (formule de dénégation).

Su, prép. sur.

Sucer, va. sucer. *Sucer la pomme à qqn.,* baiser la figure de qqn. ‖ boire ‖ vn. boire, trop boire, avoir des habitudes d'intempérance.

Sucrer (se), vpr. se bien servir soi-même (financièrement).

Suçon, sm. marque faite sur la peau par un baiser prolongé.

Suer. *En suer une,* danser une danse. *Faire suer,* importuner.

Sugession. (Prononciation vulgaire de « suggestion ». Méridionalisme.)
Suif, sm. suif ‖ (fam.) semonce.
Suite. *De suite*, tout de suite, immédiatement, sur-le-champ.
Surin, smī (arg.) (dés.) couteau.
Suriner, va. (arg:) (dés.) tuer à coups de couteau.
Suspè. (Prononciation vulgaire de « suspect » au masculin. Méridionalisme.)
Susucre, sm. sucre (se dit en parlant aux enfants et aux chiens).
Syphili. (Prononciation vicieuse de « syphilis ».)
Système, sm. système. *Système D* (voir *D*) ‖ système nerveux, nerfs ‖ tempérament, santé, corps ‖ *Courir sur le système* (*à qqn.*), *taper sur le système* (*à qqn.*), agacer, importuner. *Se taper sur le système*, se masturber.

T

Tabac, sm. tabac. *Ce n'est pas le même tabac*, c'est autre chose, c'est tout différent ‖ marchand de tabac, boutique de marchand de tabac ‖ coups, volée de coups. *Passer à tabac* rouer de coups (se dit spécialemeut des brutalités policières) ‖ difficultés, gâchis, danger. *Il y a du tabac*, cela ne va pas tout seul.
Tabasser, va. frapper, *passer à tabac*.
Tabasser (se), vpr. se battre.
Table. *Se mettre à table*, avouer, dénoncer ses complices.
Tableau. *Vieux tableau*, vieille femme qui veut se faire passer pour jeune ; vieille femme ‖ (qqf.) vieil homme, vieux beau.
Tacot, sm. petite et mauvaise voiture automobile.
Taf, sm. peur. *Avoir le taf*, avoir peur.
Taffer, vn. avoir peur.
Taffeur, euse, smf. et adj. peureux, craintif, poltron.
Tailler. *Tailler une bavette*, bavarder. *Tailler une plume* (obs.).
Tal, sm. (rare) derrière, fesses.
Talbin, sm. (arg.) billet de banque.
Taller, taler, va. fatiguer par un contact dur, rude. *Ça me talle les fesses.*
Tambouille, sf. cuisine (dans le sens de « mets cuisinés » et de « préparation des mets»).
Tampon, sm. tampon. *Coup de tampon*, moment difficile et dangereux, grave ; bataille, rixe ‖ ordonnance d'un officier ou d'un soldat riche.
Tamponner, va. tamponner ‖ battre, rouer de coups, attaquer ‖ (qqf.) posséder (une femme).
Tanner, va. tanner ‖ ennuyer avec insistance, *cramponner* ‖ battre.
Tant qu'à, adv. quant à. *Tant qu'à moi*, quant à moi ‖ *Tant qu'à faire*, quoi qu'il en soit.
Tante, sf. tante ‖ pédéraste ‖ imbécile, idiot (employé comme insulte) ‖ *ma Tante*, Mont-de-Piété.
Tantine, sf. tante ‖ grand'tante.
Tantôt, sm. et adv. après-midi. *Le tantôt*, l'après-midi.
Tantouse, sf. pédéraste.
Tantouserie, sf. pédérastie.
Tapage, sm. tapage ‖ emprunt, action d'emprunter.
Tape, sf. tape, coup. *Recevoir une tape*, recevoir un coup, subir un insuccès.
Tapé, e, adj. (part. pass.) tapé ‖ fou, un peu fou. *Tout à fait tapé*, complètement fou ‖ (fam.) fatigué, vieilli.
Tapée, sf. grande quantité, grand nombre.
Taper, va. taper ‖ emprunter à. *Taper qqn.*, emprunter de l'argent à qqn. *Taper de cent sous* ‖ vn. puer. *Taper de la gueule*, sentir mauvais de la bouche ‖ Expr. diverses. *Taper dans l'œil à qqn.*, plaire, plaire beaucoup à qqn., plaire de façon exagérée. *Se taper la tête ; la gueule*, s'enivrer ; beaucoup manger. *Se taper la queue, se taper sur la queue, se taper sur la colonne* (obs.). *Taper dedans à qqn.* faire de la pédérastie (active) avec

qqn. *Se faire taper dedans* (mme sens, passivement).

Taper (se), vpr. se priver. *Tu peux te taper, t'en auras pas! On s'est tapé de pinard* ‖ se battre ‖ (qqf.) se masturber ‖ (fam.), se fatiguer, vieillir, *s'amochir* ‖ s'offrir qqch., qqn., *se taper un gueuleton, une femme.*

Tapette, sf. faculté de bavarder. *Elle a une tapette, une de ces tapettes!* elle est tellement bavarde ! ‖ pédéraste passif ‖ pédéraste.

Tapeur, euse, smf. et adj. qui a coutume d'emprunter de l'argent.

Tapin, sm. prostitution ‖ prostituée. *Faire le tapin,* racoler dans la rue.

Tapineuse, sf. femme qui fait le tapin.

Tarte, sf. tarte ‖ coup, gifle ‖ (adj.) bête, stupide.

Tartine, sf. tartine ‖ chaussure ‖ tirade (discours ou écrit).

Tas. *Faire le tas,* se prostituer ; racoler dans la rue (en parlant des prostituées). *Grève sur le tas,* grève avec occupation de l'usine.

Tasse. *Prendre une tasse, la tasse ;* se noyer, manquer de se noyer ‖ aller uriner.

Tassé, e, adj. part. pass. bien, beau, grand, admirable, bien fait, bien rempli, fort (en parlant des choses). *Un pernod, et tassé!* Une absinthe et bien servie !

Tasser, va. tasser ‖ passer, donner. *Qu'est-ce que je lui ai tassé! (qu'est-ce que je lui ai passé!* mme sens ; se dit en parlant d'une réprimande, d'une *engueulade,* d'une volée de coups.)

Tata, sf. pédéraste passif ; pédéraste.

Tatouille, sf. volée de coups.

Taule, sf. chambre ‖ maison.

Taulier, sm. tenancier de maison meublée, de maison publique, patron d'hôtel, propriétaire de locaux d'habitation.

Taulière, sf. (fém. de *taulier*).

Taupin. *Noir comme les couilles à Taupin,* très noir.

Teigne, sf. teigne ‖ sf. et adj. mauvais, méchant, hargneux.

Terre-jaune. *Faire dans la terre jaune,* se livrer à la pédérastie.

Terreur, sf. (se dit d'un bandit qui est la terreur de ses camarades. Chef de bandits.) *La Terreur* (surnom fréquent dans le monde des apaches).

Terrine, sf. terrine ‖ gueule, bouche, tête, visage (déf.).

Têtard, sm. têtard ‖ qqf. cheval.

Tétasse, sf. seins ; seins déformés et flétris.

Tète, tette, sf. tétine ‖ bout de sein.

Tête. Expr. diverses. *Tête de lard* (voir *lard*). *Tête de nœud,* imbécile. *Tête à gifles, à claques,* visage désagréable et faux. *Tête d'orciller,* taie d'oreiller.

Téter, va. et n. téter ‖ boire immodérément.

Tètère, sf. tête (déf.) ‖ (qqf.) voyou, gouape.

Téton, sm. teton, sein.

Théière, sf. théière ‖ (qqf.) tête (déf.).

Thomas (nom propre), Thomas ‖ vase de nuit ‖ baquet où l'on urine (mil.) (dés.).

Thune sf. pièce de cinq francs ; valeur d'une pièce de cinq francs.

Ti. (Particule interrogative : *Vous voulez ti du vin ?*)

Ti, adj. inv. **Ti, tite,** adj. petit. *Ti mère,* petite mère. *La ti fille, la tite fille,* la petite fille.

Tied, e, adj. (prononcer *tiè*) tiède. (Au fém. « tiède » comme en fr.)

Tif, sm. cheveu (s'emploie surtout au pluriel).

Timbré, e, adj. (part. pass.) un peu fou.

Tinée, sf. grande quantité (se dit surtout au pl.)

Tire-au-flanc, tire-au-cul. (Voir *flanc, cul.*)

Tire-gomme, tire-jus, tire-moelle, sm. mouchoir.

Tirelire, sf. tirelire ‖ bouche, visage, tête ‖ estomac, ventre.

Tirer. *Tirer au flanc, au cul* (voir *flanc, cul*). *Tirer* (sans complément, vn. ; s'emploie qqf. dans le mme sens) ‖ *Tirer un coup* (obs.).

Tirer (se), vpr. se tirer ‖ être près de finir. *L'année se tire, commence à se tirer* ‖ s'en aller, s'enfuir, se dérober. *Se tirer des pieds* (mme sens).

Tiroir. *Avoir un polichinelle dans le tiroir*, être enceinte.
Tisaner, va. frapper, battre, assommer ; *bouziller*.
Toc, sm. qualité de ce qui est mauvais, simili, imitation, chose de mauvaise qualité ‖ adj. inv. laid, ridicule, stupide.
Tocard, e, toquard, e, adj. (Voir *toc*, adj., mme sens) ‖ sm. être, humain ou animal, sans valeur.
Toile, sf. toile ‖ drap (dans ce sens s'emploie surtout au pluriel. *Je vais me mettre dans les toiles*).
Tôle. (Voir *taule*).
Tôlier. (Voir *taulier*).
Tôlière. (Voir *taulière*).
Tomate, sf. tomate ‖ tête (déf.) ‖ sf. et adj. imbécile. *Avoir l'air tomate*, avoir l'air stupide. *Comme une tomate*, stupéfait. *Il ne est resté comme une tomate.*
Tomber, va. abattre, tuer, vaincre ‖ vn. tomber ‖ être arrêté par la police ‖ surbir une condamnation ‖ Expr. diverses. *Laisser tomber*, abandonner, quitter, se désintéresser de. *Se laisser tomber sur*, prendre, s'approprier, voler, dérober.
Tombeur, sm. et adj. qui *tombe* (sens actif).
Tonton, sm. toton ‖ oncle.
Toper, vn. toper ‖ va. s'aboucher avec (qqn.).
Toquante, tocante, sf. (fam.) (dés.) montre.
Toqué, e, smf. et adj. (part. pass.) un peu fou ‖ *Etre toqué de*, être épris de.
Toquer (se), vpr. s'éprendre. *Se toquer de qqn.*, s'éprendre de qqn.
Tordant, e, adj. (part. prés.) très comique ; grotesque, ridicule, surprenant.
Tord-boyau, sm. (fam.) alcool, alcool fort et mauvais.
Tordre (se), vpr. se tordre ‖ s'amuser énormément. *Tu me fais tordre*, ce que tu dis est stupide.
Torgnole, sf. coup, gifle.
Torpiller, va. torpiller ‖ traiter par un traitement électrique énergique, pénible et dangereux.
Tortillard, sm. boiteux ‖ train à voie étroite.
Tortiller. *Ya pas à tortiller*, c'est comme ça, inutile de discuter, il faut obéir, il n'y a pas à hésiter.
Tortorer, va. et n. (arg.) (dés). manger.
Toto, sm. pou.
Totor. *Tu t'entête(s) et t'as tort. Totor !* (allitération).
Toubib, sm. (mil.) médecin militaire ‖ médecin.
Touche. *Faire une touche*, avoir un succès d'amour, avoir été remarqué par une personne de l'autre sexe. (S'emploie aussi homosexuellement parlant.)
Touiller, va. et n. remuer, agiter. *Touiller la gadoue, touiller dans la gadoue.*
Toupet, sm. toupet ‖ effronterie, audace.
Toupie, sf. toupie ‖ femme ridicule ; femme (déf.).
Tour (La). (*La tour Pointue*). La Conciergerie, le Dépôt.
Tournant. *Recevoir qqch. sur le tournant de la gueule*, recevoir qqch. sur la tête.
Tournée, sf. tournée ‖ action d'offrir, de payer des consommations. *Payer une tournée. C'est ma tournée* ‖ volée de coups.
Tourner. *Tourner de l'œil*, s'évanouir, mourir.
Tourte, sf. tourte ‖ sf. et adj. imbécile, idiot.
Toutou, sm. chien. *A la peau de toutou ;* mal, stupide, faux, mal fait.
Trac, sm. peur. *Avoir le trac*, avoir peur.
Train. *Prendre le train onze*, aller à pied.
Traînée, sf. traînée ‖ prostituée de bas étage ‖ femme qui couche avec tout le monde.
Traître, sm. traître ‖ adj. inv. dangereux, trompeur, mauvais méchant. *Méfiez-vous, l'escalier est traître. Çte femme-là, elle est traître. La pleumonie, c'est traître.*
Traits, smpl. infidélité conjugale. *Faire des traits à son mari, à sa femme.*
Tranche. *Se payer une tranche de*, prendre beaucoup de ; profiter beaucoup de.

Trancher. (Voir *troncher.*)
Traquer, vn. avoir peur.
Traqueur, euse, smf. et adj. peureux, poltron.
Tremblote, tremblotte, sf. maladie qui consiste à trembler ‖ tremblement ‖ peur.
Trempe, sf. trempe ‖ volée de coups.
Tréteau, sm. tréteau ‖ cheval.
Tricoter. *Tricoter des pincettes,* courir vite.
Trifouiller, va. et n. tripoter, farfouiller, fouiller, mettre en désordre.
Trimard, sm. route.
Trimarder, vn. aller à pied sur les routes (comme les chemineaux).
Trimardeur, sm. chemineau.
Trimballer, va. transporter.
Trimer, vn. travailler durement, se donner de la peine.
Tringle. *Avoir la tringle,* être en érection. ‖ *La tringle!* non ! rien ! (*la peau!* mme sens). *Se mettre la tringle,* être privé, se priver, se priver de.
Tringlot, sm. soldat du train des équipages.
Trinquer, vn. trinquer ‖ boire ‖ subir, recevoir (des coups) ; être atteint par. (Voir *écoper,* même sens.)
Tripatouiller, va. et n. tripoter ‖ faire des affaires malpropres.
Tripotailler, va. tripoter (dim., péj.).
Tripotée, sf. (fam.) volée de coups.
Trique. *Sec comme un coup de trique,* très maigre.
Trisser (se), vpr. s'enfuir. (*Se barrer, se débiner,* mme sens.)
Trognon, sm. trognon, bout. *Jusqu'au trognon,* jusqu'au bout, complètement, jusqu'au cœur ‖ homme petit, femme petite ‖ (terme d'amitié. *Mon trognon* et *mon chou,* mme sens.)
Trombine, sf. visage, tête (déf.).
Tromboner, va. posséder (une femme).
Trompette, sf. trompette ‖ visage, tête (déf.).
Tronche, sf. (arg.) tête.
Troncher, va. posséder (une femme).
Trône, sm trône ‖ vase de nuit, siège de cabinets d'aisances. *Etre sur le trône.*
Troquet, sm. (fam.) (dés.) marchand de vin.
Trotter, trotter sur. (Voir *courir sur,* mme sens.)
Trotter (se), vpr. (fam.) s'enfuir, se dérober.
Troubade, sm. (dés.) soldat de seconde classe, soldat.
Trouffignon, troufignon, sm. anus ‖ derrière.
Trouffion, sm. soldat de seconde classe, soldat.
Trouillard, e, smf. et adj. peureux, poltron.
Trouille, sf. peur. *Avoir la trouille,* avoir peur, être poltron.
Trouillotter, vn. puer. *Trouilloter du goulot,* puer de la bouche.
Truc, sm. truc ‖ chose (toute chose) ‖ *Faire le truc,* se prostituer.
Truffe, sf. truffe ‖ sf. et adj. imbécile, idiot.
Trumeau, sm. vieille femme laide, femme laide (on dit habituellement *un vieux trumeau*).
Truqueur, sm. et adj. qui est habile à se débrouiller, qui emploie des trucs ‖ qui falsifie des objets ‖ jeune prostitué homosexuel.
Tuer. *Tuer le ver,* boire un verre d'alcool en se levant le matin. *En tuer.* (Locution indiquant la quantité, qu'il s'agisse de femmes possédées ou d'hommes homosexuellement ou d'affaires faites, de coups réussis.)
Tuile, sf. tuile ‖ accident, événement fâcheux, inattendu.
Turbin, sm. travail.
Turbiner, va. et n. travailler durement ‖ travailler.
Turne, sf. maison misérable, peu solide, mal bâtie ‖ maison ‖ lieu où les salaires sont mauvais, où les conditions de vie sont désagréables (*boîte,* même sens).
Tutoyer, vn. tutoyer ‖ mépriser ; insulter.
Tuyau, sm. tuyau ‖ renseignement, information.
Tuyauter, va. tuyauter ‖ informer.
Type, sm. type ‖ homme. *Un bon type, un brave type, un sale type* ‖ mari, amant.
Typesse, sf. femme (déf.).

U

Unième, adj. premier. *Le unième, la unième.*

V

Vachalcade, sf. (fam.)cavalcade, cortège du bœuf gras ; cortège du carnaval, cortège officiel (tout cortège ou défilé ridicule ou grotesque).

Vache, sf. vache ‖ (terme de mépris ou d'insulte. Très grossier en LP. ; c'est une insulte grave. *Eh ! va donc, vieille vache !*) ‖ personne dure et mauvaise, méchante. *L'adjudant est une vache* ‖ agent de police. *Mort aux vaches !* mort à la police ! ‖ (qqf.) prostituée ‖ adj. mauvais, méchant, dur. *Le patron est vache* (on dit plus *être vache avec qqn.* que *vache pour qqn.*)

Vacherie, sf. vacherie ‖ méchanceté, injustice. *Faire une vacherie à qqn.* ‖ (qqf.) lieu où fréquentent des prostituées.

Vadrouille, sf. promenade tumultueuse en bande, promenade dans des endroits mal famés ; promenade (*faire une vadrouille, partir en vadrouille*) ; escapade ‖ soûlerie, bordée, fête crapuleuse ‖ bande d'individus en promenade tumultueuse ‖ personne peu sérieuse aimant à courir, de mœurs légères ‖ adj. peu sérieux, coureur, qui aime la *vadrouille.*

Vadrouiller, vn. faire la *vadrouille,* se promener tumultueusement en bande (etc.) ‖ courir (les filles), faire la fête ‖ se promener.

Vadrouiller (se). (Voir *se baguenauder*, même sens.)

Vadrouilleur, euse, smf. et adj. qui *vadrouille,* qui aime à *vadrouiller.*

Valoir. *Valoir le coup, en valoir le coup ;* valoir la peine, en valoir la peine.

Vampire, sm. vampire ‖ individu qui déterre les mortes pour les violer ‖ voleur qui profane les tombes.

Vanner, va. (fam.) fatiguer, épuiser.

Vapeur. *Il est au bain de vapeur* (*pendu par les couilles*) ; il n'est pas là ; il est dans un endroit où vous n'avez rien à faire.

Varlot, sm. imbécile ; personne désagréable et inintelligente.

Vaseux, euse, adj. vaseux ‖ fatigué, en mauvais état de santé, abruti.

Veau, sm. veau ‖ femme grasse et molle ‖ femme laide ou bête ‖ imbécile, personne sans énergie.

Veine, sf. chance, bonne chance ‖ int. *veine !* tant mieux !

Vêler, va. et n. vêler ‖ accoucher (va. et n.).

Vélo, sm. bicyclette, vélocipède.

Vendre, va. vendre ‖ dénoncer, trahir.

Vendu, sm. traître, renégat ‖ rengagé (mil.) (dés.).

Ver. *Tuer le ver.* (Voir *tuer.*)

Verni, adj. (part. pass.) verni ‖ à l'abri du mal, sur qui le malheur n'a pas prise ; chanceux, *veinard,* à qui tout réussit.

Verte, sf. (dés.) absinthe.

Vesse, sf. vesse. *Comme une vesse,* sans faire de bruit ‖ danger d'être surpris, danger ‖ *Vesse !* attention ! Il y a du danger !

Veste, sf. veste ‖ veston ‖ échec. *Remporter une veste,* subir un échec.

Veuve (la), sf. (arg.) la guillotine ‖ *La Veuve Poignet,* la masturbation.

Vexant, adj. inv. (au neutre) (part. prés.) blessant (au figuré). *C'est vexant !*

Vexer, va. vexer ‖ froisser, blesser (au figuré).

Vhuissier, sm. huissier.

Vi, Oui. (Prononciation affectée.)

Viande, sf. viande ‖ chair humaine (péj., qqf. amical : *amène ta viande !* viens !). *Marchand de viande,* proxénète.

Viande verte, viande pourrie (se dit qqf. comme insulte).

Vice. *Avoir du vice,* être rusé, bien soutenir ses propres intérêts.

Victime. *Etre victime* (expr. fréquente dans le sens de « subir les conséquences d'une erreur dont on n'est pas la cause » ; « souffrir du fait d'autrui »).

Vidage, sm. vidage ‖ action de renvoyer, d'éconduire, d'expulser.

Vider, va. vider ‖ renvoyer, éconduire, expulser. *Va pas lui demander une convalo, tu te feras vider !*

Vieux, vieille, smf. et adj. vieux. *Se faire vieux,* vieillir, s'ennuyer ‖ (terme d'amitié : *mon vieux, ma vieille*) ‖ (qualificatif défavorable : *vieux con, vieille tourte, vieille vache*) ‖ sm. père. *Le vieux, mon vieux à moi,* mon père. ‖ *Les vieux,* les parents ; *mes vieux,* mes parents ‖ sf. mère. *La vieille, ma vieille,* ma mère.

Villégiature. *Etre en villégiature,* être en prison.

Vinasse, sf. mauvais vin ‖ vin.

Vingt-deux ! excl. attention ! voici le patron, le chef ! Taisez-vous, sauvez-vous : on vient !

Vingt Dieux ! int. (juron. *Bon Dieu ! Nom de Dieu !* mme sens).

Vioc, vioque, viocque, smf. et adj. vieux.

Violon, sm. violon ‖ (fam. dés.) prison, prison d'un commissariat de police.

Virée, sf. bombance, bordée, soûlerie.

Vis. *Serrer la vis.* (Voir *serrer.*)

Viser, va. viser ‖ voir, regarder ‖ surveiller.

Visser, va. visser ‖ (mil.) mettre en prison, punir.

Vit, sm. membre viril.

Vlà, prép. voilà ‖ voici.

Voile. *Mettre les voiles,* se sauver, s'enfuir ; se dérober.

Voir, va. voir ‖ s'accoupler avec ‖ vn. avoir ses règles ‖ (explétif fréquent en LP. : *regardez voir ; voyons voir ; écoute voir ; faudrait voir à voir !* etc. etc. ; mme sens que « regardez », « voyons ! », « écoute » ; « il faudrait voir ! ».

Vouate, sf. ouate.

Voui, oui. (Prononciation affectée.)

Vouloir. (Se confond souvent avec « aller ». *Le train veut partir,* le train va partir.) ‖ *en vouloir,* vouloir de l'amour, aimer le plaisir ou l'amour.

Voyageur, sm. voyageur ‖ voyageur de commerce.

Voyeur, sm. individu vicieux qui prend plaisir à voir faire l'amour ‖ trou pratiqué dans un mur ou une porte pour permettre de voir ce qui se passe dans une pièce ; appareil disposé pour le même effet.

Voyou. (Fait qqf. au fém. *voyoute* et *voyouse.*)

Vrai de vrai, parfait souteneur, apache modèle.

Vu. (Prononciation fréquente pour « eu » : *j'ai vu bien des malheurs,* j'ai eu bien des malheurs.)

W

Wagon. (Qqf. prononcé *ouagon.*)

Water, sfpl. (prononcer *ouatère*) cabinets d'aisances.

W-C (prononcer *V-C, vécé*), cabinets d'aisances.

Y

Y, adv. y ‖ pron. lui (à lui, à elle). *J'y ai donné,* je lui ai donné ; *j'y dirai,* je lui dirai.

Ya. (Abréviation de « il y a ». De même : « *yavait, yaura, yaurait* ».) *Ya pas !* (ss-ent. *à dire, à chier*) il n'y a pas à dire non, à refuser, à tergiverser ; c'est comme ça ! il doit en être ainsi ! il le faut !

Yeutenant, sm. lieutenant.

Youpin, e, smf. et adj. juif.

Z

Zanzi, sm. zanzibar (jeu de dés chez le marchand de vin).

Zazou, sm. et adj. Petit jeune homme oisif et élégant, un peu sot.

Zeb, sm. membre viril.

Zébie. *Peau de zébie*. (Voir *peau*.)

Zèbre. *Courir comme un zèbre*, courir très vite.

Zigoteau, zigoto, zigotrot, sm. individu (déf.).

Zigouiller, va. tuer.

Zigue, sm. homme, brave homme ; homme d'esprit original. *Un bon zigue*, un brave gars. *Celui-là c'est un zigue !* c'est un homme qui n'est pas comme les autres !

Zinc, sm. zinc ‖ comptoir de marchand de vin ‖ boutique de marchand de vin, marchand de vin.

Zizi, sm. membre viril.

Zob, sm. membre viril.

Zouave. *Faire le zouave*, faire l'imbécile ; faire le plaisant, le pitre se livrer à des excentricités de tenue, à des fantaisies déplacées ; se montrer indiscipliné. *Première de zouave*, troisième classe (compartiment de wagon de chemin de fer).

Zozoter, vn. parler avec un défaut de prononciation (les « s » prononcés comme « th » anglais durs, le « z » comme des « th » anglais doux).

Zozotte, (Terme d'affection : *ma zozotte*.)

Zut ! int. (excl. exprimant le dépit, le mépris, l'indifférence. Signifie aussi « assez ! qu'on me laisse tranquille!») ‖ *Avoir un œil qui dit zut à l'autre*, loucher.

Zyeuter, va. regarder. *Tu m'as pas zyeuté !* Tu ne sais pas qui je suis ! Tu me prends pour un autre !

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

IMPRIMERIE ANDRÉ TOURNON ET Cie, PARIS. - O.P.L. 31.0979.
Dépôt légal : 1er trimestre 1946 — I. n° 159.

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

PAUL APPELL, membre de l'Institut, recteur de l'Université de Paris.

Souvenirs d'un Alsacien

In-16

HENRI CLOUZOT, conservateur du Musée Galliera.

Les Métiers d'Art

In-16

ALBERT DAUZAT, professeur à l'Ecole pratique des Hautes Etudes.

Les Noms de Famille de France

Traité d'anthroponymie française

In-8

ROBERT GASCHET, professeur au Lycée de Lyon.

Les Aventures d'un Ecrivain

Paul-Louis Courier, 1772-1825

In-8

PAUL GAULTIER, membre de l'Institut.

Les Maîtres de la Pensée française

Paul Hervieu, Emile Boutroux, Henri Bergson, Maurice Barrès

In-16

Le Sens de l'Art

Sa nature, son rôle, sa valeur

Préface de M. Emile Boutroux, de l'Institut — Nouvelle édition. In-16

THÉOPHILE GAUTIER.

Les Maîtres du Théâtre français

De Rotrou à Dumas fils

Préface d'Amédée Britsch, bibliothécaire en chef de l'Université de Paris — In-16

T. E. KARSTEN, professeur à l'Université d'Helsingfors.

Les Anciens Germains

Introduction à l'étude des langues et des civilisations germaniques

Préface de A. Meillet, membre de l'Institut, professeur au Collège de France

In-8 avec 11 gravures

J. LARGUIER DES BANCELS, professeur à l'Université de Lausanne.

Introduction à la Psychologie

L'instinct et l'émotion

2e édition revue et augmentée. In-8

E. LASSERRE.

De l'emploi des prépositions en français :

Est-ce A ou DE ?

Répertoire des verbes, des adjectifs et des locutions qui se construisent avec une préposition

MARIANNE MAURER.

I. De ci-de là. — II. A bâtons rompus

2 livres d'anecdotes destinés aux leçons de français — In-16

A. MEILLET, membre de l'Institut.

Les Langues dans l'Europe nouvelle

Avec un appendice de L. Tesnière, maître de Conférences à l'Université de Strasbourg sur la statistique des langues de l'Europe

Prix Osiris. — In-8, avec 3 diagrammes et 1 carte en couleurs

DANIEL MORNET, professeur de Littérature française à la Sorbonne,

Histoire de la Clarté française

Ses origines, son évolution, sa valeur

HENRI SENSINE.

Anthologie du français classique, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles

Prosateurs

Préface de M. G. Michaut, professeur à la Sorbonne — In-16 broché

La Ponctuation en français (avec 60 dictées-exercices) In-16

IMP. GROU-RADENEZ, 11, RUE DE SÈVRES, PARIS. 70730 3-46

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 00921406 7